Bernadette Boissié-Dubus

Trous noirs à l'abbaye Saint Félix de Monceau

Chapitre I

« Je ne retournerai pas à l'école, parce qu'à l'école on m'apprend des choses que je ne sais pas »
Parole d'enfant

1

Seize heures viennent de sonner au clocher de l'église tout proche. La salle vibre des premiers soupçons des vacances de Pâques. Une heure encore et la classe de seconde A du lycée professionnel La Gardiole de Gigean pourra déverser son trop plein d'élèves dans les couloirs pour l'instant silencieux. Ce sera le grand brouhaha des vendredis attendus avec impatience pendant au moins un mois et demi, c'est à dire depuis les vacances précédentes.

Mais Elise Leduc, professeur d'histoire, n'a pas l'intention de se laisser détourner de son devoir. Le bourdonnement de sa classe l'énerve au plus haut point. Trente-deux « chères têtes blondes » comme on disait autrefois, font un brouhaha d'enfer comme si elle n'était pas là, comme si les vacances avaient déjà commencé. Pour elle, l'école, même un vendredi veille de vacances, c'est jusqu'à 17h. Elle est en train de leur parler de Louis XIV et, roi soleil ou pas, les collégiens n'en ont cure. Evidemment, cela ne fait pas partie de leurs priorités. S'ils sont là, c'est que la filière traditionnelle les « gave » comme ils le disent sans complexe. A part quelques-uns, venus par choix ou parce qu'ils n'ont pas d'autre solution, la plupart aurait pu continuer la filière normale. Cet état de fait attriste Elise Leduc, pourtant, ses cours ne sont pas ennuyeux, loin de là. Elle a toujours une petite anecdote à raconter pour ramener à l'histoire les esprits dispersés. Louis XIV, avec ses aventures féminines, ils devraient tous être suspendus à ses lèvres ! Ils aiment, ça, les potins ! La presse people, les paparazzis… Elle raconte la vie du grand monarque en y mettant tout le piquant possible. Je t'en fiche de la presse people ! Louis XIV ne les intéresse pas. Il ne danse pas le rap, ne chante pas, aucun intérêt. Et puis « cinquante fois on l'a vu à la télé, madame, cinquante fois ! » Comment lutter contre cette évidence ? Elle se le prend dans la figure à tous les cours. Pourtant, demandez-leur qui était Richelieu ? Allez, demandez-leur ! Un pape ? Un roi, l'homme le plus riche de la planète ? Ils n'en savent rien. « Qui étaient les favorites de Louis XIV ? Alors là, pas de problème. Ils en connaissent au moins une : Julie Depardieu, madame ! Presque l'unanimité sur ce coup-là. Evidemment. Comment ne le sait-elle pas ? Vu qu'elle a eu le César de la meilleure actrice pour ce film dans le rôle de Madame de Maintenon ! Peut-être

aurait-elle un peu plus de succès avec la vie de Mozart ? Elle se dit qu'une vie plus rock en roll que la sienne est introuvable. Il est digne de leurs stars du moment. C'est quelque chose à tenter pour la rentrée, même si ce n'est pas au programme. Ou Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII ? Une fin tragique digne d'un roman policier. Peut-être pourra-t-elle bifurquer vers la vie du roi Soleil au passage ? Pourtant, le fond du problème, elle le connaît bien. Un « clic » sur Internet et tout est dit. Si elle devait compter le nombre de copies toutes identiques pompées sur « Wikipédia » ! Parfois, elle a envie de baisser les bras, mais sa passion reste victorieuse. Elle remet ses lunettes sur le nez, ce qui a pour effet de rapetisser ses yeux, tire sur un pan de sa robe et essaye de prendre un peu de hauteur sur ses souliers à talons compensés, elle qui mesure à peine un mètre quarante-neuf. La cinquantaine, un visage resté joli bien qu'un peu empâté, elle a encore quelques années avant l'âge de la retraite et ne veut pas finir en dépression comme sa collègue professeur de français.

— Mademoiselle Vallon, vous pensez avoir assez travaillé ce trimestre pour vous permettre de perdre une heure ?

— Mais madame, se plaint l'intéressée occupée à fureter dans son portable pour envoyer des SMS.

— Taisez-vous !

— Il n'y a pas que moi qui parle ! répond l'effrontée. C'est toujours moi qui prends.

— Je n'ai pas dit que vous parliez. Je vous rappelle, tous les jours, presque à la même heure, que les portables sont interdits en classe. Cela dit, vous avez raison. Il y a trop de monde qui parle ici. Allez, zou ! Ouvrez vos cahiers de texte.

— Oh non ! Pas ça ! Madame, non !

La classe est unanime. Par pitié, pas de travail pendant les vacances.

Imperturbable, Madame Leduc continue :

— Vous avez quinze jours pour me faire un exposé sur l'histoire d'un édifice datant du Moyen-Age. Vous avez de la chance, ce n'est pas ce qui manque dans la région. Eglises, chapelles, commanderies de templiers, abbayes et j'en passe. Et racontez-moi ça d'une manière ludique. Avec du cœur, de l'imagination. Je ne veux pas des copies d'internet. Essayez de rendre une copie personnelle pour une fois. Internet, on y fait des recherches, on ne copie pas mot à mot ce qui est écrit. Vu ?

Le brouhaha qui s'était calmé le temps d'un soupir exaspéré de la part des élèves, reprend de plus belle. Léa Vallon est prise pour cible. C'est sa faute si le prof leur donne des devoirs ! Elle se défend bec et ongle, reçoit un stylo sur la tête, renvoie l'objet à son propriétaire.

— Et bien, mademoiselle Bastide, puisque vous semblez tant apprécier votre amie et les stylos, vous ferez le compte rendu avec elle.

Madame Leduc se réjouit. Sa seule possibilité de vengeance est de leur gâcher les vacances, même si les édifices du patrimoine local n'ont rien à voir avec Versailles.

Morgane Libat ricane. Pourquoi ? Personne n'en sait rien, surtout pas elle-même. C'est sa manière bien particulière de montrer sa désapprobation.

— Et voilà la troisième. Morgane, vous irez rejoindre Léa et Laurie dans leurs pérégrinations. Je suis confiante, vous allez bien vous amuser toutes les trois, en bonnes copines. D'ailleurs, tenez, mettez-vous tous par trois, cela me fera moins de copies à corriger. Zou ! Sortez tous d'ici, je vous ai assez vus.

Léa Vallon lève le doigt :

— On peut faire l'abbaye de Saint Félix, Madame ?

— Si vous voulez, répond madame Leduc décontenancée par cette bonne volonté aussi soudaine qu'étonnante.

Sur ces derniers mots, la classe se rue dans le couloir en même temps que toutes les autres classes du lycée. Madame Leduc attend un peu pour sortir, évitant ainsi de tomber dans les escaliers comme c'est arrivé une fois à un professeur trop pressé. Ces jeunes vont la rendre folle ! Elle les aime bien quand même, mais elle aime surtout et tellement l'histoire qu'elle ferait n'importe quoi pour leur faire partager ne serait-ce que quelques bribes de sa passion. Pourtant, elle a ses préférences. Allez savoir pourquoi, ce trio formé par Léa, Laurie et Morgane lui met du baume au cœur. Elles sont loin d'être les meilleures de la classe, mais elles ont une forte personnalité et sont surtout sans artifices. Léa, la plus fainéante et un an de retard à son actif, a de longs cheveux blonds, un menton pointu, de grands yeux marron, dignes des personnages de mangas japonais, ce qui lui donne un air de petite souris. Madame Leduc s'attend toujours à ce qu'elle disparaisse au fond de son cartable dans lequel elle fouille en permanence. Laurie, un peu moins délurée que les autres, mais pas plus travailleuse pour autant, lui rappelle Yoko Tsuno, héroïne d'une bande dessinée de sa jeunesse. Des cheveux raides coupés au carré, des yeux d'un noir si profond qu'on ne voit pas la pupille, type hérité d'une grand-mère cambodgienne. Elle aime l'histoire, celle-ci, et elle en connaît un rayon ! C'est à croire qu'elle ne lit que des livres d'histoire. Pour une fois que madame Leduc trouve un écho chez une de ses élèves, elle ne se prive pas de ce plaisir en la sollicitant en permanence, ce qui vaut à la jeune fille des dix-huit de moyenne qu'elle est loin d'avoir dans les autres matières. Ensuite, Morgane. La plus jolie et la plus difficile de toutes. Grande et mince — alors que les deux autres enlèvent à Madame Leduc ses complexes de petite femme

— des yeux vairons, l'un vert tirant sur le marron, l'autre bleu, elle a toujours l'air sur la défensive, peut-être à cause de cette anomalie qui pourtant lui donne un regard hors du commun. Des cheveux coupés très courts, un percing au bord de la lèvre, un caractère de cochon et un charme indiscutable. Voilà, en résumé, le trio qui quitte la classe avec la lourde tâche de travailler sur l'abbaye de Saint Félix de Monceau. Madame Leduc, se demande quelle fantaisie elles vont lui servir à la rentrée.

Dehors, l'ambiance est carrément électrique.

— File-moi une clope, dit Léa à Morgane. Je vais craquer.

— Je n'en ai plus. Ma mère est tombée sur mon paquet, je ne te raconte pas ce que j'ai pris. Privée d'argent de poche pendant quinze jours.

Laurie ne fume pas. A seize ans, elle n'a pas encore pris ce risque. Elle n'en a pas envie et elle ne voit pas pourquoi elle fumerait pour faire comme les copines.

— Qu'est-ce qui t'a pris de demander à faire l'exposé sur Saint Félix de Monceau ? s'énerve-t-elle. Tu parles d'un scoop ! Tout le monde connaît l'abbaye ici.

— Peut-être, mais c'est assez loin pour que nous soyons autorisées par les parents à y aller à vélo. Pendant que nous serons là-bas, ils ne nous casseront pas les pieds, surtout si c'est pour l'école.

— Pas bête, admet Morgane en ricanant, tandis que ses yeux étranges brillent de plaisir. En plus, on sera tranquille à l'abbaye, il n'y a pas foule pendant les vacances de Pâques et les archéologues n'y sont pas tous les jours. Nous serons chez nous.

— Ouais ! Après tout, tu as raison.

— Comment s'organise-t-on ? demande Laurie toujours pragmatique. Il faudrait aller à la mairie chercher de la documentation.

— Bonne idée, tu y vas, c'est ton truc, la paperasse et l'histoire.

Sur ces paroles, elles se quittent pour réintégrer leur foyer. Léa habite au centre du village, juste à côté de l'ancienne église du onzième siècle transformée en salle d'exposition, Morgane et Laurie à la sortie, après la grande boulangerie, dans les résidences sous les pins. Evidemment, cela aurait été plus facile de choisir l'église, mais pas amusant du tout. Finalement, cette idée de faire un dossier sur l'abbaye Saint Félix de Monceau est judicieuse. Elles vont pouvoir s'éclipser en toute impunité et avec la bénédiction des parents par-dessus le marché.

Laurie enfourche sa bicyclette tandis que Léa prend le chemin du centre-ville en remontant la rue du Couvent accompagnée de Morgane. Puis, elles se quittent rue de l'hôtel de ville car Morgane doit récupérer sa sœur à

l'école primaire. Léa rejoint la place de la poste où se trouve son domicile en passant par les petites rues du centre historique. Morgane est encore en retard. Mélodie doit l'attendre comme tous les jours devant le portail de l'école avec son petit cartable sur le dos et son air tristounet de petite fille abandonnée. Morgane va se faire réprimander par le policier municipal de service, comme si elle était responsable de cet état de fait ! Mais elle ne se plaint pas, s'excuse comme si elle était fautive de peur que les services sociaux viennent encore mettre le nez dans leurs affaires familiales.

2

Laurie a récolté plus de documentation qu'il ne leur en fallait. Elles ont décidé de se retrouver toutes les trois sur la route principale, juste à côté du panneau indiquant la direction de l'abbaye, le mardi matin. Une surprise attend Léa et Laurie. Morgane n'est pas seule.

— J'ai dû amener ma sœur, dit-elle avec mauvaise humeur. Elle a voulu venir, ma mère m'a menacée de me retirer mon argent de poche une semaine de plus si je ne la prenais pas. Il va falloir se la coltiner toute la semaine. Tu ne pouvais pas t'empêcher de m'emmerder, hein ? rajoute-telle ne mettant une tape sur la tête de sa sœur

Mélodie se met à pleurnicher.

— Ce n'est pas grave, dit Laurie, elle n'est pas « relou » ta sœur, et elle assure à vélo. Laisse-la tranquille.

— C'est vrai, rajoute Léa. Elle ne va pas nous encombrer.

La petite fille retrouve le sourire tandis que, vaincue, sa sœur hausse les épaules.

Monter à l'abbaye Saint Félix de Monceau à vélo n'est pas une petite promenade digestive. Trois kilomètres de côtes, une route défoncée en beaucoup d'endroits par l'eau de pluie qui dévale la pente par temps d'orage emportant avec elle de gros rochers décrochés des pentes abruptes des collines. Bien que le revêtement ait été refait maintes fois, les ornières rebouchées en permanence se vident comme par enchantement de leurs graviers. Les quatre jeunes filles laissent à leur droite la ferme des ânes. Près de l'enclos, un lama les regarde passer. Mélodie n'a pas l'habitude de venir par ici, et pour une fois que sa sœur la prend avec elle, elle veut en profiter. Elle s'arrête pour regarder l'étrange animal, apparition incongrue dans ce paysage.

— Magne-toi ! crie Morgane. Nous ne sommes pas venues pour regarder des bestioles.

Déçue, la petite fille reprend son vélo. La pente est ardue. Ses petites jambes de huit ans ne pédalent pas aussi vite que celles des grandes. Elles doivent souvent s'arrêter pour l'attendre, d'où la colère de sa sœur. Au détour d'une boucle de la route, l'abbaye surgit, sur un sommet de la garrigue, de toute la hauteur de sa mystérieuse majesté. Seule, défiant les humains, elle semble vouloir garder les collines en disant « pour me voir, ça se mérite ». En tout cas, ça se méritait, car à présent, la plupart des visiteurs montent en voiture, à part les marcheurs habituels ou cyclistes. Les quatre filles s'arrêtent. Il y a des visions qui laissent des traces toute une vie. Celle-ci en fait partie. Ce n'est pas la peine d'aller au bout du monde pour être dépaysé. Il suffit d'un matin brumeux du mois d'avril, une route solitaire grimpant comme un boa, le silence, et cette apparition d'un autre temps défiant les siècles, les hommes et la nature. Mélodie s'exclame « ho ! », résumant par cette seule onomatopée un sentiment collectif. Elles savent qu'il reste encore du chemin à faire, mais peu importe. Au bout de ce chemin, elles vont trouver leur Saint Jacques de Compostelle, leur Eldorado. Quel trésor vont-elles découvrir enfoui quelque part sous l'abbaye ? Finalement, elles ne regrettent pas le devoir à faire pour la rentrée. Merci Madame Leduc.

Plus aucune d'elles ne parle. Elles reprennent l'ascension avec moins de vigueur. La côte se raidit. L'abbaye apparaît et disparaît par intermittence leur laissant croire à chaque fois qu'elles sont au bout de leur peine. Puis, soudain, elles la voient, surgissant devant elles comme par enchantement.

Cette abbaye, le visiteur est ébloui par sa vision soudaine. Il a le nez dessus, alors qu'il la croyait encore loin. C'est la première sensation face à cette construction massive perchée sur son rocher. Depuis des siècles, elle doit faire le même effet à tous ceux qui sont venus la visiter ou ont rendu visite à ses habitants. La deuxième sensation est écrasante. Que nous sommes petits ! Puis, le visiteur moderne s'interroge, consulte les informations inscrites sur le dépliant offert par la mairie et l'association de sauvegarde de l'abbaye. Laurie leur lit un résumé succinct des notes qu'elle a prises :

« Nous n'avons pas de date exacte de la fondation de l'abbaye. Mais nous savons par une vente de vignes en 1092 qu'elle était déjà florissante et comprenait sept religieuses dépendantes de l'Evêché de Maguelone. Mais il y avait toujours un nombre plus important de femmes dans l'abbaye car, en plus des sœurs Converses qui faisaient leurs vœux, il y avait les sœurs Professes qui ne faisaient jamais leurs vœux. Les sœurs Converses étaient analphabètes et interdiction était faite aux sœurs Professes de leur apprendre à lire et à

écrire. L'abbaye était très riche car, lorsqu'une famille aisée envoyait une de ses filles, celle-ci venait avec toute sa dot, vêtements, mobilier et terrains compris. A cette époque, les gens avaient très peur de la mort et se faisaient ensevelir dans l'abbaye pour que les religieuses puissent prier sur leur tombeau et leur assurer une bonne place au ciel. Des legs étaient faits par les riches et les nobles pour le repos de l'âme de leurs défunts.

Elle s'arrête quelques secondes puis reprend :

— Ecoutez ça, c'est dégueulasse. *« Si l'abbaye était riche, les nonnes souffraient de froid et de malnutrition. L'argent partait à l'évêché de Maguelone et servait à construire des tombeaux ou des églises, acheter des objets de cultes. Les riches pouvaient envoyer leur fille à partir de l'âge de six ans, mais les conditions étaient tellement difficiles qu'elles mourraient souvent très jeunes. D'où les tombeaux d'enfants qui ont été découverts sur le site ».*

« À la fin du XIII^e^ siècle, l'abbatiale de style gothique est érigée afin d'accueillir un nombre croissant de religieuses ».

Le 4 juin 1332 Luc de Vissec, évêque de Maguelone, porte au monastère une ordonnance visant à remettre dans « le droit chemin » les moniales (C'est à cette époque qu'apparaît le dicton / Saint-Félix de Monceau, 12 nonnes, 13 berceaux).

— Ah, ben dites donc ! Elles ne s'embêtaient pas les nonnes ! Elles avaient des enfants. Il paraît que plein de bébés ont été enterrés autour de l'abbaye. Je ne vois pas pourquoi treize berceaux… peut-être qu'une nonne en a fait deux ? Bon, je continue :

« À la suite de pillages récurrents se produisant dans le Languedoc au XVI^e^ siècle, (Épisode des Routiers), la prieure Bone Garsabalde décide de transférer l'abbaye dans un nouveau bâtiment situé à l'intérieur des remparts de la ville de Gigean.

L'église fait l'objet d'une inscription au titre des monuments historiques depuis le 12 février 1925.

L'abbaye reste en ruine et sert de pierrier jusqu'en 1970, date à laquelle une association est créée pour l'entretien et la restauration du monument ».

— L'abbatiale, c'est le grand monument, là, rajoute-t-elle en pointant du doigt l'énorme bâtiment.

— C'est tout ce que tu as trouvé ? demande Léa. Que veux-tu faire avec ça ?

— Non, ce n'est pas tout ce que j'ai trouvé. Il y en a plein Internet, mais il faudra faire un tri car il y a tout et n'importe quoi. Nous avons aussi la possibilité d'interroger les archéologues. Ils sont là tous les lundis. Ils étaient là hier, mais évidemment, vous avez voulu prendre un jour de vacances au lit…

— Comme ça, tu as eu le temps d'aller à la mairie, rétorque Léa.

— En attendant, nous pouvons visiter, rajoute Morgane. Nous n'avons pas besoin d'eux pour ça.

— C'est interdit ! s'insurge la voix fluette de sa petite sœur. C'est écrit là-dessus, sur le panneau.

— Toi, tu te tais. T'as intérêt à ne rien dire aux parents. Promets-le.

Mélodie promet. Il est hors de question qu'elle risque de rester enfermée toutes les vacances à la maison. Ce qui ne manquerait pas d'arriver si elle caftait. Sans compter sa sœur dont elle imagine aisément la fureur. Alors elle et crache et jure « promis, juré, à la vie à la mort ».

Pour accéder aux fouilles, elles doivent prendre un ancien escalier dont les marches, hautes d'au moins quatre-vingts centimètres, achèvent de leur briser les jambes. Morgane est obligée d'aider sa sœur. Ensuite, elles se retrouvent sur un petit promontoire plat où elles peuvent souffler. Des murs ont été remontés dessinant les contours d'anciennes salles. Elles s'attendaient à quelque chose d'un peu plus pimenté. Des tombeaux à visiter en rampant à quatre pattes, des labyrinthes s'enfonçant dans la terre et menant à d'anciens trésors. Au lieu de cela, de quelque côté qu'elles tournent le regard, elles ne voient que des pans de murs en réfection, dont la couleur des pierres blanc cassé jure avec les vrais vestiges trouvés sur place. Elles donnent l'impression de faire partie d'un décor de film. Les jeunes filles se disent que toute cette médiatisation autour de l'abbaye est un peu surfaite… Elles sont loin de pouvoir réaliser la somme de travail qu'il a fallu aux bénévoles pendant quarante ans, les subventions engagées, les heures d'angoisse et de doute pour sortir de terre ce qui leur paraît n'être qu'un tas de vieilles pierres. Plus loin, elles accèdent au jardin méditerranéen reproduit d'après des documents de la période moyenâgeuse. Au milieu d'une garrigue desséchée, il laisse une impression de sérénité et de fraîcheur. Des massifs récemment cultivés, sortent quelques timides plantes accompagnées d'étiquettes pour que le visiteur puisse apprendre à reconnaître les espèces végétales déjà cultivées au Moyen-âge.

Mélodie lit fièrement en détachant les syllabes « mélisse, lavande, thym, romarin, sauge, menthe, fenouil… »

Les grandes s'assoient sur un banc, aussi déçues les unes que les autres.

— T'as pris des clopes ? demande Morgane à Léa. Je te revaudrai ça quand j'aurai récupéré mon argent de poche.

— Juste une. On la fume à deux ? C'est mieux que rien.

— Merci. Purée, que c'est dur ! Je n'ai pas fumé depuis au moins vingt-quatre heures.

— Fallait pas commencer, la sermonne Laurie.

— Oh, toi, hein ! Qu'est-ce qu'on fout ici ? Tout ce chemin pour venir perdre notre temps dans des ruines qui ne ressemblent à rien. Ce n'est pas l'Egypte.

— Ça va ! répond Laurie vexée. A qui la faute ? Pas à moi, et en plus je me tape tout le boulot !

Léa baisse les yeux sans rien dire. Elle aurait mieux fait de se taire. Si elle n'avait pas répondu avec insolence au prof, la classe n'aurait eu de devoir de vacances.

Seule, Mélodie a l'air d'apprécier. Elle hume l'air, le nez levé vers la façade austère de l'ancienne cathédrale. Ses yeux bleus, immenses, s'agrandissent jusqu'à devenir deux petits étangs d'où coulent des larmes.

— Ça ne va pas, Mélodie ? demande sa sœur.

— Elle pleure, tu le vois bien. Elle a dû se faire mal. Hé, Mélodie, qu'est ce qui ne va pas ?

Mélodie ne répond pas, pour la simple raison qu'elle l'ignore.

— Et voilà ! Je vais me faire engueuler par mes parents ! se lamente Morgane.

— Tu ne penses qu'à toi, lui reproche Léa.

— Elle a raison, rajoute Laurie pour enfoncer le clou. C'est toujours pareil avec toi. Dès que quelque chose te dérange, c'est la faute des autres. Si tu ne l'engueulais pas tout le temps, ta sœur ! Et en plus, tu lui tapes dessus.

Peinée par cette fausse accusation, Morgane se défend :

— Je ne l'ai jamais tapée. Juste un petit coup derrière la tête, ce n'est pas taper, ça. C'est amical.

— Tu veux que je te fasse voir comme cet amical ?

— Faites attention avec votre clope ! Vous allez mettre le feu !

Tandis qu'elles se disputent, Mélodie s'éloigne. Les discussions de sa sœur et de ses copines ne l'intéressent pas, même si elle est au cœur de la dispute. La plupart du temps, elles parlent de garçons. Mélodie n'en voit pas l'intérêt. Mais ce n'est pas ce qui motive une telle détresse. Elle l'ignore elle-même. Cette envie de pleurer remonte du plus profond de son âme. Soudain,

tandis qu'elle avance vers l'abbatiale, elle entend des chants venant de l'intérieur. « Des gens sont en train de répéter se dit-elle. S'ils nous voient ici, ça va chauffer. Il vaudrait mieux filer avant qu'ils nous repèrent ». Mais elle ne s'en va pas. Au contraire. Ces chants l'attirent. Après tout, personne ne lui reprochera d'aimer la grande musique. Subjuguée, elle entre dans le bâtiment. Ce qui s'y passe l'étonne. En ruines, l'abbaye ? Pas du tout. A l'intérieur, On dirait que tout a été restauré. Mélodie se dit qu'elle a de la chance. Un mariage ! Mais elle réalise vite qu'il ne s'agit pas d'un mariage, mais d'un enterrement. Il y a des nonnes partout. Des figurantes, bien entendu, se dit la petite fille, « il doit s'agir d'un film ». Pourtant, Mélodie passe inaperçue. Etrange. On aurait déjà dû crier « coupez » et le metteur en scène devrait être là à vociférer pour la faire sortir. Pourtant, il ne se passe rien. La cérémonie continue comme si elle était transparente. Alors, elle s'enhardit et s'avance vers le cercueil. Un tout petit cercueil, comme celui d'un bébé. Dans son esprit, tout se mélange. Elle a tellement envie de le toucher, ce cercueil ! Elle s'approche, à pas lents, oubliant tout : sa sœur, les copines, les parents. Seul cet étrange petit cercueil l'attire inexorablement.

3

Léa et Morgane tirent sur la cigarette jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

— J'en fumerais bien une de plus, dit Morgane.

— Au lieu de fumer, tu ferais mieux de chercher ta sœur. Elle nous a faussé compagnie.

— Elle doit être en train de fouiner dans les ruines. Pourvu qu'elle ne se fasse pas mal. Il ne manquerait plus que ça.

Les trois jeunes filles se mettent à l'appeler en criant « Mélodie », de plus en plus fort, car Mélodie ne répond pas.

— Bon, on se partage les recherches : chacune de son côté. La première qui la trouve appelle les autres. J'ai mon portable. Et vous ?

Elles acquiescent. Pour une fois, les parents ne pourront pas dire que ça ne leur sert qu'à tchatcher avec les copines.

Morgane commence à avoir peur. Elle ignore pourquoi. Mélodie doit être assise dans un coin à contempler le paysage. Pourvu qu'elle n'ait pas escaladé un mur ! C'est un casse-cou, cette petite, elle n'a pas conscience du danger. C'est pour cette raison que Morgane ne voulait pas la prendre. Mais sa mère s'en fout. « Pour elle, le principal c'est de pouvoir dormir tranquille

avec ses cachetons » pense-t-elle avec aigreur. Pareil pour la sortie de classe. Si sa mère allait la chercher à temps, la petite n'aurait pas à attendre une heure de plus en étude et Morgane ne se ferait pas enguirlander par le flic tous les soirs que le bon Dieu a faits. La jeune fille se dirige vers le grand bâtiment. A l'intérieur, il une cabane à outils, fermée à clé, une montagne de chaises, des bidons d'eau. Le sol a été refait tel qu'il devait être à l'époque. A gauche d'un autel de style gothique, une vierge sur son socle avec ces quelques annotations « Notre Dame de la Gardiole » réalisée par Gérard Réthoré. Morgane se dit qu'elle devrait consigner toutes ces informations dans son calepin pour leur dossier, mais pour l'heure, elle se fiche pas mal du devoir d'histoire. Elle appelle sa sœur et tente en vain d'ouvrir la porte de la cabane à outils. Elle ne peut pas s'être enfermée là. A moins qu'un malade pédophile soit en train d'errer sur le site et la séquestre. Morgane chasse cette idée stupide. Il n'aurait jamais eu le temps, car à peine dix minutes se sont écoulées entre le moment où elles ont vu Mélodie et le moment où elle s'est éloignée.

Pendant ce temps, Léa arpente les flancs de la colline. Il se pourrait que Mélodie soit tombée, se soit fracassé la tête sur un caillou et soit incapable de répondre à ses appels. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Heureusement qu'elles avaient prévu de manger sur place. Ce n'est pas parce qu'elle a faim, car une boule douloureuse dans l'estomac l'empêcherait d'avaler quoi que ce soit. Mais au moins, il leur reste quelques heures pour retrouver la petite fille avant d'ameuter sa famille. Ensuite, elle préfère ne pas y penser. Elle se persuade qu'elles vont la trouver. Peut-être a-t-elle voulu faire une mauvaise blague ? Léa hurle : Mélodie ! A ce moment-là, venant de derrière son dos, des bruits de froissement d'herbes sèches la font sursauter. Elle se retourne assez vite pour voir s'enfuir deux garçons d'à peu près leur âge.

— Hep, vous deux ! Attendez-moi !

Elle se met à leur poursuite, gagne de la distance, mais les voit disparaître derrière une haie de chênes verts.

— Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Avez-vous vu une petite fille ?

Aucune réponse. Elle s'approche de la haie, personne. Disparus comme par enchantement. Elle est pourtant sûre de ne pas avoir rêvé, bien que leur tenue soit des plus bizarres. Des fringues près du corps, comme les cyclistes professionnels. Pourtant, elles n'ont pas aperçu de vélos en venant. Elle court vers la route. Personne, là non plus. Pas de vélo, rien. Elle repart vers le bosquet où elle les a vus disparaître. Les autres vont lui dire qu'elle est dingue, qu'elle fume la moquette. Bref, nul ne la croira. Même pas les flics, si elles doivent en arriver à cette extrémité. Elle se décide à prendre son portable lorsque ses yeux se portent au sol, presque à ses pieds. Elle se baisse,

ramasse un objet en forme de CD-Rom. Beaucoup plus petit qu'un CD normal mais plus épais. Elle le tourne et le retourne plusieurs fois. Rien à voir avec un CD, finalement, surtout pas la couleur. Il est divisé en quatre parties de différents verts qui vont du plus clair au plus foncé. Au centre, un cercle jaune. Cela ressemble à un bouton. Elle appuie mais rien ne se passe. « Il y a tant de nouveautés en informatique qu'il doit s'agir d'une nouvelle forme de clé USB », se dit-elle. Elle fourre l'objet dans sa poche, appelle Morgane, lui raconte son aventure.

— Je te rejoins. Attends-moi, lui dit celle-ci.

Laurie a fouillé, les moindres recoins du site. Pour le devoir d'histoire il y a de la matière ! Mais pas de Mélodie.

Leur angoisse monte comme un volcan en éruption. Quelques minutes plus tard, elles se rejoignent près du bosquet de chênes verts et mettent en commun leurs découvertes. Pas grand-chose pour Laurie. Mais la présence de ces deux garçons qui se sont enfuis ne laisse rien présager de bon.

— Que fait-on ? demande Laurie.

— On défonce la porte de la cabane à outils, répond Morgane. Tant pis si on se fait engueuler. Il faut savoir. Ensuite, on appelle mes parents.

Sa voix se fait murmure et des larmes embuent ses yeux.

— Te bile pas, on va la retrouver.

Mais Léa ne croit pas elle-même à son pronostic. La petite a bel et bien disparu.

Le verrou de la porte de la cabane saute du premier coup. A l'intérieur, il n'y a que des outils. Aucune trace de présence humaine depuis plusieurs jours. Morgane s'en doutait bien mais elle se devait de vérifier par acquis de conscience. A bout d'idées, elle se résout enfin à téléphoner à sa mère.

4

Il est à peine quatre heures de l'après-midi et la colline fourmille d'humains. Malheureusement, ce n'est pas pour participer à un concert dans l'abbaye ! La gendarmerie a envahi le site. Un cordon jaune ceinture les ruines, les chiens policiers sont partis sur les traces de l'enfant. Mais toutes les ramènent à l'abbatiale, comme si elle ne l'avait jamais quittée. La cabane est fouillée de fond en comble, la police scientifique tente de relever des indices : ADN, empreintes digitales. Aucune trace de sang, ni dans la cabane ni dans le reste du monument, aucune marque de lutte non plus. Tout semble tranquille. Rien n'a bougé. L'archéologue en charge des fouilles depuis près de quarante ans a été appelé pour venir vérifier si tout lui paraît en ordre. A vue d'œil, rien

ne semble avoir changé, à part la serrure de la porte forcée par Morgane. Il est obligé de fournir les noms de tous les ouvriers qui ont travaillé sur le chantier depuis le dernier jour de pluie, c'est à dire au moins trois semaines plus tôt. Le printemps est sec cette année. Très contrarié il demande maladroitement :

— Le site sera-t-il libre dans trois semaines ? Nous avons organisé une manifestation culturelle pour le dimanche 04 mai. Nous ne pouvons plus annuler. Des visiteurs viennent de toute la France et même d'ailleurs pour voir la reconstitution de la vie dans l'abbaye et participer à une messe dans le pur style de l'époque. Tout l'argent qui a été investi dans ce rassemblement…

— Je me fiche complètement de votre manifestation culturelle, lui répond le commandant Faberguès en colère. Il s'agit d'une disparition d'enfant. Cela prendra le temps qu'il faudra. Vous feriez mieux de l'annuler tout de suite. Maintenant, tenez, vous mettez ces gants et vous allez rejoindre l'équipe scientifique pour une expertise plus poussée sur place. Vous enfilez aussi ces chaussons en tissu par-dessus vos chaussures.

— Il faut enlever la cabane à outils avant le spectacle, insiste l'archéologue. Nous l'avions remise là provisoirement…

— Vous n'enlèverez rien du tout. C'est une scène de crime ici.

Le commandant le plante là, et se dirige vers un petit groupe agglutiné dans le jardin.

Assises sur un banc, Les trois jeunes filles et leurs parents ne parlent pas. La maman de Morgane et Mélodie pleure dans les bras de sa fille aînée. Morgane n'ose pas dire qu'elles étaient en train de fumer quand sa sœur s'est éclipsée. A quoi bon ? Cela ne servirait à rien. Inutile d'en rajouter.

— Je te jure, maman, dit-elle dans un sanglot, je ne l'ai pas lâchée des yeux plus de cinq minutes. Nous sommes parties à sa recherche tout de suite.

— Vous fumiez n'est-ce pas ? dit le commandant en interrompant leur discussion.

-Mais non, pas du tout, pas du tout !

— Ecoutez, je me fiche que vous fumiez ou non, cela vous regarde. Je dois le savoir car nous avons trouvé des mégots, et votre témoignage est primordial. Sont-ils à vous, oui ou non ?

— Oui, avoue Morgane. Enfin, non. Nous n'avions qu'une clope, et nous l'avons partagée à deux. Donc, un seul des mégots est le nôtre.

— Bon, on va vérifier ça. Que faisiez-vous juste avant de fumer ? Votre sœur était là ? Elle vous a demandé l'autorisation d'aller voir telle ou telle chose ?

— Pas du tout. Elle était fatiguée. Elle s'était assise sur le banc. Elle avait l'air…

— On se disputait, avoue Léa. C'est à ce moment-là qu'elle a dû partir.

Morgane lui jette un regard glacial de ses yeux vairons. Léa n'ose plus parler et passe sous silence leur trouvaille : le CD. Elle sait pourtant que c'est une pièce à conviction mais rien qu'au regard de son amie elle comprend qu'elle doit se taire.

— Léa Vallon ? C'est vous qui avez vu deux jeunes hommes s'enfuir ?

— Oui, c'est moi, bredouille-t-elle.

— Vous avez vu leur visage ?

— Non, ils étaient trop loin. Je ne les ai vus que de dos. Ils se ressemblaient : même mensuration à vue d'œil, ajoute-t-elle. Au moins un mètre quatre-vingts. Ils étaient habillés de la même façon, avec des fringues de cyclistes.

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'ils étaient jeunes si vous ne les avez vus que de dos ?

— De loin, j'ai aperçu leur visage. Ils étaient jeunes, j'en suis certaine. Et puis, ça se voit à l'allure, ça.

— Vous avez vu leur visage ou pas ? Il faudrait savoir. Etes-vous sûre que vous ne les connaissez pas ?

— Pas du tout ! Enfin, je n'en sais rien. Ils sont partis tellement vite ! Ils ont disparu derrière les chênes et puis, plus rien. Volatilisés.

Le commandant les regarde tour à tour d'un air suspicieux.

— Etes-vous sûre de n'avoir fumé que du tabac ?

L'ambiance déjà bien lourde s'épaissit.

Toutes les trois s'insurgent en même temps.

— On ne touche pas aux drogues ! Seulement le tabac.

— Pour ça, vous vous débrouillerez avec vos parents. Moi j'ai besoin de savoir ce que vous avez fumé ou quelle drogue vous avez consommée d'une autre façon. On va vous faire une prise de sang. Deux jeunes hommes qui disparaissent comme par enchantement, ça semble assez suspect, ne croyez-vous pas ?

Léa sent, dans sa poche, le CD lui rappeler qu'elle devrait peut-être en parler. Elle ne dit rien. Elle a bien l'intention de le garder et de l'examiner, quitte à le donner aux gendarmes par la suite et se prendre une engueulade mémorable pour « Obstruction à l'enquête ». Elle entend ces deux mots résonner dans sa tête. Tant pis. Ce CD l'obsède. Si elle le donne aux gendarmes, finies leurs recherches. Léa aime trop les mystères pour ne pas foncer tête baissée dans celui-ci. C'est elle qui trouvera l'utilité de ce « machin » … Elle n'a pas d'autre nom à lui donner. Clé USB ? Elle n'y croit

plus. Elle en aurait entendu parler, au moins dans les publicités à la télé, ce genre de nouveauté ne passe pas inaperçue.

— Vous me diriez tout s'il y avait autre chose, n'est-ce pas ?

C'est à elle que le commandant s'adresse. Son visage perturbé trahit ses pensées.

— Bien entendu ! affirme-t-elle. Il n'y a rien d'autre. Deux types se sont enfuis et ils ont disparu. Il y a peut-être des grottes par ici.

— Aucune grotte. Rien. Pas même des souterrains.

— Ça, c'est vous qui le dites, rien n'est prouvé de ce côté. Nous n'avons pas trouvé d'écrits en ce sens, mais sait-on jamais. Des légendes accréditent la thèse d'un souterrain qui irait d'ici à Gigean, mais comme personne n'a jamais pu fouiller…

L'intervention de l'archéologue n'est pas du goût du gendarme.

— Vous, je vous prie de ne pas vous mêler de l'interrogatoire ! Qu'allez-vous mettre dans la tête de ces jeunes filles ? Il n'y a rien là-dessous. Et vous, les filles, ne fantasmez pas…

— Au lieu de martyriser nos enfants, vous feriez mieux de retrouver Mélodie, sinon je porte plainte contre la gendarmerie.

Le père de Morgane vient d'arriver. Son regard haineux en dit long sur ce qu'il pense des recherches. Sa voix tremble d'inquiétude, il parle par mots hachés, retenant une colère impuissante.

Le commandant se calme.

— Je comprends votre désarroi, monsieur. Mais je suis obligé de faire passer un test aux demoiselles. Vous comprenez ? Cette histoire de personnages qui s'évaporent dans la nature n'est peut-être que le fruit de leur imagination, et ce n'est pas le tabac qui fait cet effet-là.

Sur ce, le médecin légiste vient faire une prise de sang aux trois filles qui se prêtent volontiers au test, étant donné qu'elles n'ont pris aucune substance illicite. Cela ne leur est encore jamais arrivé, bien que la tentation soit forte, parfois. Morgane, qui a tiré sur un joint à une soirée arrosée à la vodka et a vomi toute la nuit, ne recommencera pas de sitôt. Pour le tabac, son père passera l'éponge, d'autant plus qu'il a des préoccupations plus graves pour le moment. Mais la jeune fille se dit qu'à présent, chaque cigarette qu'elle va fumer lui rappela la disparition de sa sœur. Un tourment.

La nuit va tomber. Mélodie reste introuvable. Les gendarmes ont exploré toute la colline avec les chiens, y compris les collines avoisinantes. Sur la route descendant vers Gigean, il y a trop d'empreintes fraîches de pneus pour pouvoir faire une évaluation fiable de la situation. Néanmoins, la section scientifique relève toutes les traces laissées sur la terre battue et celles des

voitures en stationnement. Ensuite, ils pourront faire des comparaisons et voir si une trace suspecte ne correspond à aucun véhicule connu. Les trois jeunes filles sont formelles : elles n'ont pas entendu de bruit de moteur, ni d'une voiture, ni d'une moto.

— Nous sommes obligés d'arrêter les recherches pour ce soir, avoue le commandant à la famille. Nous allons lancer un avis de recherche. Mais peut-être ne s'agit-il que d'une fugue ? Votre fille est-elle coutumière de ce fait ?

— Elle n'a jamais fugué ! hurle son père en rajoutant quelques grossièretés à l'encontre du gendarme. Jamais, vous entendez ?

— Bon, bon… dit celui-ci sans relever les injures. Était-elle différente ces derniers jours ? Avait-elle l'air triste ? Mal dans sa peau ?

— Quoi ? Vous allez me dire à présent qu'elle s'est peut-être suicidée ? A huit ans ? Je ne sais pas ce qui me retient de vous casser la gueule.

— Je n'ai pas dit ça, monsieur assure le commandant à bout d'argument. Comprenez-moi, je dois suivre toutes les pistes, sinon je ne ferais pas mon boulot et vous me le reprocheriez à juste titre. Encore une chose : nous devons fouiller sa chambre.

Le médecin légiste a dû faire une piqûre à la mère de Mélodie pour calmer sa crise de nerf. Le SAMU la conduit à l'hôpital de Sète, accompagnée de Morgane. Monsieur Libat suit les gendarmes et, une demi-heure plus tard, les collines redeviennent silencieuses, gardiennes d'un secret qu'elles sont seules à connaître.

Beaucoup plus tard, les deux garçons sont revenus près du buisson accompagnés d'une jeune femme.

— Il faut rentrer en contact avec la fille, dit l'un d'eux. Nous n'avons plus le choix. La gamine risque de disparaître à jamais.

5

L'équipe scientifique a fouillé la chambre de Mélodie de fond en comble. Pour son père, c'est un aveu d'impuissance. La même perquisition que pour un meurtre. Chef d'équipe dans le bâtiment, il en a vu des enquêtes policières sur les chantiers lors d'accidents mortels ! Il a l'habitude des questions, du harcèlement des enquêteurs, que ce soient les policiers ou les gendarmes, c'est la même chose. Une seule fois l'enquête avait conclu à un meurtre et tous les ouvriers avaient été interrogés, pas toujours avec

délicatesse. Mais dans le cas présent, c'est carrément insupportable. Il ne fait plus la part des choses. Chaque regard, chaque mot maladroit l'enfonce un peu plus dans sa colère et sa culpabilité douloureuse. Ont-ils eu raison d'obliger Morgane à se charger de Mélodie ? Peut-être ont-ils été trop imprudents ? Mélodie n'en fait toujours qu'à sa tête. Maintenant, par leur faute, c'est Morgane qui porte le fardeau de sa disparition. Morgane, bientôt dix-sept ans, mineure, avec une responsabilité qu'elle n'aurait pas dû avoir. La jeune fille est restée avec sa mère. Paul est seul à contempler la « mise à sac » de la chambre de sa cadette. Tiroirs fouillés, saisie du carnet secret, lecture de ses poèmes qu'elle cachait comme s'ils avaient été des reliques en or. Personne ne les avait jamais lus. Ils respectaient sa pudeur. Des policiers vont mettre sans scrupule leur nez inquisiteur dans des secrets si jalousement gardés.

« Mélodie, Mélodie, où es-tu » ? Paul imagine sa petite fille errant dans les collines, seule, désemparée, blessée. Des grottes, il doit y n avoir des tas, se dit-il. Rien que sur le versant sud qui descend vers Frontignan, on en a dénombré plus de dix dont la fameuse grotte dite « de l'homme mort ». A la seule évocation de ce nom sinistre son cœur se serre. Un jour, y aura-t-il une grotte baptisée « la grotte de la petite fille morte » ? Il a l'impression de dégringoler dans le vide. Puis, sa volonté reprend le dessus. Il ne doit pas flancher. Sa femme ne tiendra jamais le coup si son mari se laisse aller. Et Morgane ? Quel respect aura-t-elle pour ce père incapable de protéger ses enfants ? La fouille de la chambre n'a rien donné. Les policiers espèrent trouver des indices dans son jardin secret. « Ils feraient mieux de ratisser la colline » se dit-il avec colère. Ils pourraient le faire, même avec la nuit. Des projecteurs, des hélicoptères qui sillonneraient les collines et éclaireraient chaque recoin sur toute la Gardiole. L'angoisse le ronge et lui fait perdre tout sens de la mesure. Dès que les gendarmes ont quitté le domicile, il se met à la recherche de sa grosse lampe-torche de chantier et prend un casque. Après un coup de fil à Morgane lui assurant que tout va bien, que le service des urgences garde sa mère en observation pour la nuit et qu'elle va rester à son chevet, il prend sa voiture pour partir à la recherche de Mélodie. Il est près de minuit. Gigean dort tranquillement, alors que sa princesse est en danger. Il enrage, fou de douleur.

6

Dans les familles Vallon et Bastide, l'atmosphère n'est pas non plus à la rigolade. Le père de Léa est furieux. Non seulement il vient d'apprendre que

sa fille fume, mais qu'elle est soupçonnée de se droguer ! C'est trop pour lui. Bien placé au conseil général, il craint que toute cette affaire ne lui porte préjudice. Sa femme, une petite boulotte de quarante ans a toujours le mot pour rire. Pourtant ce soir-là, son visage est fermé. La tristesse la submerge. Elle écoute son mari débiter des âneries concernant sa carrière alors que leurs amis pleurent la disparition de leur enfant.

— Tu pourrais avoir un peu de décence, lui dit-elle. Tu es un égoïste. Ta carrière, ta carrière, on s'en fout de ta carrière ! Tes relations, tu ferais mieux de t'en servir pour faire évoluer l'enquête !

Sur ces mots, elle jette sa serviette sans même débarrasser la table.

— Je vais me coucher, je bosse tôt demain. Mais c'est vrai qu'étant une vulgaire aide-soignante, je ne risque pas ma carrière, moi. Tu te débrouilleras avec le lave-vaisselle.

Georges Vallon se retrouve seul, désemparé, alors que les femmes de la maison sont déjà couchées. Il débarrasse la table, range tout, et se scotche devant la télé. De toute façon, il ne risque pas de dormir. Cette affaire l'a déboussolé bien plus qu'il ne veut le montrer. Il a perdu son frère Charles dans les mêmes conditions, il y a une trentaine d'années, au même endroit. On ne l'a jamais retrouvé. Depuis, il est persuadé qu'il git au fond d'un trou sur les collines. Mélodie a péri de la même façon, c'est sa conviction. Pourtant, Dieu sait s'il l'a cherché, ce grand frère ! Pendant des années il a fait de la spéléo pour apprendre à descendre en rappel au cas où il aurait trouvé un trou trop profond. Mais des trous de ce genre, il n'en a jamais découvert, bien qu'ayant arpenté la garrigue des centaines de fois. Son frère aîné est mort à l'âge de dix ans, lui en avait huit à ce moment-là. Depuis, son fantôme le hante. Il n'écoute pas le présentateur de « Faut pas rêver » parler de la Bretagne et des falaises, de la forêt de Brocéliande et des légendes qui s'y rattachent. Il en a bien assez avec les légendes locales et cette nouvelle disparition qui viendra alimenter les fantasmes des autochtones. Une de plus, une de moins, qu'importe. De la Bretagne au sud de la France, toujours la même chose, des gens qui cherchent l'insolite, le surnaturel pour oublier leur vie monotone. Comme la dame Blanche, du sud au nord, qui apparaît et disparaît au gré des époques. De Béziers, à Palavas, on la voit depuis des siècles. Il y a une trentaine d'années, elle a fait la une des journaux locaux. Georges s'en souvient bien, il était jeune mais avait été ému comme tout un chacun par ces révélations invérifiables. Des jeunes l'avaient prise en stop au carrefour de Palavas et de Villeneuve les Maguelone, et elle avait disparu dans la voiture comme par enchantement. Exactement comme Mélodie. Seulement, Mélodie c'est du réel, du concret, un cauchemar éveillé. Il s'enfonce dans le canapé, fatigué par sa journée de travail

et l'angoisse qui l'étreint. Il n'ira pas dormir dans son lit, certain que Régine doit être éveillée. Il n'a pas envie de subir ses reproches muets, ses soupirs accusateurs et ses larmes. Nom d'un chien ! Que croit-elle qu'il puisse faire ? En quoi le fait de travailler au Conseil Général peut-il changer le cours des événements ? Sa femme lui attribue des pouvoirs qu'il n'a pas. Il finit par s'endormir, et la télé continue son monologue ininterrompu jusqu'à la fin des émissions.

Dans sa chambre, Léa ne dort pas. Assise sur son lit, les jambes repliées sous le menton, elle regarde l'objet posé sur le couvre-lit. Ayant tenté, en vain, de trouver une correspondance sur Internet, il lui resterait bien la solution d'aller sur Facebook rameuter les copains, mais les gendarmes doivent être en train d'étudier son profil. Donc, pas de Facebook ni de Tweeter. Elle a fouillé dans la collection des « TP NET» de son père, une revue hebdomadaire sur les nouvelles technologies informatiques. Rien. Cet objet est introuvable. « Il s'agit peut-être d'une quelconque œuvre d'art » pense-t-elle en se remémorant une exposition d'œuvres décalées auxquelles elle n'avait rien compris. Certains objets de ce genre, et pire encore, faisaient l'admiration des visiteurs. Elle se souvient du fou-rire irrépressible qui les avait prises, elle et ses amies, au point de se faire éjecter de l'expo par un gardien. Déçue, elle s'apprête à le ranger dans le tiroir de la table de nuit lorsqu'il se met à vibrer et à lancer des lueurs fluorescentes. De peur, elle le jette sur le tapis près de son lit où il clignote. Toute une gamme étonnante de verts s'affiche. Elle n'a jamais vu une telle symphonie de couleurs. Atterrée, elle le regarde, incapable de le toucher. Elle qui voulait être la première à découvrir la fonction de cet objet, la voilà servie ! A présent, elle laisserait bien sa place à quelqu'un d'autre. « Diabolique » est le seul adjectif qui lui vient à l'esprit. Mais elle n'est pas encore au bout de son étonnement. Sur le disque, un visage s'affiche, celui du garçon d'une vingtaine d'années peut-être, l'un des deux qu'elle a vus à Saint Félix. La tension retombe. « Quelle imbécile je suis » se dit-elle soulagée. Ce n'est qu'un portable. Bizarre, mais un portable quand même. Elle prend l'objet, appuie sur le bouton jaune au centre car le garçon lui parle mais il n'y a pas de son. Tout s'éteint. Plus de lumière, plus rien. Le disque a repris ses quatre couleurs vertes qui faiblissent peu à peu pour laisser la place à du gris uniforme. C'est plus qu'elle ne peut supporter. Elle envoie un SMS à Laurie : « tu dors » ? Aussitôt, son portable vibre, Laurie ne peux pas non plus fermer l'œil. Les explications de Léa sont complètement décousues. Laurie n'en saisit pas un mot, d'autant plus qu'elle parle à voix basse.

— Rejoins-moi sur la route. Mes parents dorment. Ma mère a pris un somnifère et j'entends ronfler mon père sur le canapé. Je vais me tirer par la fenêtre.

— T'es malade s'insurge Laurie ! Comment je fais, moi ? Ma chambre est à l'étage.

— Je viens te chercher. Tu descendras par le cerisier. Je t'aiderai.

— Purée ! Si mon père me chope, il va me tuer !

— Oh, ça va ! Il y a urgence. Je t'expliquerai.

Les parents de Laurie dorment à poings fermés. Hélas ! C'est compter sans son frère Albin, son aîné de dix mois. Sa mère, Mylène, ne s'attendait pas à se retrouver enceinte si tôt après la naissance de son fils ! Finalement, on les prend pour des jumeaux et ils se comportent souvent comme tels. Laurie se passerait bien à cet instant du sixième sens de son frère à son égard. En entendant du bruit, il se lève et les trouve en train d'escalader l'arbre pour se sauver.

— Où allez-vous ?

Surprise, Laurie manque de dégringoler de la branche sur laquelle elle avait pris appui.

— Va te coucher et fous-nous la paix.

— Sûrement pas tant que vous ne m'aurez pas expliqué où vous allez et pourquoi.

— On va chercher Mélodie.

— Chercher Mélodie ? Comme ça, sans lampe, sans rien ? Vous croyez qu'il y a l'éclairage public sur la garrigue ? Vous êtes nulles. Je viens avec vous.

— Pas question !

— C'est ça ou je préviens les parents.

Ses yeux noirs en disent long sur ce qu'il serait capable de faire. Il fait mine de se mettre à crier.

— Ça va, c'est bon.

Efficace, le chantage. Les deux jeunes filles n'ont pas le choix. Finalement, Albin s'avère être une recrue de choix. Il pense à tout. Bien équipés, les voilà en route pour chercher la petite fille.

Chapitre II

Voir ce qui est juste et ne pas le faire est un manque de courage.
Confucius

1

Paul se gare assez loin de l'abbaye pour ne pas attirer l'attention au cas où quelqu'un rôderait dans les ruines. Il sort son matériel, verrouille les portières et écoute la nuit. Son corps massif ne passe pas inaperçu. Les pierres des collines on l'air de trembler sous ses pas. Il n'est pas bien grand, un mètre soixante-quinze tout au plus, un peu bedonnant, mais il est taillé comme un athlète avec des bras aux muscles puissants dus à des années de pratique de canoë-kayak et de travaux sur les chantiers. Un visage plutôt sympathique, poupon, avec un nez rond dont Mélodie se moque toujours. Ce n'est pas de lui que sa fille Morgane tient son corps élancé et la blondeur de ses cheveux.

Aucun bruit à part le cri d'une chouette chevêche dans les pins. Un instant, déstabilisée par cette présence insolite et dérangeante, elle se tait, puis reprend son miaulement plaintif. Une autre lui répond. Un petit vent secoue les branches et quelques nuages jouent avec la lune. Parfois, celle-ci disparaît et l'ombre assombrit le bois. Puis, les nuages se retirent, on y voit comme en plein jour. Les étoiles brillent comme autant de petites lucioles. Finalement, Paul se dit que c'est mieux ainsi, sa torche aurait pu faire enfuir les prédateurs. Pour le moment, les seuls prédateurs de cette nuit rocambolesque, sont les vautours, réintroduits dans le département depuis quelques années, et les buses. Il a décidé de rejoindre l'abbaye en grimpant la colline à travers les broussailles. Cela fait un moment qu'il n'a pas fait de sport. La fatigue d'une journée de travail alliée à une soirée d'angoisse lui ôte toutes ses forces. Sans compter les cigarettes. Il souffle, s'épuise, se repose souvent et peste contre lui-même et son impuissance. Puis, le papa de Mélodie, le héros de ses filles, reprend le dessus sur le désespoir. Il se demande comment il va faire pour retrouver la petite fille et réalise l'inutilité de sa démarche. Combien de pentes comme celle-ci va-t-il devoir explorer ? Si les gendarmes ne l'ont pas fait en pleine nuit, c'est qu'ils ont jugé l'expédition nocturne inutile. Les recherches reprendront à l'aube. Il appelle sa fille, écoute l'écho de sa voix. Les oiseaux endormis, effrayés, s'envolent en criant. Les broussailles s'agitent, un renard s'enfuit

devant lui. L'abbaye est habitée la nuit par des hôtes inoffensifs. Il ne va parvenir qu'à affoler toute la faune de la garrigue. Arrivé à l'abbaye, il s'arrête et s'assoit sur un rocher. Où est Mélodie en ce moment ? Entre quelles mains ? Si elle est seule et blessée, quelle est l'étendue de sa blessure ? Il imagine tout et surtout le pire. Cette bâtisse, massive et sombre, donnerait en pleine nuit des cauchemars au plus courageux des marcheurs. Les nuages jouent entre les ouvertures qu'on imagine autrefois couvertes de vitraux. L'histoire avec un grand H n'intéresse pas vraiment Paul, mais quand même, il ne peut pas ne pas être impressionné par la majesté du lieu. Dire que des femmes ont vécu là dans des conditions qu'il ne souhaiterait pour rien au monde à ses enfants. Comment pouvait-on laisser partir sa petite fille pour un lieu aussi inhospitalier sachant qu'on ne la reverrait probablement jamais ? Il médite sur la vie au Moyen-Age, le poids de la religion qui amenait des parents à de telles extrémités. Puis, ses pensées reviennent à Mélodie. Il s'apprête à crier une dernière fois son nom, lorsque, venue du chemin en contrebas, une voix féminine hurle : Mélodie !

2

— Mélodie ! Mélodie !

Léa s'époumone en vain. Après plus d'une heure de marche dans la nuit, ils ont enfin atteint l'abbaye. Laurie s'est tordu la cheville, Albin peste contre cette idée ridicule de vouloir retrouver Mélodie à tout prix en pleine nuit, et d'être entré dans leur délire. Il aurait mieux fait d'avertir ses parents ! Mais il voulait faire le beau devant sa sœur et surtout devant Léa. Pas malin de sa part. Il fait beaucoup trop noir, malgré la pleine lune, pour faire des recherches et sa lampe-torche a rendu l'âme. La cheville de Laurie l'empêche de marcher. Si jamais ils avaient à courir, elle ne pourrait pas les suivre. Léa continue à hurler. Mélodie ! Mélodie !

Tapi dans les fourrés, Paul reconnaît la voix de la jeune fille. Il n'ose se montrer de peur de les effrayer. Pourtant, les trois ados entendent du bruit près de l'abbatiale.

— Il y a des sangliers, dit Laurie affolée. S'ils nous troussent, je ne pourrai pas m'enfuir.

— Je te porterai, lui répond son frère. Mais ce ne sont pas des sangliers. Hello ! Il y a quelqu'un ?

— Oui, c'est Monsieur Libat. N'ayez pas peur.

— Zut alors ! Le père de Morgane, chuchote Léa reprenant espoir. Il a eu la même idée que nous.

Paul sort de l'ombre, se retrouve face à face avec Albin.

— Vous n'auriez pas dû les entraîner ici, dit-il sévèrement. On ne sait pas ce qui s'y passe.

— J'ai quelque chose à vous montrer, répond Léa, coupant court aux remontrances en sortant de sa poche l'objet trouvé dans les fourrés.

A la lumière de la lampe-torche de Paul, l'objet brille d'un gris d'acier fluorescent.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Ce sont les deux jeunes qui l'ont perdu. Ceux qui ont disparu comme par enchantement.

— On ne disparaît pas par enchantement, s'énerve Paul. Il doit y avoir une entrée souterraine. Je ne vois pas d'autre possibilité.

— Les archéologues ont tout fouillé ici. Ils n'ont rien trouvé.

— C'est peut-être confidentiel ? Un truc de l'armée ? propose Laurie en poussant un cri de douleur…

Paul s'inquiète.

— Que se passe-t-il ?

— Je me suis foulé la cheville, je ne peux pas marcher.

— il faut redescendre tout de suite. Je te conduis aux urgences.

— Non, pas tout de suite. S'il vous plaît ! Nous sommes venus ici pour retrouver Mélodie. Je peux attendre une heure de plus.

Paul réfléchit. Etant le seul adulte, il est responsable à présent de « mise en danger de mineurs !» s'il ne ramène pas immédiatement les trois jeunes à Gigean, bien qu'Albin ait dix-huit ans.

— Il faut rentrer. La police fera son travail demain.

— Non, je ne rentrerai pas, disent en chœur Léa, Laurie et Albin.

— Il faut d'abord retrouver le buisson, je suis sûre qu'on va trouver des indices soutient Léa. Cette « chose » a communiqué avec moi. Ce n'est pas pour rien.

— Et nous devons visiter l'intérieur de l'abbatiale. C'est là qu'a disparu Mélodie, rajoute Laurie que la douleur fait grimacer.

Paul sait bien qu'il ne pourra pas les convaincre de rentrer tant qu'ils n'auront pas fait ce pour quoi ils sont venus. Têtus comme des mules, ces trois-là. Mais au moins, ça lui réchauffe le cœur de savoir que Mélodie n'est pas abandonnée.

— Je vous accorde une demi-heure. Ensuite je vous reconduis chez vous.

Les fouilles près du buisson demeurent infructueuses. Pas un trou, pas une cavité, rien. Ils élargissent le périmètre de leurs recherches. Inutile. Paul

est bien obligé de se rendre à l'évidence. Les deux jeunes gens ont disparu sans laisser de trace, comme Mélodie. Dans l'abbatiale, l'obscurité est plus épaisse. La lune n'éclaire pas l'intérieur.

— Faites attention de ne pas tomber, dit Paul inquiet. Nous ne trouverons jamais Mélodie ici.

Le silence demeure, épais, oppressant. Puis, quelques bruits insolites se frayent un passage dans l'espace auditif. Des bruits de crépitement de braise, un miaulement de chat.

— Attention ! S'il y a des chats sauvages, c'est dangereux. Ces bêtes-là sont impitoyables. Les chasseurs n'hésitent pas à les éradiquer. Ils peuvent nous sauter aux yeux sans que nous les voyions arriver.

— Ce n'est pas un chat sauvage, dit Albin. Peut-être un chat abandonné.

— Taisez-vous ! Ecoutez !

Laurie a froid et commence à avoir peur. Elle sait qu'elle sera incapable de courir s'il faut se sauver.

— Il y a quelqu'un ici.

Effectivement, les miaulements du chat sont accompagnés de bruits étonnants.

— On se croirait dans une cuisine, fait remarquer Léa. Ça sent les épices.

— Retournons à la voiture. Filons d'ici.

Paul se rend compte qu'ils auraient dû partir depuis longtemps. Ils ne trouveront pas Mélodie dans ce fouillis de cailloux et de plantes. Il s'est passé un drame, ici, cet après-midi, il ignore quoi, mais il est incontestable que cela recommence. Ils aperçoivent des lumières de bougies.

— Allons-nous-en ! Filez vers la voiture. Laurie, accroche-toi à moi.

Pris de panique, ils se mettent à courir. Trop tard. Laurie s'écroule la première, emportée dans un tourbillon de poussière comme si une mini tornade s'était engouffrée dans l'abbaye. Paul tente de la retenir, en vain. Léa et Albin, accrochés l'un à l'autre, sont emportés à leur tour. Leurs hurlements doivent s'entendre jusqu'au village. Mais, même les oiseaux de nuit qui auraient dû s'enfuir, demeurent paisibles, comme s'il ne se passait rien. Sur la colline de la Gardiole, la faune dort tranquille. Chacun vaque à ses occupations. Un hibou traque un mulot imprudent, quelques insectes bravent la nuit à la recherche de nourriture. Dans les nids, les couples dorlotent leurs petits et profitent de ces instants de tranquillité pour faire le plein d'énergie. C'est que ça mange beaucoup ces bébés-là ! Toujours le bec ouvert. Il n'y a que la nuit pendant laquelle les parents peuvent dormir tranquilles. Les hurlements ne les ont pas

dérangés car aucun humain n'a hurlé cette nuit-là, à cette heure-là, sur la Gardiole.

3

Huit heures du matin. Morgane appelle son père sans succès. Son téléphone se met tout de suite sur messagerie. Il aurait pu penser à le recharger étant donné les évènements ! Cette négligence-là étonne la jeune fille. Sa mère attend dans l'entrée. Accablée de douleur, elle est affalée sur une chaise, attitude qui n'est pas sans rapport avec la quantité de médicaments qu'on lui a administrés. Elle s'apprête à appeler un taxi lorsque son portable sonne. Hélas, ce n'est pas son père.

— Morgane ? C'est le père de Léa. Elle est avec toi ?

— Mais non, s'indigne la jeune fille. Vous croyez que je me balade en garrigue ? Je suis à l'hôpital avec maman. J'y ai passé la nuit. Elle a dû partir de bonne heure avec Laurie. Moi j'appelle mon père et il ne répond pas. Je ne sais pas ce qui se passe.

— Attendez-nous. Je vais chercher ton père, dit Georges envahi par une vague angoisse.

Morgane raccroche. La situation lui échappe totalement. Pourquoi ses amies ne l'avaient-elles pas attendue pour retourner sur les collines ? Et si Léa avait trouvé un élément trop important, trop urgent pour laisser passer la nuit ? Peut-être a-t-elle essayé de l'appeler ? Son téléphone était resté coupé toute la nuit. Cependant, aucun message n'a été laissé, pas même un SMS. Ses deux amies n'ont pas tenté de la joindre, pas plus que son père.

Le téléphone sonne. Ce coup-ci, c'est la mère de Laurie complètement hystérique.

— Morgane, mes enfants sont avec toi ?

— Pas du tout ! crie-t-elle excédée. Je suis à l'hôpital avec maman.

— Ils ont disparu tous les deux ! continue Madame Bastide sans même demander des nouvelles de sa mère ni de Mélodie. En pleine nuit !

— Léa aussi, lui dit Morgane. Son père vient d'appeler.

Morgane ne voit pas ce qu'Albin, le frère de Laurie, vient faire dans cette disparition. Disparition étant un bien grand mot. Morgane a la certitude qu'ils sont tous partis à l'abbaye et qu'il n'y a pas de quoi s'affoler. Même chose pour son père. Peut-être a-t-il laissé un mot à la maison ? Elle en saura plus avec le père de Léa. Sur ces entrefaites, une infirmière l'appelle car sa mère recommence une crise de nerf. Elle se précipite dans l'hôpital, trouve sa maman en pleurs.

— Je te croyais disparue toi-aussi ! sanglote-t-elle.

— Mais enfin, maman, j'étais dehors. J'essayais de joindre papa. Il ne répond pas.

Le regard de sa mère lui fend le cœur. Toute la détresse du monde s'affiche dans ses yeux, comme si sa mère n'avait plus aucun espoir. Elle la prend dans ses bras et sanglote en la serrant très fort. Il lui semble tenir un roseau entre ses bras. Grande et mince comme elle, sa mère a tellement maigri avec ses dépressions successives que la fragilité de son corps donne une impression pathétique.

— On va la retrouver, maman, je te le jure.

Des promesses auxquelles Morgane ne croit pas. Toute la nuit elle s'est remémoré le film de leur escapade. Cela s'est passé si vite ! Pas plus de dix minutes entre le moment où elles se sont assises pour fumer et celui où la petite a disparu. Elles auraient dû l'entendre crier. A moins qu'on ne lui ait mis un bâillon rempli de chloroforme pour l'endormir. Alors, si c'est le cas, quelqu'un les attendait. Quelqu'un qui était au courant de leur rendez-vous. Les seuls sachant qu'elles avaient un devoir à faire sur l'abbaye : les élèves de sa classe. Mais qui serait assez malade pour venir s'attaquer à sa sœur ? Elle ne voit pas. Evidemment, chacun a pu en parler chez lui, à ses parents, un copain ; une personne étrangère peut avoir entendu. Cela fait des dizaines et des dizaines de personnes.

Tandis que, plongée dans ses pensées, Morgane caresse les cheveux de sa mère, celle-ci s'est calmée.

— Morgane ? Ma chérie, excuse-moi, je suis en dessous de tout. C'est moi qui devrais te consoler, pas l'inverse. Et ton père ? Où est ton père ?

— Je ne sais pas maman, il est probablement allé chercher Mélodie. Ne t'inquiète pas. Il va nous la ramener. Attends, j'ai un SMS sur mon portable. « Votre père est introuvable, je préviens la gendarmerie. G.Vallon ».

— Les gendarmes sont à l'abbaye, ment-elle à sa mère. Papa doit être avec eux. J'appelle un taxi.

4

De ce fait, le jour se lève à peine lorsque les gendarmes reprennent les recherches. Ils n'ont pas lésiné sur les moyens employés. Un hélicoptère sillonne les collines rasant la végétation plus malmenée par les hélices de l'engin que par le Mistral ou la Tramontane. Pourtant, sur cette hauteur du massif de la Gardiole, les vents changent souvent de direction, parfois en l'espace de quelques minutes, comme si un énorme ventilateur soufflait en

permanence. Un drone a également été lancé pour inspecter les coins inaccessibles par l'hélico. Une équipe de spéléologues des pompiers de Frontignan s'est mise à la recherche d'anfractuosités non repérées à ce jour. Les aboiements d'une meute de chiens font taire la faune locale. Munie d'un haut-parleur, le majorde la gendarmerie de Montpellier a pris lui-même les choses en main. Une nuée de journalistes s'est approprié l'espace. Le commandantRaymond Faberguès se serait bien passé de cette invasion médiatique, mais il préfère coopérer avec eux. Il va falloir lancer un avis national de disparition, mais pour cela, il a besoin de la famille et personne ne répond aux numéros de téléphone qu'on lui a communiqués. Silence radio. Il enrage. C'est bien la première fois que les parents ne sont pas venus le harceler. A présent, il a besoin d'eux et le préfet attend leur accord pour lancer un avis de disparition sur tout le territoire.

Il est près de dix heures lorsque des cris lui parviennent du cordon de sécurité délimitant l'espace interdit aux badauds.

— Mon commandant, crache une voix dans son téléphone, c'est la famille, je ne comprends rien à leur histoire.

— Ce n'est pas trop tôt ! Faites-les venir.

De loin, il voit la jeune Morgane, la sœur de la gamine disparue, peut-être aussi sa mère, et d'autres personnes. Mais le père n'est pas là. Pourtant, il l'a vu la veille, après la perquisition de la chambre de l'enfant. Il va falloir qu'on lui donne des explications sérieuses, sinon, il met tout le monde en examen.

— Ce n'est pas dommage ! dit-il à la maman d'une voix coléreuse. Je vous attends depuis deux heures ! Vous vous en fichez de savoir ce qu'il est advenu de votre enfant ?

— Mon père n'est pas là ? hurle Morgane. On a retrouvé ma sœur ?

— Ni l'un ni l'autre. Pourquoi pensez-vous que votre père pourrait être ici ?

— Il n'est pas à la maison.

— Ma fille a disparu ! s'énerve Georges Vallon. Elle doit être ici, non ? Avec le père de Mélodie.

— Mes deux enfants aussi, rajoute le père de Laurie et d'Albin.

Le commandant Faberguès sent ses certitudes chavirer. Il pensait avoir affaire à des parents indignes, mais ce sont trois familles complètement affolées qui lui crient leur désespoir. Un adulte et quatre mineurs disparus comme par enchantement. Bizarre. Et si le père de Mélodie était le maillon de cette chaîne de disparitions ? S'il en était l'instigateur ? Raymond Faberguès a déjà vu tellement d'horreurs dans sa vie professionnelle que cette éventualité ne l'étonnerait pas plus que ça : pères et mères éplorés infanticides, enfants

otages de leur famille, meurtres, tortures, abus sexuels sur mineurs à charge. Et dans cette affaire ? Mère consentante ? Tragédie familiale ? Que s'est-il passé la veille sur ce site historique ? D'autant plus qu'il traîne sur la Gardiole une faune plus que dangereuse pour des jeunes filles. Il n'y a pas un seul chemin tranquille qui ne soit occupé par des prostituées. Le commandant pense aux proxénètes, malins comme des singes sur lesquels la brigade des mœurs n'arrive pas à mettre la main, mais aussi aux clients. Alors, les gamines sont d'autant plus en danger.

— Je vous laisse la direction des recherches, dit-il au major. J'ai besoin de tout ce petit monde à la gendarmerie. Me semble pas claire cette histoire.

La nuée de journalistes voletant autour de l'abbaye se déplace vers le petit groupe.

— Commandant, un commentaire ? Vous les mettez en garde à vue ? Que se passe-t-il ? Vous avez des nouvelles de l'enfant ?

— Rien à déclarer, dit le commandant. Vous aurez des informations par ma hiérarchie.

— Où allons-nous ? demande Georges Vallon. Que savez-vous de nos enfants ?

— Vous le saurez en temps opportun.

— Je veux ma fille ! se met à hurler Claudine Libat tandis qu'une femme gendarme tente de la faire rentrer dans la voiture.

— Nous avons besoin de vous interroger.

Claudine ne voit plus rien que cette main de femme qui la pousse dans une voiture pour l'éloigner de son enfant. Elle se jette sur elle, la mord jusqu'au sang et s'enfuit.

— Laissez-la, crie le commandant. Elle n'ira pas bien loin.

Morgane a l'impression de jouer dans un mauvais film. Un film dont elle n'a pas choisi le scénario. Profitant d'un instant d'inattention de la femme gendarme chargée de la prendre sous son aile, elle se met à courir pour rejoindre sa mère. Les flashs crépitent de toutes parts.

—Les chiens les retrouveront, vocifère le commandant. Conduisez les autres à la gendarmerie. Poursuivez les recherches. Il faut retrouver ces enfants aujourd'hui même. Merde alors ! Ce n'est pas bien grand ici.

— Je vous l'avais bien dit qu'il pouvait y avoir des cavités partout. Les collines ont été habitées pendant des siècles et ont même servi d'abris aux bergers. La végétation a tout recouvert. C'est complètement inextricable.

— Vous êtes encore là, l'archéologue ? Je vous avais dit de ne plus venir traîner par ici.

— Ici, c'est chez moi. Cela fait plus de quarante ans que je fouille, ce n'est pas un flic qui va m'empêcher de faire mon boulot. Vous êtes en train de massacrer le travail de centaines de bénévoles. Vous avez piétiné le jardin, renversé des murs, cela ne vous suffit pas ? Vous n'avez pas le droit.

— Pas le droit ? Allez, hop ! Avec les autres. J'ignore ce qui s'est passé ici, mais je le saurai.

Puis il rajoute à l'intention de ses collaborateurs :

— Ratissez-moi tout le périmètre d'ici à Frontignan, Vic la Gardiole, Gigean, le plus largement possible. Arrêtez toute personne qui se promène sur la Gardiole. Ils peuvent avoir eu des soutiens extérieurs. Quatre enfants disparus, nous allons avoir droit à une panique générale.

C'est alors que la pluie se met à tomber à grosses gouttes, comme si le ciel ouvrait ses vannes pour leur jouer un mauvais tour. Les chiens, désemparés, reniflent l'air sans comprendre, plus enclins à se mettre à l'abri qu'à rechercher des personnes disparues. Il aurait fallu des objets ayant appartenu aux enfants, et même en leur possession que pourraient faire les animaux privés d'odorat sous la pluie ? Des nuages noirs montent du Ponant et se zèbrent d'éclairs ; le bruit du tonnerre domine celui des hommes. L'hélicoptère est contraint de rentrer à sa base. Une demi-heure plus tard, l'orage crève et déverse des trombes d'eau sur l'abbaye. Au loin, au-dessus de la mer, un mince filet de ciel lumineux nargue les hommes.

5

Morgane et sa mère, complètement trempées, errent sur les collines, peu enclines à retourner chez elle.

— Trouvons un abri, suggère Morgane inquiète pour sa mère.

Claudine ne répond pas. Les médicaments, alliés aux émotions de cette matinée, ont raison de sa conscience. Ballottée entre deux mondes, celui du sommeil contre lequel elle lutte désespérément et celui de l'horreur vécue depuis la veille, elle perd pied. Des desseins insensés sont en conflit dans sa tête. En finir avec la vie, retrouver sa petite fille probablement morte, se jeter du haut de la colline, abandonner la partie ; se battre pour retrouver Mélodie, y croire, ne pas penser qu'à elle mais à Morgane à ses côtés.

Morgane lui prend la main comme si c'était elle l'adulte. Pour le moment, elle ne craque pas. Toute son énergie tend vers un seul but : retrouver sa sœur en vie. Quelque part, elle se sent responsable des évènements. La culpabilité la ronge. Sur ses épaules d'adolescente, ses parents ont posé trop

de poids. Sa mère, toujours dépressive ; son père, plus préoccupé par son travail que par les problèmes du foyer, laissant à son aînée le soin de gérer des situations ne relevant pas de ses compétences. Et Mélodie. Son étrange petite sœur dont leurs parents refusent de voir la différence. Elle l'aime sa Mélodie, mais c'est vrai que, parfois, elle aimerait bien ne pas avoir à la prendre en charge. Être elle-même, seulement une grande sœur comme les autres, pas l'éducatrice de son anti-conformité. A présent, c'est sa mère qu'elle doit gérer. Elle regarde le ciel toujours aussi noir, même si la pluie s'est un peu calmée.

— Viens, maman, ils sont tous partis. Allons dans la cabane. Ils ne reviendront pas de la matinée. Cela va nous permettre de nous reposer et de nous sécher. Après, nous aviserons. Il faudra retourner à la maison. Papa est peut-être revenu.

— Je ne retournerai pas chez nous avant d'avoir retrouvé Mélodie ! proteste Claudine dont les cheveux collent au visage tel un rideau pour cacher ses traits. Tu veux abandonner ta sœur ? C'est toi qui l'as perdue ici !

Le cœur de Morgane crève comme les nuages d'orage. Les larmes qui coulent sur ses joues se confondent avec la pluie. Elle, que parfois, ses amis appellent la « fée Morgane », n'a rien d'une magicienne. Elle voudrait refaire le temps, retourner en arrière, avoir refusé d'amener sa sœur avec elle. Pourquoi dit-elle toujours « oui » à ses parents ? Oui, je peux. Oui, je le ferai, oui papa, oui maman. Oui, je m'occupe de Mélodie que vous feriez mieux d'amener chez un psy…

Ça, elle ne le dit pas mais c'est malgré tout l'évidence. La colère contre ses parents montre le bout de son nez.

— Je l'ai peut-être perdue, mais moi, si j'avais été ses parents, je me serais occupée de ses problèmes mentaux.

— Tu veux dire que ta sœur est folle ? s'indigne Claudine.

— Folle ? Non. Mais elle a des problèmes qui relèvent de la psychiatrie. Tu ne le vois pas ? Bien entendu, tu ne penses qu'à toi. Toi, ta déprime ; toi tes régimes ; toi ton anorexie ! Et papa ? Lui, son boulot, son boulot, son boulot ! J'en ai marre d'être votre fille au pair ! Si je ne me tire pas à dix-huit ans, ce sera pour Mélodie.

— Mais enfin, Morgane, pleurniche sa mère désemparée, que se passe-t-il ? De quoi parles-tu ?

— Tu ne vois rien ? Tu ne vois pas comment Mélodie se comporte ? Schizophrénie, maman, c'est comme cela que ça s'appelle Il serait temps de réagir. Tu n'entends même pas son instit quand il t'en parle. D'ailleurs, tu fais tout pour ne pas le rencontrer. C'est moi qui cours tous les soirs pour la

récupérer à l'école, qui me fait engueuler par le flic de service, réprimander par son prof parce que vous ne venez pas ! Comme si j'y étais pour quelque chose. Ce n'est pas moi qui l'ai pondue ! T'avais qu'à pas la faire si tu ne la voulais pas !

Claudine ne dit rien. Elle sait bien tout cela, mais ne veut pas l'admettre. Et voilà que sa fille aînée le lui jette au visage, une évidence pire qu'une gifle, un coup de poing. Elle se met à pleurer, hurle aux éléments indifférents.

— Mélodie !

La colère de Morgane chancèle et s'écroule. Comme d'habitude.

— Pardon, maman, dit-elle avec des sanglots dans la gorge.

La mère et la fille s'étreignent, se pardonnent mutuellement. La tension est retombée.

— Rentrons dans la cabane, maman.

Morgane pousse sa mère à l'intérieur et ferme la porte. Il n'y a aucun bruit, pas même celui de la pluie qui martèle la tôle qui sert de toit. Le vent s'est tu.

— Comme c'est calme ici, dit Claudine. On se croirait dans un autre monde. C'est si rassurant.

Pour Morgane, « rassurant » n'est pas le mot. Ce n'est qu'un simple abri de jardin, on devrait entendre l'orage, le tonnerre, voir la lueur des éclairs. Rien. Le silence est si étrange que Morgane frissonne. Elle préfèrerait sortir sous la pluie. Mais sa mère a l'air heureux. Elle s'est assise parterre et attire sa fille contre elle.

— Viens ma chérie. Viens me faire un câlin.

Morgane s'exécute, se blottit dans les bras de sa maman. Elle a l'impression d'être une toute petite fille et c'est si agréable que les deux femmes s'endorment, bercées par une musique sortie d'on ne sait où.

6

Paul ouvre un œil sur un petit jour blafard. Au loin, on entend le chant d'un coq. L'espace de quelques secondes, il a du mal à se souvenir de ce qu'il fait à cette heure hors de son lit. Puis, la réalité lui saute au visage. La dernière chose dont il se souvient, c'est cette tornade qui s'est mise à souffler sur la colline. Pourtant, la météo n'avait annoncé que de la pluie. Mais si l'alerte rouge a été déclenchée, bien entendu il ne peut pas le savoir. Le mieux est de retourner à la voiture. Tout paraît calme. Où sont les enfants ? Il ne pleut pas.

Au contraire, le soleil tente de percer la fine couche de brume annonçant une chaude journée. Il appelle :

« Où êtes-vous ? »

Il lui semble entendre des gémissements pas très loin de lui. Il se lève, son dos le fait souffrir.

— Mélodie ? demande-t-il anxieusement.

— C'est Laurie, monsieur Libat, j'ai mal à la cheville.

La jeune fille git près de lui. Plus loin, son frère et Léa ont du mal à refaire surface.

— Que s'est-il passé ? demande Albin. Où sommes-nous ?

La question surprend Paul. Il regarde autour de lui. Pas d'abbaye, pas d'abbatiale. Le lieu a changé.

— Quel est ce délire ? demande Albin.

— C'est la tornade, dit Léa. Elle nous a emportés. Heureusement, nous ne sommes pas blessés. Supers, les mecs de la météo, même pas capable de prévoir des trucs pareils ! De la pluie, tu parles ! Il faisait beau cette nuit.

— Cela tourne vite, répond Paul pour les rassurer. Et puis, moi je n'ai pas écouté les infos hier soir. Peut-être ont-ils annoncé un avis de tempête. En tout cas, il faut rentrer. Nous ne devons pas être bien loin. Personne n'est blessé ?

— Moi, se plaint Laurie. Je ne peux pas marcher. Ma cheville est enflée.

— Je vais te porter, dit son frère.

Tant bien que mal, il soutient sa sœur qui marche à cloche-pied, sachant très bien qu'ils ne pourront pas aller très loin. Quelle folle équipée ! Et Mélodie ? Avec tous ces évènements, ils ont presque oublié la petite fille. L'inquiétude de Paul est à son paroxysme. Si sa fille était blessée hier, dans quel état est-elle ce matin ? A-t-elle pu trouver un refuge ? Cette tornade soudaine paraît surréaliste.

— On ne voit l'abbaye nulle part, fait remarquer Albin. Là-bas, le soleil se lève sur la mer. Nous ne pouvons pas tourner en rond pendant des heures. Nous devrions être tout près.

— J'appelle les gendarmes, dit Paul. D'ailleurs, rajoute-t-il avec colère, j'aimerais bien savoir pourquoi ils ne sont pas déjà en train de la chercher ! Il devrait y avoir un monde fou ici ! Personne !

Mais son portable est éteint. Ceux des enfants aussi.

— Il n'y a pas de réseau. Sûrement à cause de la tempête.

— Marchons un peu, propose Léa. On va retrouver le chantier.

— Là, crie soudain Laurie. On voit des murs.

— Bon, c'est déjà ça, dit son frère rassuré de ne pas avoir à la porter sur des kilomètres. Quand même, cette tempête a dû être effroyable pour nous avoir projetés à plusieurs mètres !

— Oh purée ! jure Laurie. Ce n'est pas l'abbaye.

— Comment ça, pas l'abbaye ?

— Non, ça ressemble à une église romane.

— Arrête tes blagues stupides. On le sait que tu connais le Moyen-âge, pas la peine de prendre ton air de pimbêche. Si tu crois que c'est le moment de faire l'intello ! L'abbaye est romane, non ? Ne nous prends pas pour des incultes.

— Je vous dis que ce n'est pas l'abbaye.

A ce moment, devant leurs yeux abasourdis, se dresse une petite église.

— Je dirais même « préromane wisigothique », rajoute Laurie fière d'elle. Puis elle bégaye complètent déroutée :

— Plus vieille que, que l'abbaye, ça, ça je peux vous l'affirmer.

— Mais enfin ! Il n'y a pas de chapelle de cette époque sur les collines ! Ni du côté de Frontignan, ni du côté de Vic, ni de Gigean…

Léa devient hystérique.

— C'est une hallucination collective, dit Albin, tandis que Paul pris d'un effroyable mal de tête suggère :

— Retrouvons la voiture. Je l'ai laissée en contrebas, côté Gigean.

— Il faudrait d'abord retrouver Gigean. On ne voit même pas Balaruc et l'autoroute. D'ici, pourtant…

Léa se met à hurler.

— Quelqu'un nous fait une blague ! Ce sont les copains du collège ! C'est ma faute ! Pourquoi ai-je eu l'idée stupide de vouloir faire un devoir là-dessus ? Et c'est à cause de moi que nous avons des devoirs de vacances ! On a dû nous faire boire une cochonnerie !

Laurie la prend dans ses bras.

— Calme-toi, tu n'y es pour rien. Il doit bien y avoir une explication. Peut-être une hallucination collective à cause de la tornade d'hier soir. Albin a raison. Allons-voir ce qui se passe dans cette église. Si c'est une hallucination, elle va disparaître dès que nous allons nous en approcher.

— J'y vais, dit Paul. Il est possible que cette tornade ait été chargée d'électricité qui nous a fait faire un bond et nous a tous chamboulés. Restez ici.

Paul dit n'importe quoi espérant que les jeunes seront rassurés par ses propos. Mais il n'en mène pas large. C'est un cauchemar. Un horrible cauchemar. Il n'y a aucune explication pragmatique à cette apparition.

Albin lui emboîte le pas. De près, l'église a l'air serein, rassurant. Elle n'est pas bien vieille, comme si les ans n'avaient eu aucune emprise sur elle. Une église construite depuis peu. Ou une fausse église ! Pour un film ! Paul éclate de rire.

— On nous fait une farce ! Il doit y avoir un tournage de film ici !

— Dans ce cas, lui fait remarquer Albin, il devrait y avoir un monde fou autour… Et il n'y avait aucune équipe de tournage ici hier.

— Oh, ça va ! Ne faites pas le mariolle pour épater les filles !

— Mais, monsieur Libat ! proteste Albin outré par ces propos désobligeants et déplacés.

Léa soutient Laurie et elles les suivent pour ne pas rester seules. Paul pousse la porte. A l'intérieur, il fait sombre. Sur un sol en terre battue, quelques bancs de fortune attendent les fidèles, l'autel est construit en pierres locales ramassées sur place. On voit bien que c'est une chapelle de village, pauvre, sans artifices ni objets précieux. Seules, de part et d'autre de la nef, quatre colonnes reliées par des arcs outrepassés soutiennent l'ensemble. Au fond du chœur, sur le chevet, un christ en croix domine les hommes et surprend par son corps filiforme et plat. Le plafond, en bois peint, attire leur attention. Les peintures religieuses qui le recouvrent le rendent encore plus factice, comme si elles venaient d'être recolorées comme les vieux films en noir et blanc. Laurie ne peut pas s'empêcher d'être subjuguée par cette vision, même si ce n'est qu'une hallucination. Elle s'approche des murs, suis du doigt certains dessins gravés dans la pierre.

— On dirait des poissons. Le bas des murs est plus ancien que le reste. Cette chapelle a été construite sur une autre, beaucoup plus ancienne. L'abbaye de Saint Félix a été construite sur une ancienne chapelle en ruine, d'ailleurs, des restes subsistent encore de nos jours. Ce doit-être celle-ci. C'est étrange ! On dirait qu'on a essayé d'enlever les représentations antérieures. Comme sur les pyramides d'Egypte ! Chaque Pharaon voulant imprégner sa marque n'hésitait pas à faire disparaître celle de son prédécesseur. Ce fut surtout le cas pour Akhenaton, le pharaon maudit. Ici, on a voulu enlever les poissons. Pourtant, le poisson était le symbole des chrétiens persécutés par l'empire romain. C'est avec ce signe qu'ils se reconnaissaient. En grec, poisson se dit « *Ichtys* », c'est l'acrostiche de « Jésus-Christ fils de Dieu Sauveur ». Donc, cette chapelle a été faite par-dessus l'ancienne dans les années 500 ou 600, peut-être plus tard. Allez savoir ce qu'il y a en dessous. Et pourquoi quelqu'un a essayé de faire disparaître les poissons ? C'est passionnant.

Les autres l'écoutent comme hypnotisés par sa voix monocorde. Elle a l'air d'une guide touristique. Le temps de ces explications historiques, ils ont l'impression de visiter un musée.

Elle continue inlassablement :

— Qu'a-t-il pu se passer de si horrible ici pour qu'on veuille à la fois rebâtir une chapelle et escamoter l'existence de la précédente ? Pourquoi n'ont-ils pas tout détruit ? Pourquoi ne pas avoir reconstruit ailleurs ? Ce n'est pas la place qui manque. La plus récent a été bâtie en pierre coquillière. C'est comme ça qu'on l'appelle. Elle est faite de petits morceaux de coquillages. Mais regardez… En bas, les pierres des murs semblent avoir été ravies à d'anciennes constructions romaines.

— Ils ont fait la même chose avec l'abbaye, alors, fait remarquer Albin se prenant au jeu. Qui sait à l'heure actuelle qu'il y avait cette chapelle en dessous ? Trois couches de constructions. C'est hallucinant.

— On s'en fout de savoir comment elle a été construite, ni quand, ni par qui ! hurle soudain Léa mettant un terme à un instant magique. Qu'est-ce qu'on fout ici ?

— je l'ignore, avoue Laurie. Excuse-moi. Je me suis laissé entraîner par ma passion de l'histoire.

— C'est diabolique, dit Albin.

— Arrêtez de vous disputer, dit Paul. Et ce n'est pas diabolique. Il y a sûrement une explication tout à fait rationnelle. Peut-être la tornade nous a-t-elle transportés plus loin que nous ne le pensions ? Il faut rejoindre une route. Nous porterons Laurie à tour de rôle.

— Pas la peine, dit celle-ci, je n'ai plus mal. C'est miraculeux.

— Diabolique, miraculeux, grince Léa. Ça promet d'être rock en roll en tout cas…

Mais trouver une route est bien facile à dire. Un petit sentier serpente à flanc de colline. Aussi loin que porte leur regard, il n'y a rien. A part, dans la plaine côté Gigean, un minuscule hameau. Pour ce qui est d'une route, rien, sauf un chemin qui, de loin, donne l'impression d'être pavé. Plus d'autoroute. Plus de route nationale. Plus une voiture. Ils n'osent pas se montrer. Cachés derrière les fourrés, ils voient s'approcher trois personnages, des paysans sans aucun doute. L'un porte une fourche sur l'épaule, tous traînent les pieds. A la façon dont ils sont habillés, on pourrait les prendre pour des paysans du Moyen-Age. Ils portent des braies avec des pantalons étroits aux chevilles et des chausses, un chapeau de paille pour se protéger du soleil. Un déguisement très réussi. Ils sont tous les trois de taille moyenne, voire petite, avec de larges carrures. « Massifs » est le mot qui leur vient à l'esprit.

Léa n'en peut plus. La peur lui fait perdre la tête et elle se précipite vers les trois hommes interloqués. Le temps semble s'être arrêté. Les autres en profitent et sortent des fourrés. Mais les paysans ont l'air plutôt étonné qu'effrayé. Comme s'ils avaient l'habitude de voir des gens étranges déambuler sur la route. L'un d'eux pose une question, puis hausse les épaules devant l'incompréhension des nouveaux arrivants. De ça aussi, ils ont l'habitude. La Septimanie a été tant de fois envahie, conquise par différents peuples, ravagée par les Francs et autres civilisations, que de simples voyageurs, même étrangement costumés, n'étonnent personne. Beaucoup de gens se retrouvent sur les routes après le pillage de leur maison, Juifs, Maures et Catholiques confondus.

— Mais en quelle année sommes-nous ? s'énerve Albin.

— Demande-le-lui en occitan. Tu l'as bien étudié, non ?

— En Occitan ? Et pourquoi ?

— Essaye ! Je te dis.

Albin obtempère et, mélangeant le latin et l'occitan, demande où ils sont et en quelle année.

L'homme avec la fourche pousse un grognement.

— Il se fout de ton accent, fait remarquer Léa.

Néanmoins, l'homme a compris la question et répond :

— Je ne sais pas. Je ne sais ni lire ni écrire.

— Vous ne devriez pas voyager ainsi, rajoute l'un d'eux. Les routes ne sont pas sûres. Vous venez de Béziers ? Vous avez réussi à vous sauver ? Nous n'avons aucune nouvelle depuis plusieurs semaines.

— Qu'est-ce qu'il dit ? s'énerve Léa.

— Je crois qu'il parle du pillage de Béziers.

— Tu rigoles ? Le pillage de Béziers — on peut dire le massacre — c'était beaucoup plus tard, lors de la croisade contre les Albigeois. Tout le monde sait ça. A ce moment-là, l'abbaye existait déjà. Quelqu'un se paye notre tête. On est dans un film ici et ça amuse les acteurs de nous faire tourner en bourrique.

Léa fond en larmes. La panique commence à s'étendre à tout le petit groupe.

— Ils veulent qu'on les suive, traduit Albin. Nous serons plus en sécurité chez eux.

— Dis-leur que nous les remercions, dit Paul. On ne peut pas rester dehors la nuit.

Les paysans reprennent leur route, accompagnés de quatre inconnus morts de peur.

— Ça va bien s'arrêter un jour cette mascarade, fait remarquer Laurie. Nous sommes peut-être en train de rêver. Un rêve collectif, ça peut arriver.

— Un rêve ? s'écrie Léa. Tu parles ! Avec la faim que j'ai, ça m'étonnerait que ce soit un rêve. Et en plus, je suis en manque de tabac. J'ai une envie de clope à en crever !

— Et alors ? Tu n'as jamais envie de faire pipi dans tes rêves ?

— Ah ! C'est vrai, admet-elle. Va pour un rêve. Je préfère ça après tout.

En arrivant au village, ce qu'ils voient n'est pas fait pour les rassurer. Quelques maisons de terre sèche agglutinées témoignent d'un habitat. Seuls les toits, du moins ce qu'il en reste, rappellent les constructions romaines faites de tégulaés et d'imbrices, tuiles plates reliées aux jointures par des tuiles arrondies permettant une parfaite étanchéité. Des poules courent dans tous les sens et quelques canards se baignent dans une flaque d'eau. Pas de troupeaux de moutons ni autres animaux d'élevage.

— Nous n'avons pas voulu partir nous réfugier dans les montagnes, dit l'un des paysans. Mais nous sommes toujours sur le qui-vive, et prêts à tout quitter à tout instant. Nous n'avons plus de moutons ni de chèvres. Les Francs ont tout pillé pendant que nous étions cachés. Encore une chance qu'ils n'aient pas mis le feu au village.

— On dit que Béziers n'existe plus, ajoute l'autre. Les Francs ont massacré toute la population. On dit aussi que des mauresques et des juifs ont été pendus à la sortie des villes. Pourquoi tout ce carnage ? Nous vivions en bonne entente avant l'arrivée de ce « Carlo Martel »[1].

— Il veut chasser les Maures du pays, reprend l'autre. On ne lui a rien demandé. Depuis, c'est pillage sur pillage. Il n'a fait qu'empirer la situation. Qu'allons-nous devenir ?

— Il parle de Charles Martel ? C'est ça ? demande Léa avec un sanglot dans la gorge. Vous savez en quelle année nous sommes ? Sept cents et quelque chose. C'est l'horreur.

Quelques femmes étaient sorties des maisons, leurs enfants accrochés à leur jupe comme si c'était une bouée dans la tempête.

— D'où venez-vous ? demande le paysan qui n'a pas posé sa fourche. Il la tient comme une arme, prêt à embrocher le premier qui lui semble suspect.

— Du côté de Marseille. Nous avons fait une longue route à pieds.

— Ça massacre aussi de ce côté-là ?

---

[1] *Sources : Le journal du conseil régional du Languedoc-Roussillon : Nos racines en Septimanie*

— Oui, répond Albin voyant qu'ils n'ont aucun moyen de vérifier la véracité de ses dires. La ville a été saccagée à cause des Maures qui viennent par la mer.

— Pris dans un étau. Voilà où nous en sommes répond un paysan qui vient juste d'arriver. Entre les Francs et les autres. Depuis que les Maures sont arrivés, nous avons pourtant eu des avancées intéressantes. Ils ont créé des écoles. Au début, ils voulaient que nous épousions leur religion, mais ils ont laissé tomber. Ici, au début, ils ont détruit la petite chapelle et tenté d'enlever les signes chrétiens pour en faire une mosquée, mais ils ont renoncé. Pourquoi faire une mosquée ? Il n'y a pas un seul Maure résidant chez nous. Nous avons pu reconstruire un lieu de culte. Ils ont aussi fait arracher les vignes car le vin est interdit dans leur religion. Nos grands-parents ont mis du blé à la place, ce qui fut une bonne chose finalement pour les paysans.

Il semble moins rustre que les autres.

Devant leur étonnement, il sourit :

— Excusez-moi de ne pas m'être présenté, je suis l'abbé Antonin. A qui avons-nous l'honneur ?

— Nous sommes des voyageurs, plutôt des fugitifs voyez-vous, répond Albin en disant la première idée qui lui passe par la tête. Nous avons fui Marseille. Voici maître Paul, mon père… copiste, et voici mes sœurs : Léa et Laurie. Moi je suis Albin.

L'abbé fronce les sourcils en entendant le prénom d'une des filles : Laurie. Cependant, il en a tellement vu dans sa vie, il a tellement vécu d'événements inconcevables qu'il ne va pas se formaliser pour un prénom païen. Cette enfant lui semble bien étrange tout de même avec ses yeux en amande, ses cheveux noirs et sa coupe carrée. Il n'a jamais vu de coiffure de cette sorte. Cela lui rappelle la coiffure de la reine Cléopâtre dont il a vu, à Narbonne, la représentation sur une stèle rapportée de Rome ou de plus loin encore. Il n'ose pas demander d'où elle vient, d'autant plus que son frère, aussi brun de peau, lui ressemble étrangement. Leur couleur de peau peut être explicable car il y a eu tellement de viols par les Maures que la population s'est beaucoup métissée, mais ce qui le déroute, c'est leur dissemblance avec Paul supposé être leur père, plutôt châtain de cheveux, et Léa, aux grands yeux marron clair. Drôle de famille.

— Vous êtes donc copiste ? demande-t-il après un silence gênant.

C'est encore Albin qui répond :

— Oui, père avait un atelier à Marseille. Tout a été saccagé.

— Les Francs veulent faire main basse sur notre pays et n'hésitent pas à tout détruire. Je me demande s'ils ne sont pas pires que les Maures. Et c'est un homme d'église qui vous parle…

Tandis qu'ils discutent, les paysans finissent leurs travaux avant que la nuit vienne. Albin s'est proposé pour donner un coup demain et se demande s'il n'aurait pas mieux fait de se taire. Le voilà obligé de charger des bottes de paille pesant des tonnes ! Bien qu'il fasse de la musculation à un club de Sète, il a l'air d'un gringalet. Paul s'est joint à lui. Léa et Laurie préfèrent s'occuper des enfants dont la curiosité est sans borne. La différence de langue ne facilite pas la communication avec les femmes du hameau. Tant bien que mal, elles arrivent se faire comprendre. Après tout, leurs langues respectives dérivent du latin, de l'Occitan ; c'est un mélange qui a évolué au fil du temps.

— Pour parler « popotte », dit Léa à Laurie, quelques mots suffisent. On ne va pas faire de la philo.

— D'autant plus qu'elles ne vont pas nous donner des recettes sophistiquées. Regarde ce qu'on bouffe ce soir : une espèce de brouet de blé et des olives. Ils ne doivent pas manger de la viande tous les jours s'ils n'ont plus de troupeau.

— En tout cas, je repartirais bien avec son plat ! Regarde comme la céramique grise est fine ! Comme cadeau de fête des mères ce serait le top !

Ils sont accueillis dans la famille du charpentier Simon. « Charpentier » un bien grand mot car il fait office de tout : répare les mobiliers, les maisons, s'acquitte de tous les menus travaux et en plus, va aux champs lorsqu'il n'y a rien d'autre à faire. Repas frugal mais offert avec tant de chaleur que les visiteurs ne peuvent que l'apprécier, d'autant plus qu'ils sont morts de faim. Une planche est mise sur des sortes de tréteaux en bois et des bancs accueillent les corps fatigués. La vaisselle est en terre, pas de fourchette mais des genres de cuillères en bois d'olivier. Après le repas, l'immuable veillée à laquelle sont conviés les voisins car ce n'est pas tous les jours qu'ils reçoivent des hôtes aussi prestigieux. C'est le moment où les langues se délient où se nouent des amitiés autour d'un brasier creusé dans le sol au centre de la pièce. Les enfants sont couchés sur des planches couvertes de paille et de peaux de moutons. Ce qui prouve que les paysans avaient des troupeaux et qu'ils les ont perdus dans cette guerre et autres conflits plus anciens. Un tissu est tendu pour séparer la couche des parents de celles des enfants. Une promiscuité que les visiteurs du vingt-unième siècle ont du mal à concevoir. La lumière vient uniquement du feu et de petites lampes à huile créant des contours fantomatiques aux choses et aux gens. Parfois, les lueurs vacillent comme si

un courant d'air ou l'haleine d'un spectre voulait les éteindre. Cela rajoute du mystère à une situation déjà bien assez déroutante. Les nouveaux venus écoutent les paysans raconter leurs malheurs, leurs us et coutumes, les diverses légendes du terroir. Ils voudraient bien dormir, mais leurs hôtes semblent prodigues de discussion. C'est avec inquiétude que les hommes du vingtième siècle réalisent qu'ils comprennent la langue de leurs hôtes et peuvent y répondre alors que quelques heures plus tôt ils en étaient incapables. Cette bizarrerie n'échappe pas à l'abbé ni à Simon, le plus malin du village. Un vent de suspicion s'installe. Néanmoins, aucun d'eux n'en fait la réflexion. Ils restent sur leur garde.

— Bientôt la cérémonie de la Pierre Tintante, dit Simon.

— La Pierre Tintante ? C'est une coutume de chez vous ?

Laurie ne laisse pas à Simon le temps de répondre.

— Mais oui, c'est une légende qui a dépassé les frontières du village, dit-elle. Chaque année, les habitants vont jeter une figurine dans le ravin sur les collines. En tombant, la figurine rebondit sur les parois de l'aven et fait tinter la pierre.

— Permettez-moi, ce n'est pas si simple que ça, rectifie l'abbé. Ce n'est pas une légende. C'est une cérémonie en l'honneur de la Vierge Marie. C'est sa figurine que nous jetons dans le ravin pour porter bonheur au village. La Vierge nous protège et nous le fait savoir en émettant une mélodie.

— Excusez-moi, dit Laurie sentant la chaleur lui monter au visage. Je ne fais que rapporter des ouï-dire.

— Je sais, soupire le prêtre. Il y a tant de païens chez nous !

— Pourrons-nous participer à cette cérémonie ? demande Paul en espérant que leur retour sur les collines pourra leur en apprendre davantage sur les raisons de leur projection dans le passé.

— Si vous êtes chrétiens, cela va sans dire.

— Nous sommes chrétiens ! affirme Paul, protestant non pratiquant.

« Nous sommes au VIIIième siècle et ce n'est pas demain la veille que la Chrétienté va voir se créer la Réforme », pense-t-il. C'est ainsi qu'il réalise à quel point il a pris des distances avec leur aventure, comme s'il la voyait de haut, ou dans un film dont ils seraient tous les quatre des acteurs. Il a l'impression d'être un voyageur de l'histoire. Il pense à Léonard de Vinci et ses machines étranges, Jules Vernes… Et si tous ces gens n'avaient fait que voyager dans le temps ? Cette idée le trouble profondément et lui donne des sueurs froides.

— Ça ne va pas, papa ? lui demande Laurie.

— Papa ? Euh, si ma chérie, ça va. Je suis très fatigué, c'est tout.

— Nous allons dormir. Ma femme vous a préparé des couches.

Simon a tout juste le temps de finir sa phrase. Des bruits confus parviennent de l'extérieur, des cris de peur. Le vent se lève, faisant se plier les arbres et s'envoler des bottes de paille qui entraînent avec elles des volailles affolées.

— Les Francs ! s'écrie Simon, ce sont les Francs ! Et en plus, la tempête se lève. Ces hommes sont des diables !

— Il faudrait mettre à l'abri les femmes et les enfants. Mais c'est trop tard. Comment se fait-il que nous ne les ayons pas entendus venir ? Une armée, ça se voit de loin. Et tout était calme aujourd'hui.

— Quelqu'un nous a trahis, fait remarquer l'un des paysans, jetant un doute sur la présence des quatre étrangers.

L'accueil convivial tourne au soupçon général. Personne ne répond, mais le poison du doute s'insinue dans tous les esprits.

Chapitre III

« Pour faire la paix avec un ennemi, on doit travailler avec cet ennemi, et cet ennemi devient votre associé. »

Nelson Mandela

1

Dans le dédale des rues désertes, Alex et Emile cherchent leur chemin tout en se cachant. Cette ville est peut-être l'une des plus visitées d'Europe, mais il n'empêche que le couvre-feu à partir de dix heures, limite les sorties nocturnes. Des caméras espionnent les moindres recoins d'ombre. Depuis quelques temps, le rivage méditerranéen n'est plus sûr. Il paraîtrait que quelques siècles plus tôt, les gens pouvaient accéder à la plage sans souci, se baigner dans une eau limpide et que cette ville, protégée par des robots espions n'existait pas. Alex est un amateur éclairé d'histoire locale. Ce ne fut pas facile pour lui d'avoir une autorisation pour fouiller dans les archives de la bibliothèque de Montpellier. Des rumeurs disent que, sous le bâtiment moderne, se trouve l'ancienne bibliothèque, celle du vingtième siècle, avec des livres en papiers. Mais personne ne connaissant l'entrée du bâtiment souterrain cela accrédite la thèse de légende locale prônée par la plupart des historiens. Beaucoup de livres ont été perdus lors des grandes inondations, heureusement qu'une grande partie d'entre eux avait été mise en version visuelle sur écran. Hélas, l'informatique ayant tellement changé, des milliers de documents sont illisibles. Alex étudie les arts à l'université. Entendons par « arts », l'histoire des pays et des langues, l'écriture, l'archéologie. Ce n'est déjà pas si mal qu'il en ait obtenu l'autorisation ! Il a fallu que ses parents se portent caution morale pour lui. Et comme son père travaille au ministère de la Culture, ce fut aisé. Monsieur Boulay est le laisser-passer rêvé pour tout étudiant. Quant à Emile Lachaud, c'est « Le Scientifique ». Remarqué dès son plus jeune âge pour ses compétences en mathématiques, il a été dirigé vers une école spécialisée à l'âge de sept ans et a déjà écrit deux thèses qui font débat dans la communauté scientifique européenne. Mais heureusement que les vacances existent pour tous ! Les deux amis se retrouvent toujours pour oublier les contraintes de la vie. Aussi, quand Emile a inventé ce petit bijou technologique, il n'en a parlé à personne. Il lui a fallu un certain temps pour le fabriquer sur son lieu de travail sans se faire remarquer. Et c'est un matin de vacances, en se promenant dans les rues de Monceau, leur ville de naissance, qu'ils vont tester le « télétransporteur ». Alex a trouvé dans des archives des traces de l'ancien

village, qui n'en était pas un, cinq cents ans plus tôt, mais un tas de ruines sorties à l'époque de l'oubli par des fanatiques de vieilles pierres. Avec le temps, le danger du bord de mer ravagé par les fièvres des marais, insalubrité due à la montée des eaux provoquant des pandémies comme à l'époque la plus noire du monde, les attaques de pirates armés — populations jetées à la mer par les disparitions de leur lieu de vie et prêtes à tout pour survivre — ont fait que les tas de ruines furent transformées en village, puis en ville fortifiée. Elle s'étend à présent sur plus de dix kilomètres vers le nord, incluant d'anciennes cités dont certains vestiges font partie du patrimoine mondial à sauvegarder. Frontignan a disparu sous les eaux comme toutes les villes du bord de mer mais Gigean, Fabrègues et bien d'autres villages intégrés aux grandes métropoles, font partie du quotidien d'Alex en histoire et en archéologie. Il n'y a plus par le monde, du moins ce qu'il en reste, qu'une langue universelle. Alex étudie les langues anciennes et il y a de quoi faire ! Quand il raconte à son ami qu'il y avait plus de sept milliards d'habitants sur terre, celui-ci s'esclaffe.

— Depuis la grande catastrophe, le monde a bien changé, dit Alex. Si tu connaissais l'histoire, tu serais épaté.

Mais Emile ignore tout de l'histoire et cela ne l'intéresse pas. Tout est bien cloisonné. Alex, lui, ne connaît rien aux mathématiques. Ainsi va la vie en l'an deux mille cinq cent.

Quand même, c'est grâce à Alex qu'ils ont trouvé l'endroit stratégique pour essayer le « télétransporteur », pense Emile étonné que l'histoire puisse servir à autre chose qu'à satisfaire des rêves.

— Près de la fontaine aux nonnes, assure Alex. On l'appelle ainsi car il y a près de deux mille ans, le village était une abbaye où vivaient des femmes qu'on appelait les nonnes, tout simplement. C'est tout ce qui reste de l'époque avec les fondations de la maison de la jeunesse. Il paraît qu'autrefois, c'était une immense bâtisse consacrée à la prière perdue tout en haut d'une colline. On la voyait de loin. Elle faisait partie de la ville de Gigean. Actuellement, l'ancienne Gigean est le quartier Ouest de Monceau. Il y a des vestiges d'église, là-bas aussi.

— Hou là ! Tu me saoules avec ton histoire. Moi je m'en fous, Je veux tester mon télétransporteur. Si tu me dis qu'il vaut mieux aller là, allons-y. Le reste m'importe peu.

— Es-tu certain que ça va marcher ?

— Non, je n'en suis pas certain, je ne l'ai jamais expérimenté. Mais si tu as la trouille de ne pas pouvoir revenir, je le ferai tout seul.

— Tu plaisantes ? Pour rien au monde je ne veux rater ça.

C'est ainsi qu'en pleine nuit, ils se retrouvent devant la fontaine aux Nonnes, sur la place centrale de Monceau. Seule une infime partie du soubassement de la fontaine semble d'époque lointaine. Le reste est tout neuf, y compris la place recouverte de mosaïques très récentes. C'est une des rares places de la ville où il y a des massifs de fleurs. L'eau est précieuse, à tel point que les Monciliens ont interdiction de créer leur propre jardin. On a donc créé un jardin collectif et quelques places comme celle de la Fontaine aux nonnes. Même chose pour la ville Montpellier bien que plus arborée. Il en va ainsi de toutes les villes d'Europe avec un peu plus de chance pour les pays du nord jouissant d'un climat moins sec.

— Dépêche-toi de faire fonctionner ton truc. Si on se fait repérer, je risque de perdre mon agrément en histoire, moi.

— Oui, bon, ça va.

Emile sort de sa poche un objet rond et plat de couleur verte.

— C'est ça, ton télétransporteur ? dit Alex déçu.

— Tu t'attendais à quoi ? Une chaise avec des coussins ?

Après quelques secondes d'hésitation, Emile appuie sur le bouton jaune situé au centre du disque. Il ne se passe rien.

— Attends. Quelle époque t'intéresse-t-elle ?

-Waouh ! Les débuts de l'abbaye. Je veux vérifier si les archives sont vraies ou truquées.

— Tu es vraiment un casse-pied ! Pourquoi ici ?

— Il fait traverser l'espace et le temps, ton truc ?

— Je ne crois pas… Traverser le temps, c'est ce que j'ai conçu. Pour le reste je l'ignore.

— Alors, étant donné que nous sommes ici sur une ancienne abbaye, nous allons la visiter quand elle était encore utilisée comme telle. Disons au XIIieme siècle, quelque chose comme ça. Ok ?

— Ok, si ce foutu machin veut bien marcher.

Emile tripote le bouton jaune, fait défiler des écrans, tandis qu'Alex se dit que ça ne marchera jamais, qu'il ne verra jamais l'abbaye à ses débuts. Quelle idée idiote d'avoir cru les délires d'Emile !

Pendant quelques minutes, leurs nerfs sont mis à rude épreuve. Emile se fait du souci. Qu'a-t-il pu oublier dans la composition du fonctionnement ? Il n'en a pas la moindre idée.

Le tâtonnement de la machine ne dure que quelques secondes. Pris de vertige les deux garçons titubent. Alex a envie de vomir et Emile s'agrippe à lui, comme les moules s'accrochent aux rochers, de peur de se retrouver

séparés. Un voile opaque brouille leur regard, ils s'écroulent ensemble, inanimés, sur le carrelage froid de la place.

2

Alex se réveille le premier. Il a peur que les caméras soient braquées sur eux, que les alarmes se soient déclenchées rameutant toute la population et la police. Mais c'est le silence total. Il tâte le sol autour de lui. De la terre. Il est pourtant certain de ne pas être tombé dans un massif de fleurs. Dans la nuit sombre qui le cerne, il ne voit pas Emile. Il a froid. Tendant le bras, il sent un corps près de lui.

— Emile, c'est toi ? Réveille-toi.

Emile ouvre les yeux, ne voit que le noir total.

— Où sommes-nous ? demande-t-il d'une voix pâteuse.

— Aucune idée. Mais si ton truc a fonctionné comme tu le voulais, nous sommes dans l'abbaye.

— Ah ben, merde, alors ! Tu crois que ça a marché ?

— Nous allons bientôt le savoir. En tout cas, nous ne sommes pas chez nous, à moins que quelqu'un nous ait transportés ailleurs que sur la place. Mais ça m'étonnerait. Je crois que tu es le meilleur scientifique au monde.

Emile jubile malgré la peur qui lui noue le ventre. Non seulement il ne sait pas ce qui va leur arriver, mais il n'est pas certain de pouvoir faire marche arrière et retourner chez eux. Il se pourrait qu'ils soient perdus dans le passé. Préférant garder pour lui ses appréhensions, il fanfaronne :

— Je te l'avais bien dit. Que fait-on maintenant ?

— On se lève et on tâche de trouver un chemin et un abri. Je suis gelé.

Heureusement, le télétransporteur sert aussi de lampe. Il a tout prévu. Avec lui, en principe, rien n'est laissé au hasard… à part la possibilité de retour.

Tout autour d'eux, il n'y a que des broussailles. En levant les yeux, ils aperçoivent, surgissant du néant, une énorme bâtisse sombre dominant les alentours. Emile promène sa lampe le plus loin possible. Que des collines, et encore des collines. Des arbres et des jardins sur des collines, à perte de vue.

— On va essayer de grimper, propose Alex bien que la marche à pieds et encore moins l'escalade ne fassent pas partie de leurs compétences.

Le sport, à Monceau, est réservé aux incapables intellectuellement. Cela leur donne accès à des métiers physiques dont personne ne veut. Alex a un coéquipier-porteur qui sert à tout. Cela lui évite de perdre du temps en

travaux inutiles comme transporter des objets lourds, des pierres quand il fait de l'archéologie par exemple. C'est lui qui pioche aussi. Il commence à regretter de ne pas avoir fait un peu de sport. Déjà, il serait un peu plus musclé, plus résistant, et grimperait mieux la pente raide. Au bout d'un quart d'heure, ils sont épuisés, obligés de s'asseoir sur un rocher. C'est à ce moment-là qu'ils aperçoivent une fillette. Elle a l'air perdu. Ils l'interpellent mais elle ne réagit pas.

— Elle doit être sourde, dit Alex.

— J'ai bien peur que ce soit pire que ça. Elle semble perdue dans le temps.

— Perdue dans le temps ? Tu veux dire qu'on peut se perdre dans le temps ?

— Oui, avoue Emile. C'est mathématique.

Le voilà parti dans des explications inintelligibles pour Alex.

— Tais-toi. Arrête ! Je ne veux pas entendre tes formules ou je te parle français comme à l'époque de l'abbaye.

— Nous n'allons pas nous disputer, répond Emile pour le calmer. Elle, elle est perdue dans le temps parce que j'imagine qu'elle n'a pas choisi d'y aller. Ce n'est pas comme nous. Maintenant, comment a-t-elle fait ? J'avoue que je l'ignore.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? Qu'est-ce qu'elle regarde ?

— On va s'approcher de plus près. De toute façon, elle ne nous voit pas.

— Ça alors ! C'est une tombe ! s'exclame Alex. Et une tombe fraîchement creusée en plus ! Une petite tombe qui plus est. C'est la tombe d'un enfant.

— La sienne ?

— Non, pas la sienne. Le caveau a été refermé. J'ignore pourquoi elle la regarde.

— Il s'agit peut-être d'un fantôme dit Emile.

Alex éclate de rire.

— Vous, les scientifiques, vous croyez en n'importe quoi ! Un fantôme ! D'abord, tu as dit qu'elle était perdue dans le temps, maintenant que c'est peut-être un fantôme. Il faudrait savoir.

— Elle est perdue dans le temps, affirme Emile. D'après les calculs mathématiques…

— Oh zut ! Ferme-la, veux-tu ? Au lieu de dire des âneries, regarde-là. La pauvre, elle a l'air tellement triste. Sa famille doit la chercher partout.

— Certainement. Mais quelle famille ? Comment la trouver ?

— Ça, je l'ignore. C'est toi, le scientifique.

— Essayons de l'approcher. Peut-être nous sentira-t-elle si elle ne nous voit pas ?

Le jour pointe à l'horizon. Du haut de la colline, on commence à apercevoir la mer. Une boule rouge monte lentement projetant des jaunes, oranges, violets dans un ciel bleuissant.

— Tu vois comme elle est loin ? lui fait remarquer Alex. Que c'est beau ! Dire que chez nous elle est presque au pied de la ville. Cette montée des eaux a fait beaucoup de dégâts. Imagine tous les gens qui sont morts noyés, il y a cinq cents ans…

— Arrête tes réflexions morbides. A force d'étudier le passé, tu deviens pesant.

— Non, ce n'est pas ça. Je me disais que, peut-être, avec ta machine on pourrait les sauver.

— N'y compte pas. Il faudrait les faire passer dans le temps pour les sauver et ma machine ne peut pas transporter des milliers de gens. Et puis, on ne modifie pas le passé.

— C'est pourtant ce que tu veux faire avec elle, non ?

— Non. Je ne veux pas modifier son passé mais la faire retourner d'où elle vient. Ça ne modifiera rien si elle retourne au bon endroit, au bon moment. Seulement, ça lui rendra un futur possible. A mon avis, elle n'est pas là depuis longtemps et, dans ce cas, si elle vient d'une époque pas trop lointaine de celle-ci, on ne devrait s'apercevoir de rien sur son physique.

— Pas bête… Sais-tu que je t'admire ?

— Moi-aussi, je t'admire si tu veux tout savoir. Sans tes connaissances, je n'aurais pas pu la retrouver. Il aurait fallu parcourir le temps au petit bonheur la chance. Nous serions arrivés trop tard.

Ils se rapprochent de l'enfant debout devant la tombe. C'est une petite fille blonde aux yeux bleus et, mis à part ses vêtements, elle pourrait aussi bien être moncilienne et vivre à la même époque qu'eux. Effectivement, elle ne les voit pas, mais doit sentir une présence car elle sursaute à leur approche.

— Qui es-tu ? demande Emile.

La petite fille, terrorisée, se met à crier.

— Ne crie pas, par pitié.

— Elle t'entend en tout cas. Attends, j'ai une idée.

Alex lui demande en français :

— Tu ne nous vois pas mais tu nous entends, n'est-ce pas ? Tu parles français ?

La petite fille semble épouvantée. Mais le fait de comprendre ce qu'elle entend la rassure un peu.

— Oui, je suis française, répond-elle un ton plus bas.

— Comment t'appelles-tu ?

— Mélodie.

— Que fais-tu là ?

— Je ne sais pas, bredouille-t-elle. Je me promenais avec ma sœur et ses copines. Et puis, tout a changé. L'église était en ruine quand je suis arrivée, mais quand j'y suis rentrée, il y avait du monde et de la musique. J'ai peur. Où êtes-vous ?

Comment répondre à cette question ?

— A côté de toi, mais tu ne nous vois pas.

— Vous êtes des fantômes ?

— Non, pas des fantômes mais nous venons t'aider. Est-ce que les gens d'ici te voient, eux ?

— Je ne sais pas, je viens juste d'arriver. C'est à cause de ce mort qui est dans la tombe. C'est lui qui m'a attiré.

— Il s'agit d'un garçon ?

— Je ne sais pas. C'est un bébé en tout cas. S'il vous plaît, ramenez-moi à la maison.

— Je te promets que nous allons faire tout notre possible pour ça.

— Que lui dis-tu ? demande Emile.

— Qu'on va essayer de la ramener chez elle !

— Mais on ne peut pas ! Le télétransporteur fonctionne pour deux. Nous ne pouvons pas la prendre avec nous.

— Qu'est-ce que je lui dis, alors ?

Emile réfléchit. Il a bien une petite idée mais elle lui prendra du temps. Il n'est même pas sûr que ça marche. Pourtant il s'avance en répondant :

— Dis-lui que nous allons essayer de retrouver sa sœur. Il faudra qu'elle nous attende. Mais nous devons en savoir un peu plus sur ce qui se passe ici.

Mélodie ne comprend pas pourquoi ils ne veulent pas l'amener. Elle a tellement peur ici ! Cette force qui l'a attirée, elle la sent encore, si forte, si déterminée !

Le jour commence à se lever. Le ciel, bleu azur, annonce le début de la journée. Depuis un moment déjà, on entend chanter dans l'abbaye. La vie va reprendre son cours en plein treizième siècle. Emile ne sait pas si les nonnes peuvent les voir. Il ignore tout finalement des possibilités de sa machine

et réalise à quel point il a été imprudent d'entraîner son ami dans cette aventure.

— Demande à la petite de quelle époque elle vient. Dépêche-toi.

Alex pose la question à Mélodie. Tout se mélange dans l'esprit de la petite fille. Vingtième siècle. Vingt et unième ?

— Quelle année, Mélodie, quelle année ? La date ? Te souviens-tu de la date ? C'était comment à ton époque l'abbaye ? Tu n'as pas un détail important ?

Avec son avalanche de questions, Alex lui trouble l'esprit.

Mélodie réfléchit et dit :

— Des fouilleurs étaient en train de la réparer. Il y avait des murs partout, des murs cassés. Je ne sais pas. Il y avait un panneau « interdit d'entrer sur le chantier ». Ils avaient refait le jardin mais ils se sont trompés. Il n'était pas le même que maintenant. Je me souviens qu'il y avait des bancs et puis, plus rien. Ma sœur et ses copines étaient en train de fumer.

Elle se met à pleurer. Les souvenirs s'estompent. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? La seule chose dont elle se souvient c'est de son nom « Mélodie ». Un nom associé à la musique. Il ne faut pas qu'elle l'oublie.

— Mélodie, écoute-moi bien, je suis Alex, souviens-toi de mon prénom. Cache-toi, ne te fais voir à personne. Tu dois nous attendre.

La voix d'Alex va en diminuant jusqu'à devenir pratiquement inaudible.

Elle tente un dernier contact et supplie :

— Je ne vous entends plus. Prenez-moi avec vous. S'il vous plaît.

Je suis née en 2007 ! J'ai huit ans, rajoute-t-elle dans un dernier sursaut de désespoir et en les apercevant pour la première fois. 2015 ! Retrouvez ma sœur !

Puis ils disparaissent définitivement de sa vue et de son ouïe. Elle se retrouve seule, avec dans la mémoire le souvenir bien ancré de l'étrange vêtement de ses deux visiteurs.

3

Alex et Emile ont aussi perdu la communication. Ils la voient encore, entourée d'un léger halo de lumière.

— Merde, on la perd ! Que va-t-on faire ?

— Examiner les lieux. Savoir dans quelle époque nous nous trouvons pour pouvoir revenir sans problème. C'est toi le spécialiste de l'histoire. Fais marcher tes méninges, mon vieux.

Mélodie a disparu. Alex lui parle encore. Aucune réponse.

Quant à elle, la voilà seule, devant une tombe dont elle ignore tout. Seule au monde. Elle a faim, froid, alors que quelques minutes plus tôt elle n'avait aucune conscience physique de son environnement. Elle ne se souvient que d'un certain Alex, qu'elle a rencontré Dieu seul sait où, que c'est lui qui viendra la délivrer. Mais de qui, de quoi ? Mystère.

— 2007… dit Alex. Elle a parlé de 2007 et de 2015. Il me semble avoir compris 2015 en tout cas, mais c'était presque inaudible. J'ai pu me tromper.

— De quoi s'agit-il ?

— Je l'ignore. C'est sans doute une date capitale pour elle. Peut-être celle à laquelle elle s'est perdue, ou sa date de naissance, elle a dit qu'elle avait huit ans, mais ce n'est pas sûr. A moins que… entre 2007 et 2015, cela fait huit ans de différence. Cela pourrait coller. Pour le moment, le plus important c'est de savoir à quelle époque exacte nous sommes pour pouvoir revenir. On peut programmer une date sur ta machine ?

Emile est bien obligé d'avouer ses lacunes.

— Pas pour le moment. Pas une date très précise en tout cas. Tu m'as demandé le XIIIième siècle. Nous sommes venus au XIIIième siècle. Mais je n'ai rien choisi.

— Une chance pour Mélodie, dit Alex. Une chance, à moins qu'elle nous ait appelés inconsciemment, va savoir. Il faut retrouver sa sœur. Mais est-ce qu'on vieillit dans le temps ? Ça se passe comment ? Je ne voudrais pas rentrer et me retrouver un vieillard avec une barbe blanche. Sais-tu si nous retrouverons Mélodie au même âge ? Si on la retrouve…

Emile ignore tout cela. Lui, il a construit sa machine sans se soucier d'autre chose que la faire fonctionner. Des heures et des jours de calculs lui ont été nécessaires pour créer une formule applicable en technologie. Il ne voulait tellement pas partager sa création avec d'autres scientifiques qu'il n'en a parlé à personne et l'a lui-même fabriquée. Il ne s'est pas posé les mêmes questions qu'Alex. Il n'aurait pas dû essayer la machine sans réfléchir plus avant. Mais il avait tellement hâte de la voir fonctionner ! D'autres scientifiques plus expérimentés auraient pu l'aider. Voilà où l'a conduit son orgueil démesuré.

— Je ne sais pas, répond-il à Alex. Il y a sûrement une équation mathématique qui peut nous renseigner. Encore faudra-t-il que je me mette au travail.

— Tu ne sais pas ? Dis-moi que c'est une blague ?

— Non, c'est la vérité. Le temps s'étire peut-être, ou se contracte. Quand nous voyons la lumière d'une étoile, elle est déjà morte depuis longtemps. Cela fait partie de connaissances vieilles de plusieurs centaines

d'années. On n'a pas beaucoup progressé depuis. Des années de décadences sont passées là-dessus, tu le sais mieux que moi.

Alex se retient de lui mettre son poing dans la figure. A quoi cela servirait-il ? Se disputer ne va pas faire avancer les choses.

— Merci pour ton honnêteté, dit-il d'un ton grinçant. Un peu tardive, non ? Pourquoi m'as-tu embarqué dans cette galère sans rien me dire ? Tu étais pressé de faire joujou ? Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On rentre ? Où rentrons-nous ? Chez nous ? En l'an trois mille ?

— Nous rentrons chez nous, j'en suis certain. C'est indéfectible.

— Indéfectible ? Fous-toi de moi par-dessus le marché ! Monsieur emploie des mots savants à présent ?

— Ecoute, Alex, si nous nous fâchons maintenant, nous sommes foutus et Mélodie aussi. Il faut d'abord trouver la date à laquelle nous sommes arrivés ici. Ensuite, nous verrons bien.

Alex prend le temps de respirer tranquillement avant de répondre :

— Le mieux, c'est d'inspecter les lieux. En espérant que les nonnes ne nous verront pas.

— Elles ne nous verront pas. Seuls ceux qui sont perdus ou voyagent dans le temps peuvent nous voir ou nous entendre. Ceux qui sont dans leur époque ne le peuvent pas.

— Puisses-tu dire vrai !

— Tiens, regarde ! Le jardinier. Il est déjà au travail. On va faire le test.

Ils s'approchent du jardiner, occupé à bêcher. Vêtu d'une robe brune, les cheveux coupés très courts, une tonsure au milieu du crâne, son corps vu de dos lui donne une apparence d'oiseau de proie. Il se retourne comme s'il les avait entendus venir. La frayeur se lit sur son visage.

— Il nous voit, dit Alex décontenancé. Il doit avoir une trentaine d'années. Ce n'est pas un habitant des lieux. Encore un pauvre type perdu. Bizarre, non ?

— Parle-lui français. Ça va le rassurer, comme Mélodie.

Loin d'apaiser le moine, les paroles d'Alex l'épouvantent. Il s'enfuit en hurlant.

— Je n'y comprends plus rien, dit Emile. Que se passe-t-il ici ? Nous sommes tombés sur un lieu hors du temps où se retrouvent les âmes perdues ?

— Tu m'auras tout fait, ironise Alex. Les fantômes, les gens perdus dans le temps et maintenant les âmes perdues. Tu es un grand malade, ma parole, pas un scientifique !

Entre temps, le moine est allé chercher de l'aide. Il revient accompagné de deux nonnes d'un certain âge.

— Allons, frère Alain, tu vois bien qu'il n'y a personne, dit l'une des nonnes. Tu as des hallucinations.

— Je les ai vus ! insiste le pauvre garçon.

— Il a des visions, renchérit l'autre nonne. Il faut faire venir l'évêque Déodat. Il nous dira s'il faut avertir le pape.

— Innocent VI a autre chose à faire que s'occuper d'un benêt. D'autant plus qu'il est très malade. Nous n'allons pas faire perdre notre temps à notre évêque non plus.

— Que vois-tu frère Alain ? redemande la nonne.

— Je ne vois rien, préfère mentir le moine, je les entends seulement.

— Qu'entends-tu à présent ?

— Rien, ils ne parlent plus.

— Ça suffit maintenant, sœur Cunégonde. Nous avons du travail. Vous savez bien que ce jeune homme est fou. Rentrons.

— Oui, ma mère, répond la sœur Cunégonde pas du tout convaincue.

A contre-cœur, la nonne la plus jeune suit son aînée tout en jetant des coups d'œil apeurés derrière elle. Envoyés de Dieu ou du Malin ? Le frère Alain a vu quelque chose, elle en est persuadée. Il se passe tellement d'événements bizarres dans cette abbaye !

Alex et Emile restent seuls avec le frère Alain.

— Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ? lui demande Alex.

— Arrête, dit Emile. Tu vois bien qu'il est paumé. Il ne se souvient plus de rien, lui. Nous ne pouvons plus rien pour son cas. Mais il faut se dépêcher avant que Mélodie n'en fasse de même.

Sous les yeux agrandis de terreur du pauvre moine, ils font le point sur leurs découvertes.

— Nous savons que le pape de l'époque est un certain Innocent VI et qu'il est malade, l'évêque s'appelle Déodat. C'est peu, mais je devrais pouvoir trouver des informations dans la bibliothèque de Monceau ou plutôt de Montpellier. Cependant, quelque chose m'échappe. Le frère Alain parle le français que j'ai appris à l'université, le même que Mélodie, celui des années 2000-2100, le dernier utilisé avant la création de la langue universelle. Cela veut dire qu'ils viennent de la même époque, à quelques décennies près. Les langues ont évolué au fil des âges. Les nonnes parlent un français plus ancien. Elles doivent savoir que le frère Alain n'est pas un des leurs. Il se passe des choses étranges dans cette abbaye.

— Un vrai sac de nœuds, tu veux dire ! On dirait que cette tombe attire les gens du futur. Il doit y avoir un scientifique derrière tout ça, ce n'est pas possible autrement.

— Un scientifique ? A cette époque ? Tu plaisantes ! Ça se voit que tu ne connais rien à l'histoire. A cette époque, les vrais scientifiques, sont persécutés par le pouvoir en place lié à l'Eglise catholique. Au dix-septième siècle, imagine qu'un certain Galilée qui prétendait que la terre tournait sur elle-même et autour du soleil, a été obligé de récuser cette thèse sinon il était jeté au bûcher. On voyait des sorciers partout.

— La science et la sorcellerie vont souvent de pair, répond Emile. Donc, si un scientifique n'est pas derrière ces évènements, c'est un sorcier, incontestablement. Il ne peut pas s'agir de coïncidences…

— Tu me fatigues, répond Alex. Au lieu d'inventer des théories fumeuses, tu ferais mieux de réfléchir à la manière dont tu vas nous ramener chez nous.

Tandis qu'ils discutaient le frère Alain s'était éclipsé. Les deux voyageurs du futur pénètrent dans l'abbaye sans que quiconque ne remarque leur présence. De la musique et des voix monotones attirent leur attention derrière une énorme porte en bois sculpté.

— Il y a du monde là-derrière, fait remarquer Alex. C'est à tous les coups une messe.

— Une messe ? C'est nouveau, ça ?

— Non, ce n'est pas nouveau. Je t'expliquerai plus tard. Entrons.

Une cinquantaine de nonnes debout devant des sièges, psalmodient à tue-tête. Au fond de la salle voûtée, un homme vêtu d'une robe blanche ornée de riches broderies lève une sorte de bol à pied. Ce geste a le don de faire crier plus fort les nonnes. Emile ne comprend rien. Seul Alex, historien émérite, sait qu'il s'agit d'une messe.

— Ce truc qu'il lève, c'est un calice. Il y a du vin dedans.

— Du vin ? C'est l'ivrogne du village ce type ?

Alex éclate de rire.

— Non, c'est un prêtre. Il dit la messe.

— Oui, bon, ce n'est pas ça qui va nous faire trouver la date à laquelle nous sommes là. On ne peut quand même pas le lui demander.

— Si au moins nous savions son nom !

— C'est le père Amaury, dit une voix derrière eux. Nous sommes en l'an 1362.

Ils se retournent effarés.

Une jeune nonne d'une vingtaine d'années, leur fait un grand sourire, puis repart dans ses prières, sans rien ajouter. L'espace de quelques secondes, les deux jeunes gens se demandent s'ils n'ont pas rêvé. Plongée le

nez dans son livre, la jeune femme ne répond pas à leurs tentatives de communication.

Mais son comportement n'a pas échappé au Père Amaury. Il interrompt son geste, il est évident que, lui-aussi, se pose des questions.

— Fichons le camp, dit Alex. Nom d'un chien, ramène-nous chez nous en vitesse. Je ne sais pas dans quoi nous sommes tombés, mais mieux vaut filer. En plus, tu t'es trompé de siècle.

— Je vais tenter le tout pour le tout, dit Emile. Advienne que pourra. Si nous nous retrouvons chez nous, tant mieux, sinon, j'espère que nous errerons ensemble.

« Ton optimisme me fait chaud au cœur » ironise Alex avec inquiétude tandis qu'Emile appuie sur le bouton jaune en serrant fermement la main de son ami.

— A plus tard, vieux, bonne chance.

— Bonne chance à toi-aussi…

4

Dans l'église, la messe vient de se terminer. Tandis que les nonnes quittent les lieux, le Père Amaury a terminé de plier son étole, a enlevé sa chasuble, et se retrouve vêtu seulement de son aube, grand vêtement blanc et ample qui fait penser à une gandoura. Il se retire dans la sacristie, termine de se déshabiller, range ses habits de culte et met son scapulaire par-dessus son vêtement de laine noire. Tandis qu'il enfile ces vêtements dignes du plus pauvre des moines, il sourit. Un sourire narquois, comme s'il se gaussait de lui-même. Il vient d'une des plus riches familles de la région, a fait don de tout ce qui lui appartient à l'église pour se retirer dans cette abbaye où il dit la messe sept fois par jour y compris la nuit. Le Père Amaury est un homme de nuit, un peu comme les hiboux ou autres oiseaux de proie des collines dont il a l'apparence avec son nez en bec d'aigle. Ainsi habillé, la messe dite, il a quelques moments à lui avant de se mettre au travail pour la communauté. Il tire l'armoire délabrée servant de rangements pour les objets de cultes, et ouvre une porte camouflée depuis des années et dont peu de personnes connaissent l'existence. Autrefois, sur la colline, bien avant la construction de l'abbaye, se trouvait une chapelle du huitième siècle. Son histoire, déjà oubliée, en faisait une légende pour la plupart des résidents de l'abbaye. Pourtant, c'est sur ce qu'il restait de ses ruines que l'abbaye avait vu le jour. La première église de l'abbaye, devenue trop exiguë, fut remplacée par l'abbatiale, elle, totalement démesurée. Le Père Amaury y fait partie des quelques rares personnes

sachant lire et écrire. A part les sœurs professes, tous les autres sont des analphabètes auxquels le Père Amaury peut faire croire n'importe quoi. Il se méfie de sœur Marie, la jeune professe de vingt ans. Il est prêt à parier qu'elle n'est pas des leurs, mais une perdue dans le temps, comme frère Alain. En revanche, elle est plus rusée et elle l'inquiète. Il n'arrive pas à prouver qu'elle est une étrangère. Elle est à l'abbaye depuis l'âge de cinq ans, et les nonnes ne se souviennent plus comment elle y est arrivée. D'après les quelques souvenirs des sœurs présentes à cette époque, sa mère l'aurait abandonnée près de l'abbaye avec quelques vêtements. Cette énigme le fait enrager. Il est certain qu'elle a parlé à ces deux godelureaux pas futés pour deux sous qui s'imaginent se balader dans l'abbaye sans être vus ! S'ils savaient les pauvres imbéciles qu'ils ont affaire à plus fort qu'eux ! Le Père Amaury est d'une fierté maladive. Initié dès son plus âge aux arts de la magie blanche comme c'était de tradition dans sa famille, il aurait pu devenir un mage éminent, parmi les plus grands, rivaliser avec les druides. Mais son attirance pour le mal, la duplicité, le plaisir avec les femmes, alors qu'il a fait vœu de chasteté, font de lui un être maléfique, un mage noir, et il se délecte de ce pouvoir.

C'est par un escalier de trois marches inégales qu'il accède à son antre, une pièce voûtée aux motifs vieux de plusieurs siècles. Au début du Christianisme, les « poissons » abondaient sur les fresques. Ici, on se croirait dans un aquarium. Probablement un ancien sanctuaire où venaient prier les autochtones convertis au christianisme dans une contrée soumise à l'empire romain. Le père Amaury a trouvé des squelettes couchés dans des cavités percées dans les murs. Probablement des Chrétiens persécutés ou des prétendus saints dont les reliques étaient vénérées avec ferveur. Il les a laissés en place, en se disant que ces corps pourraient lui servir pour épouvanter les nonnes au cas où elles se montreraient trop suspicieuses. Les rapports du père avec les professes sont toujours très tendus. Toutefois, de temps en temps, il prélève quelques os qui rentrent dans la préparation de ses onguents. Quelques os de plus ou de moins passeront inaperçus. Et puis, qui les cherchera ?

Cette pièce devait servir d'église quelques siècles plus tôt. Il pressent que plusieurs constructions ont été superposées au fil des âges. Il a trouvé un calice en cuivre doré, orné de motifs plaqués en argent, et du pain pas trop mal conservé pour avoir passé autant de siècles sous terre. Ce calice, une merveille de travail de gravure avec des personnages enchâssés dans des médaillons, c'est son Graal. Il a entendu parler d'une légende prétendant que le calice du Christ était caché quelque part en Palestine et cette légende l'intéresse. Avec le calice du Christ, il serait invincible. Le calice qui reposait

dans l'ancienne chapelle n'a rien à voir avec celui dont parle la légende. Mais il se dit que les gens sont tellement stupides qu'il pourrait leur faire croire n'importe quoi. Il attend son heure tout en se prêtant à des expériences pour les moins étranges. Mélangeant magie égyptienne, mauresque, et de la Chine lointaine, il se crée un univers personnel attirant les forces du mal. Son atout majeur : la lecture. Dès son plus jeune âge, il a montré une grande passion pour les livres. C'est pourquoi son père, fier de cette maturité rare chez les enfants, lui a légué sa bibliothèque. Il est venu à l'abbaye avec cette fameuse bibliothèque qui faisait partie de son patrimoine, seul bien personnel qu'il a refusé de donner à l'église.

Sur les rayonnages, figurent des ouvrages d'une valeur inestimable ramenés par son grand-père de la deuxième croisade, un vrai fiasco où des milliers de croisées ont perdu la vie. Le père Amaury se moque pas mal de ces morts qu'il considère comme des imbéciles, des ignorants stupides tout juste bons à faire de la chair de guerre. Mais ces livres le fascinent. Ecrits dans des langues inconnues, certains lui sont inaccessibles en particulier ceux qui viennent d'Egypte. C'est par recoupement avec d'autres langues qu'il est arrivé à comprendre l'importance de ces écrits. Les livres de mathématiques maures lui sont aussi précieux. Il lit sans cesse et, quand il ne lit pas, il élabore des théories, fait des expériences dont il est très satisfait. La plus importante étant d'utiliser les connaissances des « perdus du temps » puis de leur enlever leur mémoire ancienne. C'est ce qu'il a fait avec le frère Alain, mais il ne lui a pas servi à grand-chose, en fait, car il était trop jeune au moment de son arrivée et ne connaissait rien. Il savait à peine lire et racontait des histoires extraordinaires dont certaines parlaient de légendes autour de chevaliers aux pouvoirs magiques que l'enfant nommait « Les chevaliers du Zodiaque ». Le père avait tout tenté pour comprendre ces histoires, puis avait laissé tomber le frère Alain, en se disant que d'autres nouveaux venus seraient susceptibles d'en savoir plus. Pourtant, ces chevaliers du Zodiaque décrits par l'enfant, le faisaient rêver et il enrageait de ne pouvoir en savoir plus, car des « perdus du temps », il n'y en avait pas beaucoup. Si les gens se perdaient dans le temps pour des raisons qui lui étaient inconnues, ils ne se perdaient pas tous au même endroit ni à la même époque. Il lui fallait les attirer. Il a réussi avec Mélodie. Pour le moment, elle ne lui obéit pas. Elle est agrippée à cet enfant dans la tombe à l'écart du cimetière traditionnel, et cela le met mal à l'aise. Cet enfant, plutôt ce bébé, c'est le sien et celui de sœur Madeleine, une sœur converse complètement illettrée et passionnément amoureuse de lui. Il a dû tuer le bébé de ses propres mains, faisant croire à la communauté qu'il était mort de mort naturelle. La majorité des nonnes ne l'a pas cru. Sœur Madeleine devrait aller croupir dans la prison de l'abbaye. Mais les nonnes ne cherchent pas à en savoir plus, encore moins à attirer l'évêque ici. Ce qui se passe dans cette abbaye, mieux vaut-il que l'évêché n'en sache rien. La vie des nonnes est devenue un peu plus animée depuis que des messieurs, moines de passage ou seigneurs des environs et souvent de plus loin, mettent un peu de piment dans leur quotidien. L'abbaye ne se trouve pas loin du chemin de Saint Jacques de Compostelle. Depuis deux siècles les pèlerins s'arrêtent à l'abbaye pour se reposer quelques jours et méditer. Mais depuis quelques années, ils ne font pas que se reposer et les nonnes se retrouvent enceintes, parfois par consentement mutuel, souvent par viol. Une grande partie des enfants ne voit

pas le jour car les plantes médicinales interrompent les grossesses, d'autres sont mort-nés, ceux qui survivent sont tués volontairement. Cependant, quelques-uns survivent et grandissent hors de l'abbaye. On préfère les envoyer dans d'autres lieux de prières, loin de leur mère.

Le Père Amaury est bien trop intelligent pour s'adonner à ces usages. Sauf avec sœur Madeleine. Elle a à peine dix-huit ans. Si elle n'a pas beaucoup de cervelle, son corps est divin ou diabolique, n'en déplaise à Dieu le Père. Après tout, se dit le Père Amaury, c'est lui qui l'a créée. Dieu ou le diable, peu importe. Il ne peut pas se passer de son corps. Ses seins ronds droits et lourds, ses fesses rebondies le long desquelles ses mains sacrilèges se promènent pour atteindre la fleur féminine cachée entre ses cuisses, lui donnent le vertige. Quoique… Depuis la mort de l'enfant elle est moins belle. Amaigrie plus que de raison, il lui faudrait une nourriture plus riche. Les sœurs converses font vœu d'abstinence et, depuis son accouchement, Madeleine éprouve une culpabilité démesurée. Elle jeûne trop souvent, prie toute la journée, se flagelle, au point que les autres sœurs craignent pour sa santé. Tout cela agace le Père Amaury, d'autant plus que sœur Madeleine lui a demandé, deux jours plus tôt, de se repentir en public avec elle ! Cette folle finira par attirer l'évêque ce dont Amaury ne désire en aucune façon.

— Tu vois, Homère, dit-il à un animal poilu vautré sur son bureau, les femmes sont des imbéciles. Je vais devoir faire du ménage. Où donc ai-je mis cette recette de potion ?

L'animal ouvre un œil, s'étire, baille mais ne bouge pas d'un poil.

— Tu es un animal étrange, lui dit celui-ci. Il paraît que tu es malfaisant et diabolique. Malfaisant pour les souris, ça oui. Diabolique ? J'aimerais bien voir tes pouvoirs. Pour le moment, tu ne me fais pas confiance. Je ne vois aucune diablerie en toi. Pourtant, nous pourrions faire une paire prodigieuse de sorciers, toi et moi. Quand tu me feras confiance, cela sera. Je vois que tu m'observes, que tu me jauges. Prends ton temps. Quand tu seras prêt, fais-moi un signe.

— Miaou ! répond Homère pour tout commentaire.

C'est un chat au poil ras gris cendré, haut sur pattes, affublé d'oreilles démesurées et de grands yeux bleus. Probablement un descendant des chats orientaux transportés sur les bateaux par les voyageurs quelques siècles plus tôt. Le Père Amaury l'a trouvé dans les collines, seul rescapé d'une portée abandonnée par la mère. Les sœurs ont crié à l'hérésie lorsqu'il l'a ramené à l'église. Un scandale vite étouffé par le serviteur de Dieu. L'animal est resté près de lui, une aubaine pour le grenier à blé, ses principales occupations étant de dormir et de courir après les rongeurs.

Le Père attend avec impatience que l'animal lui révèle ses dons de sorcier. Mais peut-être faudrait-il qu'il soit noir ? Les chats noirs sont reconnus comme les pires sorciers de cette race. Mais un chat est un chat, qu'il soit noir ou d'une autre couleur. Pourtant celui-ci a quelque chose de particulier. Il ne ressemble en rien aux chats ordinaires. Sa couleur, la longueur de ses oreilles, ses yeux bleus en font un animal à part. Le Père est persuadé qu'un jour il aura la révélation. En attendant, il n'ose pas toucher l'animal qui vient se frotter à lui en permanence. Et en plus, il adore se coucher sur les livres ! S'agit-il d'un signe ? Il tente de substituer à l'animal l'ouvrage sur lequel il est allongé. Une opération périlleuse. Amaury le tire doucement en faisant bien attention de ne pas déchirer le papier. Homère se lève en le regardant de ses yeux de glace. Il fait si sombre dans cet antre, que ses pupilles noires, agrandies, prennent presque toute la place du bleu profond habituel de l'iris lorsqu'il se promène dans les jardins. Le père Amaury frissonne. Ce regard en dit long sur ce que pense Homère de son comportement irrévérencieux. Le Père Amaury se confond en excuses.

— Tu me désignes ce livre, vénéré magicien. Je dois savoir pourquoi.

Ce n'est pas bien difficile à imaginer. Il n'y a qu'un seul livre ouvert sur la table : « les plantes et leurs vertus » et Homère, comme tous les chats à travers le temps et l'espace, adore se vautrer sur du papier. Le Père feuillette le manuscrit, un livre énorme écrit par un inconnu et illustré de dessins fabuleux. Des milliers de plantes sont répertoriées, des plantes de plusieurs contrées dont beaucoup lui sont inconnues. De toute façon, ce n'est pas ce qu'il cherche. Les plantes méditerranéennes lui suffiront. Elles sont classées par région, puis par fonction.

L'Euphorbia plante toxique.

La Conium maculatum, plante magique par excellence mais qui fait effet trop rapidement au goût du prêtre et beaucoup trop connue des érudits. Il ne va pas s'abaisser à utiliser cette plante dont même le plus bête des moines sait que Socrate est mort en l'ingérant.

« L'atropa belladonna. » ne pousse pas naturellement sur les collines. Frère Alain en cultive dans le jardin potager à la demande du prêtre car, selon son utilisation, elle peut tuer ou guérir. Elle sert de remède contre la douleur et le Père Amaury sait l'utiliser à bon escient.

Cet espace confiné, où le prêtre range ses potions, ressemble à une officine d'apothicaire. Tous les murs sont encombrés d'étagères garnies de livres ou de bocaux en terre étiquetés. Amaury contemple son univers avec satisfaction. Des substances aux arômes variés macèrent dans des fioles. Certaines sont inoffensives et servent de médicaments, d'autres sont plus

étranges et obscures. Elles font passer de vie à trépas en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Un pot en terre émaillée orné de dessins contient un crapaud flottant dans une macération connue des sorcières de l'antiquité, mélange de cardamome et d'autres plantes venues d'Orient. Dans un autre, une vipère infuse dans de l'alcool. Des rats, des têtes de poules, toutes sortes de morceaux d'animaux ont leur mixture propre. Ces préparations font partie de l'univers occulte du prêtre. Si l'évêque faisait une visite à l'abbaye ses recherches seraient terminées et il irait croupir dans la prison de l'évêché de Maguelone, une bâtisse austère à la réputation sulfureuse située près du village de Miraval. Tout le monde sait que lorsqu'on y rentre, on n'en ressort pas. Pire encore, il brûlerait sur un bûcher. Depuis quelques temps, c'est ainsi que périssent les sorciers et sorcières du royaume.

Finalement, Amaury opte pour la Rue d'Alep, un peu de coronille et d'euphorbe, pour préparer sa mixture. Ce n'est la peine d'aller chercher des végétaux venus de l'autre bout du monde. Ce qu'il veut, c'est une potion capable de provoquer une mort lente paraissant naturelle. Il met de l'eau dans un pot en terre, le place sur un foyer creusé dans la roche, et ajoute une quantité raisonnable de plantes toxiques, juste ce qu'il faut, pas plus. A trop petite dose, elle sert à immuniser contre l'empoisonnement ; le père l'a essayé sur lui-même ; à trop forte dose, elle tue immédiatement. Tout est une question de proportion. La préparation bout lentement. Pour rendre le goût moins rebutant il ajoute du miel, des figues sèches et des jujubes, de quoi faire un épais sirop.

Tandis que la potion se prépare, il réfléchit. La première des choses à faire est d'éliminer sœur Madeleine. Ce sera chose facile, sa santé s'altérant très vite, le sirop passera inaperçu et accélèrera la mort. Il doit se dépêcher avant qu'elle n'avoue à l'évêque son aventure avec le prêtre, en signe de repenti. Ensuite, il s'occupera de sœur Marie. Là, il ne sait pas où il met les pieds. Il a besoin du diable pour accomplir son œuvre et le diable se trouve dans Homère, le chat, qui pour le moment ne pense qu'à manger et à dormir !

Homère ne dort pas et le regarde d'un œil oblique étant donné qu'il est doté d'un strabisme très prononcé. Il s'est attaché à cet homme étrange bien qu'il ne lui prodigue pas assez de caresses. Mais les caresses, il va les chercher ailleurs. L'odeur du papier l'attire. Ici, il est le roi. Il ronronne de plaisir en revenant s'étendre sur le livre ouvert. Ce bruit inquiétant a un effet stimulant sur Amaury. Il a déjà trouvé comment attirer deux perdus dans le temps, il peut en attirer d'autres et voit dans ce ronflement l'accord du diable. Il soupire de plaisir, éteint le feu sur lequel bouillaient les plantes et les fruits et laisse refroidir la préparation. Il est déjà l'heure de la messe. Cette corvée le dérange

de plus en plus. Perdre son temps à faire prier des incultes, des idiotes qui n'ont pas la moindre idée de ce qu'est le monde ! Au lieu gâcher sa vie en leur compagnie, il ferait mieux de chercher « le Livre du savoir perdu » dont il ne possède qu'une page écrite dans une langue qu'il ne connaît pas. Il reste persuadé que cette page a été subtilisée au livre car elle a une importance capitale. Mais seule, hors du contexte dans lequel elle a été écrite, elle est inutile. Il lui faut trouver ce livre, coûte que coûte. C'est aussi pour cette raison qu'il attire des gens dans l'abbaye. Mais pour le moment, ce ne sont pas les bons. Le livre doit être perdu quelque part dans le passé ou le futur, et il enrage de ne pas savoir.

6

Sœur Marie sait que le père Amaury a vu son manège. Aussi, est-elle décidée à rentrer dans le rang sans faire de vagues. Les deux jeunes gens viennent du futur, elle espère qu'ils reviendront. En attendant, elle doit protéger la petite fille des maléfices du prêtre. Pendant la messe, elle prie avec dévotion au point que le père se demande s'il n'a pas rêvé à la messe précédente. En admettant qu'elle soit venue du futur à cinq ans, elle a dû tout oublier depuis, comme le frère Alain. Il devrait mieux contrôler ses émotions. Tellement pris par ses pensées, il en oublie les gestes rituels. Lorsqu'il se met à boire le calice sans même l'avoir levé en signe de respect pour le Christ, des murmures outrés parcourent l'église. Sœur Marie sourit en aparté. Elle a toujours aimé le risque et commençait à perdre patience. Elle va enfin se battre avec un esprit malin, ce n'est pas la première fois, mais ce défi l'enchante plus que tous ceux auxquels elle a déjà été confrontée. Enfin de l'action dans cette abbaye ! Cela fait quinze ans qu'elle attend ce moment-là. Cela n'est pas bien long pour elle qui ne voit pas passer les siècles, mais elle était inquiète de voir cette affaire stagner alors qu'elle est sous sa responsabilité. Sœur Marie a une implication très particulière qui ne souffre pas de perte de temps. Elle sait que, très bientôt, elle aura des comptes à rendre.

Chapitre IV

« Les passions sont les vents qui enflent les voiles du navire ;
sans elles il ne pourrait voguer. »
Voltaire

1

— Que faites-vous là ? Vous ne devez pas rester ici. Suivez-moi.

Morgane est la première à sortir de sa léthargie. Il lui semble avoir dormi très longtemps. Elle a froid. Elle se souvient s'être enfermée avec sa mère dans la cabane à outils. Toutes les deux étaient trempées. A présent, elles sont au sec bien qu'il fasse glacial dans la cabane.

— Maman ?

— Chut ! Parle doucement.

Ce n'est pas la voix de sa mère. La personne qui se trouve devant elle est habillée en nonne. Une nonne d'une vingtaine d'année, tellement jolie qu'il est presque sacrilège de la voir ainsi habillée.

— C'est le carnaval ?

Claudine vient de se réveiller. L'apparition est plutôt incongrue. Carnaval est le premier mot qui lui vient à l'esprit. Puis, elle se souvient. Elle veut crier, mais Morgane lui met une main sur la bouche.

— Tais-toi, maman. Par pitié.

La jeune fille demande :

— Qui êtes-vous ?

Réalisant soudain que la cabane a disparu, elle rajoute déconcertée :

— Où sommes-nous ?

— Dans l'église. Venez avec moi.

La nonne prend sa mère par la main et jette un œil tout autour.

— Il n'y a personne à cette heure-ci. Les sœurs font leurs prières dans leur chambre. Je savais que vous étiez là. Je suis venue vous chercher.

— Qui êtes-vous ? Nom d'un chien ! s'énerve Morgane. Que signifie cette mascarade ?

— Taisez-vous. Faites-moi confiance. Il faut d'abord vous cacher. Si on vous trouve, vous êtes bonnes pour le bûcher.

— Pardon ? Ça va pas la tête ? Vous êtes malade !

— Suivez-moi, et ne faites pas de bruit.

Morgane sent son cœur faire des bonds dans sa poitrine. Jamais elle n'a eu aussi peur. Sa mère semble brisée. Elle suit comme un automate, ne pose plus de question. « Pourvu qu'elle n'ait pas perdu la raison » se dit-elle inquiète. La nonne a l'air de savoir ce qu'elle veut. Mais n'est-ce pas un traquenard ? Depuis la disparition de Mélodie, le monde semble marcher sur la tête. Le bûcher ! Il ne manquait plus que ça ! Elles sont tombées sur une folle ! Morgane en mettrait sa main à couper. Mais elles n'ont pas d'autre solution que de la suivre, étant donné qu'elles ne savent pas où elles sont. Morgane se dit que c'est un mauvais rêve, qu'elle va se réveiller dans la cabane avec sa maman. A moins qu'elles soient mortes toutes les deux. Elle qui croit en la survie de l'âme et en la réincarnation, elle est servie. Toutes les options sont possibles, y compris qu'elles soient devenues paranoïaques ou quelque chose dans ce goût-là.

La nonne a pris la direction des opérations et les guide le long d'un couloir silencieux et désert. Quelques niches abritent des statuts de saints. Elles sont bien dans une abbaye. D'après le peu de culture architecturale de Morgane — pas grand-chose, en vérité — la plus près serait celle de Valmagne, à Villeveyrac. Elle date du XIIième siècle, ou quelque chose de ce genre. Morgane s'en souvient parce que leur prof d'histoire, Madame Leduc, celle par qui tout a commencé, les a déjà amenés la visiter. Morgane regrette de n'avoir pas écouté les explications du guide. En plus, elle ne se souvient même pas de la configuration des lieux. Donc, elles peuvent avoir été transportées à Villeveyrac. Mais pour quelle raison ? Les cacher. Mais de qui ? De la police ? Tout ceci a un rapport avec l'enlèvement de Mélodie. Cette fois-ci, Morgane est certaine qu'elle a été enlevée. Elle ne comprend ni les raisons, ni les mystères de la sœur. Fait-elle partie des kidnappeurs ? Impossible. Tout ceci est stupide, insensé.

Le couloir s'arrête devant une porte que la sœur ouvre.

— C'est ma chambre, dit-elle. Vous y serez en sécurité. De toute façon, personne ne peut vous voir ni vous entendre.

— Elle est bien insonorisée ? demande Morgane tandis que sa mère s'allonge sur le lit sans en demander la permission.

— Insonorisée ? répète la sœur en riant. Non, c'est vous qui êtes insonores. Et ici, c'est chez moi. Un endroit un peu particulier.

— Allez-vous nous expliquer ? s'énerve Morgane.

— Je vais le faire. Mais d'abord, je dois vous donner quelques notions « scientifiques » bien que ce ne soit pas le mot adéquat. Je vais vous parler de l'espace-temps. Une théorie qui commence à être prise au sérieux à votre époque : En physique, l'espace-temps est une représentation mathématique

de l'espace, et du temps, comme deux notions inséparables et s'influençant l'une l'autre. Cette conception de l'espace et du temps est l'un des grands bouleversements survenus au début du XX^{ème} siècle dans le domaine de la physique, mais aussi pour la philosophie. Elle est apparue avec la relativité restreinte et sa représentation géométrique qu'est l'espace de Minkowski; son importance a été renforcée par la relativité générale.

— Arrêtez ! Vous nous récitez Internet, là[2]. Vous croyez que j'ignore ce que c'est ? J'ai lu des bouquins sur la physique quantique, ne me prenez pas pour une andouille.

— Vous m'en voyez ravie. Donc, je vous fais grâce des détails. Le temps existe en boucle. Il n'y a ni début, ni fin. Normalement, les hommes ne peuvent pas changer d'époque, du moins tant qu'ils sont dans leur corps physique. Mais il arrive qu'il y ait des passages naturels — ils sont rares mais ils existent — alors les hommes tombent hors de leur temps et dans ce cas-là les gardiens des portes s'occupent de les renvoyer chez eux ; ou ces passages sont provoqués par des personnes malfaisantes dotées de pouvoirs qui attirent certaines personnes vers eux à des fins maléfiques. Là, c'est plus compliqué. Il faut se battre…

Morgane éclate de rire.

— Alors, là ! Vous, vous êtes une rigolote. Je vous prenais pour quelqu'un de sensé. En fait, nous sommes dans un asile psychiatrique, pas dans une abbaye. Voilà, j'ai compris, on nous a internées et vous, vous êtes une patiente maboule. Je veux sortir d'ici.

— On ne vous a pas internées. Vous êtes toujours dans l'abbaye de Saint Félix de Monceau, mais en l'an 1362. Je ne vous demande pas de me croire, seulement de m'écouter. Il y a ici un prêtre adorateur du malin. Un sorcier noir. Il faut que je vous explique…

Morgane lui coupe la parole :

— Et vous ? Vous êtes la Vierge Marie, peut-être ?

— Arrêtez Morgane. Ecoutez-moi.

— Comment connaissez-vous mon prénom ?

— Je le connais, c'est tout. Je sais que c'est difficile à croire. Je suis gardienne du temps. Ce sorcier vous a manipulées. C'est lui qui vous a attirées ici, comme votre petite sœur.

— Mélodie ? Vous savez où elle est ? Dites-le-moi !

— Elle est ici. Mais avant de vous conduire à elle, je veux que vous compreniez ce qui se passe, Morgane. Je suis gardienne du temps, c'est à dire que j'empêche les êtres vivants de passer d'une époque à l'autre. Les hommes

[2] Sources : wikipedia

comme les animaux. Le père Amaury est dangereux. Il veut ouvrir les portes pour se trouver des esclaves, et il le fait. Il en créé, même. Mais il n'est pas capable de les refermer. Il recherche des scientifiques du futur pour posséder leur savoir. Mais jusqu'à présent, il n'est arrivé qu'à attirer de malheureuses personnes, surtout des enfants.

— Je suis fatiguée, dit soudain Claudine qu'elles avaient oubliée. Où est ta sœur, Morgane ?

-Que peut-on faire pour elle ? demande Morgane à sœur Marie. Elle est complètement paumée.

— Je vais la faire dormir et je vous conduirai auprès de votre sœur.

Marie pose sa main sur le front de Claudine en lui disant « nous allons la chercher. Il faut dormir un peu ». Celle-ci ferme les yeux et se met à ronfler doucement.

— Ça alors ! Mais c'est de la magie !

— Oui, de la magie blanche. C'est ainsi que les hommes, depuis la nuit des temps, appellent cette force.

— Je ne peux pas vous croire, dit Morgane. Je suis désolée.

— Viens avec moi. Laissons ta mère dormir. N'aies pas d'inquiétude, personne ne pourra la voir ni ne rentrera dans ma chambre. Toi non plus, personne ne pourra te voir. Sauf peut-être le frère Alain qui vient de chez vous.

— Je le connais ?

— Je n'en sais rien. Il était vêtu comme toi, cela fait vingt ans qu'il est ici. Mais attention ! Le temps n'est pas le même, il s'étire, se rétracte. J'ai bien peur qu'il ait quitté son époque bien plus tôt que ça.

— Je pourrai peut-être le lui demander.

— Hélas, non. Il a perdu la mémoire. Il doit rester ici.

— C'est horrible ! Sa famille doit le chercher, le croire mort.

— Pour eux, c'est comme s'il l'était.

— Pas du tout ! Que savez-vous des sentiments des humains, vous ? Gardienne du temps ! C'est quoi, ça ? Un ange ?

— Détrompe-toi. J'ai été humaine moi-aussi, sinon je ne pourrais pas avoir un corps physique. J'ai seulement fait le choix de rester dans le monde physique pour aider les autres.

— Cela fait longtemps ?

Marie lui sourit.

— Si longtemps que tu ne peux même pas l'imaginer. Des milliers d'années.

Morgane sent son scepticisme refaire surface.

— C'est impossible.

— Je sais que c'est difficile pour toi de l'imaginer. Mais j'ai besoin de toi, Morgane.

Elle garde le silence, Morgane a l'impression qu'elle est fatiguée. Peut-on être fatiguée quand on est une fée ou quelque chose dans ce genre ?

Marie rajoute :

— J'ai omis de te dire quelque chose : deux hommes sont venus du futur, mais pas de ton époque. De beaucoup plus loin que ça. Mais eux, ce sont des scientifiques, ils avaient une machine pour aller dans le temps. Je n'aime pas beaucoup ça. Je n'ai pas eu le temps de leur dire qu'il ne fallait pas jouer avec le temps, mais ils sont partis sans que je puisse parler avec eux.

— Des hommes ? Jeunes ? Leur machine ce n'est pas un petit objet ?

— Si. Le malheur c'est qu'ils sont intelligents mais ne se rendent pas compte du danger.

— Merde ! jure Morgane. Ce sont les deux garçons que Léa a vus. Leur machine, ils l'ont perdue et c'est Léa qui l'a récupérée.

— Léa ? C'est ton amie ? Celle qui était avec toi et l'autre jeune fille au moment où Mélodie est venue chez nous ?

— Ben oui, Léa. Comment la connaissez-vous ?

— Ce serait trop long à t'expliquer. Mais j'insiste, Morgane. J'ai besoin de toi. J'ai besoin d'humains pour remettre de l'ordre dans ce chaos. Mais je dois en référer plus haut. Je ne peux pas prendre certaines décisions toute seule. Ce qui se passe est trop grave. Un trou plus grand que les autres s'est ouvert dans le temps. Tous les visiteurs de l'abbaye risquent de s'y engouffrer, y compris les habitants du futur.

— Ils vont tous venir ici ?

— Pas obligé. Ils peuvent se promener dans le temps sur le même lieu. Réponds-moi, Morgane : es-tu prête à m'aider ?

— Je ne sais pas… Je ne sais rien faire. Qui suis-je, moi ? Une collégienne du XXIème siècle. J'ai envie de vivre une vie normale. Rentrer chez moi avec maman. Être comme tout le monde, quoi.

— Tu ne le pourras pas. Des gens vont disparaître, ces disparitions vont affoler les populations. Et toi, tu sauras la vérité. Pourras-tu vivre avec ce poids sur la conscience ?

Morgane tremble de tout son être. Accepter ? Se lancer dans une aventure invraisemblable sur un coup de tête ? Peut-être rêve-t-elle ? Dire oui, et se réveiller dans son lit, en riant de ce cauchemar. Mais elle sait qu'elle ne rêve pas. Les rêves, c'est différent.

Marie la regarde avec sérénité. Elle sait qu'elle va accepter. Elle ne l'a pas choisie pour rien. C'est elle, pour une fois qui s'est servie du trou fait dans

le temps par le père Amaury pour les besoins de la cause. Morgane, elle la connaît depuis longtemps, très longtemps. C'est un peu comme son double. Morgane ne le sait pas, ne s'en souvient pas. Elles n'ont pas choisi le même chemin.

Employant, elle-aussi, le tutoiement, Morgane répond :

— Que puis-je faire d'autre ? Ne pas t'aider ? Cela veut dire rester ici, vivre en clandestines, ma mère, ma sœur et moi ? Je n'ai pas le choix. Tu ne me le laisses pas. Je t'aiderai, puisqu'il le faut.

Marie exulte en silence.

— Allons voir ta sœur.

— Où est-elle ?

— Près d'une tombe qu'elle ne veut pas abandonner. Les autres sœurs l'ont trouvée et se sont occupées d'elle, mais elle revient toujours sur ce lieu. Cela fait deux jours et deux nuits qu'elle y dort. D'après ses dires, elle doit surveiller cette tombe. J'ai peur pour sa vie.

— Pourquoi cette tombe ?

— Je l'ignore. C'est celle d'un bébé.

— D'un bébé ? Mais quel bébé, ce n'est pas une maternité ici !

— Le bébé de sœur Marguerite. Elle n'a voulu rien dire au sujet du père de l'enfant. Il est mort peu de temps après sa naissance dans des circonstances singulières. Il avait l'air en bonne santé pourtant. Mais son état s'est dégradé très vite. Nous l'avons enterré comme les autres bébés. Sans laisser de traces. Il ne faut pas que les tombes se voient, et celle-ci encore moins que les autres. Car, vois-tu, je crois qu'il s'agit d'un assassinat.

— Que dit sœur Marguerite ?

— Rien. Elle jeûne pour se repentir. Elle va y laisser la vie.

— Et tu ne peux rien faire ? s'écrie Morgane. Toi, la fée, l'ange, la déesse, la sorcière ou je ne sais quoi !

— Je n'ai pas le pouvoir de vie ni de mort. Je ne suis pas tout ce que tu dis, je suis seulement une gardienne du temps. La sorcière, c'est toi. C'est pourquoi j'ai besoin de ton aide… et de celle de ta sœur.

— Ma parole ! Tu es cinglée ! C'est bien ce que je croyais, je suis dans un asile de fous. Mais vous ne m'aurez pas comme ça ! Que s'est-il passé ? On m'a accusée d'avoir tué ma sœur ? J'ai perdu la boule ? Et toi, tu es qui ? Une infirmière chargée de me faire parler ? Une plus cinglée que moi ?

— Calme-toi, Morgane. Nous allons sortir toutes les deux. Accorde-moi le bénéfice du doute encore un moment. Tu vas voir où tu es.

Le visage ravagé par les larmes, Morgane suit cette inconnue. A-t-elle un autre choix ? A-t-elle fait du mal à Mélodie ? Quelle horreur ! Toutes les

réponses à cette monstrueuse interrogation sont possibles, y compris qu'elle ait tué sa sœur dans un acte de folie et perdu la mémoire. Elle a vu ce scénario tellement de fois dans les films ! De la fiction à la réalité, il n'y a qu'un pas, un tout petit pas qui fait basculer une vie.

Marie lui prend la main.

— Nous allons sortir de l'abbaye par la petite porte de service, en espérant que personne ne nous verra. Mais j'ai une petite théorie là-dessus. J'ai bien observé le comportement des nonnes. Elles m'ont vue et adoptée. Elles ont trouvé frère Alain, ta sœur. Quel âge avaient-ils ? Alain, dix ans, tout au plus, moi cinq ans, Mélodie huit ans. En fait, les gens de ce siècle ne voient que les enfants de moins de dix ans. Pas les autres. Personne n'a vu les deux étrangers non plus. Donc, toi et ta mère, vous êtes invisibles. Frère Alain est le seul à pouvoir te voir, du moins t'entendre. Alors, il vaut mieux l'éviter.

Morgane se laisse guider. L'abbaye est plongée dans le silence. C'est l'heure de la sieste et des prières intimes, chaque none seule face au créateur. Le père Amaury est dans son antre, occupé à tenter de convaincre le chat de l'aider. Marie le sait et ça l'amuse. Au moins, tant qu'il s'occupe du pauvre animal, il ne fait de tort à personne. Elles se retrouvent dans la lumière, sur la colline. Morgane n'en revient pas. C'est bien celle de Saint Félix, elle reconnaît l'abbatiale qui ne peut être confondue avec aucune autre. Mais l'abbaye a l'air d'avoir été reconstruite pour un film, comme au temps des westerns quand on faisait les décors en carton-pâte. Pourtant, elle a eu tout le temps de tâter les murs. C'est du costaud, de la véritable pierre. Marie ne lui a pas menti. C'est alors qu'elle réalise toute la bizarrerie de la situation.

— Tu as raison. Mais c'est épouvantable ! C'est pire qu'un cauchemar ! Je me demande si je n'aurais pas préféré être chez les fous ?

— Ta sœur est vivante. C'est positif, non ? Mais il va falloir renvoyer ta mère chez vous.

— Parce que tu sais le faire ! s'insurge Morgane.

— Mais oui, je suis une gardienne mais aussi une passeuse du temps. A quoi cela servirait-il que je ne fasse que garder les portes si je ne peux pas renvoyer les gens chez eux ?

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait avec frère Alain ?

— C'était trop tard. Je suis arrivée trop longtemps après lui. J'avais une autre mission.

— Un sanglier sur le feu, c'est ça ? ricane morgane.

— Pardon ?

— Laisse tomber, soupire Morgane. J'ai bien peur que nous n'ayons pas le même humour.

Au loin, elle aperçoit une tête blonde.

— Mélodie ! hurle-t-elle.

La petite fille se retourne. Quelques minutes passent, étouffantes. Morgane se précipite sur elle, la serre fort en pleurant de joie.

— Mon amour, mon bébé, je t'aime. J'ai eu si peur. C'est moi, c'est Morgane.

La petite fille n'a pas l'air de comprendre. Elle regarde la jeune fille qui la tient serrée dans ses bras. Qui est-elle ? La chaleur de ses bras la réconforte. Morgane lui passe la main dans les cheveux. Ce geste réveille en l'enfant des souvenirs enfouis. Des gestes tant de fois répétés, des mots tant de fois murmurés à la place de sa mère. Morgane, sa grande sœur.

— Ramène-moi avec toi.

— Oh mon Dieu ! Mélodie ! Tu te souviens ?

Morgane la tâte comme pour être sûre que c'est bien elle. En fait, elle regarde si la petite n'est pas blessée.

— Tu as maigri. Depuis combien de jours n'as-tu pas mangé ?

— Je n'en sais rien, moi.

— C'est vrai. Tu as disparu hier. Cela ne fait qu'un seul jour.

— Attends, dit Marie d'un air ennuyé, depuis votre départ, une semaine s'est écoulée chez vous. C'est la panique totale, là-bas, vous faites la Une des journaux. Ils ont ratissé toute la Gardiole avec des chiens, des hélicoptères, et même ce petit avion qu'ils ont inventé récemment : le drone.

— Un drone ? Rien que pour nous ? Mazette ! Quel honneur ! dit Morgane en riant. Comment se fait-il que tu connaisses ce mot toi ? ajoute-t-elle stupéfaite.

— Je connais tout. N'oublie pas que j'ai visité le monde dans tous les sens du terme.

— Bah, c'est facile de faire la belle, alors. Mélodie, je te présente sœur Marie.

— Je la connais, répond la petite fille. Les autres aussi je les connais. Elles sont gentilles.

— Mais alors, pourquoi ne veux-tu pas rentrer ? Il gèle là-dehors. Tu vas attraper mal. Surtout habillée de cette façon. Qu'est-ce que c'est que ces oripeaux ?

Les sœurs ont changé la petite. Ses habits étaient couverts de boue, détrempés. Elles ont brûlé ces « horreurs » qu'elle portait pour lui mettre une robe de toile grossière, ample, couverte de ce qui pourrait être un tablier en tissu plus fin et une coiffe, genre de bonnet blanc attaché sous le cou. Morgane

ne fait pas de commentaire. S'occuper de tenue vestimentaire ne fait pas partie de la priorité du moment.

— On me donnera des antibiotiques, dit fièrement Mélodie, qui, pour une fois, n'a pas écorché le mot.

-Cela n'existe pas, ici, ma chérie. Nous sommes dans le passé.

— Chouette ! On va rencontrer Jésus, alors ?

— Non, on ne va pas rencontrer Jésus.

— Vous discuterez plus tard, les interrompt Marie. Il faut retourner auprès de votre mère.

— Maman est là ?

— Oui, elle est là, mais elle ne va pas bien.

— Comme d'habitude, fait remarquer Mélodie en haussant les épaules.

Morgane a un pincement au cœur. La petite a raison. Mais elle, Morgane, l'aînée, ne peut pas, ne veut pas l'admettre, refuse ce qui saute aux yeux à toute personne sensée.

— Ne dis pas ça.

— Dépêchons-nous, dit Marie. Nous devons la renvoyer chez vous.

— Moi, je reste, hein ? demande Mélodie. Oh ! Dites oui, dites oui !

— Oui, tu restes, nous avons besoin de moi.

— Besoin de moi ? Ça alors ! Quand je vais le dire aux copines !

L'abbaye commence à se réveiller. L'heure des vêpres arrive et Marie doit impérativement y assister.

Elles parviennent sans encombre à la chambre. Claudine dort toujours.

— Dépêchez-vous de l'embrasser, dit Marie. Vite.

— On ne peut pas la garder ? pleurniche Mélodie.

— Non, on ne peut pas. Retournez-vous.

— Pourquoi ?

— Pose pas de question ! dit Morgane. Fais-lui confiance.

Deux minutes plus tard, Claudine a disparu. Ses deux filles se trouvent orphelines, du moins pour un certain temps. Mais reverront-elles leur mère un jour ? C'est la question que se pose Morgane avec inquiétude. Si elles retournent trop tard dans leur temps, leur maman sera peut-être morte de vieillesse. Elle ne dit rien à sa sœur, la réconforte, lui ment effrontément sous le regard sévère de Marie.

— Nous parlerons toutes les deux ce soir, dit-elle. Tu as des choses à apprendre. Pour le moment, restez ici. Ne vous faites remarquer, je vais à la messe.

— Je veux retourner à la tombe !

— C'est hors de question pour le moment. Tu restes avec ta sœur. Tu me le promets, Mélodie ?

— Promis, dit la petite fille. A la vie, à la mort.

Puis, elle crache parterre pour entériner la promesse.

2

Monceau an 2500 après JC. Retour d'Alex et Emile après leur périple en 1362.

Alex et Emile ont retrouvé les mosaïques froides de la place de la fontaine aux nonnes. Le matin pointe son nez. Il s'est passé près de huit heures entre leur départ et leur retour. La ville s'éveille. Bientôt les camions de la sécurité et de l'hygiène vont faire leur ronde. Pas un papier, pas un seul objet abandonné ne doit joncher le sol quand les Monciliens reprendront leurs activités. Pour le moment, le silence leur semble étrange alors qu'ils ont vécu là toute leur vie. Après leur incursion dans le passé, ils se rendent compte à quel point cette ville est sinistre, dépossédée de la nature, artificielle.

— Filons d'ici, dit Emile. Si les cameras nous ont filmés, nous allons avoir des ennuis.

— Des ennuis, nous aurions pu en avoir pour revenir ! Je te signale que ta machine s'est trompée de deux siècles !! Te rends-tu compte ?

— Elle n'est pas au point, je l'admets. J'ai encore des réglages à faire. Ensuite, il va nous falloir retrouver la sœur de Mélodie, ce qui n'est pas gagné.

— Occupe-toi de ta machine. Moi, je prends en charge les recherches historiques. Après tout, la bibliothèque fourmille d'informations bien répertoriées. Comme je n'ai pas de mémoire en cours en ce moment, ça tombe bien. Je vais voir mon directeur de recherche, je lui dirai que je veux travailler sur le passé de la ville, en particulier l'époque qui nous intéresse. Il n'y verra pas d'inconvénient. Personne ne l'a jamais fait et il sait à quel point j'aime les challenges. Et si j'ai beaucoup de chance je pourrai accéder à la bibliothèque enfouie.

— Essaye de ne pas te faire prendre. J'ai besoin de toi.

— Je suis aussi archéologue, ne l'oublie pas. Après tout, j'ai bien droit à quelques écarts dans le protocole.

— Mouais, méfie-toi quand même.

— Toi-aussi. Si quelqu'un se rend compte de la teneur de nos travaux, ça va nous coûter cher à tous les deux.

— Et bien, nous perdrons notre accréditation de scientifiques et nous irons faire le ménage des rues. Il faut bien que quelqu'un le fasse, non ?

— Il y a bien assez de monde pour ça. D'ailleurs, il vaut mieux filer, l'équipe de nettoyage du matin arrive.

3

Alex quitte Emile et rejoint son appartement. Il habite à la périphérie de Monceau, un petit studio bien éclairé. Les couleurs vives des murs éblouissent, à peine a-t-on mis les pieds chez lui. C'est pour trancher avec la monotonie extérieure qu'il a peint ses murs de rouge, jaune, orange. Peu de meubles, à part un immense écran, de la dimension d'un mur, projetant en permanence des photos de paysages. Il s'en sert aussi pour travailler. Quelques coussins à même le sol, une table basse. Voilà tout ce qui constitue son univers. Sa minuscule cuisine ressemble un peu à une poubelle. Il ne fait jamais son ménage, ne fait la vaisselle que quand il n'a plus un seul couvert propre. Comme il n'invite jamais personne, il se fiche pas mal de ce qu'on pourrait penser de sa tanière. Pour lui, le seul intérêt et le seul endroit où il se sent vraiment chez lui, c'est la médiathèque. Il est rare qu'il ramène des documents à la maison, mais à présent, tout va changer. Il vaut mieux que ses recherches restent confidentielles. A la médiathèque, il y a toujours quelqu'un pour venir voir derrière ton dos ce que tu cherches. Ce n'est pas par malveillance mais par curiosité. Cela permet de recouper certaines informations. Archéologie, histoire, géographie, géologie, toutes ces matières sont regroupées sous une même discipline, mais certains chercheurs sont plus attirés par une matière spécifique que d'autres, et cela leur fait gagner du temps. Il faut dire, quand même, que la fainéantise est un peu à l'origine de ce comportement. Alex en a conscience. Il va devoir travailler dur et seul, ce qui veut dire emporter les documents à son appartement. Lorsqu'il referme la porte de chez lui, un courant d'air fait claquer la vitre mal fermée de sa fenêtre. Cet incident ne le perturbe pas plus que ça, mais il note quelque part dans son esprit que quelque chose cloche. Impossible qu'il y ait des courants d'air ! Tout a été prévu à la construction du bâtiment et c'est la première fois que ça arrive. Dès qu'il verra le gérant, il lui fera part de cette anomalie. Il note également un léger changement de température. Pourtant, le thermomètre affiche toujours la même : 23°, hiver comme été. Pourquoi ressent-il une fraîcheur inhabituelle ?

Il met un plaid sur ses épaules, mais le froid persiste. Dérouté, il prend un petit thermomètre portatif abandonné au fond d'un tiroir, qu'il avait acheté avant l'installation du thermomètre mural devenue une obligation par la loi dans chaque logement, et le pose près de lui sur le coussin. Au bout de quelques minutes, les degrés descendent jusqu'à 19°. Quatre degrés de moins. Il se déplace et se rapproche du thermomètre mural. Son petit thermomètre n'en démord pas : 19°. Alex le pose à quelques mètres de lui et attend. Lorsqu'il le récupère, il affiche 23°, puis redescend progressivement à 19°. Alex doit se rendre à l'évidence. C'est lui qui fait baisser la température. Peut-être une conséquence de leur voyage dans le temps ? Bizarre quand même. Seul Emile peut avoir une réponse à ce changement. Inutile de s'affoler pour pareille futilité, mais Alex n'aime pas avoir froid. 19°, c'est trop peu pour lui. Il laisse un message à Emile sur son téléphone et éteint son écran. Tous ces paysages magnifiques lui donnent le bourdon. Ils n'existent plus pour la plupart, et Alex se remémore la beauté de la vue du haut de l'abbaye au XIVième siècle. Voyager dans le temps, ce serait découvrir des beautés insoupçonnées, des animaux disparus, des civilisations qui n'existent plus que dans les chroniques de certains conteurs de rue. Alex n'a plus qu'une idée en tête : repartir dans le passé. Pour cela, il a du travail devant lui. Ce n'est pas en restant ici à ressasser des souvenirs qu'il va trouver le moyen de repartir. Emile compte sur lui pour l'itinéraire spatio-temporel. A l'ouverture de la médiathèque, Alex se précipite dans le bureau du chef des recherches et lui expose l'objet de sa visite.

— Vous me semblez bien excité, mon cher ami, lui dit le professeur Gaillard, un homme posé, peu enclin à satisfaire des projets mal préparés.

— Je voudrais travailler sur une époque de Monceau antérieure à la grande catastrophe.

— Beaucoup l'ont déjà fait. Vous avez des nouveautés ?

— J'ai bien étudié tous ces travaux, répond Alex qui connaît au moins ce sujet par cœur. Une époque n'a pas été explorée. C'est celle juste avant la Grande catastrophe. L'abbaye de Monceau était en ruine. Visiblement, cette époque n'a intéressé personne.

— Peut-être n'y avait-il rien à savoir ?

— Peut-être oui, peut-être non. J'aimerais en être certain.

— Votre professionnalisme vous honore. Bien que vous soyez rentré chez nous grâce à votre père, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de vous. Vous faites partie de nos meilleurs éléments. Mais je me demande… ce soudain intérêt pour cette époque ne cacherait-il pas quelque chose de personnel ?

Alex blêmit mais conserve son calme.

— Rien de personnel, non. Je me suis seulement rendu compte que cette époque était négligée. Mais si vous avez d'autres travaux à me confier, il n'y a aucun problème. C'est que je n'aime pas rester inactif.

— Je vous taquinais, dit le professeur. Faites les recherches comme bon vous semble. Je vous fais confiance. Mais tenez-moi au courant.

— Pas de problème, je vous remercie.

Alex quitte le bureau du professeur qui, à peine le jeune homme sorti, prend son téléphone :

— Le jeune Alex me semble bien intéressé par le début du vingt-unième siècle, dit-il à son interlocuteur. Surveillez-le de près. S'il découvre l'entrée de l'ancienne bibliothèque, prévenez-moi. Je ne suis pas persuadé qu'il m'en informe, et je le crois capable de la trouver.

— Personne n'y est jamais arrivé jusqu'à présent, répond son interlocuteur.

— Alex n'est pas « personne ». C'est Alex Boulay. Et croyez-moi, je sais de qui je parle.

4

Alex quitte le bureau de son chef un peu décontenancé. Le professeur lui cacherait-il quelque chose ? Et ce froid qui le suit sans relâche… Il y a de quoi s'inquiéter. Il tente de rappeler Emile, mais celui-ci ne répond pas. La médiathèque est déserte à cette heure. Beaucoup d'étudiants sont en cours. Il aperçoit Samira, seule devant son écran. Elle n'est qu'en deuxième année, mais son mémoire sur les civilisations antérieures à l'an Zéro a déjà fait du bruit. « Promise à un avenir brillant, la petite Samira », se dit Alex. Il a déjà travaillé avec elle. Son intuition sur l'histoire force au respect bien que beaucoup d'historiens l'accusent de tricherie. Des bruits courent qu'elle aurait trouvé des documents bien avant de vouloir se lancer dans un sujet qui rebutent beaucoup de chercheurs par la masse de travail qu'il demande. Alex est persuadé que ces bruits son infondés et que Samira a des dons de voyance. Il a souvent pensé à la présenter à Emile car, à elle seule, elle serait un sujet de recherche intéressant. L'université des Arts, (histoire des pays et des langues, écriture, archéologie), n'aime pas ce qui touche à de prétendus pouvoirs de l'homme, mais les scientifiques, eux, sont friands de tous les faits qui concernent le paranormal. Les investigations en ce sens sont encouragées, ce qui sépare les deux disciplines. L'une les approuve, l'autre les méprise. Alex et Emile ne devraient même pas être amis. C'est cette amitié qui le rend

suspicieux aux yeux de son supérieur. Samira, elle, n'est amie avec personne. Drôle de fille : de grands yeux noirs et un visage de madone du Moyen-Age à la peau brune, sauvage, discrète, toujours le sourire. Elle parle à tout le monde, et à personne en particulier. Alex a un faible pour elle. Elle l'a déjà aidé dans ses recherches, mais elle aide tout le monde. Il ne doit pas se faire d'illusion sur ce qu'elle peut avoir comme sentiment envers lui.

Les pas d'Alex résonnent dans la grande pièce grise silencieuse. D'après les architectes, le gris est propice au travail, à la réflexion. Mais Alex n'en est pas persuadé, il le trouve surtout favorable à la mélancolie. Samira l'entend arriver et se retourne. Ce n'est pas ce qu'attendait Alex comme réaction envers sa personne. Samira ouvre de grands yeux affolés. La peur se lit sur son visage. « Elle est terrorisée en me voyant » se dit-il avec tristesse. « Qu'est-ce qu'on a bien pu raconter comme ragots sur mon dos ? » La jeune fille repousse Alex en mettant ses deux mains face à lui.

— Dis-lui de s'en aller, vite !

Décontenancé, Alex ne comprend pas de quoi ni de qui elle parle.

— Je suis tout seul, dit-il bêtement.

— Non, tu n'es pas tout seul. Il y a un homme à côté de toi.

Le froid autour d'Alex s'intensifie puis disparaît. Il retrouve une température normale.

— Mais enfin, ce n'est pas possible ! s'insurge-t-il.

— Il est parti, répond la jeune fille. Il est parti parce que je l'ai vu.

Elle se rassoit, visiblement troublée.

— Veux-tu un verre d'eau ? lui propose le jeune homme.

— Laisse tomber le verre d'eau. Alex, quelqu'un te suit. Je ne sais pas d'où il vient, mais il te veut du mal.

D'abord ravi de savoir que Samira se souvient de son prénom, Alex sent l'inquiétude l'envahir.

— De quoi parles-tu ?

— De cet homme qui était près de toi. Tu ne le voyais pas ?

— Mais enfin ! Je suis tout seul ! Tu as eu une hallucination.

-Arrête, tu sais de quoi je parle. Tu devais le sentir près de toi.

— J'avais froid, avoue Alex, en lui racontant l'incident avec son thermomètre. A présent, ça va mieux. Qu'as-tu vu ?

— Un homme, la quarantaine environ, habillé bizarrement avec une espèce de … de robe, tu vois ? Il n'est pas de chez nous. Alex, qu'as-tu fait ? Quelle force as-tu attirée ici ?

— Je n'ai rien fait ! ment Alex atterré. Je n'ai attiré aucune force. Je n'y connais rien en magie.

— Je me doute bien que tu ne connais rien à la magie. Mais l'homme, à côté de toi, il s'y connaît, lui. Il est dangereux Alex.

La description faite par Samira lui rappelle le curé vu à l'abbaye. Mais il ne voit pas comment cet homme a pu traverser la porte du temps, à moins que la machine d'Emile l'ait emporté avec eux. Il ne manquerait plus ça ! Le pauvre homme doit être complètement paniqué. Samira dit qu'il est dangereux. Comment un curé du XIVème siècle pourrait-il être dangereux ? Ces gens-là étaient pour la plupart des incultes, surtout les curés de campagne. Ils avaient peur de la magie et encore plus des représailles de l'Eglise. Il n'en fallait pas beaucoup pour monter sur le bûcher. Il se souvient soudain des propos d'Emile. « Il y a un sorcier derrière tout ça, ou un scientifique ». Cette idée l'avait fait rire. Emile a toujours des théories fumeuses sur les évènements extravagants. Mais c'est Emile qui a construit le télétransporteur, Emile qui l'a conduit dans le passé même s'il s'est trompé de deux siècles. C'est lui le scientifique. Cette réflexion prend tout son sens avec la vision de Samira.

— A quoi penses-tu Alex ? Tu sais de qui je parle, n'est-ce pas ?

Alex détourne la conversation.

— Je me disais qu'il fallait que je te présente mon copain Emile. C'est un scientifique et je parie que ton cas peut l'intéresser.

— Tu me prends pour un animal de laboratoire ? s'indigne Samira vexée. Dis-donc, j'espérais un peu plus d'estime de ta part !

— Mais non ! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Emile te croira, et lui seul peut nous aider. Si celui auquel je pense est à l'origine de ta vision, tu es en danger toi-aussi.

— Que viens-tu chercher ici ? Des réponses à tes doutes ?

— Des informations. Je veux faire une thèse sur le début du vingt-unième siècle. Entre deux mille et deux mille vingt. Personne ne s'est jamais intéressé à cette époque. J'espère obtenir une chaire à l'université avec ça.

Samira sourit.

— En plus, tu me prends pour une imbécile. Va pour la thèse. Si tu dis que c'est pour ta chaire, allons-y pour la chaire. Mais je n'en crois pas un mot. Sur quelle partie du monde veux-tu travailler ?

— Sur Monceau. Enfin, sur l'abbaye à cette époque. Tu sais, l'ancienne abbaye ? Elle était construite sur le site de « la fontaine aux nonnes ».

— Si j'ai bien retenu mes leçons d'histoire, elle était en ruine à cette époque.

— Pas en ruine. Ça, c'est la version officielle. En réfaction. Des archéologues avaient remonté des pans de murs, retrouvé des tombes, des vestiges intéressants.

— Et comment sais-tu ça, toi ? ironise Samira. Tu as une boule de cristal ?

— Je te raconterai tout. Mais pas ici. Si tu veux m'aider dans mes recherches, j'en serai flatté. Mais tu dois avoir du travail personnel.

— Rien de personnel, non. Tu éveilles ma curiosité avec tes investigations. Je sais que tu ne fais jamais rien sans avoir une petite idée de ce que tu cherches.

— Toi-aussi. C'est toi qui as une réputation de tricheuse, pas moi. Tu sais ce que tout le monde dit. Mais je n'en croyais déjà pas un mot, à présent je sais que j'ai raison. Tu as des dons. Tu le sais et tu ne veux pas que ça se sache.

— Si nous nous mettions au travail ? répond Samira pour tout commentaire.

-Tu as raison. Quelles archives avons-nous de cette époque Peu de choses. C'est étrange, non ? Nous avons des documents beaucoup plus vieux, et de cette époque, presque rien.

— Les livres ont dû être détruits par la montée des eaux. Seuls ont été conservés ceux qui étaient déjà protégés : les plus anciens.

— Tu y crois à cette histoire d'entrée cachée sous la bibliothèque ? ajoute-t-elle.

— Pas vraiment. Il n'y a rien en dessous. Les archéologues ont déjà passé le site au scanner. L'ancienne bibliothèque a été entièrement détruite, à mon avis. Je parierais qu'ils ont tout transporté ailleurs. A l'époque, il y avait des météorologues, ils ont certainement prévu ce déluge qui s'est abattu sur la terre.

— J'en doute, répond Samira avec une moue de déni. Sinon, ils auraient eu le temps d'évacuer toute la zone côtière et nous savons que ce ne fut pas le cas car il y a eu des milliers de morts.

— Quand même ! Montpellier est en retrait, même si la mer est montée, elle n'a pas atteint la ville. Pour moi, ils ont eu le temps de mettre à l'abri une partie des livres avant les pluies. J'aurais bien une petite idée là-dessus…

— Mais je dois certainement me tromper, rajoute-t-il précipitamment. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps de rester. Je reviendrai demain. Je t'offre un café ?

— Au distributeur ?

— Non, au bistrot en ville. Je suis sûr que tu n'as pas pris ton petit déjeuner. Un café et des petites sucreries, ça te dit ?

-Pourquoi pas ? Je suis ici depuis trois heures. Allons prendre l'air.

Samira ferme le dossier sur lequel elle travaillait et suit son confrère.

Dehors, la lumière du soleil les fait cligner des yeux. Effectivement il fait tellement plus beau dehors que dans cette atmosphère artificielle de la bibliothèque !

— C'est pour m'offrir un café que tu m'as fait sortir ou par sécurité ?

Alex sourit.

— On ne peut rien te cacher. Il y a des caméras partout et sûrement des micros. Nos dirigeants souffrent de paranoïa aiguë. Je ne me fais pas d'illusion sur mon chef de projet. Depuis que je lui ai parlé de mes recherches, je te parie qu'il me fait surveiller. J'ai bien vu sa surprise bien qu'il n'en ait rien voulu laisser paraître. Il me prend pour un grand scientifique naïf.

Samira rit.

— De même pour moi. Pour lui, je suis une tricheuse et il ne fait aucun cas de ma personne. Mes recherches ne l'intéressent pas.

— Ne crois pas ça, tout les intéresse. Il n'y a que chez les scientifiques que c'est confidentiel. Ils déjouent tous les pièges.

Sur la place de la Comédie déambule une foule hétéroclite. Les magasins et les bistrots sont pris d'assaut à n'importe quelle heure de la journée et de la nuit. Les magasins restent ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les deux jeunes gens se trouvent une place tranquille au soleil.

— il y a des caméras, ici aussi, fait remarquer Samira.

— Mais pas de micros. On peut parler de tout à condition de rester discrets. Il n'y a peut-être pas de micros mais des oreilles.

— Alors, ton idée ? chuchote-t-elle.

— A ton avis ? Tu as étudié les monuments de la ville ? Moi oui. J'ai même fait une thèse là-dessus. Mais j'ai omis certaines indications. Personne n'y a vu que du feu.

— Donc tu es un tricheur ?

— Pas tout à fait. Le terme de « prudent » est plus approprié.

— Alors dis-moi ! Tu me fais languir.

— Le musée. Autrefois, c'était la faculté de médecine et ce depuis le début du Moyen-Age. Elle a été transformée dans les années 2300, approximativement. A côté, il y a la cathédrale à laquelle on n'a pas touché. J'ai trouvé des documents datant du XIXième siècle. De vieux bouquins avec des photos. Ils sont rangés dans la bibliothèque et personne ne s'y intéresse. Enfin, ils étaient rangés… car ils sont chez moi.

— Tu les as volés ! s'indigne Samira. Tu es dingue ! Tu peux te faire retirer ton agrément pour une folie pareille. Pire encore. Tu peux te retrouver à ramasser les poubelles.

— Je le sais. Mais ils n'étaient pas répertoriés. C'est incroyable, mais c'est ainsi. Chez moi, ils ne risquent rien. Je peux te les montrer. Mais d'abord, il vaut mieux contacter Emile.

Alex tente de joindre son ami, mais Emile a éteint sont téléphone.

— Attends… l'interrompt Samira. L'homme de tout à l'heure est toujours là. Il prend ses distances croyant passer inaperçu dans la foule. Mais je le vois. Il est stupide ou imbu de sa personne. Il doit se prendre pour un grand mage. Tu penses, une petite femme insignifiante comme moi ! Le voir ! Ça doit lui paraître impossible. Faisons semblant de rien.

Ils se lèvent, payent leurs consommations et prennent la direction de l'appartement d'Alex.

— Emile doit être à son laboratoire. Le téléphone ne passe pas là-bas.

5

Lorsqu'Alex introduit ses clés dans la serrure, il n'y a pas que le prêtre occupé à l'espionner. Celui-ci se tient à l'écart. S'introduire dans l'appartement d'Alex n'est pas une bonne idée. Dans cet espace confiné, la fille va le voir. Il enrage. Cependant, il préfère s'accrocher à la personne du jeune homme de peur de se perdre dans le temps. Il faut dire que sa technique n'est pas vraiment au point. Ce qu'il voudrait, c'est voler leur propre technique. La science a dû faire d'énormes progrès depuis le quatorzième siècle. S'il pouvait s'approprier les connaissances du futur, il pourrait exaucer son vœu : se rendre maître du temps. Pour le moment, rien ne lui semble facile. Il peut se déplacer, c'est déjà pas mal, et attirer des gens dans l'espace-temps. Le problème c'est qu'il les envoie n'importe où et ne les retrouve pas. S'il continue, il risque de se perdre lui-même. Si au moins le diable voulait l'aider ! Mais non, il se pavane dans ce chat qui ronronne sur ses livres ! Ces ronronnements lui mettent les nerfs à vif. Incapable de les interpréter, il est néanmoins persuadé que le mystère se trouve là. Pour le moment, il ne peut qu'attendre et suivre Alex.

L'autre espion est beaucoup plus dangereux pour les deux étudiants. Plus dangereux, plus invisible, car il se fond dans la foule : un spécialiste des filatures, doté de techniques plus au point que celles du mage. Lui, il n'a pas besoin de rentrer dans l'appartement pour tout voir et tout entendre.

Tandis que les deux hommes tentent chacun de passer inaperçu, Alex a déballé le livre et l'ouvre à la page marquée par un petit fil presque invisible.

— Comme ça, si quelqu'un s'introduit chez moi et tente de l'ouvrir, je le verrai.

— Pas la peine de rentrer chez toi. Tu sais bien qu'on peut t'espionner sans ouvrir la porte de ton appartement.

Alex éclate de rire.

— C'est là que la science intervient, ma belle ! Emile m'a bricolé un système qui empêche toute intrusion. Je t'ai déjà dit tout à l'heure que l'Académie des sciences était bien protégée. Les scientifiques le sont aussi. Si tu soupçonnais ce dont ils sont capables ! D'ailleurs, avant d'aller plus loin, je vais te raconter mes quarante-huit heures passées. Pour que tu comprennes l'enjeu de mes investigations !

Bien calée dans les coussins, Samira ouvre des yeux immenses. De temps en temps, elle émet quelques réticences, refuse l'inconcevable et pousse de petits cris stupéfaits. Alex jubile et finit par la convaincre en lui décrivant exactement le prêtre de l'abbaye.

— La prochaine fois, je viens avec vous, conclut-elle.

— Il n'en est pas question c'est trop dangereux, rétorque Alex en lui mettant le livre sous le nez.

Une feuille de papier s'en échappe.

— Voici les plans actuels du musée. Là, sur le livre, le plan de la faculté de médecine avant les travaux. Regarde bien. Rien ne te choque ?

— Non, je ne vois pas… Il manque des murs, mais c'est normal ils ont agrandi l'espace pour faire le musée.

— Rien d'autre ?

Samira essaye de s'imprégner de l'atmosphère antique du lieu. Près de cinq cents ans séparent les deux plans. Elle laisse son esprit flotter au-dessus de la vieille carte. Elle sent tellement de vibrations venues des âges lointains ! Cette carte est passée entre tant de mains que tous ces battements de cœurs font un concert dans sa tête. Il lui semble entendre une voix lui donner des instructions. Choquée, elle redescend dans le monde réel.

— Que s'est-il passé ? lui demande Alex anxieux.

Eludant la question elle dit :

— Il manque un étage. En dessous de la salle du musée qui était l'ancienne bibliothèque, il y a une pièce. Elle a été murée.

— Et voilà ! C'est là qu'il faut chercher. Je suis certain qu'elle est pleine de livres.

— Mais que cherches-tu au juste ? Je peux peut-être t'aider. On ne va pas s'amuser à casser des murs ! Personne ne te laissera faire.

— Tu as raison, soupire Alex. Je m'enthousiasme toujours pour des solutions utopiques. Nous ferions mieux d'aller voir Emile. Il ne répond pas au téléphone. Allons voir chez lui. S'il n'y est pas, c'est qu'il est à son labo. Impossible de le joindre là-bas. Il faudra attendre qu'il nous contacte.

6

Dans la rue, le père Amaury commence à s'intéresser à un homme muni d'un objet dont il ne comprend pas le but. Mais il est persuadé d'une chose : cet homme espionne les deux jeunes gens, et cet objet brillant doit servir à entendre leur conversation. Pire encore, allez savoir... Il lui faut cet outil. Comment voler un objet dans l'espace-temps et à quoi cela lui servirait-il ? Il lui faut l'homme aussi. Il s'approche de lui sachant que l'individu ne le voit pas. Mais comme pour Alex, un froid soudain envahit l'espion. Surpris, Eliot, le bras droit du directeur de l'université, sursaute. Il a l'impression d'être épié. Pourtant, il a beau regarder autour de lui, il ne voit qu'une foule vaquant à des occupations normales. Depuis le début, quelque chose lui dit, une intuition peut-être, que cette filature est dangereuse. Alex n'est pas le fils de n'importe qui. Et s'il était sous surveillance policière ? Son père est assez influant pour l'avoir demandée et obtenue. L'angoisse l'oppresse à tel point qu'il a l'impression que des bras s'enserrent autour de son cou. Une voix venue de nulle part lui dit :

— Suis-moi sans faire d'histoire.

La pression sur son cou se fait de plus en plus forte. Ce n'est plus l'angoisse qui l'étouffe, mais de vrais bras invisibles. L'angoisse laisse la place à la terreur. Il se trouve tiré en arrière sous l'œil des passants affolés qui ne voient qu'un homme seul pris de malaise. Il tente de résister, d'arracher de force les bras plus forts qu'un étau. Certains piétons s'approchent, s'inquiètent de son état :

— Monsieur, vous avez besoin d'aide ?

C'est sous leurs yeux incrédules qu'il disparaît définitivement.

Un attroupement s'est formé, on entend au loin la sirène de police. Tout le quartier est en effervescence.

Dans son appartement, Alex caresse les cheveux de Samira. La jeune fille le laisse faire. Il y a si longtemps qu'elle n'a pas éprouvé une telle envie d'amour ! Alex, du bout des doigts, dessine le contour de sa bouche, lorsque des cris et des coups sur la porte viennent briser l'ambiance.

Alex ouvre la porte à contrecœur. Un policier lui met sa plaque sous le nez.

— Vous n'avez rien vu de votre fenêtre ?

— Je vous demande pardon ?

Voyant leur air gêné, le policier comprend qu'il est mal venu et que le jeune couple face à lui avait autre chose à faire que de regarder par la fenêtre.

— Une agression a eu lieu en bas de votre immeuble. N'avez-vous rien entendu ? Un homme a été attaqué, puis a disparu. Attaqué est un bien grand mot. La foule n'a vu personne. Deux solutions : ils sont tous sous l'emprise d'une drogue ou il se passe des évènements bizarres dans votre quartier.

— Comment voulez-vous que je le sache ? rétorque Alex.

— Je ne sais pas moi. L'homme qui a été enlevé était chargé de vous surveiller. Vous pourriez être au courant de quelque chose.

— Surveillé ? Et pourquoi donc ?

— Il paraît que le directeur de l'université est très intéressé par vos recherches. J'aimerais bien savoir pourquoi.

— J'aimerais bien le savoir aussi ! s'exclame Alex avec indignation. Je travaille sur l'ancienne abbaye au vingt-unième siècle. Si le directeur a des choses à cacher, je n'y suis pour rien. Demandez-le-lui. Moi, je suis historien, pas espion. S'il ne voulait pas que j'enquête sur cette époque, il aurait dû me le dire.

— Bon, vous viendrez faire une déposition tous les deux. Comme témoins.

— Témoins de quoi ? Je vous le demande. Demandez plutôt à mon directeur. Son comportement est plutôt bizarre, non ? Me faire surveiller ? Il croit que je complote avec des extraterrestres ?

— Monsieur Boulay, que faisiez-vous hier soir avec Emile Lachaud ?

Décontenancé, Alex se trouble.

— Emile Lachaud ? C'est mon copain. C'est un scientifique.

— Un mathématicien, en effet. Vous avez besoin d'un mathématicien pour votre thèse ?

— Et pourquoi pas ? Je fais des recherches sur l'abbaye. Ses mensurations m'intéressent et je ne suis pas doué pour les calculs. Un mathématicien est susceptible de m'apporter son concours. Et puis, c'est mon ami. Il est interdit d'avoir des amis à présent ?

— Non, non. Simplement, le fait que vous vous promeniez cette nuit près de la fontaine des Nonnes avec lui nous laisse rêveurs…

— Et bien rêvez ! Quel rapport y a-t-il avec l'enlèvement de ce type ?

— Aucun. C'était juste une question.

— Si vous vous intéressez à l'histoire, je peux vous prêter des livres. J'ai écrit plusieurs thèses.

— Pourquoi pas ? Je reviendrai vous voir.

Le policier prend congé tout en jetant un regard inquisiteur sur les vieux papiers étalés sur le sol.

Alex et Samira se retrouvent seuls, mais la magie de l'amour est passée.

Alex prend sa main et lui dit :

— Je t'ai entraînée dans une aventure dangereuse. Je suis désolée. Tu devrais partir et me laisser seul. Te rends-tu compte de ce qui s'est passé ? C'est le prêtre Amaury qui a enlevé notre espion. Va savoir où il l'a conduit ? Chez lui, au XIVème siècle ou à n'importe quelle époque, pour s'en débarrasser. Si c'est vraiment un sorcier, de quoi est-il capable encore ? Je parie qu'il n'a pas été entraîné avec nous par la machine d'Emile. Il nous a suivis. Tu imagines ça ? Il nous a suivis ! Nous devons retourner dans le passé pour ramener la petite Mélodie. Mais pas seulement. Il faut l'empêcher de nuire.

— Et alors ? Je peux vous aider. Tu sais que je vois des choses. Mais tu ne sais pas tout. J'aide les âmes perdues à trouver leur chemin après la mort.

— Oh non ! Samira ! Ne me dis pas que tu crois à ces idioties ?

— Si, répond-elle vexée. Tu pourrais avoir un peu de respect pour les gens différents de toi.

Alex réalise qu'il lui a fait de la peine et la prend dans ses bras. Samira résiste, puis s'abandonne. Cela fait si longtemps qu'elle a envie de cet homme à peine sorti de l'adolescence qu'elle observe discrètement dans la bibliothèque depuis des mois. Sans compter toutes les fois où elle a travaillé avec lui : une torture. Combien de fois l'a-t-elle vu partir tenant par la main une nouvelle conquête ? Les filles de l'université sont dingues de lui et le lui font voir. Mais son lot à elle, c'est toujours faire semblant, toujours ravaler ses envies, tandis qu'il frôle sa main, la regarde de ses yeux passionnés par l'histoire, par leurs découvertes ! Comme s'il ne la voyait pas. Des yeux qui lui parlent, aujourd'hui, d'amour.

Loin de toute l'agitation de la rue, sachant qu'ils sont peut-être épiés par des regards invisibles, obturateurs de caméras, yeux de mages ou de flics, ils s'abandonnent à leurs ébats amoureux. Le tapis du salon est doux sous leur peau ; sur l'écran allumé défilent des photos de paysages, et des musiques envoûtantes emplissent l'espace restreint du studio. C'est le plus beau voyage qu'ils aient fait de toute leur vie. D'habitude, Alex n'amène pas ses conquêtes chez lui.

7

De son côté, Emile n'a pas attendu de passer par son appartement pour cogiter. Il n'a qu'une idée en tête : son télétransporteur. Les calculs sont à refaire. L'équation qu'il a découverte possède des lacunes et pas des moindres. Deux siècles d'écart c'est énorme. Il doit d'abord changer l'ensemble des valeurs de l'inconnue pour rétablir une solution acceptable. A quelques mois près serait satisfaisant. S'il arrive à cibler l'écart avant de l'utiliser, ils pourront jouer avec les jours. Parce qu'ils doivent tomber pile sur le jour et l'heure où Mélodie s'est perdue. Depuis qu'il est revenu, c'est à dire à peine vingt-quatre heures, il noircit son écran de calculs, lance des recherches, désespère souvent, trouve des détails de temps en temps qui lui redonnent espoir. Mais le temps presse. Alex ne peut pas l'aider. La petite fille a parlé de 2007. Si c'est son année de naissance, il faut chercher en 2015. Avril 2015. Il reprend ses calculs dans ce sens. Si seulement il avait un médium à sa disposition ! Désespéré, il se replonge pour l'énième fois dans ses savants calculs. Ils lui semblent exacts pourtant. Aucune faille dans son raisonnement. A force de réfléchir, une évidence lui saute aux yeux : la machine ne s'est pas trompée pour rentrer chez eux. En admettant qu'ils aient mis deux ou trois heures à dormir sur le carrelage de la place avant de retrouver leurs esprits, elle les a ramenés à l'heure même où ils sont partis. Il en déduit que ses calculs sont exacts. Quelqu'un a dévié leur trajet dans le temps. Quelqu'un qui devait absolument les faire venir au quatorzième siècle et pas au douzième comme l'avait demandé Alex. Qui ? La sœur qui les vus dans l'église ? Qui est-elle ? A quoi joue-t-elle ? Ou le prêtre ? Emile est persuadé depuis le début qu'un sorcier s'est immiscé dans leur histoire. Il doit retrouver Alex de toute urgence. Celui-ci va lui rire au nez. Il va bien falloir qu'il le persuade car le temps passe et Mélodie s'enfonce de plus en plus dans l'oubli.

Il range son ordinateur, met des verrous à toutes ses recherches bien que ce ne soit pas nécessaire. Les scientifiques ne s'espionnent pas entre eux, bien au contraire. Chacun protège les travaux de l'autre. Cette attitude vient du fait que dans le passé des découvertes sont tombées entre des mains sans scrupules et ont conduit le monde au bord du chaos. Hors de question que cela recommence. Mais Emile a peur à présent d'une chose : qu'un scientifique du passé traverse une porte du temps ! Que sait-on du vingtième et du vingt-unième siècle ? Rien. C'est à cette époque que tout a basculé. Ce n'est pas pour rien que les documents y afférant ont été détruits ou cachés dans un endroit improbable. Pour le bien de l'humanité, du moins ce qu'il en reste.

8

Emile quitte l'université. La lumière du soleil l'éblouit. « A force de vivre sous terre, je vais finir par devenir une taupe et perdre la vue » se dit-il avec ironie. A ce moment-là, son téléphone se met à sonner lui déversant tous les messages laissés par Alex. Il s'apprête à le rappeler lorsqu'il entend sa voix le héler. Il se retourne, voit son ami tenant une jeune fille par la main. « Il n'a pas perdu de temps, lui, se dit-il » avec un peu d'amertume.

Alex paraît surexcité.

— Je te cherche depuis ce matin. Il s'est passé des choses invraisemblables.

— Tu pourrais au moins me présenter la demoiselle.

— Excuse-moi, je suis tellement énervé ! Je te présente Samira Kievkoski, mon amie. Elle étudie avec moi. Nous avons vécu des évènements insensés.

— Bon, allons boire un coup, je meurs de soif et de faim, et vous me raconterez tout ça. J'ai des choses à te dire aussi. Est-ce que Samira ?

— Tu peux lui faire confiance.

Après leurs échanges mutuels, Emile conclut :

— Je le savais ! C'est ce prêtre le sorcier ! Je pensais à la nonne, mais non. Pourtant, je suis persuadé qu'elle fait partie du jeu.

— Tu parles d'un jeu ! Il faut retourner là-bas au plus vite. Ce type a amené l'espion du directeur de l'université, je pourrais dire que c'est bien fait pour lui. Mais cet homme faisait son boulot.

— Nous ne savons pas la date exacte de la disparition de Mélodie. Comment allons-nous faire ?

— Tu dis que c'est avril 2015 ?

— C'est ma conclusion, mais je peux me tromper. Je me suis basé sur l'idée que 2007 est la date de naissance de la petite. Allons en avril 2015, nous aurons des renseignements de toute façon. On doit la chercher partout.

Un instant de silence s'établit. Samira dit :

— Je peux peut-être vous aider. J'ai vu le sorcier. Je viens avec vous.

Emile s'apprête à refuser sa collaboration mais, malgré le danger, il sait qu'elle peut leur être utile. Après tout, si elle veut venir avec eux, elle est majeure et elle sait à quoi elle peut s'attendre.

— Bon. Voilà mon plan : près de la fontaine aux nonnes, il y a une petite rue très peu fréquentée et sans caméra. Nous n'allons pas disparaître en pleine journée sur la place la plus animée de la ville ! D'autant plus que les évènements survenus devant chez toi ont déjà dû faire le tour de Monceau.

La petite rue est déserte. Emile a soudain une idée :

— A toi, Samira. Fais ton choix. Le jour et l'heure.

Alex le regarde, étonné.

— Elle est un vrai médium cette fille, lui dit Emile pour tout commentaire. Quand nous reviendrons, j'aimerais bien faire quelques expériences…

— Il te faudra d'abord mon autorisation, répond Samira en les prenant par la main. En route.

9

Abbaye Saint Félix de Monceau : retour en 2015 Disparition de Mélodie

Léa arpente les flancs de la colline. Il se pourrait que Mélodie soit tombée, se soit fracassé la tête sur un caillou et soit incapable de répondre à ses appels. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Heureusement qu'elles avaient prévu de manger sur place. Ce n'est pas parce qu'elle a faim, car une boule douloureuse dans l'estomac l'empêcherait d'avaler quoi que ce soit. Mais au moins, il leur reste quelques heures pour retrouver la petite fille. Ensuite, elle préfère ne pas y penser. Elle se persuade qu'elles vont la trouver. Peut-être la gamine a-t-elle voulu faire une mauvaise blague ? Elle hurle : Mélodie ! A ce moment-là, venant de derrière son dos, des bruits de froissement d'herbes sèches la font sursauter. Elle se retourne assez vite pour voir s'enfuir deux garçons d'à peu près leur âge.

— Heps, vous deux ! Attendez-moi !

Elle se met à leur poursuite, gagne de la distance, mais les voit disparaître derrière une haie de chênes verts.

— Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Avez-vous vu une petite fille ?

Alex et Emile se sont fait repérer. Comment aborder les filles sans les effrayer ? Etonnés que la jeune fille ait pu les voir, ils cherchent à se dissimuler. Seule, Samira passe inaperçue. Dans leur affolement, ils laissent tomber le télétransporteur. Trop tard pour le récupérer, Léa s'en est emparée. Par la même occasion, elle perd la possibilité de les voir. Le télétransporteur entre les mains, elle a l'air perdu. Les trois voyageurs du futur sont pris de panique. L'abbaye est en ruine, Mélodie n'est pas là, elle a déjà disparu. Ils ont l'impression de vivre un cauchemar. En peu de temps, une foule envahit la colline. Prisonniers du temps, les trois jeunes gens n'ont plus aucun moyen de rentrer chez eux. Comment la récupérer ?

— Attendons de voir ce qu'ils font, dit Alex. Ce sont vraisemblablement des policiers. Regardez, là, l'homme qui se dispute avec l'un d'eux. C'est l'archéologue qui retape l'abbaye. C'est lui qu'il faudrait contacter. Au moins, on entend leur conversation.

— On entend, mais on ne comprend pas.

— Si, je comprends. C'est du français archaïque.

— Que dit-il ?

— Tais-toi, laisse-moi écouter. Il dit qu'il y a peut-être des grottes sur la colline et le policier ne le croit pas. Il voudrait aussi savoir quand il pourra reprendre les travaux. Oh là là ! Ce n'est pas la peine de se disputer pour ça ! S'il savait ce qu'elle est devenue son abbaye !

Les trois jeunes gens assistent impuissants aux recherches. Pourtant, eux savent où se trouve Mélodie.

— Cherchons cette tombe. C'est peut-être de là que tout est parti.

— Incroyable ! Dire qu'ici se trouve Monceau, notre ville. Et l'abbaye a bien changé depuis le XIVème siècle. La nature est impitoyable.

— La tombe doit se trouver à plus de cent mètres d'ici, fait remarquer Alex. C'était beaucoup moins caillouteux quand nous sommes venus, et moins envahi par les ronces. On voit bien que c'est inhabité à présent. Comment trouver une tombe là-dedans ? C'est inextricable.

— A quoi ressemble-t-elle cette tombe ? demande Samira.

Depuis, le début, elle garde un mutisme inquiet. La fille ne l'a pas vue, elle. Rien n'a de sens. Aucun fil conducteur dans cette affaire. Comme si le monde était devenu fou.

— Je crois que ce sorcier fait des dégâts irréparables, finit-elle par déclarer. Il sème la panique dans le temps. Si personne ne l'arrête, que va-t-il se passer ? Il doit y avoir plus puissant que lui, tout de même !

— La force pourrait venir de l'union, dit Emile. Mais l'union de qui ?

La nuit est tombée depuis longtemps. Que pouvait-il rester de ce petit bout de sépulture dont seule une pierre plate dressée en montrait l'endroit ? Peut-être une croix qui avait pu être cassée, ou avoir été emportée ailleurs par des promeneurs. Peut-être trônait-elle tel un trophée sur les murs d'une maison ? Alex et Samira ont appris que, pendant des siècles, les chrétiens mettaient chez eux une croix pour rappeler la mort du Christ. Il se pourrait que celle-ci ait disparu depuis des lustres et que la plaque tombale soit décomposée par les intempéries ou qu'elle ait servi à d'autres constructions. Qui pourrait reconnaître parmi des cailloux éparpillés les vestiges d'une pierre tombale ? Sur la petite tombe, les ronces ont dû pousser. Pourtant, celui qui est enterré là-dessous pourrait bien être le nœud de cette affaire… Les trois

visiteurs du futur rentrent dans l'abbatiale pour essayer de trouver un peu de chaleur et se réfugient dans la cabane à outils. Ils n'ont que leur téléphone comme moyen de communication avec l'extérieur. Des téléphones inutiles, bien entendu.

— Que je suis bête ! s'écrie Emile alors que ses deux amis commençaient à s'endormir dans les bras l'un de l'autre.

— Hum…

— Je peux communiquer avec le télétransporteur. Il est relié à mon téléphone. Essayons toujours.

— Tu parles ! Les réseaux sont différents.

— Peut-être… mais nos moyens de communication sont beaucoup plus performants. On ne sait jamais. Je tente le tout pour le tout.

C'est ainsi que Léa, assise sur son lit, intercepte la communication, laquelle s'interrompt quelques minutes plus tard.

— C'est fichu, dit Emile. Mon téléphone est déchargé. Nous risquons de rester coincés ici éternellement.

— Si c'était pour me dire ça que tu m'as réveillé, ce n'était pas la peine, répond Alex.

— On va dormir ici. Demain, on y verra plus clair, dit Emile.

— C'est ça… Si le jour se lève.

Chapitre IV

« Chaque pierre tombale couvre une histoire universelle. »
de Heinrich Heine

1

Eliot Massini, enquêteur au service du directeur d'université, se retrouve entravé, les mains liées dans le dos, un bâillon sur la bouche, une sorte de chiffon fétide au point de lui donner la nausée. Jeté comme un vulgaire paquet dans un coin sombre, il ne sait pas où il en est, ni où il est. Que s'est-il passé ? Quelqu'un d'invisible l'a étranglé sur une place envahie de monde sans que quiconque soit venu à son secours, et il se réveille dans une pièce sordide, froide, empestant la mort. Dire qu'il est terrifié est un doux euphémisme. Il n'y a pas de mot pour rendre compte de son état d'esprit. Jamais, même dans ses pires cauchemars, il aurait pu imaginer qu'un tel endroit existât. Dans une ville propre, dont chaque recoin est inspecté par une caméra, il n'y a pas autant de saleté. Il y a peu de temps, toutes les maisons ont été répertoriées, inspectées et les appartements jugés insalubres ont été rasés. Insalubre ? Jamais Eliot n'aurait pu imaginer ce qu'était vraiment l'insalubrité avant d'atterrir dans cet endroit improbable. Le sol en terre est détrempé, souillé par ses propres déjections et d'autres antiques saletés indéfinissables qui l'ont transformé en une sorte de purin dont même les porcs ne voudraient pas. Il baigne dans son urine. Autour de lui, il n'aperçoit, dans la pénombre, que des étagères croulant sous des pots et des marmites, une odeur de crasse froide et de feu à peine éteint. Un homme s'active en faisant la conversation à un chat.

— Regarde, Homère, il s'est même oublié sur lui ! Pas bien courageux les hommes du futur. Qu'est-ce que je vais en faire ? Il ne comprend même pas notre langue. C'est ça qu'on appelle « un scientifique » ? Pour le moment, je le garde. Je vais lui donner une tisane pour dormir. On ne sait jamais. Après, je l'enverrai au bûcher si je ne trouve pas d'utilité à le garder. Tu pourrais m'aider un peu.

— Miauou… répond Homère, alias Belzébuth, le diable, le démon, Satan, en se léchant les pattes avec circonspection.

Puis il fait sa toilette, se lave derrière les oreilles, s'étire, s'allonge sur la table. Pour lui, l'heure est au repas. Il n'y a plus aucune souris dans l'antre de son maître, il a fallu qu'il étende son territoire. Homère est infidèle. Il vient se frotter au malheureux prisonnier, quémande quelques caresses qu'il

n'obtient pas. Lassé de rester enfermé pour rien, il s'échappe par un trou du mur dont il est seul à connaître la sortie. Le père Amaury est excédé. Il commence à se poser sérieusement des questions sur ce chat. Démoniaque ? Il a l'air de tout sauf d'un démon ou il cache bien son jeu. Il n'a pas d'autre solution que d'attendre le bon vouloir de l'ange déchu. Sa potion est terminée. Il enlève le bâillon du prisonnier qui n'a même pas la force de crier. Ses dents sont serrées, sa mâchoire contractée par la peur. Amaury ne parvient pas à faire couler la potion dans sa bouche. Fou de rage, il donne un coup de poing sur la tête d'Eliot qui s'écroule sur le sol couvert d'excréments.

— Te voilà tranquille pour un moment, dit le Père.

Puis, il lui remet le bâillon et s'en va répandre sa malveillance en d'autres lieux.

2

Sur le massif de La Gardiole, une semaine s'est écoulée depuis la disparition des jeunes filles, d'Albin, du père et de la mère de Mélodie. Cela fait trop de disparitions pour un endroit réputé tranquille. Le commandant Faberguès, harcelé par sa hiérarchie et les médias, a bien été obligé de composer avec l'archéologue de l'abbaye. Les gendarmes ont fouillé la garrigue dans ses moindres recoins, mettant à mal, par la même occasion, un réseau de prostitution sévissant dans toute la Gardiole. Les médias se sont emparés de cette affaire, ils ont déjà un os à ronger et le désagrègent mieux qu'un chien. Les prostituées disséminées aux croisements des moindres petits chemins et sur le bord de la Nationale 112, ont toutes été arrêtées et confiées à un foyer géré par une association de défense des droits de la femme sous l'égide de la Police Nationale et créée pour les besoins du moment. Faux papiers ou pas de papier du tout, ne parlant pas le français ou si mal qu'il était impossible de comprendre, la plupart était africaine. La police a donc fait venir des traducteurs de plusieurs dialectes pour réaliser finalement que beaucoup d'entre elles parlaient l'anglais. Appels aux ambassades, recherche des familles restées sur le territoire, tout fut mis en œuvre pour savoir d'où elles venaient, pourquoi et surtout par qui elles avaient été contactées. Pour les habitants des villages alentours, c'est déjà un grand pas de fait. Depuis le temps que des pétitions circulaient et restaient lettre morte, abandonnées sur des bureaux de l'administration comme de vulgaires bouts de papiers, les associations locales ont enfin gain de cause. Mais l'affaire « Saint Félix » comme la nomment les médias nationaux et internationaux, a remplacé l'affaire

des prostituées. Les associations de sauvegarde du patrimoine se sont jointes aux gendarmes pour que les sites naturels ne soient pas saccagés.

Ce matin-là, sur le massif, un cordon d'interdiction de circuler a été placé. A force de chercher, les chiens ont débusqué quelque chose dont le commandant se serait bien passé : une ancienne tombe dont aucune mention n'a été faite dans les documents de l'histoire de l'abbaye. Rien ne distinguait ce petit coin de garrigue d'un autre. Mais un des animaux s'est mis à pleurer et à gratter comme si sa vie dépendait de ce petit buisson de chêne vert. Monsieur Luc Reitourtet, l'archéologue, a le privilège de sortir du trou des restes d'os humains : un squelette de bébé presque entier. Ce n'est pas le fait de trouver un squelette d'enfant qui fait la singularité de cette tombe, mais qu'elle soit à l'écart, ce qui pourrait amener deux raisonnements contradictoires : la tombe est à l'écart car il s'agit d'un enfant important ; la tombe est à l'écart car on a voulu la cacher.

— Si c'était un enfant important, dit l'archéologue aux journalistes, la tombe serait beaucoup plus belle, on y aurait mis des objets de culte. Alors qu'ici, rien, aucun objet, juste un corps enterré avec le minimum de respect. Je pencherais pour la seconde hypothèse : cet enfant dérangeait encore plus que les autres dont nous avons retrouvé les sépultures autour de l'abbaye.

— Allez-vous l'autopsier ?

— Je laisse le soin à l'équipe de la gendarmerie de le faire.

— Croyez-vous qu'ils vont s'en préoccuper ? demande un journaliste. C'est un investissement coûteux…

— Je crois qu'ils n'ont pas le choix, avoue monsieur Reitourtet avec un sourire. Un cadavre trouvé lors d'une affaire d'enlèvement ne peut pas être négligé. C'est « une pièce à conviction ». Enfin, c'est le mot qu'on emploie dans la police, mais vous savez, moi, ce n'est pas mon domaine. Demandez-le donc au commandant. Le voici.

— Commandant ? Avez-vous quelque chose à rajouter ?

La meute de journalistes abandonne l'archéologue bien aise de pouvoir retourner à ses occupations.

— Nous allons suivre la procédure habituelle, grogne le commandant énervé. Nous tiendrons une conférence de presse ce soir.

Les journalistes vont se retirer lorsque des cris retentissent du côté de la tombe. Evidemment, plus personne ne veut quitter les lieux sans savoir ce qui se passe. A-t-on trouvé des indices sur les enlèvements ?

Les mains dans la terre, Reitourtet laisse couler des larmes d'émotion. Il suffisait de gratter un peu sous la petite tombe, pour qu'une découverte peu extraordinaire se transforme en rêve, celui de tout archéologue, celui pour

lequel il s'est engagé dans cette aventure, un rêve de gamin peut-être… En chaque archéologue dort un enfant aux yeux émerveillés, penché sur un livre d'histoire en images.

— Faites attention ! crie-il aux membres de la section scientifiques de la gendarmerie. J'ai besoin de professionnels, pas de sauvages.

Aucun d'eux ne relève l'insulte à peine déguisée. Depuis le début de la découverture du corps de l'enfant, ils ont du mal à faire leur boulot convenablement. L'archéologue, habillé d'une combinaison blanche empruntée à l'un des gendarmes, gratte la tombe comme s'il était chez lui. Pour eux, c'est une scène de crime, si crime il y a eu… parce que ce pauvre petit squelette ne doit pas dater d'hier. Les scientifiques savent bien qu'ils font là du travail d'archéologue, pas d'investigateur de gendarmerie ni de police, mais ils n'ont pas le choix. Sans ces disparitions, ils ne seraient pas là.

Reitourtet, exalté, rajoute à l'attention du commandant :

— Il y a autre chose là-dessous. Une autre tombe. C'est elle qui a été cachée bien avant la mort du bébé, cela ne fait aucun doute. Il y a une pierre tombale en dessous, j'en mettrais ma main à couper.

— Pourquoi ? répond le major en faisant de grands moulinets avec les bras. Regardez : la garrigue n'est qu'un énorme caillou. Dessus, dessous, vous voyez bien. Il y en a partout !

— Cet enfant n'a pas été enterré ici par hasard ! s'exclame l'archéologue. Celui qui l'a mis à cet endroit connaissait l'existence de l'ancienne tombe. Mais cela ne date pas d'hier. La végétation a eu le temps de repousser depuis.

— Elle peut avoir repoussé en peu de temps. Vingt ans, et un site est complètement bouleversé. Nous allons faire autopsier le bébé. S'il s'agit d'un crime récent resté impuni, nous le saurons. Dès que nos chercheurs auront des informations pour vous, nous vous les ferons passer. En attendant, empêchez vos ouvriers de creuser.

Les empêcher de creuser alors qu'ils sont sur des charbons ardents ? Reitourtet sent la moutarde lui monter au nez. On voit bien que ce flic n'a aucune idée de ce qui peut se cacher en dessous ! Si le corps de l'enfant date du temps de l'abbaye, c'est à dire, mis en concordance avec les événements historiques, le XIVème siècle environ, le reste doit être beaucoup plus vieux et pourrait éclairer une partie de l'histoire obscure du massif. Des pans entiers de l'histoire du haut Moyen-Age demeurent inconnus. Après tout, Luc se dit que les gendarmes sont équipés de moyens modernes et que, pour une fois, c'est peut-être une chance d'avoir affaire à eux. D'autant plus que les crédits pour

les fouilles archéologiques du site se rétrécissent comme peau de chagrin. Alors il se calme et accepte le marché.

— Une partie de l'équipe scientifique va rester ici et continuer à dégager les lieux, rajoute le commandant.

— Et nos enfants ? hurle une voix derrière eux.

— Qui vous a laissé passer ? s'indigne le gendarme.

— C'est moi, commandant, c'est la mère de Léa. Je n'ai pas pu l'en empêcher.

— Qui se trouve là ?

La mère de Léa s'époumone. Personne ne veut lui dire ce qu'on a trouvé dans la tombe. Pas de nouvelles de sa fille. Elle devient hystérique, s'approche du petit trou d'où les restes du bébé ont été extraits.

— Votre fille n'est pas là. dit le commandant. Vous voyez bien la grandeur du trou. Il s'agit d'une vieille tombe de bébé. Cela n'a rien à voir avec notre affaire.

— Vous faites de l'archéologie maintenant chez les flics ? lui hurle-t-elle au visage. Vous n'avez pas autre chose à foutre ? C'est plus marrant de parler histoire aux informations que de personnes disparues, hein ? C'est ça ? Trouvez ma fille et les autres ! Bandes d'abrutis, d'incompétents !

— Madame, je vous en prie, calmez-vous.

La mère de Léa s'assoit sur le bord de la tombe et se met à pleurer.

— Appelez un médecin et son mari. Elle ne peut pas rester là. Madame, je vous assure que nous faisons tout ce que nous pouvons pour retrouver les personnes disparues.

— Vous avez vu mes filles ? interroge une voix dans leur dos.

Claudine est là, hagarde, l'air perdu. Après une semaine de recherches infructueuses, les personnes présentes la voient arriver on ne sait d'où comme si elle venait juste de disparaître. Les chiens tournent autour d'elle en gémissant. Elle tient des propos incohérents, tremble de froid bien que le soleil brille et que la température soit montée de plusieurs degrés depuis la semaine précédente. Elle est toute mouillée alors qu'il n'a pas plu depuis plusieurs jours.

— Il faut une ambulance, dit le commandant. Conduisez-la à l'hôpital, et je veux deux gendarmes devant sa porte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Qu'on m'appelle dès qu'il sera possible de l'interroger.

Peu à peu, le calme reprend dans les collines. La section scientifique de gendarmerie est au travail tandis que l'archéologue et ses collaborateurs venus en renfort rongent leur frein en attendant de pouvoir prendre le relais.

Qu'y a-t-il sous la tombe de l'enfant ? Cette question les taraude, ils trépignent d'impatience en donnant chacun son hypothèse. Des hypothèses

qui n'ont sûrement rien à voir avec une réalité qu'ils sont loin de pouvoir imaginer. C'est le privilège qu'ils ont acquis en devenant archéologues : faire courir leur imagination, puis, un beau jour, après des semaines, des mois, voire des années, trouver le petit détail qui manquait au puzzle. Puis, tout s'enchaîne, s'emboîte, l'histoire apparaît, étonnante souvent, mettant parfois à mal des hypothèses obsolètes.

3

— Vous travaillez ici depuis longtemps ? demande le lieutenant Yves Dulieu à Luc.

— Depuis près de quarante ans. Au début, il n'y avait que l'abbatiale. Ensuite, nous avons mis au jour tout ce que vous voyez autour.

— Chapeau. Un travail de fourmis. Je serais inapte à travailler sur une affaire pendant autant d'années. Cela m'aurait plu d'être archéologue, mais je n'ai pas cette patience.

— La plupart du temps, nous ne trouvons que des os. Je serais incapable de sortir un corps en décomposition sans me trouver mal. Voilà la différence.

— Moi, ma spécialité, ce sont les insectes méditerranéens, dit Yves fièrement. Mais j'ai étudié la faune et la flore en général. Ce qui est intéressant, dans les tombes, c'est de trouver des restes d'insectes et de plantes.

— Quel diplôme avez-vous ?

— Un doctorat en botanique.

— Ben mon vieux, vous êtes une tronche ! Moi, j'ai l'air d'un con à côté de vous !

— Si j'ai bien compris, vous êtes un autodidacte ? Alors, chapeau, monsieur l'archéologue. J'ai une admiration sans borne par celui qui se forme tout seul. D'après ce que j'ai entendu dire, vous êtes une référence dans le département.

Pendant qu'ils papotent comme deux amis de longue date, le trou s'agrandit, lentement mais sûrement. Luc jette un œil envieux aux petits morceaux de bois rescapés du temps. Cet enfant a quand même été enterré dans un cercueil. L'enterrement a été fait dans les règles. Une petite croix de bronze, quelques bouts de bois pourris, et même quelques minuscules débris végétaux qu'une jeune femme recueille avec des pinces. Peut-être les restes d'un bouquet de fleurs ? Luc Reitourtet pense qu'elle pourrait même y trouver un cheveu… Il admire le travail des scientifiques et finalement, prend plaisir à les regarder travailler. A l'aide d'une petite brosse, Sandra, la jeune femme,

nettoie le fond du caveau. Elle met les restes de terre dans un sac, le referme et l'étiquette.

Puis, le moment tant attendu arrive enfin. Il faudrait creuser cinquante centimètres de terre, ce qui n'est pas une mince affaire compte tenu de la configuration du sol. La terre est dure et tassée. Mais ce qu'avait prévu Luc Reitourtet s'avère exact. Les ongles de la jeune femme crissent sur ce qui pourrait être une pierre plate.

Le chien pleure toujours. Drôle d'animal en vérité. Il sait repérer un corps même s'il n'en reste que quelques morceaux.

— La paix, Fémur, lui dit Yves Dulieu. La paix, on a compris.

— Vous l'avez appelé Fémur ? s'étonne l'archéologue.

— Pas moi. Les dresseurs de chiens n'ont pas beaucoup d'imagination. Celui-ci se nomme Fémur, je vous laisse imaginer le nom des autres chiens de la meute.

— Au lieu de parler, venez nous aider ! s'indigne Sandra. Enfilez ces gants monsieur Reitourtet. Il faut dégager tout autour. La pierre semble grande.

Ils ne sont que quatre : l'archéologue, plus très jeune, Yves, Sandra Bétancourt jeune chimiste, et Nicole Teyssères, docteur en médecine légale, la cinquantaine bien avancée.

— Nous ferions mieux de demander de l'aide à mes collaborateurs fait remarquer Luc, ils sont là-bas à attendre comme des malheureux. Ils ont le droit d'être présents, eux aussi.

Après accord du commandant qu'il fallut appeler au téléphone, les archéologues sur la touche enfilent des combinaisons et mettent des gants. Ils sont à présent sept à dégager le passage. Il leur faut deux bonnes heures pour enlever toute la terre sur et autour de la pierre.

— Elle fait au moins deux mètres de long ! s'exclame Nicole.

Elle a les joues rouges et halète, mais pour rien au monde elle n'aurait accepté de rester à regarder sans rien faire.

— Vous avez des outils ? demande Yves.

— Une barre à mines. Ça vous va ?

Il est près de quinze heures. Le soleil se fait un malin plaisir à darder des rayons brûlant dans un ciel sans nuage. Seul Luc a un bob sur la tête et, malgré ce, transpire à grosses gouttes. Les bouteilles en plastiques remplies d'eau passent de l'un à l'autre.

— Allons-y, dit Didier Exposito, le plus jeune.

Plutôt gringalet, il n'est pas taillé pour faire des travaux de maçonnerie. Ses cheveux longs ramenés en queue de cheval et sa barbe, le font ressembler plus à un hippie des années soixante-dix qu'à un étudiant du vingt et unième

siècle. Il est en stage de licence en archéologie et se demande quel génie l'aime autant pour l'avoir invité à participer à ces fouilles ! Le rêve de tout étudiant.

Il leur fallut une heure supplémentaire pour soulever la pierre à l'aide de la barre à mines. Posée sur le bord, elle semble encore plus grande. Luc la mesure : deux mètres.

— Vous avez l'œil Nicole.

Nicole rougit. Elle est rondelette, « bien en chair » aurait-on dit à une certaine époque où les dames bien enveloppées étaient à la mode, cheveux bruns coupés au carré, habillée d'un jogging bleu et d'un tee-shirt blanc, aux couleurs de la gendarmerie. Enfin, ils furent aux couleurs de la gendarmerie car pour le moment, ses vêlements sont marrons des pieds à la tête.

— Il faudrait peut-être attendre demain, fait remarquer Yves. Il se fait tard. Le temps de sécuriser la zone…

Des cris de protestation ne le laissent pas finir sa phrase.

— On continue, ordonne Luc. Le soleil se couche à dix-neuf heures. Ça nous laisse quatre heures de travail, assez pour voir ce qu'il y a là-dedans. Maintenant, si l'un de vous est trop fatigué, il peut rentrer chez lui.

Seul le silence lui répond. Après quelques secondes, il lance des ordres sans qu'aucun des scientifiques ne proteste.

— On va enlever la terre, d'abord avec la petite pelle, ensuite à la brosse.

Au bout d'une quinzaine de minutes, la tombe est nettoyée, mais ils ne trouvent aucun reste de bois faisant penser qu'il ait pu y avoir un cercueil. De la terre, toujours de la terre. La déception se lit sur leur visage.

— On insiste, dit Luc.

Ils se relaient pour creuser. L'enthousiasme semble être retombé comme un soufflet froid. Soudain, Didier pour un cri.

— Un morceau d'os…

Avec d'infinies précautions, il sort ce qui pourrait ressembler à un tibia.

En l'espace de quelques minutes, le petit chantier est devenu une vraie fourmilière. Chacun assume son rôle. Les petits sacs sont remplis de diverses trouvailles qui pourraient être des fibres de tissu, des restes de plantes, un objet rouillé ressemblant à une serpette.

— Il y avait des druides dans cette partie du Languedoc ? demande Yves à Luc.

— Allez savoir… En tout cas, il y a des dolmens et des menhirs un peu partout sur le Larzac. Il y a un dolmen à Frontignan aussi, et j'ai entendu parler d'un Gromlech par un féru de la Gardiole, un passionné, un amoureux fou du

massif, Alain Sopmac. Je ne suis pas spécialiste de cette époque. Il semblerait qu'il y ait sur le site de l'abbaye des zones telluriques dont l'une se situerait à gauche de l'entrée… On dit même que les Celtes se sont établis dans la région bien avant l'arrivée des Romains.

— Beaucoup de documents en attestent, rajoute Didier Exposito d'ordinaire peu enclin à parler. Les Celtes seraient arrivés vers le troisième siècle avant J.C. l'histoire de la tribu des Volques Arécomiques se perd dans les brumes de l'histoire. Ils auraient soutenu Hannibal contre Rome. Ils se sont mêlés à la population locale et leur territoire s'étendait sur l'Hérault et le Gard…

— Alors, messieurs-dames, vous avez devant vous les restes d'un druide ou d'une druidesse.

— Qu'est-ce qui vous y fait penser ?

— Ces restes de plantes. Ma tête à couper que c'est du gui.

— Il y a du gui dans la garrigue ? Il n'y a pourtant pas de chêne, sauf le chêne kermès, et c'est le gui qui pousse sur les chênes qui était précieux pour les druides.

C'est Yves qui répond :

— Le gui méditerranéen préfère les conifères, c'est vrai, mais l'autre chêne pousse dans les hauts cantons. J'imagine que, s'il y a des dolmens et des menhirs dans le secteur et même un Cromlech, il y a eu des druides et des échanges entre eux. Ce squelette que nous avons sous les yeux est un druide. La serpette, le gui font partie de leurs attributs. Quant à cette grosse pierre qui servait de « couvercle » si on peut s'exprimer ainsi, c'est la table d'un dolmen.

— Ce ne sont que des suppositions, dit Luc sceptique.

— C'est pourtant une éventualité à étudier. J'ai prélevé des fragments qui pourraient être du tissu.

La sonnerie du téléphone met un terme à la discussion enflammée.

— C'est le commandant dit Nicole. Il nous demande de sécuriser le site pour qu'il n'y ait pas d'accident et de rentrer avec ce que nous avons trouvé. Il envoie des gendarmes pour la nuit.

— Nous devons refermer la tombe avant tout, dit Luc. Au cas où des vandales viendraient pendant la nuit. Nous allons remettre la pierre tombale.

— Vous êtes malade ? proteste Nicole trop fatiguée pour recommencer l'opération en sens inverse. C'est hors de question. J'ai le dos en compote, je suis médecin légiste moi, pas terrassier.

Sandra ne se sent pas non plus le courage de les aider, mais elle estime que Luc a raison. Il reste trop de choses à étudier dans la tombe pour qu'ils puissent hasarder de la laisser ouverte, même si des gendarmes sont là pour la nuit. Et, en imaginant que l'un d'eux ait la curiosité de voir ce qui est

devenu « une grande découverte archéologique » rendant les médias fous de curiosité, il pourrait laisser des empreintes, abîmer des indices. Sans compter les paparazzis devenus complètement forcenés depuis qu'une exposition a fait un tabac avec leurs photos qui se vendent à prix d'or ! Il ne s'agit pas d'un personnage célèbre, mais le jeu en vaut la chandelle : être le premier à prendre en photo ce qu'il y a au fond de ce trou. D'autant plus que la gendarmerie va les abandonner sur leur faim. Interdiction formelle de laisser passer une seule information. A la conférence de presse du soir, il ne sera pas fait mention de ce qu'ils ont trouvé dans la tombe. Elle les imagine bien venir en force la nuit malgré la présence de quelques gendarmes. La garrigue pourrait devenir un champ de bataille détruisant à jamais des traces d'une importance capitale.

Ils remettent dons la pierre à sa place et repartent vers leur voiture.

— Zut ! s'énerve Yves. J'ai laissé ma montre sur le site. Je vais la chercher.

— On vous attend, mais dépêchez-vous ! dit Luc excédé.

Une heure après, il n'est toujours pas revenu. Ils l'appellent sans succès. Près de la tombe, il n'y a plus personne et la montre a disparu.

A présent, l'affaire est montée d'un cran : on a enlevé un scientifique de la gendarmerie nationale. Cela devient une affaire d'état. La gendarmerie est en ébullition. Le ministre de l'intérieur est attendu dans la soirée. Quant aux six « rescapés », ils sont mis sous haute protection policière comme témoins capitaux.

4

Dans sa chambre d'hôpital, Claudine est sous perfusion et bourrée de calmants. Régine Vallon a refusé de retourner chez elle. Elle préfère rester auprès de la maman de Morgane au cas où elle se réveillerait et oserait lui avouer des choses qu'elle ne dirait pas à la police. Devant la porte, deux gendarmes sont assis et veillent à leur sécurité. Régine n'en peut plus. Elle pense aux quatre filles disparues, au frère de Laurie, un garçon gentil qui n'a jamais fait parler de lui, et Paul Libat, chef de chantier dans une grosse entreprise de Montpellier, un homme au-dessus de tout soupçon. Quelle relation pourrait-il y avoir entre eux ? Paul à la tête d'un réseau de pédophiles ? Impossible. Bien que cette idée traverse l'esprit de Régine de temps en temps. Mais elle préfère la récuser. On n'accuse pas sans preuve. C'est bien suffisant avec la police qui a émis sur son compte des suppositions monstrueuses ! Pauvre Paul. Si ça se trouve, il est parti au secours des enfants et est déjà mort depuis plusieurs jours.

Complètement épuisée, Régine s'endort sur le fauteuil près du lit. Il lui faut quelques minutes avant de réaliser que Claudine est réveillée.

— Où je suis ? demande Claudine d'une voix faible.

— A l'hôpital. On vous a trouvée en train d'errer sur le massif de la Gardiole. Que s'est-il passé ? Où sont les enfants ?

— Je ne sais pas. J'étais dans la cabane avec Morgane. Il y avait de la musique, comme à la messe. Ça m'a rappelé mon enfance quand mes parents m'obligeaient à y aller. La seule chose que j'aimais, c'étaient les orgues.

— Vous avez entendu des orgues ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Désespérée, Régine se dit que la pauvre femme a vraiment perdu la tête. « Elle n'était déjà pas bien dans ses baskets, la voilà complètement larguée », pense-t-elle. A quoi bon attendre quelque chose de positif de sa part ?

— J'ai vu Mélodie, rajoute Claudine, avec la sœur.

Régine comprend « avec sa sœur » et soupire. « Il n'y a rien à tirer de la mémoire de cette femme. Elle débloque complètement ».

A ce moment-là, une infirmière entre dans la chambre.

— Elle vient de se réveiller. Rien à en tirer. Je sais que les gendarmes attendent pour avoir sa déposition, ils vont être servis. Voulez-vous appeler les deux cerbères en fraction devant la porte ?

Régine a les yeux rouges, les traits tirés, et des poches noires sous les paupières.

— Vous devriez vous soigner, vous aussi, lui dit l'infirmière. Vous êtes passablement épuisée. Je m'occupe d'elle, puis de vous. Les deux cerbères, comme vous dites, peuvent attendre.

L'infirmière remet une poche de glucose, redresse Claudine en tapotant le coussin et propose des anxiolytiques à Régine qui refuse catégoriquement. Le monitoring est bon, le pouls régulier. L'infirmière quitte la chambre et l'un des gendarmes la remplace. Mais comme Régine, il n'obtient rien de plus de la pauvre femme complètement perturbée. Ses propos sont décousus. Elle prétend que ses filles sont réunies et sont tombées sous la coupe d'une nonne qui l'a endormie. Ensuite, le trou noir.

— Reposez-vous, lui dit le gendarme.

Puis s'adressant à Régine :

— Puis-je vous parler quelques instants à l'extérieur ?

Régine le suit, ferme doucement la porte en constatant que Claudine s'est déjà rendormie.

— Votre mari va venir vous chercher, madame Vallon. Que pensez-vous de tout ceci ? Vous n'avez rien reçu de la part d'éventuel maître-chanteur ? Des demandes de rançon ou autre ? Il faut nous le dire, vous savez. Ce genre d'individu exige toujours qu'on ne prévienne pas la police, mais vous savez, cela finit toujours mal. Alors, si vous avez reçu des menaces il faut nous le dire.

— Rien, silence radio, répond Régine effondrée. Pas nous, en tout cas. Il faudrait demander aux parents de Laura et Albin. Mais ça m'étonnerait. Ils nous en auraient parlé.

— Nous allons vous convoquer tous les quatre à la gendarmerie. En ce moment, nous nous penchons sur tous les réseaux pédophiles. Monsieur Libat vous a toujours paru, comment dire… normal ?

— Paul ? Mais bien entendu. S'il y avait eu quoi que ce soit de suspect, ma fille nous en aurait parlé.

— Votre mari se présente aux élections des conseillers généraux. Il n'a pas reçu de menaces ?

— Mais non ! Jamais de la vie !

— Il peut ne pas vous en avoir parlé ?

Régine perd pieds. La fatigue, l'angoisse, le désespoir et maintenant des accusations contre Paul et son mari ! Jusqu'où ce cauchemar va-t-il aller ? Le gendarme poursuit, indifférent à son l'état.

— Monsieur Bastide est au chômage et sa femme sans emploi. C'est facile de tomber dans un engrenage criminel quand on a des dettes. Ils ont monté un dossier de surendettement…

— Vous êtes des charognards ! hurle Régine en donnant un coup de poing dans la vitre de la chambre. Maintenant vous allez vous en prendre aux pauvres ? Parce que vous n'êtes pas foutus de faire votre boulot ? Ça suffit vos insinuations ! Je vais prévenir la presse, prendre un avocat. Vous allez le faire votre boulot, croyez-moi !

Se rendant compte qu'il a outrepassé ses fonctions, le gendarme se radoucit.

— Ne vous mettez pas dans cet état. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Sur ces entrefaites, attiré par les cris, le médecin se mêle de la partie.

— Je vous interdis de venir harceler les malades dans mon établissement. Je vais en référer au préfet. Madame, calmez-vous. Allez vous reposer dans la chambre. Vous n'êtes pas en état d'être interrogée. Et vous, rajoute-t-il à l'encontre du gendarme, ça va vous coûter cher. Faites-moi confiance.

5

Lorsque les trois amis du futur se réveillent d'une nuit courte et agitée, ils sont toujours dans l'abbatiale, à la même époque. Rien n'a bougé. La matinée est froide et humide, quelques perles de rosée pendent aux rares touffes d'herbe.

— Je donnerais n'importe quoi pour un café, soupire Samira les yeux encore pleins de sommeil.

Alex la regarde avec amour. Aucune peur ne la trahit. Cette fille est incroyable.

— Nous n'allons pas tarder à avoir de la visite, ajoute-t-elle, comme si elle s'attendait à des mondanités dans ce trou perdu.

Elle n'a pas fini sa phrase que des cris retentissement de l'extérieur.

— Au secours ! Il y a quelqu'un ?

La voix est chargée de panique. L'appel recommence. « Au secours ! »

— Il faut y aller. C'est un homme et il a peur.

— Justement, les hommes sont dangereux quand ils ont peur, fait remarquer Alex.

— Bon, restez-là si vous avez la trouille. Moi, j'y vais.

Joignant le geste à la parole, elle ouvre la porte et sort.

— Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Nous sommes des amis.

Alex et Emile sont bien obligés de la suivre. La voix les conduit jusqu'à la tombe sur laquelle Mélodie attend depuis des jours. Ils pensent la retrouver, ne comprennent plus rien. Le temps est devenu fou.

Effectivement, l'homme est près de la tombe, mais de tombe, il n'y en a pas. C'est la garrigue à perte de vue.

— Nous sommes le jour où Mélodie a disparu. Normal qu'il n'y ait pas de tombe, fait remarquer Alex. Nous allons tous devenir fous.

Il s'approche d'un jeune homme, une trentaine d'années, pas plus. Grand, mince, les cheveux bruns coupés courts, il porte un pantalon trop long pendant sur ses chaussures pleines de boue. Son visage juvénile aux traits rudes, témoigne d'années de vie difficile. Visiblement, d'après ses vêtements, il est de la même époque que les trois filles et Mélodie.

— Qui êtes-vous ? demande Emile.

— Qui je suis ? Qui je suis ? Yves Dulieu. Et vous ? Vous ressemblez aux types décrits par la petite Vallon. Où est-elle ? Et les autres ? Où est la tombe ? Et le druide ?

Ses questions affluent en trombe de mots. Ils giclent en pluie et tournent à l'orage. La colère l'habite tout entier. Maintenant qu'il n'est plus seul, il veut conjurer sa peur, ne pas la montrer, en tout cas. Son instinct de scientifique reprend le dessus.

— Si on s'asseyait ? propose Samira d'une voix douce. Je vois que vous avez une montre. Ça tombe bien, nous n'avons pas l'heure.

Yves examine l'environnement. Si ses souvenirs sont exacts, il se trouve au même endroit que la veille au soir, mis à part que la tombe a disparu et que le secteur est entouré des cordons jaunes placés au moment de la disparition des jeunes filles. C'est impossible. Une semaine s'est écoulée entre les deux. Il se souvient être retourné chercher sa montre, l'avoir mise à son poignet, puis plus rien. A ce moment-là, Il était près de dix-huit heures et à présent, c'est le matin. Sa montre s'est arrêtée. Il est sûr d'avoir récemment changé la pile pourtant. 18 heures, vendredi 16 avril 2015. Non, il n'est pas devenu fou. La montre est là pour prouver sa lucidité. Il la tend à la jeune fille qui se présente tout en l'observant avec étonnement :

— Je suis Samira et voilà Alex et Emile. Votre montre indique que nous sommes le vendredi 16 avril 2015 à 18h. Mais il n'est pas dix-huit heures et nous ne sommes pas le vendredi 16 avril mais le mardi 13.

— Elle s'est arrêtée quand je l'ai mise à mon poignet, hier soir.

Soudain, il reprend ses esprits et s'énerve :

— Que se passe-t-il ici ? Je suis un botaniste de la police scientifique, pas un demeuré. Allez-vous m'expliquer à la fin ? A quoi joue-t-on ?

— On ne joue pas lui assure Emile. Le mieux, c'est de raconter ce qu'on sait et d'où on vient.

Yves acquiesce et commence son histoire, remontant jusqu'au jour de la disparition des jeunes filles, ajoutant qu'après elles et le frère de Laurie, le père de Mélodie avait aussi disparu. Puis, plus tard, Morgane et sa mère. Sa mère revenue comme par enchantement au bout d'une semaine. Il pense que son histoire va faire rire les trois jeunes qui ne le croiront pas. Mais leur propre version est encore plus inconcevable. Yves a du mal à suivre les péripéties de leur aventure. En fait, il n'en croit pas un mot.

— Vous charriez, les mecs. Vous croyez pouvoir me faire avaler ça ? Je suis un scientifique, moi, pas un charlot. Il y a des limites à tout ! On nous a fait le coup au ciné je ne sais combien de fois : les Visiteurs, Retour vers le futur, La porte des étoiles, et j'en passe. Vous regardez trop la télé.

— Ah oui ? Comment expliquez-vous que vous vous retrouviez une semaine avant le jour indiqué par votre montre ? Vous nous avez raconté les fouilles qui ont eu lieu ici. Quelles fouilles ? Vous voyez une tombe ouverte ici ?

Tout est calme. Où sont vos amis ? Les gendarmes censés venir défendre un site qui n'existe pas ? Vous imaginez-vous que nous allons vous croire, nous aussi ? Je suis un mathématicien et un technicien hors pair, sans vouloir me vanter. Voulez-vous un exemple ?

Emile se tait soudain et roule des yeux effarés.

— Mais je parle le français ! Quel est ce prodige ?

— Prodige ? Vous avez raison, quel prodige ! Un Français qui parle français, je n'en reviens pas ! ironise Yves.

— Arrêtons de nous chamailler, s'irrite Alex. Répondez à notre question : où elle est cette tombe ?

— Je ne sais pas. Elle n'est plus là, balbutie Yves désorienté.

— Quelle explication donnez-vous à ce prodige-là ?

— Aucune, avoue Yves. Aucune… Je n'y comprends rien.

— Nous non plus, rajoute Alex. Il se passe des évènements invraisemblables, dangereux même.

— Avez-vous une idée de l'endroit exact où elle se trouve ? demande Samira. Dans tout ce fouillis de végétation, comment savoir ?

Yves se tait, regarde l'abbatiale, tente de se repérer. Il n'était pas sur place quand le chien a flairé le corps dans la tombe. Mais ensuite ? Se souvenir, localiser le chantier. Près de lui, certainement. Il a pris sa montre et n'a pas fait beaucoup de pas avant que sa vie ne bascule dans la folie. Il observe le sol.

-Elle devrait être là, dit-il en montrant un buisson, situé un mètre plus loin.

Emile l'empêche d'avancer.

— Nous y allons tous ensemble. Tous les quatre.

— A quoi penses-tu ? s'inquiète Alex.

— Si nous devons disparaître, c'est tous ensemble. Si vous n'avez pas la trouille, allons-y.

Yves en est au point où toute réflexion scientifique devient stérile, inutile. Qu'y a-t-il au-delà de la science ? Il va peut-être le savoir… La curiosité devient plus forte que la peur. A-t-il seulement le choix ?

— Allons-y, répète Emile excédé par son hésitation.

Tout en se tenant les mains, ils se mettent en cercle autour du buisson, les pieds rapprochés le plus près possible du petit chêne.

Cinq minutes plus tard, un camion et des voitures de la gendarmerie arrivent sur le site silencieux, qu'aucun être humain n'a foulé depuis la veille.

— Faîtes sortir les chiens, dit le commandant Faberguès.

Au-dessus d'eux, un hélicoptère sillonne les collines.

Il est près de dix heures lorsque des cris lui parviennent du cordon de sécurité délimitant l'espace interdit aux badauds.

— Mon commandant, crache une voix dans son téléphone, c'est la famille, je ne comprends rien à leur histoire.

— Ce n'est pas trop tôt ! Faites-les venir.

De loin, il voit la jeune Morgane, la sœur de la gamine disparue, peut-être aussi sa mère, et d'autres personnes. Mais le père n'est pas là. Pourtant, il l'a vu la veille, après la perquisition de la chambre de l'enfant. Il va falloir qu'on lui donne des explications sérieuses, sinon, il met tout le monde en examen…

Chapitre V

« Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou, par un autre tour de folie, de n'être pas fou. »
Blaise Pascal

1

Saint Félix de Monceau, an 1362

Pendant trois jours, Morgane et Mélodie ne sont sorties de la chambre de Marie qu'à la nuit. Pour les nonnes de l'abbaye, Mélodie a disparu. Elles l'ont cherchée partout. L'inquiétude s'est installée parmi les résidantes de cette abbaye d'ordinaire tranquillisée par son éloignement des cités comme Montpellier ou Frontignan. Du haut des collines, on peut apercevoir la mer et se tenir au fait des invasions qui mettent souvent le littoral à feu et à sang. Quant au père Amaury, la disparition de la petite fille lui importe peu, au contraire, il s'en réjouit. Si cette gamine est tombée dans un ravin ou dévorée par des bêtes sauvages, c'est une bonne aubaine. Bon débarras ! La voir fouiner autour de la tombe du bébé le rendait fou de rage. Ce n'était pas lui qui l'avait attirée ici, elle y était venue seule et cela l'inquiétait. Pendant que les sœurs professes s'alarment à son sujet, il peut vaquer à ses occupations sans qu'elles soient toujours sur son chemin. Il a dit quelques messes supplémentaires, et les nonnes passent leur journée à chercher l'enfant dans la garrigue ou à prier pour elle. Pendant ce temps, elles ne se sont pas aperçues de ses absences répétées car, pour tenter de voler des connaissances qui pourraient lui être utiles, il a kidnappé un scientifique du futur. Un futur si lointain que le père Amaury pense pouvoir utiliser des savoirs infinis pour accomplir son œuvre : devenir le maître de la terre, la posséder, et défier Dieu. Tous ces trous dans le temps n'ont qu'un but : s'approprier une planète avec un passé, un avenir. S'amuser avec les hommes comme avec des pions. Le présent « n'est » pas. C'est un moment qui disparaît aussi vite qu'il est venu. Soit le temps est passé, soit il est à venir. « Il n'y a que les hommes assez bêtes pour croire que le présent existe ! »se dit-il en ricanant. Fort de son pouvoir, il va pulvériser la petite nonne, cette sœur Marie dont on ne connaît pas l'origine, suspecte à ses yeux ! Cette conviction d'être le plus puissant magicien au monde, le rend encore plus fou. Il est parvenu à faire boire son breuvage mortel à sœur Madeleine dont la santé décline inexorablement. Pour le moment, la mère professe s'interroge sur le bien-fondé

de faire venir l'évêque pour l'exorciser. Si le Malin l'habite, seul un exorcisme peut la guérie. D'un autre côté, la venue de l'évêque à l'abbaye risque d'attirer l'attention sur leurs pratiques peu conformes à la religion, c'est le moins qu'on puisse dire, et les conduire droit au bûcher. Personne ne sait à l'évêché que ces relations interdites entre les hommes et les femmes ont repris depuis trente ans. En ce qui la concerne, elle n'a jamais dévié de ses convictions : pas d'homme dans sa vie. Sa virginité peut être prouvée devant un tribunal de l'inquisition. Mais elle a laissé faire. On ne peut pas lui reprocher d'avoir ouvert la voie au péché, non ; de ne pas y avoir mis un terme, oui. Que pouvait-elle faire pour ramener ces brebis perdues sur le droit chemin ? Sans compter que plusieurs nonnes ont été violées et elle aurait dû en référer à sa hiérarchie. Ce faisant, elle aurait condamné les autres au bûcher. Le 4 juin 1332, Luc de Vissec, évêque de Maguelone à cette époque-là, avait fait porter au monastère une ordonnance visant à remettre dans « le droit chemin » les moniales. A partir de ce moment-là, ces pratiques illicites étaient censées avoir disparu et l'Inquisition s'est radicalisée. Des bûchers sont élevés un peu partout sur ce territoire autrefois ouvert à toutes les religions. Depuis la disparition des derniers Cathares et l'intégration du Languedoc au royaume de France il y a près de cent ans, la mort de Jacques de Morlay grand maître de l'Ordre du Temple le 18 mars 1314 à Paris[3], la population vit dans la crainte de la répression de l'église de Rome. Les anciennes religions ont été reléguées au domaine des légendes permettant au peuple de les perpétrer le soir à la veillée en toute impunité. Elle pense s'ouvrir de ses préoccupations au père Amaury avant d'engager des démarches irréversibles. Il est toujours de bon conseil. C'est un homme d'église peu causant, toujours en prières, elle a une entière confiance en son jugement. Il vient d'une famille honorable, fortunée, il a fait don de tous ses biens à l'abbaye. Que demander de plus comme gage de grandeur d'âme ? Heureusement que la Demeure Episcopale de Gigean est dans un tel état de délabrement que l'évêque a préféré s'installer à Maguelone, loin de l'abbaye de Saint Félix.

Lorsque le Père Amaury quitte son hôte forcé, il croise sœur Marie et l'apostrophe :

— Bonjour, ma sœur. Je vous trouve fatiguée, ces jours-ci. J'espère qu'il n'y a pas d'épidémie en préparation chez nous. Sœur Madeleine est très mal en point. Je la soigne comme je peux. Mais elle ne veut pas s'accrocher à

[3] D'après de récentes découvertes dans la bibliothèque du Vatican, la mort de Jacques de Molay ne serait pas imputable au pape, mais à Philippe le Bel lui-même pour des raisons financières…

la vie malgré les potions que je lui prépare. Vous devriez lui parler. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, sachez que je suis là.

— Je vous remercie, mon père, je vais bien.

— Tant mieux, ma sœur, tant mieux. Quand vous entendrai-je en confession ?

— Bientôt, mon père, soyez-en sûr.

Sur ces mots, elle fait le signe de la croix et se retire. Comme si elle ne savait pas d'où vient le mal de sœur Madeleine ! La prend-il pour une sotte ? Si le père Amaury est si inquiet, se dit-elle, peut-être a-t-il quelque chose à se reprocher ? De fil en aiguille, un schéma maléfique se fraye un chemin dans son esprit : le père Amaury amant de sœur Madeleine, père de l'enfant mort. Mort de mort naturelle ou assassiné ? Sœur Marie doit en avoir le cœur net. Parler avec Madeleine au plus vite. Mais avant tout, sécuriser la présence de Morgane et Mélodie.

Tout est calme à cette heure de la journée. La chaleur commence à se faire sentir. C'est un mois d'avril plus chaud que d'habitude. De la mer, monte une brume envahissant les collines au fur et à mesure de l'avancée de la journée. Le vent souffle du sud et apporte avec lui des embruns qui ne tarderont pas à rafraîchir l'atmosphère. On dirait des fantômes errant sur la végétation. Au loin, la montagne solitaire[4] descendant vers la mer et Frontignan ont disparu dans le gris. Seul, au-dessus de l'abbaye, le ciel demeure bleu. Il est près de quatorze heures, les nonnes vont se retirer dans leur chambre jusqu'aux vêpres. C'est le moment où tout peut arriver sans que quiconque en soit informé. Marie rejoint sa chambre.

— Je n'en peux plus, lui dit Morgane, je vais devenir folle si je ne sors pas d'ici. Mélodie aussi. J'ai suivi ton enseignement pendant des jours, enfermée dans ce réduit qui, soit-dit en passant, ressemble plutôt à un placard qu'à une chambre. Et encore… je connais des placards plus sympathiques.

— Cela tombe bien. J'ai un plan.

— Un plan ? Pour moi aussi ? demande Mélodie.

— Pour toi aussi.

— On ne mêle pas Mélodie à tes projets !

— A nos projets, rectifie Marie. Je ne vois pas le moyen de faire autrement. Il y a urgence. Le père Amaury va voir sœur Madeleine. Il en a pour au moins une heure. Je l'ai déjà espionné, je le sais. Nous serons tranquilles au moins pendant ce laps de temps. Mélodie va aller chez lui. Il a un repaire caché près du presbytère. Son chat a trouvé une sortie, mais sûrement pas

[4] Mont Saint Clair.

assez large pour Mélodie. Elle va passer par le presbytère et tenter d'en trouver l'entrée.

— Génial ! s'écrie la petite fille.

— Hors de question ! s'insurge Morgane.

— Nous allons tenter une expérience. Asseyons-nous parterre et taisons-nous. Il faut le plus grand silence.

Mélodie adore ce genre de jeu. Morgane commence à s'irriter. Rien ne bouge depuis leur arrivée. Elle ignore si sa mère est rentrée à la maison et où sont ses amis. Que sont-ils devenus ? Et son père ? Toutes ces questions tourmentent la jeune fille.

— On s'occupera d'eux plus tard, répond Marie à cette question qu'elle n'a pas posée.

— Comment sais-tu ce que je pense ? s'étonne-t-elle.

— C'est ce que je veux vous apprendre. Alors, fais-moi confiance. Asseyons-nous et fermons les yeux.

Au début, le sol est glacé, dur, désagréable. Peu à peu, il se réchauffe, Morgane et Mélodie ont l'impression de flotter au-dessus des pierres de la cellule de Marie. Tout en gardant les yeux fermés, elles peuvent voir l'intérieur de la pièce. Puis, alors qu'elles n'ont pas prononcé un mot, s'insinuent dans leur esprit des phrases des réponses à leurs questions muettes.

— Nous communiquons par télépathie. Taisez-vous. Ne parlez pas. Pensez seulement. Mélodie, tu vas aller chez le père Amaury et nous te tiendrons au courant de ses déplacements. Si quelqu'un te surprend, tu ne risqueras rien. Les sœurs croiront à un miracle. Si par malheur le père te surprend, tu feras comme si tu étais perdue. Mais il ne te surprendra pas.

— Elle est folle ! pense Morgane.

— Non, tu vois ? Je ne le suis pas. Tu entends mes pensées ainsi que mélodie.

— C'est génial ! pense la petite fille. C'est mieux que le téléphone.

— Tu parles ! Et moins cher aussi !

— Voilà, vous pouvez communiquer entre vous à présent. Mais il va falloir apprendre à bloquer vos pensées pour qu'elles ne soient pas entendues si vous ne le voulez pas et à ne pas nous immiscer dans les pensées des autres. C'est interdit ! Comme pour toute science, il y a une déontologie. Interdiction d'espionner… sauf les méchants, les sorciers maléfiques, les mages noirs comme le père Amaury. Mais tout cela fera partie d'une autre leçon. A présent, nous allons finir celle-ci. Le temps presse. Détendez-vous. Maintenant, ouvrez les yeux.

Folle de joie, Mélodie a du mal à contenir son impatience.

— J'y vais, j'y vais !

— On met en place notre scénario et tu y vas. Mais il faut que tu nous jures une chose : quand nous te dirons de sortir, tu sortiras. Tu n'en fais pas qu'à ta tête. Ce n'est pas un jeu. Promis ?

— Promis.

— Sais-tu où est le presbytère ?

— Oui, au fond de l'église. Je l'ai vu à la messe.

— Parce que tu es allée à la messe ? s'indigne sa sœur.

— Ben oui, avec la mère Léonce. C'est la chef, ici. Elle s'est occupée de moi.

— Pourquoi t'ai-je retrouvée près de la tombe, alors ?

— Parce que le bébé m'appelle. Il m'attend. Je suis là depuis une semaine moi !

Morgane sent ses poils des bras se hérisser.

— Je t'interdis d'y retourner !

Marie met un terme à leur chicane.

— Nous nous occuperons de ça plus tard. Il faut y aller à présent. Nous n'avons plus beaucoup de temps avant le retour du Père Amaury.

2

L'église est silencieuse et déserte. Les prières se font dans les chambres. Aucune nonne n'aurait l'idée saugrenue de venir prier ici en dehors des heures officielles. Parfois, des pèlerins, hôtes de l'abbaye, ont l'autorisation de venir se recueillir dans la maison de Dieu. En ce moment, il n'y a aucun visiteur. Mélodie entre comme si elle était chez elle. Tandis que Morgane et Marie vont espionner le père, elle se dirige vers le presbytère. Il n'est pas fermé à clé. C'est dire la confiance qu'a le père envers les nonnes ! Aucune d'entre elles n'aurait jamais l'idée d'aller voir ce qui se passe ici, ni de le soupçonner de quelque méfait que ce soit. Elles ont une admiration sans borne pour lui. Mélodie ouvre la porte et se retrouve dans une pièce ordinaire. Une table, un banc, une armoire. Le mobilier est sommaire. Au-dessus de l'armoire, un crucifix certainement en or. C'est tout. La bibliothèque du Père Amaury se trouve dans sa chambre. La petite fille ne voit pas ce qu'elle peut trouver digne d'intérêt dans ce réduit. Comme elle l'a vu faire dans des films, elle touche les murs, les regarde de près, imitant un détective avec une loupe. Toutes ses références livresques et audio-visuelles y passent. Elle se prend tour à tour pour James Bond, Iron-man, Spider-man et compagnie. Elle ouvre la porte de l'armoire, se dit que le père pourrait mettre du parfum dans ses vêtements.

« Ça pue le fauve ici » dit-elle en employant l'expression de sa mère pour parler de la chambre de Morgane. Rien d'intéressant. Mais qu'elle est grande cette armoire ! Si elle en avait une pareille dans sa chambre il n'y aurait plus la place pour mettre le lit ou quoi que ce soit d'autre. En plus, elle toucherait le plafond. Elle rentre dans le meuble, rampe sous les vêtements. Certains sont brodés d'or. Elle n'a jamais vu le père Amaury porter ces tenues. Il est toujours habillé sobrement, sauf quand il dit la messe. Et encore, sa robe de prière est ancienne, élimée par les ans. Là ce sont des habits neufs qu'elle contemple stupéfaite. Puis, elle regarde le fond de l'armoire, aperçoit une sorte d'anneau. Oubliant toute précaution, et se disant que ses petits bras n'auront jamais la force de tirer dessus, elle le fait pivoter, sans grande conviction. Le fond de l'armoire s'écarte laissant apparaître une porte. Elle tente de rentrer en relation avec Morgane et lui fait part de sa trouvaille, mais n'attend pas son feu vert pour l'ouvrir. Une volée d'escaliers conduit à une pièce sous terre. Elle descend et ce qu'elle découvre la cloue sur place. Dans une cave pourrie, l'homme d'église a fait construire ce qu'on pourrait appeler son bureau ou son atelier. Enfin, c'est tout cela en même temps, et même un garage, une cave, un réduit à poubelles ! Elle a à peine le temps d'observer sommairement la pièce : des étagères croulant sous des pots en terre, un feu sur lequel bout une marmite dont l'odeur du contenu lui soulève le cœur, et un homme ligoté allongé à même le sol. Il saigne. La moitié de son visage a viré au bleu violet. Elle veut le délivrer lorsque la voix de sa sœur lui crie « va-t'en ! Le père arrive ». Prudente, elle bat en retraite, et son dernier vison du cagibi est le regard terrorisé et suppliant de l'homme séquestré.

Elle a juste le temps d'évacuer le presbytère pour se cacher dans l'église. Le père Amaury revient et rentre chez lui. Elle file de l'église comme si elle avait un violeur aux trousses.

— Rejoins-nous dans la chambre de Marie, lui dit Morgane. Fais attention de ne pas te faire voir. Ça va être l'heure des vêpres. Les nonnes quittent leur chambre.

3

— Es-tu sûre d'avoir vu un homme ?

— Dis donc, tu me prends pour une andouille ? s'énerve la petite fille. Il est attaché, avec un bâillon sur la bouche. En plus, il a été passé à tabac, ça je peux en témoigner.

— Passé à tabac ? Tu en connais des expressions, toi ! Tu sais ce que ça veut dire au moins ?

— Ben oui, tabassé, torturé, je ne sais pas moi. Il te faut des synonymes ?

Morgane en reste pantoise. Elle est tellement subjuguée par les progrès faits pas sa petite sœur qu'elle ne trouve rien à rajouter.

Marie est troublée.

— Je voudrais bien savoir qui est cet inconnu… Il faut qu'il ait quelque chose à lui apporter pour qu'il l'ait enlevé. Comment a-t-il fait ? Il ressemble à quoi, cet homme, Mélodie ? Comment est-il habillé ?

Mélodie tente de se remémorer l'individu. Elle a surtout regardé son visage tuméfié. Puis soudain elle s'écrie :

— Mais oui, comme mes deux copains. Tu sais ? Ceux qui m'ont trouvée sur la tombe. Comment il m'a dit qu'il s'appelait celui qui savait parler comme nous ? Ah oui ! Alex. L'un des deux s'appelle Alex. Il est vêtu comme eux. Tu sais, Morgane ? Tous ces types à vélo avec leur short, que tu te moques toujours d'eux ?

— Zut alors ! Mais ce sont ceux que Léa a vus après ta disparition !

— Tout ceci devient de plus en plus grave, dit Marie. Ces deux jeunes habillés comme tu dis, sont des hommes venus du futur. Le père Amaury a trouvé une fracture dans le temps ou l'a créée. Allez savoir ce qu'il va encore inventer ? Il faut délivrer cet homme, mais comment ? En plus, il empoisonne sœur Madeleine avec ses potions. Je ne peux rien prouver, mais j'en suis certaine.

— Appelle la police scientifique, lui dit Mélodie.

Morgane éclate de rire.

— La police scientifique ? Tu regardes trop la télé ma chérie. Et puis au XIVème siècle, cela n'existait pas.

— En tout cas, nous aurions bien besoin d'un vrai scientifique, dit Marie, ma magie ne peut pas, à elle seule, combattre ce mal-là. En ouvrant des trous dans le temps, Amaury a ouvert des portes à des entités dangereuses. J'ai peur que nous ne tardions pas à en voir.

— Mais qu'allons-nous faire, Mélodie et moi ? demande Morgane avec du désespoir dans la voix.

— Déjà m'aider à délivrer l'homme qui est en bas.

4

Le père Amaury est fou de rage. Quelqu'un est rentré chez lui en son absence. Rien n'a changé, rien n'a été touché, mais il le sait, il le sent. En plus, il s'est trompé dans ses calculs. En voulant récupérer les quatre humains du

vingt et unième siècle, deux filles et deux hommes, il les a envoyés dans un passé lointain et ne sait pas où. Il ne peut donc pas les gérer. En plus, des créatures étranges et méchantes se baladent dans l'abbaye comme si elles étaient chez elles. Heureusement, les nonnes ne les voient pas. Mais la panique commence à s'emparer des résidentes, surtout les sœurs converses, les moins instruites, prêtes à croire n'importe quoi et surtout à voir la vérité car leurs esprits ne sont pas altérés par la connaissance pragmatique qui se fait jour dans la communauté scientifique. Les sœurs professent réfléchissent avec rationalisme mais sont dans l'acceptation sans condition des instructions et des croyances de l'église catholique. Des hérésies se sont fait jour. Mais après les Cathares dont la religion a été éradiquée il y a plus de cent ans, les Templiers dont le procès fit grand bruit, il n'y eut plus de grandes contestations contre l'ordre établi. Les sorciers et scientifiques sont obligés de travailler dans l'ombre. Sorciers, scientifiques, tout est un peu mis dans le même sac. Certaines nouveautés découvertes ou redécouvertes comme les besicles, une invention due au Chinois ou aux Arabes, le papier, apportent un peu de confort aux plus riches et aux érudits. Mais en ce qui concerne la réflexion philosophique, mieux vaut se taire. Pourtant, de nouvelles pensées émergent, certains alchimistes cherchent encore l'élixir de vie éternelle, et ceux qui savent lire profitent des ouvrages rapportés des pays lointains au temps des croisades et circulant « sous le manteau ». Lui-même en possède, et il sait que la mère Léonce a une bibliothèque bien fournie. Les prétendus sorciers ou sorcières livrés à l'Inquisition sont de pauvres analphabètes connaissant les plantes ou pratiquant d'anciennes religions pas totalement tombées dans l'oubli. Bien au contraire, dans le petit peuple, les anciennes croyances se mêlent à la religion catholique. Les moins instruits sont les garants des anciennes pratiques.

Beaucoup de nonnes converses commencent à voir ces entités et attribuent à leur malveillance l'état de sœur Madeleine. Le père Amaury va devoir se battre sur tous les fronts. Qui a pénétré chez lui ? Une de ces créatures ? Elle aurait fait des dégâts par pure malice. Alors que tout a été fouillé avec intelligence voire pas fouillé du tout. Quelqu'un a trouvé la porte mais n'a pas eu le temps de délivrer son prisonnier. Il décide de se retourner contre lui et lui soutirer des informations par la torture. Il saura qui est venu chez lui. Quant aux quatre disparus, il va devoir les retrouver, ne serait-ce que pour se servir de ce trou dans le temps. Un de plus. Il jubile. Son heure est presque arrivée. Presque.

5

Gigean an 736

Dans la maison de Simon, le temps semble s'être arrêté. Les soupçons qui pèsent sur les épaules des quatre voyageurs restent latents. Fuir ? Impossible. Les Francs ont dû déployer leur armée tout autour du village en vue d'y établir leur quartier général ou tout simplement, un nouveau lieu de pillage pour nourrir des troupes affamées. Ce n'est pas avec le peu de récolte stocké dans les silos qu'ils vont rassasier leurs soldats. On dit qu'il y en a des milliers. La population n'a qu'un seul recours : prier. Prier pour que Dieu, leur dieu, le même que celui des guerriers francs, vienne à leur secours.

— On devrait entendre des bruits de chevaux, non ? demande timidement Léa morte de peur à l'idée d'être violée par de soudards du Moyen-Age ou pendue par des paysans exaltés.

— Elle a raison, fait remarquer l'abbé interrompant sa prière. Mon Dieu, ne nous abandonnez pas.

Dehors, les bruits redoublent de violence.

— Il n'y a ni chevaux ni hommes nulle part. Pas d'armée franque à l'horizon.

L'individu qui vient de rentrer, se nomme Anicet, le doyen du village. Son corps ratatiné, son visage semblable à du vieux parchemin chiffonné, révèlent les ans qui pèsent sur son dos voûté. Pourtant, au nombre d'années, il a peu ou prou le même âge que Paul. Dans les quarante-cinq ans. L'un dans la force de l'âge, l'autre un vieil homme que la mort invite déjà à sauter le pas pour rejoindre l'autre monde. Douze siècles de progrès de la médecine les séparent…

— Que se passe-t-il, alors ?

— Je l'ignore. On dirait que le monde est devenu fou. La tempête fait rage, pourtant le ciel est plein d'étoiles.

— C'est le Malin ! déclare la femme de Simon en se signant. Dieu nous a abandonnés.

C'est une femme aux traits mous dont les cheveux noirs sont maintenus en deux tresses formant une couronne autour de la tête. Comme toutes les femmes du village, elle porte une robe de tissu grossier de couleur beige. Finies les belles toges héritées de Rome ! Elle devait être une merveille dans sa jeunesse car son visage porte encore le souvenir d'une beauté authentique malgré les rides naissantes sous ses grands yeux noirs. Elle est très typée mauresque, le fruit d'un viol ou d'un grand amour ? Qui peut savoir ?

— Je vous interdis de blasphémer ! Dieu n'abandonne pas ses brebis.

L'abbé Antonin est prêt à laisser éclater sa colère contre des Chrétiens encore sous l'emprise des pratiques païennes, lorsque soudain, une sonnerie diabolique retentit.

Dans la poche de Léa, l'objet mystérieux se met à clignoter. Le silence se fait puis, peu à peu, la première surprise passée, les villageois réagissent les uns après les autres.

— Ce sont eux ! Ils ont amené le Malin dans notre maison !

En proie à une crise d'hystérie, la femme de Simon saisit Léa par les cheveux. L'abbé Antonin ne parvient pas à rétablir l'ordre. Plus personne ne l'écoute. Les hommes se sont précipités sur leurs hôtes et amis devenus de dangereux intrus. Et cet objet qui n'arrête pas de sonner ! Ils sont traînés à l'extérieur où la folie semble avoir saisi la nature tout entière.

— On va les pendre ! crie un paysan.

— Vous ne pendrez personne, s'interpose l'abbé. Etes-vous devenus fous ?

Ce n'est plus de la folie mais de l'hystérie collective. La nature se mêle au carnage. Des femmes sont tirées par les cheveux par d'invisibles créatures, y compris Léa et Laurie. On entend des rires méchants fuser de toutes parts.

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu, supplie Laurie, tirez-nous de ce cauchemar !

— Pendons-les, pendons-les !

— C'est hors de question !

Une détonation accompagne les paroles de Paul.

— Le premier qui bouge est mort.

— Monsieur Libat ! Vous avez un pistolet ?

— Je ne pouvais pas partir les mains vides. Si mélodie avait été enlevée par un pédophile, je n'aurais pas pu pas faire autrement, je l'aurais tué. C'est la première fois de ma vie que je m'en sers.

Le silence a remplacé les cris d'invective et les menaces de mort. Seuls, les éléments déchaînés continuent leur valse folle. Puis, tout s'arrête. Comme après une tempête, plus rien ne ressemble à rien. Le hameau est ravagé.

— J'ignore ce qui se passe, dit Paul aux paysans. Nous ne sommes pas responsables de ça. Vous allez gentiment vous asseoir et nous allons vous raconter notre histoire.

L'objet qui brille entre ses mains terrorise une population déjà facile à alarmer. Entre la religion chrétienne et les anciennes croyances la confusion mentale n'est pas loin. Certaines fêtes chrétiennes épousent le calendrier des fêtes païennes depuis peu et gardent un double sens dans l'esprit des hommes

de ce siècle. Les pratiques magiques règnent toujours. L'Inquisition n'a pas encore envoyé à l'occultisme des coutumes ancestrales.

Tandis que Paul raconte leur étrange épopée, les villageois se taisent. Paul conclut :

— Nous n'avons rien fait pour être là. Nous voudrions rentrer chez nous.

Très pragmatique, Simon demande :

— Cet objet qui crache le tonnerre, ne peut-il pas servir pour nous défendre contre l'armée des Francs ?

— Hélas non.

Paul ouvre le pistolet et leur montre les munitions :

— Il faut introduire ces petits objets pour tuer quelqu'un, et je n'en ai que 5. L'armée franque a des milliers de soldats.

— Alors, on les pend ou on ne les pend pas ? L'abbé, dites quelque chose.

— On s'en fout de l'opinion de l'abbé, crie l'un d'eux. Conduisons-les chez la mère Eliséu. Elle saura quoi faire.

— Vous êtes possédés par le démon ! La mère Eliséu est dangereuse.

— Pas du tout. Elle guérit des maux… Elle sait des choses.

— Elle parle avec les morts, rétorque Leugièr, un homme petit et rond comme un culbutos, d'ordinaire très discret. Sa face rougeaude s'empourpre et vire au violet, comme si le fait d'avoir émis cette hypothèse le mettait au-devant de la scène, procédé ne faisant pas partie de ses principes en temps normal.

— C'est une sorcière ! crie-t-on.

— Une vraie, mais elle n'est pas du côté du malin.

-Vous blasphémez, tous ! s'indigne le prêtre.

— Conduisez-nous à elle, supplie Paul. Elle est peut-être notre dernière chance et aussi la vôtre.

— Je veux bien vous conduire, dit Leugièr. Si vous êtes possédés par le démon, elle peut le chasser.

— Un exorcisme ! rugit le prêtre. Vous n'avez pas le droit. Il n'y a qu'un représentant de l'église qui peut le faire.

— Sauf votre respect, l'abbé, vous nous ennuyez avec votre peur de Dieu, intervient Simon. On y va.

L'aube se lève à peine lorsqu'ils prennent le chemin qui conduit à la maison de la mère Eliséu. Laurie semble un zombie. Elle tient debout parce qu'elle ne peut pas faire autrement, mais elle a l'impression d'être ivre ou d'avoir été dopée. Léa a mis sa main dans la poche de son pantalon et

s'accroche au téléphone perdu par les deux hommes en habit de cycliste. Si elle pouvait au moins les appeler au secours ! Elle attend un autre signal. En vain. C'est déjà incroyable qu'il ait sonné malgré l'absence de réseau. Elle ne peut pas demander l'impossible. Mais s'il se remet à sonner, elle décrochera tout de suite.

— Qu'allons-nous devenir monsieur Libat ? interroge Albin.

— Si je le savais mon petit, soupire celui-ci, si je le savais…

Dessin d'après une photo d'Alain Campos sur le massif de la Gardiole

6

Eliséu, la sorcière, vit dans une grotte sur les collines descendant vers la mer. Ils doivent remonter jusqu'à l'église, redescendre le versant sud et traverser une forêt de pins luxuriante.

— C'était bien boisé ici, fait remarquer Albin. Combien de siècles a-t-il fallu pour transformer un site aussi vert en une garrigue desséchée ?

— Plus de temps que les hommes du vingtième siècle ont mis pour déboiser une partie de l'Amazonie, j'imagine. Le besoin de bois pour le feu, les incendies peut-être. Avec toutes ces invasions, cela a dû brûler souvent. Avez-vous vu les jardins autour de Saint Félix ? La terre devait être cultivable. Doit être, je devrais dire. Je parle au passé mais nous y sommes et j'ai bien peur que ce passé reste notre présent pour toujours.

— C'est hors de question ! Je ne resterai pas prisonnière ici pour l'éternité !

— Pauvre Laurie ! Tu n'as pas le choix, lui dit son frère en la serrant contre lui. Il lui caresse les cheveux, et pose un baiser sur sa joue. Je serai toujours à tes côtés, petite sœur. Tu vois, j'ai bien fait de vous suivre. Tu croyais que j'allais te laisser faire des bêtises sans moi ? Ah, ah ! Mais non ! Je te suis à la trace… Et toi aussi, rajouta-t-il à l'encontre de Léa. Je n'ai jamais laissé tomber une jolie fille dans le besoin.

Léa sent le rouge lui monter aux joues. Elle l'a toujours trouvé craquant avec ses touffes de cheveux noirs en épis, ses yeux en amande, sa peau couleur pain d'épice. Mais elle n'avait jamais parlé aussi longtemps avec lui, ni vécu. A présent, la solidarité jouant son jeu malicieux, leur amitié involontaire est devenue une force. Plus jamais ils ne seront les mêmes, plus jamais elle ne le verra comme « le frère de Laurie », lointain, beau mec à peine plus vieux qu'elle d'un an, inaccessible rêve. Désormais, leurs destins sont liés, ainsi qu'à celui de Laurie et de Paul. D'ailleurs, Léa se rend compte que Paul est prêt à les considérer comme ses enfants. Que doit-il se passer dans sa tête s'il est persuadé qu'ils ne quitteront jamais ce siècle ? Que ses deux filles sont perdues à tout jamais pour lui et qu'eux trois sont ses enfants à présent ? Quelle horrible infortune les a-t-elle faits prisonniers de cette galère ?

— Ça va Léa ?

L'intervention de Paul la fait sursauter. Elle lui répond les larmes aux yeux :

— Ça va, monsieur Libat.

— Ça va « papa », la reprend-il d'un ton désolé mais ferme. Papa maintenant. Et crois-moi, je serai comme ton père, Léa, pareil pour les autres. Jusqu'à ce que ce cauchemar s'arrête, nous sommes une famille.

— Et si ça ne s'arrête jamais ? dit Léa dont la voix chevrotante monte dans les aigus.

— Nous ferons avec, répond-il d'un ton sec et sans appel. Nous serons des paysans du VIIIème siècle.

Albin la prend par la main ; une main tremblante et moite qui s'accroche à la sienne comme à une bouée de sauvetage. Léa d'un côté, Laurie de l'autre et lui, au milieu, pas plus rassuré mais ne voulant le montrer pour rien au monde.

— On arrive dit Simon.

Ils sont près d'une grotte sommairement aménagée, sur le pas de laquelle se tient une femme. Ils s'attendaient à trouver une vieille voyante extra lucide décrépie, mais c'est une belle femme d'une cinquantaine d'années, ou peut-être quarante, qui les accueille.

— Je vous attendais, dit Eliséu. Il était temps. Un danger nous guette beaucoup plus grave que les Francs. Entrez.

— Pas vous, rajoute-t-elle à l'encontre des villageois. Seulement les étrangers.

Des murmures de désapprobation parcourent l'assemblée.

— Rentrez chez vous ! leur crie-t-elle. Pas toi, Simon.

— Nous ne partirons pas d'ici ! A mort les étrangers et la sorcière !

Certains se rebiffent, mais la plupart des villageois la craint, voire l'adule. Elle a souvent sauvé des vies avec ses onguents et ses potions. On ne contrarie pas une sorcière. Nous ne sommes pas à l'époque de l'Inquisition, personne n'est monté sur un bûcher ici pour raison de sorcellerie. Au contraire. La sorcellerie se mêle étroitement à la religion nouvelle, le Christianisme. Seule, l'arrivée des Francs va sonner le glas de cette admiration teintée de crainte envers les sorciers et guérisseurs de tous poils. Mélange de cultes, celui des Musulmans, des dieux romains ou grecs, des Celtes, de superstitions en tous genres, la religion en est au stade du brassage des croyances, et les prêtres chrétiens ont bien du mal à ramener toutes ces brebis dans le sein de l'Eglise. Finalement, les villageois s'en retournent chez eux. La sorcière invite Simon à rentrer. C'est le chef du village, si on peut appeler ainsi cet agglomérat de maisons et de familles. Mais il est néanmoins le garant de leur bonne entente, du maintien de l'ordre et des traditions. C'est celui qu'on vient voir quand survient un problème, un litige, c'est chez lui qu'on se réunit pour parler récolte, chez lui que sont prises les grandes décisions ayant un impact sur la vie des habitants. Tout cela, Eliséu le sait.

La sorcière est nourrie à la sauvette par certains villageois venant lui apporter en secret de quoi survivre. L'intérieur de la grotte a été aménagé en maison. Le sol, couvert de paille, donne un côté « cosy » à ce réduit enfumé. Des poules courent dans tous les sens, des pots de terre couvrent tout un côté de la grotte et des plantes pendent au plafond, une chèvre bêle à fendre l'âme.

— Asseyez-vous, dit-elle. Ne me dites rien.

Elle se saisit de cailloux de toutes formes et grosseurs et les jette sur une peau de chèvre tannée. Puis, elle les triture en faisant des incantations. Elle crie, gesticule, baisse la voix, marmonne, se remet à crier. Laurie dont les nerfs lâchent, sent monter un fou-rire irrépressible. Elle n'ose pas regarder les autres de peur de provoquer une explosion de rires exacerbés. Elle choisit de transformer son rire en larmes, y parvient, faisant retomber une pression qui allait s'accentuant. La femme finit par se calmer. Simon a l'air terrorisé.

— Je vois des hommes venus du futur, dit-elle, vous quatre, plus deux filles. Mais aussi d'autres personnes d'un futur plus lointain. Je ne sais pas où ils sont. Le monde a la tête à l'envers…

— Un sorcier a ouvert les portes du temps ! hurle-t-elle. Il faut les refermer.

C'est à ce moment-là que Laurie, n'y tenant plus, explose de rire.

— Ne riez pas, ordonne la sorcière. Racontez-moi votre histoire.

Le fou-rire de Laurie retombe et elle fond en larmes, cette fois-ci sans se forcer. Paul raconte. Le visage de Simon se tord, ses yeux expriment un effroi indescriptible. La sorcière hoche la tête.

— C'est bien ce que je pensais. J'ai eu une vision cette nuit. Une gardienne du temps m'a envoyé un message. Vous possédez un objet précieux. Montrez-le-moi.

Léa hésite, puis sort de sa poche le téléphone perdu par les deux hommes à Saint Félix.

— C'est ça.

— Voilà ! C'est avec ça que nous allons pouvoir l'aider. Avec mes pouvoirs aussi.

A ce moment-là, l'objet se met à sonner. Le visage d'un des individus apparaît sur l'écran et dit :

— Je suis Emile, je viens du vingt-cinquième siècle. Je suis avec Morgane et Mélodie au quatorzième siècle. Nous avons besoin de vous. Nous arrivons pour vous faire passer la porte.

7

Saint Félix de Monceau 2015

Luc Reitourtet se saisit de son portable et appelle un ami, un homme de Frontignan connaissant la garrigue sur le bout des doigts. Un amoureux fou de la Gardiole qui passe le plus clair de son temps, quand il ne travaille pas, à arpenter les chemins, ramasser, des plantes, découvrir des sites nouveaux et photographier tout ce qu'il peut. Il a participé à la réfection des capitelles, ces anciennes cabanes de défricheurs ou de bergers, fourmillant sur les collines, jusque dans la plaine et en bord de mer. Luc sait que, s'il y a un « trou » à découvrir, il n'y a que lui qui peut l'aider. Peut-être une grotte cachée dans les ronces inextricables, une capitelle non répertoriée, un aven inconnu. Alain Sopmac, connu de tous.

Luc laisse un message à son ami dont le portable est sur messagerie. Il ne tarde pas à avoir un rappel.

— C'est Alain. Ça va ? Tu t'en sors avec tes cadavres ?

— J'ai besoin de toi. Rejoins-moi au dolmen de la Coste.

— Que veux-tu faire ?

-Monter à l'abbaye par Frontignan.

— Maintenant ? J'ai bossé à cinq heures du matin, moi, je suis crevé.

— Maintenant. J'ai absolument besoin de toi.

— Ma femme va gueuler, mais j'arrive.

Peu de temps après, Luc entend le bruit d'un scooter montant la côte.

— Me voilà, dit Alain. Tu me raconteras ton histoire en chemin. Tu es à pieds ?

— Non, j'ai ma voiture. On fera le reste à pieds.

— Je ne comprends pas pourquoi tu veux aller à pieds à Saint Félix tout de suite par la garrigue. On en a pour des heures. Que cherches-tu au juste ?

— Un trou, un aven, non répertorié, quelque chose dans ce genre. Et surtout, je veux monter à l'abbaye par les chemins secrets de la garrigue. C'est une question de vie ou de mort.

Interloqué, Alain dévisage son ami. Il n'a pas l'air de plaisanter.

— Hou là ! Tu me prends pour un devin ? S'il y avait quelque chose à trouver, on l'aurait déjà fait. Qu'est-ce qu'il t'arrive, Luc ? Je ne t'ai jamais vu dans cet état.

— Je n'ai jamais vécu un truc pareil, répond Luc. Je me demande si je rêve. On a trouvé le squelette d'un druide dans la tombe. Les médias ne sont pas encore au courant. Des personnes disparaissent sans laisser de traces. Hier soir, c'est le scientifique de la gendarmerie qui s'est volatilisé. Tu comprends ? Il doit y avoir un trou quelque part. Un trou inconnu.

Luc est nerveux, excité, lui d'ordinaire si calme. La fatigue se lit sur ses traits, la fatigue et autre chose d'indéfinissable dont Alain a peur. Une lueur de folie dans son regard. « Il a picolé, ma parole ! », se dit-il. « Ou pris des drogues. Ce n'est pas lui, ça ».

— Je sais à quoi tu penses, lui dit Luc. Je n'ai pas bu. Je ne bois pas, tu devrais le savoir depuis le temps…

— Je n'ai rien dit de tel.

— Tu crois que je ne vois pas ton air ? Alain, merde, tu me connais ! C'est une histoire de fous. J'en conviens. Il faut que tu m'aides. Tu es le seul compétent. Les gendarmes ne veulent pas chercher. Ils sont persuadés que c'est une machination, un genre d'organisation mafieuse et qu'un des parents

au moins est impliqué. Tout ça parce qu'il a disparu avec les enfants. Mais le scientifique, hein ? Il s'est volatilisé presque sous nos yeux. On l'a attendu une demi-heure avant d'aller le chercher. Plus personne. Peut-être a-t-il vu quelqu'un ou quelque chose ? Peut-être est-il tombé dans un trou ? Crois-tu que ce soit possible que des avens communiquent entre eux sur le massif ?

— Des légendes tout ça. Dessous, c'est que de la caillasse. D'accord, c'est « claffi »[5] de grottes ici, mais de là à imaginer qu'il y a des communications entre elles…

Tandis qu'ils parlaient, ils ont fait le chemin en voiture. Il faut continuer à pieds après le mas de Rimbault, par le chemin des tirailleurs, puis couper à travers les broussailles, les ronces, les chênes kermès serrés les uns contre les autres.

— Personne n'est jamais descendu dans la grotte tintante, fait remarquer Luc. Va savoir ce qu'il y a au fond.

— Rien. A part des pièces de monnaies de toutes les époques. D'ailleurs, s'il y avait eu des souterrains de communication entre les grottes, ils les auraient trouvés lors du forage pétrolier du Planas. Rien de rien. Regarde le paysage au lieu de psychoter. Chaque fois que je viens ici, j'ai les mêmes sensations de liberté et de puissance. J'ai l'impression que tout, autour de moi, m'appartient. On y voit à des kilomètres, surtout aujourd'hui.

— Je ne psychote pas. J'ai peur. Oui, tout ceci m'effraie. Moi, l'archéologue. Oui, oui. Il se passe des choses, Alain, des choses… bizarres.

— Calme-toi. Nous trouverons des explications à tes mystères.

Alain fanfaronne mais, dans son esprit, le doute s'est installé. Luc ne va pas bien. C'est la première fois qu'il le voit perdre les pédales. Des souterrains qui traverseraient la Gardiole ? Et pourquoi pas des extraterrestres tant qu'on y est ? Pourtant, il est fort possible qu'on n'ait pas trouvé toutes les grottes de la garrigue. D'après les rumeurs, il y en a partout. Il y a quelques années, des jeunes amateurs de fouilles – à l'époque elles n'étaient pas encadrées et tout un chacun pouvait fouiller où bon lui semblait – en ont découvert une avec des morceaux de poteries. Depuis, ils ne l'ont jamais retrouvée. Les lieux ont été modifiés, les ronces ont poussé. Il se pourrait bien que d'autres cavités existent. Mais des souterrains, des gouffres comme la grotte de Clamouse, impossible. Des dolmens ? Pourquoi pas ? Mais ce n'était sûrement pas l'explication adéquate à tous ces enlèvements. Alain voudrait dire à Luc que cette expédition dans la garrigue est un pari perdu d'avance.

[5] Claffi : rempli, bourré.

Pourtant, il se résout à le suivre, car on n'abandonne pas un ami dans l'adversité, et surtout pas lui.

Passé le planas, ils reprennent le chemin balisé. Luc s'énerve.

— Ce n'est pas de cette façon qu'on va trouver du nouveau !

Alain est épuisé. Levé depuis cinq heures du matin, plusieurs heures d'arpentage du marché dans les jambes, rien dans l'estomac, il se serait bien passé de cette folle randonnée. Pourtant, plus il regarde Luc, plus son angoisse augmente. Il le suit, non pas comme un gentil toutou, plutôt comme un chien des montagnes avec son tonneau autour de cou, prêt à se porter au secours de son maître. Ils gravissent les pentes, descendent, s'arrachent les pantalons aux ronces. Tout ça ne sera pas du goût de sa femme… des jeans tout neufs… Il n'a pas eu le temps de se changer pour mettre son jogging. Puis, du haut de la colline, ils aperçoivent l'abbaye. Luc serre les dents et ne décroche pas un mot. Son regard fiévreux se porte aux quatre coins cardinaux.

— Il faudrait sillonner la garrigue dans tous les sens, dit-il pour tout commentaire.

De loin, on entend les gendarmes sur l'autre versant, côté Gigean.

— Allons jusqu'à l'abbaye. Tu verras la tombe.

Alain le suit, comme un automate, mettant un pied devant l'autre, saoulé de fatigue.

— Les gendarmes vont nous tomber dessus. Nous n'avons pas le droit d'être là.

— Moi, si.

C'est ici qu'Alain a le choc de sa vie. Sur la tombe, comme le couvercle d'un sarcophage, le plateau d'un dolmen protège son mystère.

— C'est le plateau du dolmen de la Coste. J'en mettrais ma main au feu, dit-il stupéfait. Ça alors ! Attends, je prends une photo.

— Tu n'as pas le droit. Si les gendarmes te voient…

Alain a à peine le temps de prendre sa photo, tout s'efface. Dans un tourbillon débridé, les voilà emportés comme de vulgaires fétus de paille.

8

Dimanche 18 avril 2015

Le commandant de gendarmerie croit devenir fou. La veille au soir, deux familles ont signalé la disparition d'un des leurs. Evidemment, il ne pouvait pas s'agir d'un simple clampin parti chercher des cigarettes pour s'éclipser

sans laisser d'adresse ou un couple adultère ! Cela aurait été trop beau pour une fois. Non. Rien de tout ça. L'archéologue et son copain, un employé de mairie par-dessus le marché ! En plus, le mot n'est pas inapproprié. Alain Sopmac a fait sa matinée au marché comme tous les samedis, puis, il est parti en scooter après l'appel de devinez qui ? L'archéologue ! Et pourquoi ? Personne ne le sait. La seule chose que peut dire sa femme c'est que Luc a appelé son mari et qu'il est parti sans manger et encore moins sans faire sa sacro-sainte sieste. Il était quatorze heures. Puis, silence radio. Les téléphones ne passent pas.

— On doit pouvoir les localiser même si leur portable est éteint. Brigadier Pons, cherchez-moi, non, trouvez-moi ça. Les autres, allez voir le scooter, on l'a signalé près du dolmen. La voiture de l'archéologue a été aperçue près du planas par des promeneurs. Personne n'a vu les deux hommes. D'après Madame Sopmac, son mari connaît la garrigue comme sa poche. Le moindre recoin, le moindre buisson. Ils ne peuvent pas s'être perdus. Peut-être un accident. C'est possible qu'ils aient voulu descendre dans une grotte. Alors, vous me faites toutes les grottes connues de la garrigue ! Faites venir des spéléologues professionnels.

Tous les gendarmes présents s'éparpillent telles les abeilles d'une ruche partant à la recherche du précieux pollen.

— Nom de Dieu ! jure le major, je ne comprends rien à ce foutoir ! Je vais voir les familles. Qu'est-ce que je vais leur dire ? Merde ! Qu'une autre disparition a eu lieu ? La population va nous lyncher.

Il sort en claquant la porte de la gendarmerie. Son visage est rouge de colère et ses mains tremblent. Le commandant perd son sang-froid, ce qui ne lui est jamais arrivé en vingt ans de carrière.

9

— Luc ? Où es-tu ?

Alain gît dans les cailloux, sa jambe le fait souffrir. Il tâte son mollet, du sang reste collé à ses mains.

— Luc ?

La terreur le saisit. Autour de lui, des arbres ont poussé, il ne reconnaît pas la garrigue. Depuis combien de temps est-il étendu là, sur ce tas de cailloux ? Le sang ne coule plus, ce qui veut dire qu'il n'est que légèrement blessé. Sa tentative pour se relever se solde pourtant par un échec. Il a dû se fouler la cheville en plus ! « Luc » appelle-t-il désespérément. Il entend des rires, des rires fous. Quelqu'un se moque de lui, plusieurs personnes même.

Ce n'est pas Luc qui lui a fait une blague, il y a longtemps que le premier avril est passé. Ce n'est pas son style non plus. La blague serait trop énorme. Pas un pouce d'air sur cette colline réputée ouverte à tous les vents. « La Gardiole », — « garde d'Eole » — porte bien son nom d'habitude près de l'abbaye. Le dieu des vents est chez lui ici. Alain se dit qu'il n'est peut-être plus sur la Gardiole étant donné le paysage qui l'entoure. Rien à voir avec ce qu'il connaît.

— Luc ? Appelle-t-il avec rage.

Quelque part une voix lui répond :

— Je suis là.

Avec cette végétation luxuriante, il ne voit rien, mais son moral reprend le dessus.

— Je suis blessé. Et toi ?

— Non, je ne crois pas. Je te rejoins.

Au bout de quelques minutes, il aperçoit Luc dans les arbres.

— Qu'est-ce qu'on fout là ? Où sommes-nous ?

— Tu m'en demandes trop. Aide-moi à me relever. Purée, je me suis flingué la cheville.

— Nous ne sommes pas sur la Gardiole. Quelqu'un nous a assommés.

Tout en parlant, Luc aide son ami.

— Tu ne vas pas pouvoir marcher avec ça. Qu'est-ce que c'est que cette blague ?

— Sais pas… mais regarde : au loin on voit la mer et le mont Saint Clair. L'abbaye ne doit pas être bien loin.

— Hé ? Tu déconnes ? Tu ne vois pas que nous sommes dans une forêt ? Une forêt entretenue en plus ! Une forêt autour de l'abbaye ? Tu rigoles ?

— Je n'en ai pas envie. Tu as vu notre état ? Pleins de terre, sales comme des peignes, toi avec du sang séché sur la jambe, on a l'air de clochards… et une forêt sur la Gardiole. Il n'y a pas de quoi se marrer. Viens je vais t'aider à marcher.

— Et Saint Clair ? Tu as vu le mont Saint Clair ? Où est Sète ? Hein ? Où est Sète ?

— Je n'en sais rien, répond Luc consterné.

L'un accroché à l'autre, ils tentent tant bien que mal de retrouver l'abbaye. Mais de quelque côté que ce soit, il n'y a que des arbres. Du côté de Gigean, aucune route, que de la végétation méditerranéenne mais plus luxuriante. Rien à voir avec la garrigue desséchée ou les vignes qui s'étalent dans la plaine. Il n'y a plus rien.

Luc se signe en disant :

— Mon Dieu, protégez-nous.

— Dieu, Dieu !!! Nous sommes dans un cauchemar, nous allons nous réveiller, tu vas voir.

Ce n'est pas dans leurs habitudes de paniquer, des aventures, Dieu sait s'ils en ont vécu ensemble ! Mais là, impensable, impossible, allez, tous les synonymes peuvent y passer ! Leur cerveau refuse de concevoir l'inimaginable. Alain aime bien raconter des histoires insolites avec son héros préféré le « papé ». Non, il n'est pas dans son livre ! Ils sont sur la Gardiole et tout a disparu. Ils ne peuvent pas se tromper. La mer d'un côté, le Mont Saint Clair, de l'autre, la plaine de Gigean, le pic Saint Loup avec sa forme caractéristique bien visible par temps clair, et les Cévennes bien plus loin. Le paysage alentour n'a pas changé. Tout est à sa place mais complètement différent. En plus, leurs portables n'émettent plus. Aucun réseau.

— Descendons vers Frontignan, propose Alain. Nous trouverons ta voiture en route. Je ne sais pas si je vais tenir jusque-là.

— Ma voiture ? Combien tu paries qu'elle n'est plus là ?

— La plaisanterie n'est pas drôle. Je ne pourrai pas marcher des kilomètres.

Alain n'en peut plus. Sa blessure s'est rouverte, le sang coule le long de son mollet. La plaie, sale, est remplie de brisures de cailloux.

— Il faut trouver un médecin pour ta jambe. Si au moins j'avais pris ma trousse de secours !

Alain ricane. Il sent monter la fièvre. Evidemment qu'il faut trouver un docteur ! Mais où ? On ne voit plus Frontignan, ni Vic la Gardiole, ni Sète, ni aucune autre ville. On ne voit que la mer et des étangs à perte de vue.

Pourtant, à y regarder de plus près, ils semblent apercevoir des habitations dans la plaine, en tout cas, une ébauche de vie, car de la fumée monte entre ce qui est, au vingt-unième siècle, Frontignan et Vic la Gardiole.

— S'il n'y a plus Frontignan, il y a au moins des villages dit Luc. Au moins deux. Un côté Vic près de la source de la Roubine, l'autre côté Frontignan côté Caramus.

— Ben, tiens ! Comme tout est simple ! C'est normal ! Frontignan n'existe plus. Vic la Gardiole, Gigean, ont disparu. Quoi de plus ordinaire ? Naturel, tout est naturel. C'est nous qui sommes des dingues !

Luc commence à se faire du souci pour son ami. La fièvre le fait délirer. La descente vers Frontignan, du moins ce qu'il en reste, ne va pas être une partie de plaisir. Il tente de détourner Alain de son obsession.

— Tiens, toi qui connais tout de l'histoire du pays, as-tu une idée de ce qui se passait ici avant l'arrivée des Romains ? Il y avait les Ibères, les Celtes sont venus un peu plus tard vers le deuxième siècle avant Jésus-Christ me semble-t-il.

— Mais bien sûr ! Des Celtes ! Je vais en parler au papé. Ça va bien lui plaire, tiens ! Des Celtes ! Et pourquoi pas des druides ? Hein ? Des druides, avec de jolies robes blanches. Ah, ah !

Luc ne répond pas. Soit, ils sont ensembles dans un cauchemar ; soit, c'est la réalité, si on peut appeler ce qui leur arrive « la réalité ». Mais quel autre mot employer ? Un cauchemar ? Dans un cauchemar, on n'a aucune conscience d'être présent. On ne réfléchit pas, ce n'est pas aussi réaliste. Les bouddhistes prétendent qu'on peut sortir de son corps et voyager dans l'Astral. Est-ce ce genre d'aventure qu'il leur arrive ? A moins qu'ils n'aient eu un accident et qu'ils soient tous les deux dans le coma. Un coma partagé, en somme. Pourquoi pas ? Beaucoup de personnes qui en sont sorties rapportent ce genre d'expérience. Pour le moment, c'est ce qui lui semble le plus plausible. Que leur est-il arrivé sur la Gardiole ? Sont-ils tombés dans un aven ? Sont-ils couchés sur un lit d'hôpital avec des tuyaux qui leurs sortent de partout ? Rien qu'à évoquer cette hypothèse, ses jambes flageolent. Mais ils doivent faire avec ce qu'ils ont, ce qu'ils sont. Morts, peut-être… Toutes ces suppositions jouent la sarabande dans son esprit.

— Ecoute, Alain. Nous devons nous rendre à l'évidence : soit nous sommes morts, soit dans le coma. Nous nous baladons sur la Gardiole et ta plaie est factice. C'est une création de ton esprit.

— Une création de mon esprit ? Tu veux mon poing dans la figure ? Tu verras si c'est une création de l'esprit !

— Nous n'allons pas nous disputer, déplore-t-il. Pas là, pas maintenant. Cela ne nous est jamais arrivé. Je suis ton pote, ton copain, ton ami. Je ne sais pas où j'en suis. Je suis aussi perdu que toi.

Alain reçoit son désarroi comme un électrochoc. Malgré la fièvre, il parvient à se contenir.

— Tu as raison. Hélas, la douleur n'est pas une vue de l'esprit. Putain ! Que j'ai mal ! Crois-tu qu'on puisse souffrir dans le coma ?

— Je l'ignore. Enfin, d'après ceux qui en sont rescapés, non, on ne souffre pas. Je ne sais plus.

— Aide-moi à marcher jusqu'en plaine. Il y a peut-être de la vie, là-bas ?

— Appuie-toi sur moi. Toi qui connais les plantes, tu n'en as pas une en tête qui puisse soigner ou du moins nettoyer ta plaie ?

— Non, mais si tu as de la gnole ou du pastaga, je suis preneur.

— Désolé. Rien de tout ça. Courage, mon vieux, nous sommes presque arrivés.

— On passe par le dolmen de la Coste ?

— J'allais te le dire. Tu ne peux pas marcher jusqu'à Vic, de toute façon.

Le silence retombe sur les collines. Ils se sont tus pour garder leurs forces ; Luc pour soutenir Alain, Alain pour ne pas s'évanouir. Murés dans leur mutisme et leurs pensées, on dirait deux évadés de prisons tentant de fuir et cherchant qui pourrait bien les héberger. Hélas, ce ne sont pas des flics qui les attendent dans la plaine, mais des inconnus évadés de l'histoire, celle avec un grand H. Ils ont beau se triturer les méninges, réfléchir à toutes sortes d'hypothèses plausibles, rien de rationnel ne leur vient à l'esprit.

Plus ils approchent de Frontignan, plus l'angoisse monte. De la fumée s'échappe bien des maisons. Car ils ne peuvent faire autrement qu'appeler « maison » ces habitations de forme carrée avec des toits pointus.

— Il y a plein de bétail, fait remarquer Luc, et des champs. Nous ne sommes pas au Moyen-Age. C'est plus ancien, je pense.

— C'est ça, pense. C'est tout ce qu'on peut faire : penser. On vit dans la pensée. Dans la pensée de qui ? Peux-tu me le dire ? Je vis dans ta pensée ou toi dans la mienne ? C'est risible. Si, si, effroyablement risible.

— Je n'en peux plus, fait remarquer Luc. Tu feras le régime en rentrant. Au cas où cette putain d'histoire nous arriverait encore.

— Parlons-en de régime… Si tu étais moins gros, tu pourrais me porter.

Alain se tait soudain. Luc sent son corps s'affaisser. Son cœur bat, mais son pouls est faible. Combien de temps va-t-il rester en vie avec cette blessure ouverte ? Il a perdu beaucoup de sang. Il git à terre, comme un tas de chiffons. Luc est incapable de le relever, encore moins de le porter. Trois heures de marche sous le soleil avec Alain à soutenir ont cassé son énergie. En plus, il a envie de vomir, et mal au crâne. Evidemment, se balader sans chapeau sous ce soleil de plomb, quelle idiotie ! Il est quitte pour une insolation. Soudain, surgissent des hommes déguisés en Gaulois. Il ne les a pas entendus arriver. La stupéfaction est dans les deux camps. Luc s'évanouit et sombre dans un trou noir. L'espace d'une seconde, Il a le temps de penser qu'il vient de sortir de sa léthargie et va se retrouver dans une chambre d'hôpital, ou qu'il est en train de mourir.

10

La nuit est tombée. Luc ouvre les yeux. De l'extérieur, lui parviennent des bruits étouffés. Il ne voit aucun tuyau lui sortir de la bouche, ni de cathéter accroché à son bras. Il peut bouger et s'asseoir. Il n'est pas mort, ni couché dans un lit d'hôpital. Une odeur forte d'animaux lui agresse les narines. Couché sur de la paille, il entend bêler des moutons. Ok, il est vivant, mais Alain ? Il se lève péniblement, regarde tout autour de lui. Pas d'Alain. L'anxiété le dévaste telle une lame de fond. Alain, mort ? Ses larmes coulent, maculant ses joues poussiéreuses de petites rigoles sales. Seul. Seul face à un monde hostile. Seul sans son ami. Il se rassoit, se prend la tête dans les mains et se met carrément à pleurer à gros sanglots. Cela ne lui est pas arrivé depuis qu'il était gosse. Il sursaute lorsqu'un animal vient lui lécher la main. Un chien ! Un croisement entre le loup et peut-être le renard ? Plus fin qu'un loup, il en a quand même les caractéristiques. D'abord surpris, Luc se souvient d'articles qu'il a lus sur Internet à propos des chiens. Notamment qu'il a été la première espèce animale à avoir été domestiquée par l'homme et que cette domestication remonte au moins au paléolithique à l'époque des chasseurs-cueilleurs. Le mouton, lui, est venu beaucoup plus tard. Peut-être issu du mouflon ? On ne sait pas. Luc se contraint à orienter ses pensées vers des idées pratiques pour ne pas devenir cinglé. Surtout ne pas se poser la question de savoir où il est, ni pourquoi, ni comment. Surtout, ne pas penser à Alain… Le chien vient se faire caresser. S'il est bien le meilleur ami de l'homme, alors Luc vient de se faire un nouvel ami. L'animal gémit de plaisir, puis se met à aboyer. De l'extérieur, une voix d'enfant l'appelle. Luc se trouve confronté à un gosse d'une dizaine d'années à peu près. Du moins, il aurait cet âge-là si on était au XXIème siècle ! L'enfant lui parle, il ne comprend rien et fait un geste d'impuissance. L'enfant l'invite à le suivre. « C'est là que tout se joue » se dit Luc. Quel accueil va-t-il avoir ? Peut-être va-t-il se retrouver au milieu d'un film et faire rire toute la troupe de comédiens ? Cette idée est vite chassée par sa sortie au grand jour. Il se trouve dans un village, un vrai village, sans caméras ni tout le staff qui accompagne le tournage d'un film. Des dizaines de personnes l'observent avec étonnement. Ils sont au moins aussi surpris que lui. Pourtant, ces gens en ont vu des étrangers, dans leur vie ! Des Romains, des Grecs, des peuples envahisseurs sur cette zone de grand passage depuis des centaines d'années. Mais des comme lui, jamais. Des hommes s'approchent, le touchent, le tâtent. Il voudrait bien en faire autant mais il n'ose pas. Ils sont bien vivants, en chair et en os. Il ne rêve pas. Un homme immense, les cheveux longs teintés de boue laissant apparaître des mèches blondes,

vient tâter son crâne puis se met à rire, d'un rire énorme, plutôt vexant qu'effrayant.

— Et alors, lui dit Luc, t'as jamais vu de chauve, crétin ?

Toute la tribu se met à rire. Son aspect physique, sa voix, les rendent hilares. Il mettrait bien son poing dans la figure de ce géant stupide, mais il se dit que cet homme est pacifique, seulement différent de lui. Inutile de vouloir demander où ils sont, ni à quelle époque. Il pense aux Celtes et aux Gaulois. Le brassage de populations s'est déjà fait depuis longtemps déjà, car il voit des signes de différences ethniques. Cet homme est grand et blond, mais d'autres sont plus trapus, plus foncés de peau avec des cheveux noirs. Leur aspect se rapproche plus des Ibères. Ah ! Qu'il voudrait que des historiens soient là ! Le passé de Frontignan et des environs prend une autre dimension. Derrière les guerriers, ou les paysans – comment savoir ? – un groupe de femmes s'est agglutiné, les enfants collés à leurs jupes. L'une d'entre elles lui tend un morceau de viande. Il s'en saisit, remercie, et se jette sur cette pitance bienvenue, « comme la misère sur le pauvre monde » lui aurait dit sa mère... Cette façon de manger n'étonne personne. On lui fait passer un gobelet en terre où il boit goulûment de l'eau fraîche, tout en se disant qu'il se taperait bien une cervoise ou un petit vin romain pour faire passer les angoisses qui le taraudent.

— Alain ? demande-t-il timidement.

Chacun se présente croyant qu'il leur donne son nom. A grands renforts de gestes, il fait non de la tête, se frappe la poitrine en disant « Luc » et décrit son ami tout en mimant une douleur à la jambe. Le ridicule de la situation le ferait rire si le moment n'était pas aussi grave. Pourtant, le géant blond lui fait signe de le suivre. Abandonnant la tribu, ils se dirigent vers l'extérieur du village. Il faut marcher un long moment pour atteindre les contreforts des collines de la Gardiole. Puis, ils montent le long d'un sentier qui semble avoir été un ancien lit de ruisseau. On aperçoit une grotte. « Nom de chien ! » s'écrit-il tandis que le géant le regarde surpris.

— C'est la grotte préférée d'Alain ! lui dit-il comme s'il pouvait comprendre. La grotte de l'homme mort. Non, mais tu te rends compte ?

L'homme hausse les épaules. Puis, il se dirige vers la grotte, fait signe à Luc de rentrer tandis que lui se tient à l'extérieur. Cette grotte, Luc la connaît par cœur. Pourquoi doit-il rester seul ? « Le grand géant ne fait pas le malin » raisonne-t-il, ce doit être dangereux ou interdit. Il avance dans l'obscurité qui s'éclaire peu à peu. De petites lampes à huile balisent le parcours.

Sa stupeur grandit lorsque du fond de la grotte une voix lui dit :

— Dépêchez-vous de rentrer.

Un druide qui parle français ! De mieux en mieux… ou de pire en pire. Tout ceci ressemble à une mascarade. C'est alors qu'il aperçoit un homme étendu à terre ; Alain enfin !

— Votre ami est vivant, répond le druide à son interrogation muette.

— Vous parlez français ? bredouille Luc. Ça alors ! Quel est ce prodige ?

— Un de plus, mon ami, un de plus. Pourquoi êtes-vous là ? Vous voyez ? Que des prodiges ! Du moins, des anomalies. J'ai fait comme vous. Je suis tombé dans un trou du temps alors que j'avais neuf ans. Nous étions en 1905. J'ai quatre-vingts ans à présent. Si je n'avais pas changé d'époque, quel âge aurais-je à votre époque ?

— Un trou du temps ? C'est impossible ! s'énerve Luc. Vous n'allez pas me faire croire ça !

— Il va vous falloir le croire, mon ami. Dites-moi de quelle époque vous venez ?

— 2015, répond Luc sur un ton pitoyable. 2015… Mon Dieu… et mon ami ?

— Sauvé par les plantes et les pouvoirs des druides. Lorsque je suis arrivé dans ce monde, on m'a recueilli comme un enfant perdu. J'avais tout oublié. Qui j'étais, d'où je venais. J'étais devenu « un Celte » comme les autres. Mais lorsque j'ai fait mon apprentissage de druide, ma mémoire est revenue. Tout ceci m'aide un peu dans ma façon de prodiguer des soins. Mais j'avais neuf ans, je savais peu de choses. Seule la « mémoire collective » m'a aidé.

Luc se prend la tête dans les mains.

— Impossible ! Impossible ! Impossible ! C'est de la folie.

— La folie, c'est ce qui se passe actuellement.

Il ne peut pas finir sa phrase. De l'extérieur, montent des villages des cris d'effroi, des rires démoniaques.

— Quelqu'un a ouvert les portes de l'enfer ! crie le druide. Vite ! Aidez-moi à porter votre ami. Nous allons nous réfugier ailleurs.

A ce moment-là, Alain se réveille.

— Où sommes-nous ?

— Pas le temps pour les explications, lui dit Luc. Si tu peux te lever, dépêche-toi. Tu vas devoir encore courir dans la garrigue.

11

Courir, toujours courir ! A peine éveillé, Alain doit quitter l'abri de la caverne pour repartir vers des lieux prétendus être plus sécurisés. « Tu parles » se dit-il. Le peu qu'il a vu et les quelques explications de Luc le laissent dubitatif. Force est pourtant de reconnaître que sa plaie est cicatrisée et que sa cheville ne lui fait plus mal. Un bon herboriste ce type habillé en druide ! Il pourra intégrer cette histoire rocambolesque dans ses récits du « papé » pour son prochain livre ! Tout en essayant de ne pas paniquer, ce qui lui demande un effort phénoménal sur lui-même, il suit Luc qui, lui, semble nager dans ce monde comme un poisson dans l'eau. Puis se dit qu'il ferait bien d'en faire autant sans se torturer les méninges car ils ne sont pas dans un film et l'étrangeté de la situation n'empêche pas le danger d'être bien réel. A moins, évidemment, qu'ils soient tous les deux en train de rêver.

— Où va-t-on ? s'informe Luc.

— Au cromlech.

Ils se taisent, médusés. Ainsi, à cette époque, le cromlech de Frontignan qui fait couler tellement d'encre au XXIème siècle, est encore en fonction. Mais laquelle ? Toutes les hypothèses sont avancées autant sur les sites Internet que dans les ouvrages plus sérieux sur les monolithes. Le druide, Calixte, leur a donné la date actuelle : 151 avant Jésus-Christ… Ils n'ont rien pour rechercher ce qui se passait à cette date. Sans leur précieux ordinateur, ils se sentent perdus. Comment savoir ?

— La mémoire des anciens, dit Calixte. Je crois que vous la mésestimez trop.

Les voilà bien avancés avec un guide télépathe qui capte toutes leurs pensées ! Ils se sentent dépouillés de leur personnalité, mis à nu. Un guide qui, par-dessus le marché, ne leur est d'aucune aide concernant ce qui leur arrive. Tombés dans un trou du temps ! C'est un peu facile comme explication. Facile et trop énorme.

— Il faudra bien vous y faire, dit Calixte, je suis désolé pour vous, il n'y a aucune possibilité de retour en arrière.

— En avant, vous voulez dire.

— En avant, en arrière, peu importe, le temps tourne en boucle.

C'est trop pour eux. Alain se met à hurler à pleins poumons comme s'il avait dans ses bronches un objet à expulser de toute urgence.

— Tu es fada ! lui dit Luc. Tu veux nous faire repérer ?

— J'en peux plus ! C'est quoi cette chienlit ? Nous sommes devenus cinglés ? Avec mes histoires de « papé » j'ai fini par mériter la camisole ! C'est ça ?

— Et moi ? Je ne suis pas aussi barjot que toi. Alors, il n'y a aucune raison pour que je te suive dans tes délires. Ecoute, il vaut mieux se ranger à l'hypothèse de Calixte, ça me semble le plus sage.

— Plus sage, plus sage ! s'insurge Alain une dernière fois. Bon, va pour le bond dans le passé. De toute façon, je ne trouve pas plus digeste comme explication.

— Bienvenue en l'an 151 avant Jésus-Christ, mes amis, leur dit Calixte.

— Malvenus, oui, répond Alain. En pleine guerre…

— Il ne s'agit pas d'une guerre. Les temps sont plutôt calmes en ce moment. Les tribus se tiennent tranquilles. Ce qui se passe chez les Romains ne nous concerne pas. Tant qu'ils ne viennent pas ici !

— Ils viendront, ils viendront, dit Luc avec de la tristesse dans la voix. Avant la fin du siècle. Je ne veux pas être là pour le voir.

— Evidemment, constate Calixte, vous savez des choses que j'ignore. Que s'est-il passé après ma « disparition » en 1905 ?

— Tellement d'évènements moches qu'il vaut mieux que tu l'ignores, rétorque Alain. Dis-nous plutôt ce qui se passe en ce moment. Qui nous attaque ?

— Des entités venues des mondes intermédiaires. Normalement, elles n'ont pas de corps, ce sont des genres de fantômes, mais elles prennent l'apparence des peurs et des croyances des hommes. Pour s'en protéger, il faut éloigner la peur de soi. Ne pas penser à des monstres par exemple. Sinon, ils prendront la forme de monstres. Vous voyez ce que je veux dire ? Ils prendront toujours l'apparence d'une personnalité méchante. Les loups-garous, vampires, par exemple chez moi en 1905… Des trolls, djinns, démons, monstres de tous poils, cyclopes et compagnie.

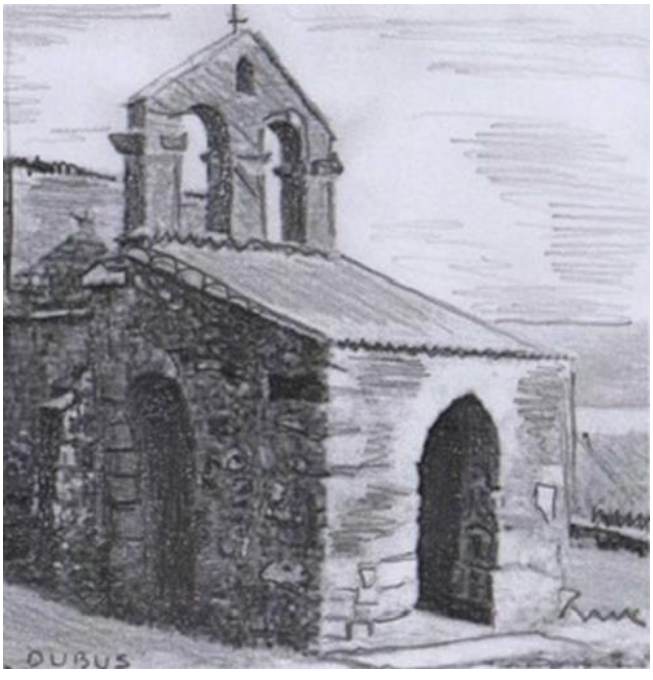
— Je vois, dit Alain. On a de quoi fantasmer… Donc, soit il faut penser à quelque chose de gentil, soit ne pas penser du tout.

— Faites comme vous pouvez, mais si nous tombons sur eux, seule la force de nos pensées positives pourra les chasser.

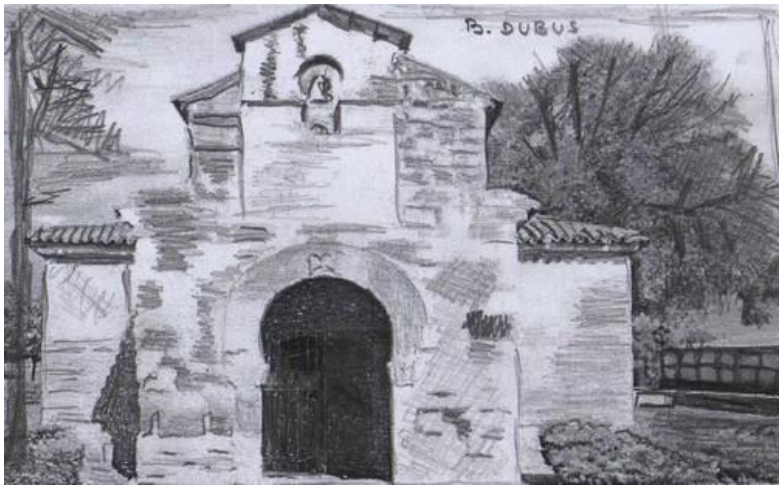
— Comment font les villageois ?

— C'est la panique, vous vous en doutez. Ce n'est pas avec eux que nous vaincrons.

— Pour une fois, je veux bien croire aux miracles, dit Alain. Et en mon ange gardien.



Eglises wisigothiques. Dessin



Chapitre VI

« Sur les flots, sur les grands chemins, nous poursuivons le bonheur. Mais il est ici, le bonheur »
Horace
Extrait de Epîtres

1

Comment délivrer le prisonnier ? Sœur Marie n'en a aucune idée. Le père Amaury se trouve chez lui, impossible de l'en faire sortir. Il leur faut une idée géniale, et vite ! L'heure n'est pas encore venue de se battre contre lui. Elle doit rameuter toutes les bonnes volontés susceptibles de l'aider. Ce sorcier de malheur a ouvert des trous dans le temps. Tout va s'y engouffrer. Les entités mauvaises, les hommes de toutes les époques. L'horreur suprême. La terre devient folle. Ce qui se passe est pire qu'une bombe atomique. Si le temps s'effondre, on peut revenir au passé lointain de la terre, à des époques invivables pour les hommes, bousculer les périodes géologiques. Le chaos. Et la terre risque d'exploser parce qu'on ne touche pas au temps impunément.

Son enseignement avec Morgane a porté ses fruits au-delà de toute espérance. Même la petite Mélodie dévoile des dons qu'elle n'avait pas soupçonnés. A elles trois, elles peuvent tenir tête au sorcier, pas contrarier ses funestes plans. Dans la chambre où, désormais, elles s'entassent comme des sardines dans une boîte, il leur faut des trésors d'ingéniosité pour ne pas se faire repérer par les nonnes. Heureusement, leurs dons de télépathes leur permettent de communiquer sans parler. Mais la promiscuité n'est pas facile à vivre. Mélodie, tandis que toute la communauté la cherche désespérément, réclame sa mère. Morgane, l'intruse anonyme, s'inquiète pour sa famille et ses amis. Où est son père ? A-t-il réapparu ? Est-il perdu dans le temps lui-aussi ? Son rire s'est éteint.

« Quand rentrerons-nous chez nous ? Qu'allons-nous devenir ? » Marie n'a pas de réponse.

Dehors, des hurlements mettent la communauté en émoi. Sœur Marguerite vient de mourir. Autour d'elle, des sortes de monstres sautent et ricanent. Le père Amaury, appelé au secours de la nonne prétend ne rien pouvoir pour elle ni pour chasser les démons. Il préconise de mettre le feu au corps de sœur Marguerite.

— C'est elle qui a attiré les démons ! Elle était possédée. Il faut se débarrasser de son corps ainsi que celui de son bébé.

— Comme ça, pas d'autopsie possible, chuchote Morgane. S'il se débarrasse des corps, on ne saura jamais que c'est lui le fautif. Il faut l'en empêcher.

— Je ne vois pas comment pour l'instant. Prévenir les autorités religieuses, c'est périlleux. Je risque de finir sur le bûcher avec Mélodie. Elle, ils la verront. On ne pourra pas la cacher plus longtemps. Ils fouilleront partout. Le Père Amaury ne se laissera pas avoir. Tous les prélats et la garde de l'évêché vont se retrouver dans le temps. Cela ne fera qu'empirer le problème. Non, il faut faire venir ici vos amis. Surtout les jeunes gens de votre futur.

— Mais comment ? gémit Morgane désespérée. Comment ?

— Utilise tes pouvoirs, il est temps. Il faut être plus rapide que lui. Morgane, tu es une « passeuse d'âmes ». Tu aides les morts à franchir le pas, la porte, le bout du tunnel. Ensemble, nous avons accompli des prodiges. Aide-moi. Crois en toi.

— Croire en moi ? Je ne suis qu'une collégienne de dix-sept ans. Je veux rentrer chez moi. Ce n'est pas possible ! Je dois cauchemarder.

— Arrête ! crie soudain Marie au risque de se faire entendre. Tu les as, les pouvoirs !

Puis, elle rajouta par la pensée :

— Il le faut, Morgane. Tu dois te souvenir, rentrer en toi-même. Cette expérience, tu dois la faire seule.

Viens, Mélodie, laissons-la.

La petite fille prend la main qui lui est tendue.

— Il est temps que les nones te retrouvent, dit Marie. Cela fera diversion un moment. Nous pourrons écarter les entités de ma chambre pour que Morgane soit tranquille.

Avant de partir, elle lui jette un regard encourageant. Morgane est terrifiée. Seule. Seule face à son destin. Ses yeux vairons luisent de larmes en voyant partir sa petite sœur. Ses lèvres tremblent, faisant bouger son percing.

« J'ai confiance en toi. Tu vas y arriver » sont les derniers mots qu'elle perçoit de Marie.

2

La quiétude est retombée sur la chambre. Morgane essaye de se souvenir des pratiques de la méditation. Plusieurs fois elles ont essayé avec ses copines, chaque fois cela s'est soldé par un fou-rire général. Elle laisse vagabonder ses pensées. Elles reviennent chaque fois vers l'abbaye au XXIème siècle. Pourquoi elle et ses amies ? Pourquoi Mélodie ? Peu à peu, sa

réflexion logique laisse la place à quelque chose de plus subtil. Son esprit s'arrête sur les détails de la faune et de la flore, comme si elle était là-bas, au milieu de la garrigue. Elle s'élève au-dessus des murs austères en réfection. Elle ne voit plus que le vide. Puis, elle flotte au-dessus de la terre, aperçoit les contours des continents comme si elle se promenait sur « Google Earth ». Elle pense à son enfance, essaye de remonter le plus loin possible. Le ventre de sa mère. Elle se fond dans la chaleur si paisible du placenta maternel. Son esprit s'évade encore. Plus de corps, plus de cerveau, plus de ventre chaud où se lover. Elle n'est que pure conscience. L'Univers. L'univers est Dieu. Dieu est l'Univers. La phrase de Hubert Reeves « Nous sommes tous des poussières d'étoile » prend alors tout son sens pour elle. Chaque parcelle de l'univers est vie, tout vit, tout est « conscience ». C'est ainsi qu'elle comprend qui elle est, ce qu'elle est, sa place dans l'Univers, son engagement.

A présent, elle peut revenir sur terre. On l'attend. Penchée au-dessus de la planète bleue, elle voit le passé, le présent, le futur. Elle aperçoit ses amis et son père, perdus en l'an 736 deux autres personnes, l'archéologue de l'abbaye et un type qu'elle ne connaît pas ; d'autres gens perdus eux-aussi, des inconnus pour elle. Ce qu'a fait le Père Amaury est pire que tout et ce n'est pas fini. Il va faire sauter la planète avec ses jeux pervers. Sa folie n'a pas de limite. Il ne peut pas être maître du monde. Impossible ! Il ne peut que détruire la terre. Il faut arrêter son délire démentiel. Mais comment ? Comment ? Morgane l'ignore, et le temps presse. Il s'agit pourtant de ne pas le sous-estimer.

3

— Viens, Mélodie, dit Marie. Sois tranquille. Elle va s'en sortir. Elle l'a déjà fait des milliers de fois.

— Je sais, dit Mélodie, c'est une lionne.

— Une lionne ?

— Oui, une lionne, insiste la petite fille. Elle chasse pour nourrir la communauté, elle travaille en équipe, elle veille sur ses enfants et même sur les enfants des autres. Tu sais comment ça fonctionne chez les lions ? Les mères se mettent en groupe et créent comme des crèches. Comme ça, il y en a toujours quelques-unes unes pour s'occuper des enfants tandis que les autres chassent. Dans le règne animal, il n'y a que la lionne qui se comporte de cette façon.

— Tu en sais des choses pour une petite fille ! s'extasie Marie. Tu caches bien ton jeu. Qui es-tu Mélodie ?

— Tu devrais le savoir, dit Mélodie. Tu le découvriras bien assez tôt.

— Gentille ?

— Qu'est-ce que ça veut dire gentille ? J'ai huit ans, je suis gentille. Tout le monde le dit. Bébête même. C'est un mot qui n'a pas de sens. Au moment crucial, je ne serai plus gentille. Mais rassure-toi, ajoute-t-elle en voyant l'air inquiet de Marie, je suis du bon côté.

L'espace d'un instant, Mélodie donne l'impression d'être une vieille personne. Puis, son air candide revient.

— Qu'est-ce que tu dis, Marie ? interroge-t-elle.

— Rien, je parlais seule.

— Ah, comme toutes les grandes personnes. Même les fées parlent seules ?

— Je ne suis pas une fée.

La petite fille hausse les épaules sans rien ajouter. Le silence s'installe entre elles, mais pas pour longtemps. Elles entendent des cris du côté de la salle commune. Les sœurs se sont retranchées dans le réfectoire en bloquant les issues. Mais le Père Amaury est avec elles et attire les entités à l'intérieur. Des démons aux pieds crochus sortis des cauchemars et des fantasmes des sœurs.

— Il faut les faire sortir de là, dit Mélodie.

Elle s'exécute sans rien rajouter. Impuissante à la retenir, Marie la voit courir vers la porte et l'ouvrir. A ce moment-là, les démons aux pieds crochus se jettent sur elle. Sous les yeux des sœurs médusées, ils prennent des formes différentes sorties de l'imagination de la petite fille. Mélodie y prend goût et s'amuse comme un enfant dans un parc d'attraction. Tour à tour, lutin, trolls, personnages de bandes dessinées, elle s'éclate ; et voilà Gargamel, le méchant sorcier des stroumpfs, le loup des trois petits cochons, Cruella des « 101 Dalmatiens », Mégamind, le Joker, El Macho de « Moi, moche et méchant » et beaucoup d'autres selon les références cinématographiques de Mélodie. Elle se croit dans un dessin animé où elle est l'héroïne, elle se bat, elle triomphe, elle est « Mononoké » la princesse d'un dessin animé des années 90 que sa mère a fini par lui faire aimer. Le silence retombe sur l'abbaye. Les entités se sont enfuies, du moins pour quelque temps. Mélodie exulte. Les sœurs restent muettes d'étonnement, puis se jette sur elle, la touchent, la palpent, crient au miracle. Marie est sidérée. Dans son coin, le Père Amaury enrage. Il aurait dû la tuer tout de suite, cette petite sorcière ! Mais elle lui avait semblé si insignifiante, si inoffensive, avec ses grands yeux tristes ! Elle avait l'air perdu. Elle l'a bien eu ! Il parierait que c'est elle l'intruse qui a visité son repaire. Finalement, elle n'est qu'une sournoise à la solde de

sœur Marie ! Dans l'instant présent, il ne peut rien faire à part crier au miracle avec les sœurs comme un mouton bêle dans le troupeau, alors qu'il est le bouc, l'allié du diable.

Sœur Marie s'adresse à la mère supérieure :

— Il ne faut pas brûler sœur Marguerite. Elle n'est pas contagieuse. Nous n'avons pas le droit, ce n'est pas elle qui a appelé le diable. Elle a toujours été douce et charitable. Un exemple pour la communauté.

— Sauf qu'elle a péché, intervient le père Amaury. Elle a fait le péché de chair !

— Et alors ? Elle n'est pas la seule. Qui, ici, peut lui jeter la pierre ? « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » a dit Jésus. Qui ?

— Moi, ose répondre Amaury.

— Vous ? Oseriez-vous le jurer sur la bible ?

— J'oserai.

— Je n'en doute pas, répond Marie sarcastique. Je n'en doute nullement. Mais vous, mes sœurs ?

Aucune d'entre elles ne répond. Sont présentes celles qui ont péché, celles qui sont innocentes mais ne veulent pas jeter la pierre à Marguerite, celles qui ont peur de la colère de Dieu dont le cinquième commandement est « tu ne tueras point ». Le Père Amaury étouffe sa colère. Il ne dit rien. Dieu pardonne à ses brebis égarées. Ce n'est pas lui qui a le droit de dire le contraire. Il jette son missel à terre et s'en va.

— Oh !

Ce simple cri scandalisé jaillit de toutes les bouches. Jeter un missel ? Le Père est-il devenu fou ? Possédé par une de ces créatures monstrueuses ? Le soupçon est dans toutes les consciences, mais aucune ne l'avoue. C'est grave d'accuser un prêtre. Il faut en référer à l'évêché de Maguelone. Si celle qui remue la boue se trompe, elle monte sur le bûcher comme sorcière. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. La peur est là, insidieuse, rongeant les cœurs même les plus courageux. Et l'enfant ? Que faut-il faire du bébé de sœur Marguerite ? Ouvrir une tombe est sacrilège. Un sacrilège que le Père Amaury veut commettre. Le malheur s'est abattu sur la communauté. Est-ce pour la rédemption de leurs péchés ? Dieu leur envoie cette épreuve pour les punir. Prier, prier, prier encore et encore. La solution est là. Accompagnées de Mélodie dont le miracle est encore sur toutes les lèvres, les sœurs vont prier dans l'église. Pour leur âme, pour l'âme de la défunte et de son enfant, pour le Père Amaury.

Mélodie les suit, se retourne et fait un clin d'œil à Marie.

— Le bébé, c'est moi, répond Mélodie à cette question muette. Je suis née au XXIéme siècle pour venger ma mère, pour arrêter le mal que fait mon père. Pour le ramener vers le bien.

— Comme le jedi, rajoute-t-elle mélangeant fiction et réalité.

— Pardon ?

— laisse tomber. Tu ne peux pas comprendre.

« Quels secrets pouvoirs cache encore cette enfant ? » se demanda Marie perplexe.

4

Tandis que cette scène se déroule dans l'abbaye, Morgane est sortie de la chambre attirée par une présence inconnue dans les jardins. Elle se dirige vers la tombe où Mélodie a été trouvée. Qu'elle n'est pas sa stupéfaction d'apercevoir quatre personnes près de la tombe ! Des gens qui n'ont rien à voir avec les hommes du Moyen-Age, et avec eux une femme. D'environ vingt-cinq ans, elle porte un pantalon près du corps, et deux des hommes sont habillés comme des cyclistes. Seul l'un d'entre eux porte un pantalon trop long, usé aux genoux, un tee-shirt et des tennis.

— Elle les appelle :

— Heps ! Vous autres là-bas ! Venez vite. Ne vous faites pas remarquer.

— Ça alors ! Mais c'est Morgane Libat, une des trois filles qui ont disparu ! déclare Yves. Que fait-elle ici ? Son visage passe à la télé trois fois par jour depuis une semaine ! Elle a les yeux vairons, d'après les journalistes, des yeux magnifiques. Attendez, j'ai gardé une affiche dans ma poche.

— Des yeux vairons ? s'étonne Alex.

— Des yeux vairons, ce sont des yeux qui ne sont pas de la même couleur. Un bleu, l'autre marron. Sinon, ce n'est pas elle.

Yves sort de sa poche l'affiche froissée, une photo donnée par l'un des parents. Les trois jeunes filles y posent ensemble, bras dessus, bras dessous, en riant aux éclats.

Morgane s'approche d'eux. La beauté de son visage et la couleur incroyable de ses yeux les stupéfient. Samira en serait presque jalouse. Mais c'est Emile qui, soudain, se sent chavirer. Le coup de foudre… Lui qui ne croyait pas en ces bêtises-là ! Le voilà scotché au visage de Morgane, il ne peut détourner les yeux de la jeune fille. Il réalise sa jeunesse, presque encore une enfant, pas encore tout à fait femme. Pourtant, elle a déjà un corps de femme, à l'inverse de Léa et Laurie dont les silhouettes, sur la photo, révèlent

les adolescentes qu'elles sont encore. Il détourne les yeux, rougit, ne prononce pas un mot. Son émoi n'échappe pas à Samira qui lui sourit et lui dit en aparté :

— Fais attention, elle est déjà morte depuis cinq cents ans. N'oublie jamais ça.

Morte depuis cinq cents ans ? Qu'importe. Ce n'est que le présent dans lequel ils risquent de tous rester prisonniers. Alors ?

— M'en fous. Je suis là, aujourd'hui et maintenant. Et puis quoi ? Qu'est-ce que tu insinues ?

— Si on vous dérange, leur dit Alex, faites-le-nous savoir. Morgane vous dit « bonjour ». Elle t'a posé une question, Emile. Tu pourrais répondre.

Pour Morgane aussi, la rencontre avec Emile a quelque chose de magique. Son corps tout entier le lui crie. Elle essaye de faire bonne contenance, ne rien laisser paraître, alors que leur trouble mutuel ne passe pas inaperçu.

— Votre appareil, lui dit-elle, le téléphone que vous avez perdu, c'est Léa qui l'a en sa possession. Vous savez où elle est ? Et Laurie, et Albin, et mon père ?

— Je, je ne sais pas, bégaye Emile.

— Bon, reprend Yves voyant leur impossibilité à communiquer. On pourrait commencer par le commencement. On vous cherche partout à Gigean. D'abord vos copines avec le frère de Laurie et votre père. Puis, vous et votre mère. Votre mère refait surface. Pas vous. Les gendarmes sont sur les dents. Ensuite, moi qui me retrouve au moment de votre disparition le mardi, alors que j'étais sur les fouilles le vendredi. Puis, je tombe sur ces messieurs-dames qui viennent du futur. Ensuite, rebelote, nous sommes happés par une force qui nous envoie ici, avec vous. Nous sommes où, quand, comment ? Je suis spécialiste de la flore et de la faune dans l'équipe scientifique de la gendarmerie. Il me faut une explication scientifique.

— Et bien, il vous faudra la trouver. Ça arrangera tout le monde. La seule chose que je peux vous dire, c'est que le responsable de cette hécatombe est le Père Amaury, le curé de l'abbaye. Il a capturé un de vos compatriotes, un type habillé avec un truc de cycliste comme vous. Il est prisonnier dans le repaire du sorcier. Parce que Amaury est un sorcier, un mage noir.

— Attendez, attendez ! Un sorcier ! Vous êtes folle ! s'écrie Yves.

— Peut-être pas, admet Alex. Ce type, je l'ai vu dans la bibliothèque avec Samira. Il nous a suivis jusque chez moi. Puis, il s'est passé une chose incroyable. Il a disparu en même temps qu'un flic privé qui enquête pour le directeur de l'université.

— Votre flic, il est ficelé comme un saucisson dans l'antre du mage. Ma sœur l'a vu.

— Vous avez retrouvé votre sœur ?

Yves est de plus en plus stupéfait.

— Ben, oui, j'ai retrouvé ma sœur.

— C'est génial, lui dit Emile avec un sourire chaleureux. Nous l'avons rencontrée lors de notre dernière visite, avant que nous perdions le télétransporteur. Je ne croyais pas la revoir si vite. A-t-elle perdu la mémoire ?

— Absolument pas. Elle se souvient de vous. C'est devenu la coqueluche des sœurs. Elles l'adorent. Pour tout vous dire, nous sommes tombées dans un endroit plus qu'étrange. Une abbaye de dépravées… Enfin, personnellement, ça ne me dérange pas. Mais il y a eu une mort suspecte. Il nous faudrait un médecin. Vous, le scientifique, vous avez fait des études de médecine pour faire partie de la police scientifique ? C'est à vous de pratiquer l'autopsie.

— Je n'ai jamais fait d'autopsie ! Ma spécialité, ce sont les…

— On le sait, la flore et la faune. Mais vous allez devoir faire une autopsie. Deux autopsies, celle du bébé aussi. Ou vous faites venir un médecin légiste.

— Parce que vous vous imaginez qu'on fait venir les gens, juste en claquant des doigts ? Vous croyez que j'ai choisi d'atterrir ici ? Je me pince encore pour voir si je ne rêve pas !

— Si nous pouvions récupérer le télétransporteur, leur confie Emile, nous pourrions tenter le coup. Mais il est avec vos copains dans le temps, je ne sais pas où.

— Moi je le sais, dit Morgane. Ils sont en l'an 736, pendant la guerre entre les armées franques et les Maures. Je dois vous confier quelque chose reprend-elle tandis que les autres observent un silence gêné et méfiant. Le Père Amaury a fait entrer dans notre monde des entités maléfiques. Il y en a partout. En 736, à d'autres périodes. Lesquelles ? Je n'en sais rien. Je sais que deux hommes de chez nous sont perdus aussi. L'archéologue et un autre que je ne connais pas. Amaury s'amuse comme un fou. C'est un détraqué. Jusqu'où peut-il aller ? Jusqu'à la destruction de la terre, mais ça, il ne le sait pas. Il est trop imbu de sa personne. Il faut le stopper, et vite !

— Des entités maléfiques ? annone Yves. Cela n'existe pas.

— Vous allez voir, si ça n'existe pas. Vous n'êtes pas au bout de vos surprises.

Elle rajoute à l'attention d'Emile :

— Sachant la date à laquelle ils se trouvent, vous pouvez communiquer avec mes amis ?

— On peut l'aider, répond Marie surgissant derrière elle. Il faudrait délivrer le pauvre type dans le gourbi du curé. Il finira par le tuer.

— Résumons la situation, dit Samira pragmatique : il y a des trous dans le temps et des hommes y sont perdus. Un sorcier ou quelque chose de ce genre s'amuse avec les mondes. Il est seul. Seul contre combien ? Nous sommes déjà sept. Y a-t-il un moyen de le contrer ?

— A plusieurs, c'est possible, affirme Marie. Il faut y croire.

Puis elle rajouta à l'intention d'Emile :

— Je peux vous envoyer dans le temps, bien que je n'aie pas le droit de le faire. Mais il n'est plus temps de tergiverser. Je répondrai de mes actes le moment venu et à qui de droit. C'est mon choix.

— Je vais avec lui, dit Morgane sur un ton sans équivoque. Où est ma sœur ?

— Elle prie avec les nones, elle les occupe. Pendant qu'elles prient, nous sommes tranquilles.

Puis se tournant vers Emile elle lui demande :

— Ton téléphone, il peut faire passer dans le temps plusieurs personnes à la fois ?

— Nous sommes venus à trois. Je pense que oui. Mais ce n'est pas un téléphone.

— Peu importe. As-tu un moyen de communiquer avec lui ?

— Ben oui, mon téléphone, précisément. Mon téléphone peut, en tout cas pourrait, communiquer avec le télétransporteur. Cependant, il n'y a pas d'électricité à cette époque-là. Ici non plus. Mon téléphone est éteint.

Bien qu'étant un scientifique supposé ne pas croire en ce genre de divagation, Yves préfère oublier qu'il est un athée convaincu. Il se souvient de légendes concernant les forces telluriques supposées se trouver en concentration près de l'abbaye. Il n'a jamais prêté une oreille bienveillante à ce qu'il considère comme des élucubrations de mystiques allumés mais là, dans ce contexte ou toute logique a basculé, il ne voit pas pourquoi il ne mettrait pas son grain de sel aux élucubrations collectives. C'est avec consternation qu'il s'entend lui-même proférer des allégations qu'il aurait traitées d'inepties quelques jours plus tôt.

— Les forces telluriques ? Vous en avez entendu parler ? Il paraîtrait, d'après certaines rumeurs, que près de la l'entrée de l'abbatiale, ces forces sont en concentration, ainsi qu'à d'autres endroits sur la Gardiole autour de l'abbaye. D'ailleurs, certains s'y retrouvent à certaines époques de l'année pour

y faire je ne sais quoi, et je préfère ne pas le savoir. Moi, ce que j'en dis, ce sont des « on dit ». Je ne fais pas partie de ces fadas. Mais au point où nous en sommes…

— Excellent, s'écrie Alex. Yves, vous êtes un génie ! Les forces telluriques ne sont pas des légendes.

Et il se met à citer devant les autres médusés : *Giorgio Thurn a dit « comme un être humain, la Terre est parcourue de méridiens, de lignes de force au croisement desquelles peuvent se créer des hauts lieux, favorables à la santé ou, à l'opposé, des lieux néfastes. Peut-être les Anciens se livraient-ils à une acupuncture de la Terre, soignant ici, corrigeant là ?*[6]

— Vous ne savez pas qui est Giorgio Thurn ? rajoute-t-il en se moquant. Vous la fichez mal, car c'était un architecte géomancien autrichien du vingtième siècle.

Devant l'air ahuri d'Yves, Alex enfonce le clou :

— Vous pouvez lui faire confiance. Il connaît par cœur tous les scientifiques depuis la nuit des temps.

Emile renforce le concept son avantage :

— Il y a interaction entre les courants de la terre et l'énergie cosmique et les hommes en perçoivent les avantages et les inconvénients. Cela a été prouvé depuis longtemps. Enfin, quand je dis « depuis longtemps », je me situe au vingt-cinquième siècle. La géomancie fait partie des matières enseignées à l'université. Désolé…

Un silence accablant s'en suit. De son côté, Marie ne sourit plus. Elle voit s'affronter les générations, les croyances et les doutes propres à chaque siècle. Ces trous dans le temps sont en train de créer leurs effets pervers. Par ces remises en question, l'évolution humaine, qui doit se faire progressivement et non anarchiquement quand l'homme se prend pour Dieu comme cela s'est passé plusieurs fois dans l'histoire, est chamboulée. Elle doit intervenir à tout prix, mais pour le moment, elle n'a pas d'autre choix que d'utiliser leurs connaissances.

— Essayons alors, dit-elle accablée par l'énormité de la décision. Emile, allez-y avec Morgane. Nous ne pouvons pas nous permettre d'être vus tous ensemble par les nones, et surtout pas par le Père Amaury. Soyez prudents et revenez vite. Nous vous attendons ici.

5

Gigean an 736

[6] http://www.cles.com/

Dans la grotte d'Eliséu, le télétransporteur clignote en émettant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Tandis que Simon, terrorisé s'est enfui, Léa appuie sur le bouton central et le visage d'Emile se manifeste. Derrière sa voix, celle de Morgane. Cette apparition la fait crier de joie.

— Morgane ! Morgane ! Où es-tu ? crie la jeune fille tandis que des larmes coulent sur le visage de Paul.

Les traits de la jeune fille remplacent ceux d'Emile.

— Je suis au quatorzième siècle, dans l'abbaye. Nous allons venir vous chercher. Nous vous avons localisés, nous allons emprunter la porte du temps. Mais c'est dangereux. Pour le retour, nous nous servirons du télétransporteur. Qui est avec toi ?

— Je te passe ton père.

— Ma chérie, ma grande fille…

Paul ne peut pas continuer et éclate en sanglots.

— Ne t'inquiète pas, papa, j'ai retrouvé Mélodie et maman est rentrée à la maison. Nous allons venir. Cela risque de prendre un peu de temps. Tenez le coup. Que se passe-t-il chez vous ?

C'est Albin qui lui répond :

— Chez nous ? Tu parles d'un chez nous ! Nous sommes chez des paysans qui veulent nous lyncher, la sorcière nous protège, mais pour combien de temps ? L'armée des Francs avance vers nous et des bestioles complètement sorties d'un mauvais film d'Hollywood nous harcèlent et sèment la panique. Voilà le topo, ma belle. Pas de quoi pavoiser.

— Ces bestioles sont des entités maléfiques qui prennent la forme des cauchemars des gens. Vous pouvez les contrer et les faire disparaître en ne leur donnant pas d'apparence.

— Tu parles d'un truc ! On va essayer. Mais les villageois, eux, les attirent comme des mouches. Je n'ose pas imaginer ce que voient les soldats francs.

— Faites comme vous pouvez. Nous allons venir.

— Salut, la grande ! crie Laurie. Bonne chance.

— Bonne chance à vous aussi, répond Morgane tandis que le portable d'Emile s'éteint.

6

— Zut, dit Emile. Plus d'émetteur, si on peut parler ainsi. Es-tu prête ? Es-tu sûre de vouloir venir avec moi ?

— Plus que jamais.

Il plonge son regard noir dans ses yeux vairons, et entoure sa taille de ses bras graciles. Morgane, qui d'ordinaire préfère les costauds, ne peut s'empêcher de frissonner, conquise. Il lui dit :

— Je suis heureux que nous partions ensemble. Je te trouve belle Morgane. Belle et fascinante. J'aimerais que nous ayons le temps de nous connaître. Mais le temps, il nous est compté. Combien de temps cette folie va-t-elle durer ?

Morgane rougit et avoue, de l'émotion dans la voix :

— Moi-aussi, je voudrais que nous ayons plus de temps. Qu'allons-nous devenir Emile, le sais-tu ? Je fais la fière, mais j'ai peur, tu sais.

Emile l'attire à lui et la serre dans ses bras.

— Je te protègerai, petite fille. Je te le promets.

Ils restent silencieux, serrés l'un contre l'autre. Emile caresse ses cheveux. Une coupe plus qu'étonnante qui déroute un peu l'homme du futur. C'est la première fois qu'il voit une femme aux cheveux courts avec un objet inséré dans la lèvre ; il se dit que la mode est une habitude qui a franchi les siècles sans se départir de son rôle, celui de se distinguer des périodes précédentes. Il faudra qu'il en parle à Alex qui connaît si bien l'histoire, bien qu'il sache déjà ce qu'il va lui répondre : à quelle époque ? Dans quel Pays ? Quel continent ? Après tout, quelle importance ? Morgane est plaquée contre lui, il sent son parfum, la douceur de sa peau et plus rien ne compte.

— Je crois que j'ai eu un « coup de foudre » pour toi, lui dit-il à l'oreille comme s'il y avait des micros partout. C'est une expression un peu vieillotte chez nous. Elle fait partie de la littérature antique. Mais elle est belle, cette expression, belle et authentique, comme toi. Sans artifices. Je t'aime comme un fou, Morgane, comme si toute ma vie je n'avais attendu que ce moment-là. Comme si je te connaissais depuis une éternité !

— Moi aussi avoue Morgane. Mais nous ne pourrons jamais construire quelque chose ensemble, ne serait-ce que parcourir un bout de chemin. Je sais que je vais te perdre à peine rencontré, et ça me crève déjà le cœur.

— Viens, dit simplement Emile ne trouvant pas de réponse à son désarroi. Les autres nous attendent. Nous avons une mission. Il faut la remplir.

Avant de retourner vers leurs amis, il l'embrasse sur la bouche avec délicatesse. Les baisers, eux, sont éternels.

7

Dans les jardins de l'abbaye, les entités nuisibles sont revenues à la charge, plus nombreuses. Des personnages hétéroclites dus aux fantasmes totalement disparates des personnes présentes. Ainsi, se ruent sur les plantations, arrachant les légumes, piétinant les massifs de fleurs, les ennemis de Goldorak, de Spiderman ; des diables ricanant et des loups-garous ; Gargamel l'ennemi des stroumpfs accompagné de son chat de la taille d'un jaguar, des personnes de dessins animés les plus vils ; Hitler, Mussolini, des sérials killers. Des personnages sortis tout droit des pires films d'horreur. Impossible de répertorier tous les personnages maléfiques sortis des peurs des hommes et des femmes d'époques différentes. Un vrai carnage. Marie se sent impuissante malgré ses pouvoirs. Les visiteurs du futur sont bouleversés, affolés. Même Yves, le scientifique, et surtout lui, est pris de panique. Il voit des savants fous avec la tête grimaçante d'Einstein, brandissant des rouleaux de papier toilette remplis de formules mathématiques qui veulent l'étrangler. Aucun ne lui est d'un quelconque secours. Elle tente de les calmer, les exhorte à la raison. Rien n'y fait. Dans son laboratoire, le mage noir doit se repaître de ces visions apocalyptiques. Son rire sardonique résonne dans les couloirs. Les sœurs prient dans l'église, tandis que leurs peurs les plus refoulées leur sautent au visage. Le feu de l'enfer. La peur du démon pour celles qui ont fauté. Les âmes des enfants mort-nés exécutent le bal de Lucifer et de ses acolytes.

Les trous du temps sont comme les trous noirs de l'espace. Espace et espace-temps ne font qu'un. Ces trous absorbent la matière. Comme Cid-42, bien connu des scientifiques, ils peuvent anéantir une galaxie entière[7]. La folie de l'abbé Amaury peut provoquer la même force gravitationnelle, à l'instar d'une super tornade avalant tout. Heureusement, dans l'univers, les forces sont équilibrées. Le Mal et le Bien tentent à s'égaliser et c'est l'éternelle confrontation des extrêmes : Dieu — démon. Il faut que l'un des deux gagne et Marie ne laissera pas faire Amaury.

Les trous noirs ne laissent pas passer que des entités mauvaises. Les forces du bien y surgissent aussi. S'en suit une lutte sans merci dans laquelle les humains n'ont pas leur place.

Dans cette ambiance de fin de monde, Morgane et Emile rejoignent leurs amis.

— Dépêchons-nous, dit Marie. Je vous envoie en 736. Attention ! Je vais ouvrir une nouvelle brèche dans le temps et vous ne serez pas les seuls à passer. Je n'ai pas le choix. Faites vite, car je ne pourrai pas la laisser ouverte longtemps. Prêts ?

— Prêts répondent en chœur Morgane et Emile.

[7] Voir la revue « Science et avenir » de décembre 2012

Emile rajoute :

— Referme-la tout de suite derrière nous. Nous chargerons le télétransporteur sur le point tellurique de Saint Félix. Même s'il n'y a plus d'abbaye, le site est le même.

8

Tandis que Léa tente désespérément de reprendre contact avec Morgane, les cris à l'extérieur s'amplifient. Au loin, l'armée des Francs avance à grand renfort de fracas de ferraille : lances, javelots, haches de jet, boucliers s'entrechoquent. Cette armée, formée non pas de soldats mais de simples hommes du peuple, a de quoi terroriser la population. Certains sont en armures, d'autres n'ont que de simples casques, mais la plupart est habillée comme pour le travail des champs. Harnachés avec tout ce qu'ils ont pu trouver au cours de leurs pérégrinations, ils sont plus menaçants qu'une armée régulière car cette armée-là est inorganisée, les soldats livrés à eux-mêmes, sans chefs, sans directives, ne sachant plus finalement pourquoi et pour qui ils sont là. Au départ, c'était pour libérer les populations du joug des Sarrasins. A présent, plus personne n'a de consignes et le bruit des armes couvre les cris des villageois massacrés pour le plaisir. Simples défouloirs pour des hommes dont la rage de tuer a pris le pas sur les bons sentiments qui, pour la plupart, avaient motivé leur engagement. Depuis des jours, cette armée balaye le pays, le met à feu et à sang et tue ceux qu'elle était sensée venir sauver. De la grotte d'Eliséu, on aperçoit la plaine en bas, la mer au loin. Plusieurs petits villages disséminés sur la côte partent en fumée.

— On va crever ici, dit Albin. Combien de temps nous reste-t-il avant que les soldats ne nous trouvent ?

— Peut-être ne nous trouveront-ils jamais ? dit Laurie d'une toute petite voix. Ils ne nous voient pas.

— Peut-être… mais je ne souhaite pas le vérifier. Il faut décamper au plus vite.

— Nous voici, répond une voix derrière eux, tandis que Morgane et Emile se matérialisent.

Laurie saute au cou de son amie. Son élan est coupé par Simon qui hurle :

— Regardez ! Là, en bas, que se passe-t-il ?

Dans la plaine, l'armée franque semble happée, avalée par des tourbillons déchaînés, emportant avec eux bourreaux et victimes.

— La porte ! crie Emile. Marie n'a pas eu le temps de refermer la porte du temps assez tôt !

— Comment allons-nous faire ? s'inquiète Paul.

— Aller à l'abbaye. Les forces telluriques près de l'abbatiale me permettront de charger le télétransporteur.

— L'abbaye n'existe pas, soupire Laura. Qu'est-ce que vous croyez trouver ici ? Il y a une simple petite église, j'ignore de quelle époque elle date, encore moins si son emplacement est celui bien celui l'abbaye de Saint Félix ou si elle se situe à plusieurs centaines de mètres. Je ne sais pas à quoi ressemblaient les collines au quatorzième siècle, mais à l'époque à laquelle nous sommes, c'est complètement différent du XXIème siècle. Comment se repérer ?

— Il faut chercher, insiste Morgane, c'est notre seul moyen de nous échapper d'ici. Nous ne pouvons pas ouvrir des trous dans le temps indéfiniment.

— Nous échapper d'ici pour aller au quatorzième siècle ? Quel est l'intérêt ? Merde, je veux rentrer chez moi !

— C'est bon, Léa, calme-toi. Nous ne pouvons pas rentrer chez nous. Nous avons une mission.

— Une mission ? T'es devenue dingue ? La seule mission que je me connaisse c'est d'écrire un devoir sur l'abbaye pour le prof d'histoire. Ça va, ça me suffit. J'en ai soupé de l'abbaye. On a de quoi écrire un roman ! Nous nous cassons chez nous.

— Et ma sœur ?

— tu n'avais qu'à l'amener. Tu ne penses toujours qu'à toi.

— Ça alors ! C'est le bouquet ! Je ne pense qu'à moi ? Sais-tu de quoi il s'agit ? Connais-tu l'enjeu de notre mission ? Non, tu ne l'as même pas demandé ! Nous ne pouvons pas retourner chez nous ! Le mage noir a ouvert les portes du temps. Tout s'y engouffre. Au quatorzième siècle, figure-toi qu'il y a non seulement Mélodie, mais aussi Alex, l'ami d'Emile ; Samira sa copine ; Yves, un scientifique qui travaille à la section de recherche de la gendarmerie de Montpellier…

— Ah, ah, ah ! Elle est bien bonne celle-là ! Tu crois me faire gober toutes ces conneries ?

— Sais-tu pourquoi tu es ici ? Au huitième siècle ? A cause de ce malade. Merde ! Réagis ! Léa ! Reviens sur terre !

— Sur terre ? Sur terre ! Je…

— Arrêtez de vous disputer, intervient Albin. Léa, je t'en prie, regarde-moi. Tu me fais confiance ? On va s'en sortir.

Il la prend dans ses bras et elle se met à sangloter. Tandis qu'il la réconforte, Paul serre sa fille contre lui.

— Ma chérie, j'ai cru ne jamais plus te revoir…

Emile les ramène à la dure réalité.

— Si vous arrêtiez vos effusions ? Qui peut nous conduire à l'église ? Il faut faire vite.

— Moi, répond Eliséu. Suivez-moi.

— Qui êtes-vous ?

Eliséu n'a pas le temps répondre, car Simon prend la parole à sa place :

— Notre sorcière. Eliséu.

— Une sorcière ? Venez avec nous au quatorzième siècle, nous y avons besoin de vous.

— Dépêchons-nous, dit Emile, vous discuterez de ça plus tard.

Arrivés à la petite église, Morgane et Emile ont un choc.

— Incroyable ! Tu avais raison, Laurie. Comment trouver les zones telluriques ?

— Je vais allumer le télétransporteur, déclare Emile. Nous verrons bien quand il va réagir. A toi, Laurie. Il parait que tu connais le Moyen-Age comme ta poche. A toi de trouver l'emplacement de l'abbatiale.

La jeune fille éclate de rire.

— C'est Morgane qui t'a fait l'article à mon sujet ? Elle est dingue ! Il faut que je trouve l'emplacement de l'abbatiale ? Rien que ça ! Eh bé, on n'est pas sorti de l'auberge.

— Quelle auberge ? demande Simon.

— Laisse tomber, lui répond Paul, c'est une expression de chez nous.

Ils réalisent soudain que, malgré leurs différences linguistiques, ils se comprennent tous.

— C'est un miracle ! crie Leugièr en s'agenouillant par terre. Béni soit Dieu tout puissant !

Personne n'avait remarqué sa présence. Il se contentait de suivre sans rien dire. Sa confiance en Eliséu est absolue.

Tandis qu'Emile et Laurie arpentent les broussailles pour tenter de repérer le lieu où pourrait se situer l'abbatiale, Morgane essaye d'expliquer les évènements et les causes qui les ont conduits à se perdre dans le temps. Plus difficile à faire comprendre à ses amis qu'aux hommes du huitième siècle prêts à croire à tout et n'importe quoi. Pour eux, c'est Dieu qui leur envoie des tentations pour les mettre au défi. Tous ces démons sont là pour éprouver leur

foi. Eliséu, elle, comprend très bien de quoi parle Morgane. En plus, elle sait des choses que les autres ignorent :

— Deux de vos contemporains — je ne sais pas comment exprimer ce qu'ils sont par rapport à vous ; ils viennent de votre époque en tout cas — ont été transportés au temps des druides. Ici-même. Allez-vous les abandonner ?

— De qui parlez-vous ?

— Deux hommes qui se sont perdus aussi. Je ne connais pas leur nom. L'un d'eux, est spécialiste des vieux monuments. L'autre, je ne sais rien de lui.

— Un spécialiste des vieux monuments ? Ce pourrait être l'archéologue. Il mettait son nez partout et le commandant de gendarmerie était en pétard. Merde alors ! Il faudra voir avec Yves. Il fouillait avec lui. Vous pourriez nous le décrire ?

— Un homme d'un certain âge, pas très grand, avec un peu d'embonpoint. L'autre, beaucoup plus jeune, brun, sportif. J'ai l'impression qu'il connaît le site par cœur.

— Nous verrons ça plus tard. Il faut rejoindre Marie au plus vite. Où est Emile ?

A ce moment, une ombre apparait, sortant de l'église. L'abbé Antonin.

— Que faites-vous ici avec cette impure ? Elle n'a pas le droit de rentrer dans l'église.

Puis, apercevant Morgane et Emile, il s'enquit :

— Et ces deux-là ? Que cherchent-ils ? D'où viennent-ils ?

— Ne craignez rien, lui dit Simon. Ils sont là pour nous aider.

— Pour nous aider ? Ce sont eux qui ont amené ces créatures du diable ! Regardez-le, lui, rajoute-t-il en pointant Emile du doigt. C'est un Maure !

Emile dont la peau mate pourrait donner l'impression qu'il vient d'un pays par-delà la Méditerranée, ne sait pas que dire. Pourtant, devant ses amis médusés il répond :

— Oui, je suis un Maure. Un mathématicien. Je suis peut-être un païen, mais pas un sauvage. Je suis là pour vous aider.

L'abbé Antonin se radoucit. S'il s'agit d'un scientifique, alors… On doit pourvoir composer avec lui. Antonin connait la réputation des savants maures. Sous ses airs de Chrétien pur et dur, il cache le goût des sciences. Il connait aussi les exactions des Francs, peuple chrétien s'il en est un. Des rumeurs se font l'écho, dans la ville de Nîmes, de boucheries indignes de chrétiens. Les arènes sont remplies de têtes coupées, jetées là comme de vulgaires trophées de chasse. Sans renier sa foi plus forte que les évènements, L'abbé ne peut pas absoudre de tels crimes.

Emile ne lui laisse pas le temps de s'appesantir sur ses interrogations. Il continue et demande :

— Savez-vous pourquoi cette église a été construite ici ? C'est loin du village. Ne pouvait-on pas installer un lieu de culte plus près ?

L'abbé hésite puis répond :

— Parce qu'il y avait déjà une construction à cet endroit. A une certaine époque, les grottes étaient habitées par les Chrétiens persécutés par les Romains. Un lieu de culte a été érigé sur ce promontoire.

— Etrange, quand même… fait remarquer Emile. On voit la chapelle depuis le village. Ce n'était pas très discret comme endroit. Il y a mieux, un peu plus bas, on n'aurait rien vu, ni venant de la mer, ni venant des terres. N'y a-t-il pas une autre raison à votre avis ?

L'abbé n'a pas d'avis. Il préfère ne pas s'interroger sur des faits rapportés par des légendes, de générations en générations. Aucun écrit ne vient entériner ces « on dit ».

— Vous pensez à quelque chose ? lui demande Emile en le voyant froncer les sourcils.

Le temps presse. Emile est persuadé que le prêtre est le détenteur de la réponse à ses questions au sujet du point tellurique. L'abbé hésite. En bas, dans la vallée, les hurlements se sont tus. Il n'y a plus âme qui vive.

L'abbé finit par dire en hésitant :

— Il y a bien quelques légendes. Mais les légendes, vous savez qu'il ne faut pas en tenir compte. Ce sont des contes inventés pour meubler les veillées.

— Ce ne sont pas des contes, intervient Eliséu. Vous le savez autant que moi. Un miracle a été accompli sur ce lieu dans les premières années de la vie des Chrétiens ici. Dites-nous à quel endroit. Vous le savez.

— Dans la chapelle, avoue l'abbé sous la contrainte. Mais ni le Maure, ni la sorcière n'a le droit d'y entrer.

— Où ? demande Paul. Allez-vous enfin nous le dire mon père ? C'est vital pour nous tous.

— Sous l'autel. C'est là que le miracle a eu lieu. Cet autel est un vestige de la première construction. Au début, il n'y avait qu'un petit sanctuaire. Sous l'autel, il y aurait les restes d'un saint, celui qui a accompli le miracle, juste à cet endroit.

— Allons-y, dit Emile. Dépêchons-nous. Eliséu, j'ai besoin de vous.

— C'est hors de question ! s'écrie le prêtre.

Personne ne fait cas de ses vociférations, tandis qu'il s'accroche aux pans de la jupe de la sorcière pour l'empêcher de rentrer. A ce moment, Simon l'empoigne et le charge sur son dos en s'excusant :

— Pardon, l'abbé, mais vous ne me laissez pas le choix.

Devant l'autel, Emile sort son télétransporteur et le pose près du ciboire. Pour l'abbé, c'est le pire des outrages fait au Christ. Un objet démoniaque qui soudain se met à clignoter.

— Ça marche ! Youpi ! crie Laurie.

— Que va-t-on faire avec ça ? s'informe Albin.

— Regroupons-nous -+autour de l'autel en nous tenant la main.

L'abbé refuse mais Simon le maintient d'un côté, Paul de l'autre.

— On y va, dit simplement Emile. A tout à l'heure.

Chapitre VII

« Le destin conduit celui qui consent et tire celui qui résiste. »
De Cléanthe (philosophe grec stoïcien – 330 ; – 232)

1

Samedi 18 avril 2015
Quatorze heures, à l'abbaye Saint Félix de Monceau.

Le commandant Faberguès a réuni toutes les familles devant l'abbaye. Claudine Libat, accompagnée d'une infirmière de la gendarmerie, semble complètement perdue. Elle est seule. Toute sa famille a disparu. Le commandant est fortement réticent à la bousculer mais il n'a pas le choix. Devant lui, se trouve peut-être un des instigateurs de ces enlèvements incompréhensibles. Seule une organisation bien structurée peut avoir mis en place un plan d'une telle ampleur. Qui en est à sa tête ? Pour lui, sûrement pas les personnes qu'il a devant lui. Il a fait éplucher tous les dossiers les concernant. Rien. Pas la moindre condamnation, à part quelques amendes pour stationnement illicite concernant Cédric Bastide et deux points de retrait de permis pour un misérable excès de vitesse pour Régine Vallon il y a plus de cinq ans. Aucun casier judiciaire. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour les éliminer de la liste des suspects. Il faut chercher encore, éplucher les comptes bancaires pour voir les entrées et les sorties d'argent. Sont-ils endettés ? Réponse oui pour Cédric et Mylène Bastide. Qui fréquentent-ils ? Les gendarmes vont être obligés de faire des enquêtes de voisinage ainsi qu'entendre les enfants du collège, ceux qui étaient au courant du devoir des trois jeunes filles.

— Nous allons faire une reconstitution, explique le juge chargé de l'affaire. Un petit homme fluet, très BCBG avec des lunettes qui n'ont pas dû être remboursées en totalité par sa mutuelle... Les branches en écailles lui donnent un air d'artiste de Music-hall.

Une instruction a été déclenchée pour « enlèvement, séquestration, de personnes mineures ». Le juge Pataud a souvent travaillé sur ce genre de

procédure secondé par un juge pour enfants du tribunal de Grande Instance de Montpellier.

— Vous allez faire une reconstitution sans les témoins ? s'indigne le père de Léa. Qui de nous était présent sur le site ?

— Beaucoup de monde, rétorque le juge Pataud d'un ton brusque. Tout d'abord, Madame Libat. Elle s'est enfuie avec sa fille.

— Vous n'avez pas le droit ! rajoute Georges Vallon. Vous ne voyez pas dans quel état elle est ? Cette pauvre femme est malade. Foutez-lui la paix, nom d'un chien !

— Nous avons tous les droits, et je vous prie de ne plus faire ce genre d'intervention.

— C'est ça ! Je vous ferais remarquer que ma fille aussi a disparu ! Et vous emmerdez qui ? Les familles !

— Tais-toi Georges, lui dit sa femme inquiète.

— Je ne me tairai pas ! J'ai les bras longs !

— Georges, je vous en prie, calmez-vous, l'implore Cédric Bastide. Cela ne sert à rien et nous perdons un temps précieux.

Georges s'interrompt. Cédric a raison. Mais la raison n'a pas sa place ici pour des parents désespérés.

Le juge Pataud appelle tour à tour Sandra Bétancourt la jeune chimiste, Nicole Teyssères, le médecin légiste de la gendarmerie de Montpellier, Didier Exposito l'assistant de Luc Reitourtet l'archéologue, les ouvriers présents sur le site la veille. La femme d'Alain Sopmac est là aussi, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec les évènements de la veille.

— Yves Dulieu a disparu vers 18h alors qu'il était retourné sur la tombe chercher sa montre, entame le juge. Commandant Faberguès vous ferez Dulieu ; vous, major, l'archéologue. Allons-y, ne perdons pas de temps.

Bien entendu, personne ne se souvient des évènements de la même manière. Sandra n'est pas d'accord avec la légiste sur l'heure de leur départ et le nombre de minutes pendant lesquelles ils ont attendu Yves. Didier Exposito n'apprécia la façon dont le commandant représente Luc, son mentor. Ils finissent tous par se disputer et le juge s'énerve.

— Nous n'obtiendrons rien de cette façon ! Essayez de vous concentrer !

George Vallon s'interpose.

— C'est grotesque ! Arrêtez ces simagrées et occupez-vous de nos enfants ! Vous croyez les retrouver de cette façon ?

L'orage gronde et pas seulement dans l'assistance. De gros nuages noirs montent du côté de Montpellier. Là-bas, ce doit déjà être le déluge. On

ne voit plus la Madeleine, et le pic Saint Loup d'ordinaire sujet d'admiration a disparu dans le noir du ciel. Pourtant, personne ne semble vouloir abandonner le site comme si partir encore une fois était synonyme d'abandon. Abdiquer en laissant enfants, mari, amis, à la merci des éléments et pire encore devient insupportable. Les familles se révoltent. Certains, famille et amis, ont amené de quoi s'installer pour plusieurs jours.

— Nous ne partirons pas d'ici, annonce Georges Vallon. Envoyez-nous l'armée ou une compagnie de CRS, on s'en fiche ! Moi, je reste ici. Je resterai ici jusqu'à ce qu'on retrouve ma fille. Et je vais faire la grève de la faim.

Le juge pataud n'a pas bien pris la mesure de leur détermination ! Il ose dire :

— Vous ne pouvez pas, vous n'avez pas le droit. Ceci est une scène de crime.

— Ce n'est pas une scène de crime, Il n'y a pas encore eu de mort, lui répond Georges, mais cela ne saurait tarder si vous continuez à nous emmerder !

— Calmez-vous riposte le commandant Faberguès, vous savez bien que ça ne vous avancera à rien de mettre le feu aux poudres. Si vous voulez récupérer vos enfants, laissez-nous faire notre boulot.

A son tour, Cédric Bastide sent la moutarde lui monter au nez. Et pire encore. C'est d'ordinaire un homme calme, posé, réfléchi, parfois trop enclin à peser le pour et le contre avant d'agir. Il fait rarement confiance à son instinct, et ne fonce jamais tête baissée. Dans son entourage on le trouve trop mou. Hélas, cette situation dépasse les bornes de ce qu'il peut supporter et quand il perd les pédales, la violence n'est jamais bien loin. Il saisit le juge par le col de sa chemise et, mettant son visage contre le sien, le prévient :

— Si je retrouve ma fille morte, je vous balancerai du haut des falaises. D'ailleurs, vous allez dormir avec nous. N'est-ce pas ? Une petite nuit au clair de lune comme nos enfants, vous allez voir comme c'est sympa !

— Il a raison, s'énerve Georges. Le juge reste avec nous.

— Moi-aussi, disent en chœur la femme d'Alain, Mylène Bastide et Régine Vallon, la femme de Luc, Didier Exposito et Christiane.

— Madame Libat, vous ne pouvez pas, lui dit l'infirmière. Vous êtes trop éprouvée, trop fragile.

— Je resterai ! Si quelqu'un s'approche de moi je saute dans le vide.

Le commandant Faberguès n'est plus maître de la situation et lance des avertissements inutiles. Les familles ulcérées n'en peuvent plus. La décision est prise de s'installer autour de l'abbaye et de faire des rondes toute la nuit. Aucun ne se rend compte de l'inutilité de sa décision. Mais Ils ne

peuvent pas rentrer chez eux, c'est moralement impossible. Passer encore une nuit, sans dormir, à tourner dans un lit devenu un objet de torture mentale, à se disputer entre membres de la famille, à s'abîmer les yeux devant la télévision dans l'attente d'une information qui ne vient jamais ? Inconcevable. Là, au moins, ils sont au cœur de l'affaire. Ils ont l'impression d'être partie prenante des recherches. Quelques parents amis se sont joints à eux, de même que le professeur d'histoire Elise Leduc se sentant responsable de la disparition de ses élèves. Elle se passe et se repasse en boucle le film de cette dernière après-midi de classe. Pourquoi Léa a-t-elle demandé à faire ce devoir sur l'abbaye ? Avait-elle une idée derrière la tête, un projet ?

« Je reste ici », affirme Annie, l'infirmière qui s'occupe de Christiane tandis que son chef, le commandant Faberguès lui jette un regard de remerciement pour sa conscience professionnelle. Cela fait longtemps qu'il apprécie ses compétences et plus encore. Secrètement amoureux d'elle, il a toujours gardé pour lui ses sentiments, d'autant plus qu'il est marié. Ce n'est pas qu'elle soit belle, pas même jolie, elle a un trop grand nez dont elle est très complexée, à contrario une minuscule bouche, mais des yeux noirs magnifiques et un charme fou. Le charme, c'est ce qui émane de la personne hors toute considération esthétique. Cela vient du plus profond de l'âme, une harmonie intérieure qui rayonne sur le visage et supplante toute autre forme de beauté. Si elle prend cette initiative sans demander l'autorisation de ses supérieurs, ce qui pourrait passer pour de l'insubordination, ce n'est pas uniquement pour sa protégée ni pour faire plaisir à son supérieur dont elle connait depuis longtemps les sentiments, mais pour toutes les familles déjà profondément éprouvées et dont le courage la pousse à l'admiration. En plus, elle sera là si un accident arrive. Le fait que les deux pères aient décidé de faire la grève de la faim l'inquiète. Elle sait que le manque de nourriture peut rendre agressif en début de jeûne et elle espère au moins les persuader de boire. D'autant plus que le père de Léa n'est déjà pas bien épais. Grand, maigre, il a plus l'air d'un pantin désarticulé qu'un être humain, l'ombre de lui-même. La grève de la faim, il la fait déjà depuis une semaine. Il n'a rien pu avaler depuis la disparition de sa fille ce qui le rend méchant. Ignorant combien de temps va durer cette folie, Annie préfère mettre ses compétences au service de la communauté que de rentrer chez elle en se disant qu'elle n'a pas accompli son devoir, ce pourquoi elle s'est engagée vingt ans plus tôt dans la gendarmerie nationale.

— Assez parlé, dit Georges. Les gendarmes cassez-vous, et les journalistes aussi. On ne veut aucun baveux ici !

Tandis que la force publique se retire ainsi que les journalistes réticents – certains vont s'installer plus bas hors de la vue des familles – les personnes restées aux côtés des parents, environ une vingtaine, préparent l'installation pour la nuit.

— L'un de vous a-t-il des boissons ? De l'eau ou autre ? s'informe Annie.

— J'ai toujours de l'eau dans ma voiture assure Cédric, et j'ai une tente de camping de trois places.

— Ok, nous allons rassembler nos vivres et tout ce qui peut nous servir à nous protéger des intempéries. D'ici une heure, ça va être le déluge. On est en vigilance orange pour les orages.

— Elle a raison, l'infirmière, dit Didier Exposito. Ici les vents tourbillonnent et soufflent plus qu'ailleurs. Je propose qu'on mette les tentes dans l'abbatiale pour être à l'abri des vents.

Ils parviennent à réunir trois tentes, quelques litres d'eau, des paquets de biscuits et de chips, la trousse de premier secours d'Annie, deux vieilles couvertures, un duvet.

— Occupons également la cabane à outils suggère Didier. Il y a de la place. On peut la vider.

Tandis que tous s'affairent à mettre en place des abris, Christiane, assise sur un muret, se perd dans ses pensées. Annie la surveille. C'est elle qui l'inquiète le plus. Le juge, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, — il n'a pas le choix – participe aux aménagements. Heureusement que les tentes modernes sont faciles à monter car, quarante ans plus tôt, il aurait fallu des heures pour faire ce qu'on fait de nos jours en dix minutes. Le temps pour tous de se mettre à l'abri, serrés comme des maquereaux dans leur vin blanc, et le ciel ouvre ses écluses.

— Vigilance orange, tu parles, fait remarquer Georges. C'est extra rouge qu'ils auraient dû annoncer !

En effet, l'orage qui s'abat sur l'abbaye est digne de passer dans l'émission « planète en furie » car jamais de leur vie ils n'ont vu autant de pluie s'abattre aussi vite sur la terre occitane. En quelques minutes, dans l'abbatiale, l'eau n'arrive plus à s'infiltrer dans la terre recouverte de graviers. Vingt centimètres d'eau rentrent dans les tentes. Obligés de les évacuer, les « insoumis » — un nom ridicule donné par les journalistes en gros titre dans tous les journaux — se retrouvent sous la pluie. Au-dessus de leur tête, le ciel aussi noir que de l'encre se zèbre d'éclairs se succédant à quelques secondes d'intervalles et le tonnerre gronde sa colère sans discontinuer. L'abbatiale,

censée les protéger des intempéries, devient un traquenard et pourrait être leur tombeau.

— Sortons d'ici ! crie Didier. Vite ! L'eau monte, nous allons nous faire piéger.

— Pour aller où ? C'est le déluge !

— Essayons de rejoindre les voitures. La route est en pente, il n'y a aucun danger ; aucun cours d'eau ici, pour une fois c'est une chance. Impossible d'être emportés par des flots surgis sans prévenir ; en garrigue, ça ne risque pas d'arriver !

Surpris par l'absence des quatre femmes réfugiées dans la cabane à outils, Annie l'infirmière, Madame Libat, Sandra Bétancourt et Nicole Teyssères, — elles ont tenu, elles aussi, à rester — Georges frappe à la porte sans obtenir de réponse. La porte est fermée de l'intérieur. Il tambourine en criant :

— Sortez d'ici ! Vous allez vous noyer !

Aucune réaction.

— Mon Dieu, dit le juge paniqué, cela devait arriver. Quelle idée d'avoir voulu rester ici cette nuit ! Vous avez mis en danger des personnes vulnérables. Comptez sur moi pour vous enfoncer…

— Fermez-la, Pataud, lui répond Cédric Bastide. C'est votre faute tout ça ! Qui a organisé cette confrontation débile alors qu'on était en vigilance orange ?

— Je n'y suis pour rien ! Je suis votre otage, vous vous en souvenez ?

— Fermez-la tous les deux et aidez-moi à ouvrir cette porte !

N'ayant pas obtenu de réponse, Georges tente de la forcer sans y parvenir. Elle s'ouvre vers l'extérieur et est fermée de l'intérieur, le pire scénario en cas de problème.

— Les autres, allez vous mettre à l'abri. Tous aux voitures ! Dépêchez-vous !

Mylène et Régine, leurs femmes respectives, refusent de les quitter. Elles ont déjà perdu leurs enfants, il est hors de question qu'elles abandonnent leur mari.

— Juge, rendez-vous utile, amenez-les avec vous, crie Georges. Yves, venez nous aider ! Il faudrait forcer la serrure !

— Il y a un pied-de-biche dans le coin. Prenez-le. Avec ça, on peut essayer d'arracher la porte.

Tandis que Georges insère l'outil entre la porte et le rebord, Cédric passe ses doigts dans une brèche ainsi formée et Yves tire sur la poignée. La

porte cède. Ils se précipitent à l'intérieur pour découvrir avec effroi que la cabane est vide.

— Merde ! Où sont-elles ?

— Elles ne sont quand même pas allées se promener !

— Je ne vois pas comment elles ont pu sortir, puisqu'elles ont elles-mêmes fermé la porte à clé !

L'orage redouble de violence. A présent, un rideau de pluie empêche d'y voir à un mètre. Impossible de rejoindre les voitures au risque de tomber. Une chute empêcherait quiconque de se relever et le condamnerait à la noyade.

— Vous avez des cordes quelque part ?

— Oui, répond Yves à Cédric. Dans la cabane.

— Amarrons-nous tous ensemble, propose celui-ci.

-Tout le monde est dispersé. Je ne sais pas où sont les autres, le rabroue le juge que la frayeur rend agressif. Vous êtes contents ? Mise en danger d'autrui, séquestration d'un magistrat, non-assistance à personne en danger ! Homicide avec préméditation, c'est ce que je demanderai pour vous deux.

— Vous, je vais vous casser la gueule avant la fin de la nuit et vous faire bouffer vos lunettes de play-boy !

Cédric est au bord de l'apoplexie. Il fait craquer ses gros doigts qui ressemblent à des petits boudins antillais… Il a des mains comme des battoirs de lavandière et ça lui démange de s'en servir. C'est le juge qui fait les frais de sa hargne et il est prêt à l'accuser de tous leurs maux, oubliant qu'il n'est pas responsable de la disparition des enfants et que ses propos démesurés sont la conséquence d'une peur irrépressible comme eux tous d'ailleurs. Tant bien que mal, ils parviennent à rassembler une partie des rescapés de la tempête, les autres ayant disparu ou étant peut-être arrivés aux voitures. Ils entendent des hurlements fuser un peu partout près de l'abbaye. Le juge catholique croyant et pratiquant, se signe et prie. Personne ne songe à le chambrer sur sa foi. Même les plus athées sont capables d'appeler Dieu à leur secours. Dans des moments pareils, on est capable de tout, d'être un héros ou un pleutre, de prier un dieu auquel on ne croit pas, de haïr les autres alors qu'on est une personne généreuse en temps normal. Personne ne peut jurer de son propre comportement. Inutile de dire « moi j'aurais fait ceci ou cela ». Qu'en sait-on ? Georges entonne la Marseillaise mettant tout le monde d'accord. Leur chant s'élève et se perd dans les nuages. On se croirait au quatorze Juillet avec les éclairs comme feux d'artifice. Mais leur calvaire n'est pas terminé car ils se sentent happés par une force incroyable.

— C'est une tornade ! hurle l'un d'eux. Putain ! Le temps est détraqué !

Georges, qui n'est même pas d'origine bretonne, crie « kenavo, on se reverra ! » avant de sombrer dans l'inconscience, comme les autres, emportés par les éléments déchaînés.

2

« Que va-t-on faire dans le cromlech ? » demande Alain qui aimerait mieux rester à l'abri des arbres que de descendre près de Frontignan où il se passe des évènements effroyables. Trois contre des centaines, et l'idée de la présence du cromlech n'est pas de taille à rivaliser avec sa peur. Luc n'en pense pas moins. Tellement d'interrogations au XXIème siècle sur les cromlechs et si peu de réponses ! *« Un **cromlech** est un monument mégalithique préhistorique constitué par un alignement de monolithes verticaux (menhirs) formant une enceinte de pierres levées, généralement circulaire. Parfois un menhir est placé au centre»*[8]. Voilà pour la description. Quand on passe à sa fonction, on ne peut faire que des suppositions passant des plus plausibles aux plus fantaisistes : culte solaire et/ou magique, temples ou sépultures, énergie terrestre, restes de civilisations de géants, lieu de rencontre des fées… Qu'est-ce qu'on cromlech ? A quoi sert-il ? Comment poser ces questions à Calixte ? En connaît-il seulement la réponse ?

— Attendez et vous verrez, répond Calixte à cette interrogation muette.

Devant leur air ahuri, il rajoute :

— Vous devriez mieux vous protéger. Depuis la nuit des temps, les druides sont télépathes. Ils ont gardé cette faculté d'une vieille civilisation, celle qui a construit les cromlechs voilà des milliers d'années. Une civilisation planétaire qui a laissé des traces pour l'homme du futur. Je croyais qu'au XXème siècle on aurait trouvé ces signes. Quel dommage ! Elle risque de disparaître à jamais.

Alain sent son goût de l'aventure et du mystère reprendre le dessus. Lui qui arpente la Gardiole à la recherche d'insolite, il est servi ! Même son « papé » n'aurait pas trouvé mieux comme légende !

— Une civilisation planétaire ? Comme la nôtre ? Fans des pieds ! Vous rigolez ?

— En ai-je l'air ? riposte Calixte.

Mais Luc n'entend pas se laisser berner. Scientifique il est, scientifique il veut rester.

---

[8] *wikipedia Internet*

— Alors, d'après vous, cette civilisation a laissé les cromlechs comme signes, pour nous ? Des informations en quelque sorte ? C'est ridicule.

— Vous êtes archéologue, je crois. C'est ça ? Dites-moi un peu ce que pensent les archéologues des cromlechs, menhirs, et autres ? Que cela représente-t-il pour eux ?

— On n'en sait rien. Mais à l'époque où ils ont été construits, c'est à dire dans les deux mille ans avant Jésus-Christ, les hommes vivaient dans des cavernes, par petits groupes. Pas que je veuille dénigrer leur intelligence, voyez-vous, mais qu'ils aient pu laisser des traces dans le temps…

— Et l'Egypte ? La Mésopotamie ? Si vous preniez l'énigme à l'envers en vous disant que loin d'être le début de notre civilisation, c'était la fin d'une autre ?

— Ah ça ! s'exclama Alain sans laisser à Luc le temps de répondre. J'en ai rêvé. Ecoute-le, Luc, écoute-le !

— Je pourrai l'écouter si tu te tais un peu. Quelle preuve avez-vous de ce que vous avancez, mon ami le druide ?

— Aucune, pas plus que vous en avez une. Mais imaginez la force qu'il doit falloir pour soulever de telles pierres. Vos hommes préhistoriques étaient-ils assez nombreux pour en soulever autant ? Seulement avec leurs mains ? Maintenant, imaginez qu'ils avaient des machines…

— Les hommes du Moyen-Age ont bien construit les cathédrales, l'interrompit Luc. Sans aucune machine.

— Les hommes du Moyen-Age étaient nombreux. Mais, si j'ai bien compris vos propos, vous dites qu'à la préhistoire les hommes vivaient dans des cavernes. Combien étaient-ils ? Si vous prenez un groupe, disons une tribu, il y a plus de femmes et d'enfants que d'hommes en âge de construire quoi que ce soit. Ils auraient monté ces mégalithes avec leurs mains ?

— Alors, c'est quoi, votre théorie ?

— Ces mégalithes ont été construits bien plus tôt que vous ne le croyez. Les hommes préhistoriques, se sont contentés de les regarder, de les utiliser pour leurs propres rites. La grandeur de ces monuments les fascinait. Ils en ont fait des temples. Peut-être même ont-ils fini par comprendre, après plusieurs générations d'expériences, le rôle de ces monuments ? Ainsi est née la fonction de druide. Les druides étaient les scientifiques de l'époque. Ils se sont passé leurs connaissances, génération après génération, y rajoutant leurs propres découvertes.

Alain a les yeux brillants de plaisir.

— Ces signes, vous les connaissez ?

— Hélas non. Je comptais sur les civilisations futures pour cela. Dans deux mille ans, par exemple. Et vous me dites que ce n'est pas le cas.

Luc se renfrogne au fur et à mesure de l'explication de Calixte. Les pierres roulent sous leurs pieds. On dirait un tumulus. Pourquoi toutes ces pierres au même endroit à l'approche du cromlech ? Refusant de rendre les armes devant le druide ni demander d'explication, il préfère garder pour lui ses questions. Qui est le scientifique ici ? Sûrement pas ce type habillé en chemise de grand-père… Les hurlements qui montaient de la vallée se sont tus comme s'il n'y avait plus de vie humaine. Sans se concerter, ils pressent le pas. Dommage. La beauté de la garrigue à cette époque est suffocante. On ne peut pas parlait de garrigue car on se croirait dans le bois des Aresquiers. Pourtant, celui-ci n'est pas naturel. Il a été planté au XXème siècle, reproduisant sans le savoir la végétation des collines deux mille ans plus tôt. Alain est dans les nuages. Il pense à sa prochaine revue et à son « papé » auquel il va faire raconter la prodigieuse aventure de leurs aïeux. Il boit les paroles de Calixte comme un élixir d'énergie, un concentré d'histoire, celle avec un grand H. Pas une seule minute il ne met en doute ses allégations. Alain s'en délecte comme un gosse à qui on a donné une énorme sucette. Calixte ne dit plus rien. Il entend leurs réflexions muettes, mais il est plus préoccupé du devenir de ses compatriotes que des soucis des étrangers. Pourtant, ce sont les mêmes, finalement. Cette porte qui s'est ouverte dans le temps pourrait bien devenir leur perte. Calixte a hâte d'atteindre le cromlech. L'énergie qui s'y concentre va leur servir à aller dans le temps eux aussi. Calixte n'est pas persuadé de savoir s'en servir. D'ordinaire, il ne l'utilise que pour faire des prévisions sur la météorologie des jours à venir, ou soigner certaines maladies. C'est aussi un temple où se rejoignent les hommes du village pour puiser des forces, s'adresser à leurs dieux ancestraux ; les femmes en couche y viennent chercher la protection de la déesse mère. Ce que va demander Calixte aux forces du cromlech n'a jamais été réalisé de mémoire de druides.

Il fait si beau sur la Gardiole ! Qui pourrait croire qu'en une journée si radieuse le malheur a pu s'abattre sur ce coin de terre béni des dieux, comme une armée de chauve-souris vampires sur les troupeaux de bœufs en Amérique latine. Le silence même est angoissant. Silence, on meurt. Non, on disparaît, ce qui est peut-être pire. En s'approchant du cromlech, force est de reconnaître qu'il a « de la gueule » comme le fait remarquer Alain. Pour ce qu'il en reste deux mille ans plus tard ! Alain se souvient soudain qu'il a son appareil photo dans son sac. Un appareil photo numérique. « Quel imbécile » ! marmonne-t-il. Puis il rajoute plus haut :

— Si je prends des photos, ça va marcher ?

Luc répond par une moue dubitative.

— Tant pis, j'essaye quand même.

Clic, clac. C'est dans l'objectif. Il appuie sur la fonction lecture : le cromlech apparaît dans toute sa splendeur.

— Ça ne résistera pas au temps ! affirme Luc sceptique. Je te parie que si nous rentrons chez nous, il n'y aura rien dans ton appareil.

— Ah, bah ! Ne joue pas les trouble-fête.

Ce disant, Alain mitraille tout ce qu'il voit.

— On verra bien ce qu'il en restera.

— C'est tout vu. Rien. Si tu avais un appareil argentique, tu pourrais peut-être espérer récupérer la pellicule, mais là, avec le numérique, tu es wallou. C'est comme les portables.

— Non, ce n'est pas comme les portables. Pas besoin de relais. Tout est dans la machine.

— Espère mon vieux, ça ne coûte rien.

— Dépêchez-vous au lieu de parler pour ne rien dire, s'énerve Calixte.

De près, le cromlech est émouvant. Sa superficie est au moins de dix mètres de diamètre ; des menhirs, disparus plus tard, lui donnent l'apparence d'une couronne. Des pierres plates, un menhir, et ainsi de suite. Alain mitraille avec son appareil photo.

Calixte commence à être irrité par son comportement désinvolte. Se rend-il compte que la situation est critique ? En plus, il a besoin de recueillement pour mener à bien cette intervention délicate.

— Ça suffit ! crie-t-il. Où vous croyez-vous ?

Alain, qui allait sortir une « vanne » très personnelle, se tient coi. Pourtant, un peu de dérision ne serait pas superflu. Quand les évènements en arrivent à un tel degré d'absurdité, rire un peu ne fait de mal à personne. Mais Calixte n'a aucune envie de rire. Il se met au centre du cromlech, demande aux deux amis de se positionner nord-sud, de part et d'autre de lui, comme les aiguilles d'une boussole. Plus personne n'a envie de plaisanter. Calixte se concentre. Quelque chose trouble le champ magnétique.

— Jetez votre « machin », dit-il à Alain.

— Jeter mon appareil photo, vous êtes malade ? Au prix où il est ! Et puis, c'est un cadeau de ma femme pour notre anniversaire de mariage, je ne peux pas. Elle va m'arracher les yeux si je reviens sans lui. Un Nikon D3300 avec des images haute définition de ouf !

— Elle ne vous arrachera pas les yeux parce que vous ne la reverrez pas, répond froidement Calixte dont le visage ne témoigne d'aucune émotion. Jetez-moi ça hors du cromlech !

Luc craque.

— Fais ce qu'il te dit, merde ! On s'en fout de ton Nikon. Pour les montrer à qui tes photos ? Il a raison. Encore heureux que nous soyons en vie.

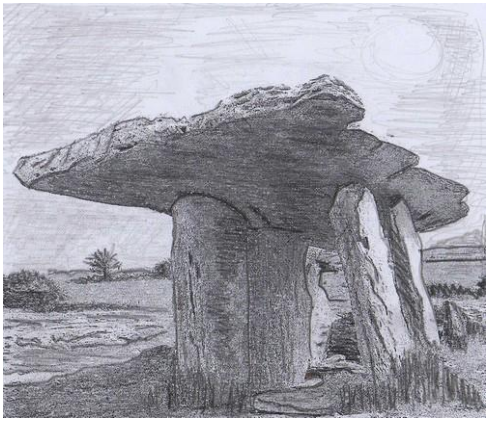
Les larmes aux yeux, Alain pose son précieux appareil de l'autre côté d'un menhir, presque contre lui, en espérant qu'il sera emporté avec eux.

— Plus loin que ça ! s'énerve Calixte.

Alain n'est pas encore prêt à se débarrasser de sa merveille. Il hésite. C'est alors que Calixte s'en saisit et le jette au loin en déclarant :

— Voilà, maintenant, on peut y aller.

Alain étouffe de rage, pourtant il se résigne et ne dit plus rien. Calixte a raison et il le sait. Mais leur dernier lien avec le futur vient de disparaître, et ses morceaux sont éparpillés dans les cailloux. Ils se remettent de part et d'autre de Calixte en se tenant tous les trois la main. Le druide commence ses incantations. Aucune d'eux ne songe à rire. Tandis que le ciel s'obscurcit et que des éclairs éclairent la Gardiole tout entière, des cris traversent l'espace de la surface du mégalithe. La peur au ventre, les deux amis du futur voient arriver sur eux des corps qui s'effondrent à leurs pieds. Puis, l'obscurité s'épaissit, on ne distingue plus rien. Debout, serrant leurs mains, les trois hommes ne cèdent pas à la folie qui s'abat sur eux comme s'ils étaient au centre d'une énorme tornade. De la même manière qu'ils sont venus, ils repartent. Toujours les éléments qui se déchaînent comme si la terre protestait de toutes ses forces contre ces évènements antinaturels.



Dessins de l'auteure

3

Combien de temps a duré la fureur de l'orage ? Nul ne saurait le dire. La seule chose dont ils sont convaincus c'est que ce n'est pas normal. Une tornade sur la Gardiole est plus qu'incongrue, elle est inconcevable ; d'autant plus que Luc et Alain ont déjà fait les frais des mêmes péripéties. Et comme pour leur donner raison, la tornade s'arrête, le soleil revient avec la paix. Une paix étrange et éphémère. Tout s'anime soudain. Les personnes jetées à terre au cours de l'événement, se réveillent, plus affolées que blessées.

— Nom d'un chien ! s'écrie Luc. Docteur Teyssères ! Que faites-vous ici ? Sandra Bétancourt ? Vous-aussi ? Et vous, madame Libat ? Vous avez retrouvé vos enfants ?

— Peut-être allez-vous pouvoir faire une belote ? ironise Alain.

Puis il rajoute en apercevant une autre personne :

— Et elle, tu la connais ?

— Non.

Quelques instants plus tard, ils entendent des cris dans les fourrés.

— Qui est là ? crie Luc avec inquiétude.

— Monsieur Reitourtet, c'est vous ?

— Didier ?

Sous leurs yeux effarés, plusieurs personnes font leur apparition. Didier Exposito, Georges et Régine Vallon, Cédric et Mylène Bastide, le juge Pataud.

— Nom de Dieu ! s'écrie Luc.

— Où sommes-nous ? s'informe Didier. Que s'est-il passé ? Qui est ce type ?

— Holà ! Pas trop de questions à la fois ! Nous sommes probablement toujours sur la Gardiole, mais quand ? Ça je l'ignore. Nous, nous venons de l'époque celte, 150 ans avant J.C.

-Vous êtes malades ? Que vous est-il arrivé, chef ?

— Ne m'appelle pas chef ! Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ?

— Dites donc, si on vous dérange il faut le dire.

— Monsieur… ? Vous êtes le papa d'une des jeunes filles, intervient Alain. Je vous ai vu sur le journal.

— Vous, le monsieur qui connaît la Gardiole « comme sa poche ». C'est ça ? Votre femme était avec nous. Elle n'est pas là ?

— Oh mon Dieu, non ! Sandrine ? Elle était avec vous ? Oh mon Dieu !

— Que se passe-t-il ? intervient Cédric. Georges, ?

— Je ne sais pas, un sac de nœuds.

Il rajoute à l'intention d'Alain :

— Pourquoi vous faites-vous du souci pour votre femme ? A cause de la tempête ? Elle a probablement rejoint les voitures, avec les autres. Elle doit être chez les gendarmes à l'heure qu'il est.

— Parce que vous, vous savez l'heure ? ironise le juge.

Personne ne fait attention à sa réflexion stupide.

— Quelle tempête ? demande Alain. Vous avez eu une tempête ? Qu'est-ce que je te disais, Luc ? Chaque fois qu'on change d'époque, c'est en pleine tempête !

— Bon ! On se calme ! Et on nous explique ! Vous êtes tous devenus fous !

L'intervention violente d'Annie, l'infirmière, les ramène les pieds sur terre.

Calixte profite de ce moment privilégié où ils sont ouverts à l'insolite pour se présenter. Autant tout leur balancer d'un coup et ils feront le tri après. Son intervention jette un froid et les rend muets comme des carpes.

— Bonjour à tous. Je suis Calixte. Le druide. Nous venons du passé, en l'an 151 avant Jésus-Christ. Nous avons été transportés comme vous à travers les époques. Toutes les époques. Un trou s'est ouvert, comme un trou noir, et tout s'engouffre dans la brèche pour je ne sais quelle raison. On dirait qu'un magicien a déchiré le temps…

Il continue ses explications devant un public médusé et conclue :

— Il y a des trous naturels dans le temps, mais ils sont rares. Par exemple, j'ai moi-même été transporté depuis l'an 1905. Actuellement, le temps est devenu fou. Il se passe des choses terribles. Des armées entières peuvent être jetées pêle-mêle…

— Qui c'est ce rigolo ? l'interrompt Georges. On tourne un film ici ? Assez plaisanté. Où est ma fille ?

— Nous n'en savons rien.

— Où est l'abbaye ?

— Comment voulez-vous que nous le sachions ! Nous sommes paumés comme vous !

Alain commence à craquer. Il ne sait même pas si sa femme est restée au XXIème siècle ou si elle est partie ailleurs. C'est à devenir fou.

— Arrêtons de nous disputer, dit le docteur Teyssères. Avouez que ce que vous nous dites est impossible à croire.

— Insensé, rajoute Sandra Bétancourt. Je suis chimiste, pas bricoleuse de poutingues[9], scientifique et ouverte à tout, mais ce que vous dites est grotesque. Comment croyez-vous nous faire avaler ça ?

— Bon d'accord, répond Luc posément. Rejoignons l'abbaye. Nous avons un petit kilomètre de marche.

— Je ne vois pas Frontignan, fait remarquer Didier. Mon GPS est mort. Je ne peux même pas nous situer.

[9] poutingues : potions

— Zut ! il a raison. Nous ne sommes plus près du cromlech. Nous avons été projetés plus en hauteur ! Normalement, nous devrions voir l'abbaye.

— Normalement, normalement, monsieur l'archéologue, moi je devrais être dans mon lit.

— Vous êtes qui ?

— Juge Pataud et otage de ces messieurs.

— Otage ? ânonne Luc. Pourquoi otage ? Que se passe-t-il ici ?

— On s'en fout ! s'énerve Alain. Vous commencez à me prendre le chou ! Où est-elle cette abbaye ?

— Elle est où l'abbaye ? Où sont Frontignan, Vic, Mireval ? D'habitude on voit tout d'ici. Et là, rien. Rien de rien. Le vide. On dirait que la mer s'est retirée.

— Ouais, et pas d'abbaye non plus, elle s'est volatilisée, fait remarquer le juge.

Ces constatations les laissent sans voix.

— Etes-vous sûrs que nous sommes dans la Gardiole ? demande le docteur Teyssères plus prosaïque. Une abbaye ne disparaît pas comme ça.

— Nous nous tuons à vous dire que nous avons changé d'époque par un trou dans le temps. Mais vous ne nous croyez pas. Là, au moins, vous touchez du doigt le fond du problème.

— Monsieur Sopmac, dit le juge d'un air hautain, vous êtes un petit rigolo. Vous vous targuez de connaître la garrigue comme votre poche et vous vous fichez de nous. Vous n'êtes même pas capable de vous retrouver.

Alain ne répond pas. A part se disputer avec cet idiot, il n'y a rien à ajouter et il sait que les minutes à venir lui donneront raison. Leur situation a empiré. En toute logique, si le mot « logique » peut avoir un sens ici, ils sont partis beaucoup plus loin dans le temps.

Georges revient en haletant.

— Venez voir, il y a une sorte de construction à la place de l'abbaye. Mais pas un chat, tout est vide.

De près, on a l'impression qu'il s'agit d'un ancien édifice roman. Les pierres utilisées pour les fondations et sur deux mètres de hauteur hors sol, sont énormes comme dans les constructions romaines. Autrefois, la Voie Domitienne plus bas vers le nord, était un lieu de passage très fréquenté. Cela arrivait souvent dans l'antiquité de se servir sur place et de piller des temples en ruines pour reconstruire d'autres édifices ainsi que les maisons. Cette chapelle, si on peut appeler ça une chapelle, n'a pas échappé à cet usage. Tout le bas est romain. Le reste de l'édifice, de moins bonne facture, est bâti de pierres coquillières locales. Ils s'approchent tous, médusés. Seul à se

rendre compte de l'importance de cette découverte, Luc a les larmes aux yeux. Son abbaye, celle à laquelle il a consacré une grande partie de sa vie, a été bâtie sur un ancien lieu de culte des premiers Chrétiens ! Elle doit, peu ou prou, dater de l'époque de l'empereur Constantin entre le IVème et le Vème siècle, lorsque les croyants purent enfin célébrer leur messe au grand jour. Au début de la Chrétienté, quand la religion chrétienne était interdite, ils devaient se cacher et prier soit dans les synagogues juives, soit dans leur habitation privée.

— On dirait que les gens sont partis précipitamment fait remarquer Alain en poussant la porte à moitié arrachée de ses gongs. Regardez, il y a même du sang frais sur les dalles.

— On s'est battu ici, dit le juge comme s'il venait de faire une découverte prodigieuse.

— Bravo pour votre perspicacité, le raille Georges. Il faut avoir fait des années d'étude en droit pour voir ça.

— Ne recommencez pas à vous disputer !

Etonnés, ils entendent pour la première fois la voix de Christiane. Les traits du visage déformés par la colère, Elle s'avance vers le juge prête à l'agresser.

— C'est tout ce que vous avez trouvé, vous et les flics pour retrouver nos enfants ? Nous amener sur le tournage d'un film ? C'est ça, une reconstitution ?

— Madame Libat, gardez votre sang froid. Le juge n'est pas responsable. Nous sommes tous perdus.

— Perdus ? Comment perdus ? Je croyais qu'on faisait une reconstitution de l'enlèvement !

Pataud intervient :

— Non, madame, il ne s'agit pas d'une reconstitution. Nous sommes perdus dans le temps…

La dernière chose à dire à une femme déjà bien perturbée. Annie, l'infirmière, voit ses yeux devenir troubles.

— Elle va faire une crise de spasmophilie ! Arrêtez vos conneries maintenant et dites-nous ce qui se passe. Donnez-moi ma trousse à pharmacie, je vais lui faire une piqûre.

— Elle est restée sur place, avoue Cédric. Je l'ai vue dans la cabane à outils juste avant que toute cette folie arrive.

— Oh mon Dieu ! Aidez-moi à la coucher sur le sol…

— Attendez ! intervient Calixte. Laissez-moi faire.

Annie n'entend pas abandonner sa patiente aux mains d'un charlatan habillé en druide. Elle représente la loi en tant qu'infirmière de la gendarmerie et compte bien la faire respecter.

— Vous, le gourou, ne la touchez pas ! Quand nous serons rentrés, comptez sur moi pour vous traduire en justice. Monsieur le juge, dites quelque chose.

— Au point où nous en sommes, répond-il, il vaut mieux laisser faire ce monsieur.

— Il a raison, rajoutent Luc et Alain. C'est un pro.

La colère d'Annie n'a plus de borne. Entre la peur et l'incompréhension elle se rattache à la seule chose qu'il lui reste : son professionnalisme.

« Vous serez tous responsables ! » crie-t-elle, tandis que Calixte couche Christiane sur les pavés de la chapelle. Tous s'écartent. Georges prend la main de l'infirmière et la conduit vers la sortie.

— Je reste ici ! s'égosille-t-elle tandis que sa voix monte dans les aigus.

— Chut !

— C'est bon, laissez-la.

Calixte s'agenouille près de Christiane en lui souriant. Puis devant les yeux stupéfaits de ses compagnons, il se dresse telle la proue d'un bateau dans la tempête, les bras vers le ciel, criant des incantations dans un langage incompréhensible vieux de milliers d'années. « Putain ! il parle le basque ! » déclare Alain. Personne ne l'écoute et nul ne songe à rire. Le corps de Christiane se tord comme une branche dans les flammes ; elle se lève les yeux révulsés. Suivant Calixte dans un ballet poignant, elle danse et tourne. On dirait deux fleurs poussées par le vent qui virevoltent dans l'air chargé d'électricité. Puis, les deux corps se calment, se toisent, s'enlacent et s'apaisent. Christiane transpire, on voit les gouttes de sueur dégouliner sur son visage. Elle sourit, s'écroule dans les bras du druide. Le silence s'éternise. Jamais de leur vie ils n'oublieront ce moment où leur vie a basculé dans l'irrationnel et où ils l'ont accepté. Calixte fait asseoir Christiane. Annie lui donne un peu d'eau. Heureusement, au moment de leur transfert, elle tenait une bouteille. Il faut l'économiser car ils ne savent pas combien de temps va durer leur périple. Malheureusement, ils n'ont pas le temps de se poser la question. De l'extérieur, des cris leurs parviennent.

— Fermez la porte ! hurle Didier qui était resté dehors. C'est un cauchemar !

— Impossible, la porte est cassée, les gongs ont été arrachés.

— Mettons tout ce que nous trouvons pour la bloquer.

— Mais enfin, que se passe-t-il ?

La panique s'est emparée du petit groupe ; ils parlent tous en même temps.

— Je ne sais pas ce qui se passe ! Mais une armée s'approche et à ce que j'ai vu, il ne s'agit pas de l'armée française partie à notre recherche ! Ce sont des sauvages !

— Des sauvages ? Comment ça ?

— Vous en avez de belles, vous ! Comment voulez-vous que je le sache ? Ils sont à cheval, du genre une bande de Huns, vous voyez le topo ?

— Vous êtes un grand malade dit Sandra rejointe par Nicole. Je vous croyais plus rationnel que ça. Pour un scientifique…

— Merde ! Ça suffit ! Fermez la porte et barricadez-la.

— Avec quoi ? Il n'y a rien ici.

Tandis que devant la porte c'est l'affolement général, Christiane se promène dans la chapelle attirée comme un aimant. Des poissons ornent les bas-reliefs. On peut distinguer des barques avec des pêcheurs faisant référence aux apôtres, ainsi que des raisins. Reviennent alors du plus profond de son passé, les souvenirs des cours d'art à l'université Paul Valéry de Montpellier. A cette époque, elle rêvait de devenir archéologue. Puis, le travail de sape du temps l'avait détournée de son amour immodéré de l'histoire antique. Les premiers Chrétiens ont utilisé les thèmes iconographiques des Romains et même des juifs. Ensuite, ils y ont accolé des thèmes plus personnalisés comme le poisson représentant l'eau du baptême et l'acrostiche de Jésus, Ichthus en grec. Tous ses souvenirs remontent à la surface de sa conscience. Comment en est-elle arrivée à oublier sa passion pour finir dépressive et triste à mourir alors qu'elle a deux filles extraordinaires ? Evidemment, Mélodie est bien étrange mais n'est-ce pas par sa faute ? Morgane le lui a jeté à la figure et elle n'a pas compris. A présent, seule face à ces fresques échappées des siècles comme s'ils n'avaient pas d'emprise sur elles, elle prend conscience des années perdues, du temps à rattraper. Une nouvelle Christiane est née. « Un nom prédestiné » se dit-elle.

— Je pencherais plutôt pour les Wisigoths, remarque Luc en réponse aux allégations de Didier Exposito. Pas les Huns. Les Wisigoths.

— C'est la même chose, on va se faire massacrer. Pourquoi croyez-vous que nous avons trouvé du sang sur le pas de la porte ? Ils reviennent finir leur sale besogne.

— Je n'en vois pas la raison. Comment ont-ils su que nous étions là ? Ils n'ont pas de téléphone ni de télescopes que je sache.

— Alors il s'agit d'autres sauvages, dit Cédric. Mettons les femmes à l'abri.

— Des femmes, il y en a six. Comment voulez-vous les cacher ?

— Sous l'autel, vite !

La chapelle, composée d'une abside et d'une nef sans transepts, est tournée vers l'Orient comme le veut la tradition, quant à l'autel, à leur grande surprise, c'est la table d'un dolmen posée sur deux menhirs, étrange mélange de paganisme et de christianisme. Ceux qui ont construit l'édifice religieux ne se sont pas embarrassés de scrupules. Pour fermer le tout, lequel doit cacher quelque relique inestimable à leurs yeux, un mur de cailloux sur le côté faisant face à l'entrée. Derrière, il n'y a rien. Sûrement pour que le prêtre ne soit pas gêné lors de la messe ou pour accéder plus facilement aux reliques.

— Allez vous cacher là-bas derrière, dépêchez-vous ! leur crie Alain. Ils arrivent.

— Nous ne devons pas nous séparer, fait remarquer le docteur Teyssères, sinon nous ne pourrons plus repartir ensemble dans le temps.

— Nous ne repartirons jamais ! hurle le juge. Faites ce qu'on vous dit. Et bonne chance. Tachez de survivre.

A contrecœur, les six femmes se dissimulent sous l'autel, piètre cachette que les assaillants auront tôt fait de trouver. Régine et Mylène voudraient bien rester avec leur mari, mais ceux-ci sont intraitables.

Le bruit des armes et les hennissements des chevaux ont fait taire les animaux des collines. Les hommes s'apprêtent à défendre chèrement leur vie. Quelle absurdité de finir sa vie loin de sa famille, de son époque, de ses amis ! Ils n'ont pas choisi une telle fin. Mais choisit-on sa fin quelles que soient les circonstances ?

Pendant ce temps, Calixte médite dans son coin, implorant les Dieux de leur venir en aide mais surtout tentant de trouver une parade à cet épilogue fatal. Près de l'autel, les ondes telluriques sont réunies comme des piles électriques reliant les pierres montées aux champs de force de la terre.

Chapitre IX

Quand tu ne sais pas où tu vas, souviens-toi d'où tu viens.
Proverbe africain

1

Le temps s'éternise. Cachées sou l'autel, les six femmes tétanisées osent à peine respirer. Dans la nef, il est incontestable qu'on se bat. De temps en temps, elles entendent leurs amis crier. Certaines pleurent en silence sachant qu'elles ne les reverront jamais. Qui sont ces guerriers sanguinaires qui s'attaquent aux Chrétiens ? Ne sachant pas à quelle époque elles sont, aucune d'entre elles n'a la réponse. Puis, le silence se fait. Un long silence aussi angoissant que le bruit des combats. Que doivent-elles faire ? Sortir de leur cachette ? Affronter l'inconnu ? Quelle autre solution ? Aucune autre. Alors, le médecin tente un regard vers l'extérieur.

— Il n'y a plus personne, chuchote-t-elle.

— Que voyez-vous ?

— Rien, mais d'ici nous n'avons aucune visibilité. Il faut sortir.

— Oh mon Dieu, non ! gémit Régine.

— Que suggérez-vous alors ? Passer notre vie là-dessous ?

Christiane semble avoir repris toutes ses facultés au grand étonnement d'Annie.

— Moi, je sors. dit-elle.

Peu à peu, elles émergent de leur cachette. La chapelle est vide. Elles regardent le décor qui les enveloppe comme l'intérieur d'un cocon. Au plafond, des fresques dans les tons ocres représentent des scènes plus ou moins étranges. Nulle représentation du christ en croix. Ici, on le voit adolescent, évoluant au milieu des vignes ; là, plus âgé, il est au bord d'un lac, avec des pêcheurs. Ces fresques sont d'une beauté rare, loin des archétypes traditionnels.

— C'est normal, fait remarquer Christiane tout haut, comme si ses pensées résumaient celles de ses consœurs. Nous avons peu de représentations de cette période de l'histoire.

— Qu'est-ce que vous en savez, vous, répond Régine agressive. Vous êtes à moitié folle. C'est votre faute, tout ça. Si vous vous occupiez un peu plus de vos filles, nous n'en serions pas là.

— Je vous interdis ! intervient Annie. Vous n'avez pas le droit de lui parler de cette façon.

— Laissez-la, Annie. Elle a raison sur la forme. J'ai passé des années à me regarder le nombril. J'avais quelques circonstances atténuantes. J'étais malade. Après la naissance de Mélodie, ma dépression s'est accentuée avec le baby-blues. Personne n'a compris, pas même moi. Il m'a fallu ce choc pour sortir du cercle infernal. Qui n'a jamais eu de dépression ne peut pas comprendre la souffrance qu'elle engendre, la solitude dans laquelle on s'enfonce irrémédiablement. Dieu sait si j'aime mes filles. Elles sont tout pour moi.

— Je ne vois pas le rapport avec vos prétendues connaissances en histoire…

— J'ai fait des études d'histoire du Moyen-âge et de l'archéologie, ne vous déplaise chère madame. Alors, j'en connais un rayon.

— En tout cas, elle a raison, affirme Sandra peu prolixe en paroles. Ces fresques sont extraordinaires. C'est bien dommage qu'elles n'aient pas résisté au temps. Si Luc les a vues, il a dû craquer. Il aura de la matière pour ses prochaines recherches sur l'abbaye.

— Il n'aura rien du tout ! Pour la simple raison qu'il est mort, lui et les autres. Regardez le sol.

Un mutisme navrant fait suite à leur discussion houleuse.

Sur les dalles, du sang frais s'étale à plusieurs endroits, mais pas un seul corps gisant ne permet de dire que les hommes ont été tués. Blessés, mais pas tués. Ou alors, les envahisseurs ont emporté leur cadavre, ce qui n'a aucun sens.

Mylène Bastide, la moins courageuse de toutes, est restée prudemment sous l'autel.

— Venez voir ! leur crie-t-elle. Il y a quelque chose là-dessous.

Des inscriptions sur le sol, attestent de la présence d'un corps enterré sous l'autel : « Aegidius Granius episcpi martyris »

— Aegidius Ganius évêque et martyre, traduit Nicole.

— « I DCCCXXXIV CDXC. LXXVIII CCCXXXI », et ça ? C'est une date ?

— Probablement. C'est le calendrier Julien qui prévaut à cette époque. Le calendrier Grégorien n'ayant été employé qu'à partir de la fin du seizième siècle.

— Vous pouvez la calculer ?

— Ah, non ! Vous m'en demandez trop ! C'est probablement une date antérieure à l'an 312 date de la conversion de l'empereur Constantin, mais on

peut imaginer que ce ne fut pas la fin des persécutions locales. Alors, ça peut aussi bien avoir débordé sur le cinquième siècle après Jésus Christ. Il nous faudrait un convertisseur sur Internet…

— Elle est rigolote elle, ironise Régine. Donc, on ne sait rien. Mais qu'est-ce que ça peut faire la date à laquelle ce type est mort ? C'est où nous sommes, quand et comment sommes-nous arrivés là qui importe à présent. Comment allons-nous survivre ?

— Nous n'allons pas rester enfermées ici toute notre vie, de toute façon. Essayons d'atteindre un village.

— Frontignan existait à cette époque ?

— Oui, certainement. Mais ce devait être soit une « villa » soit un village de pêcheurs. Si nous avions Alain, nous pourrions le lui demander. Mais merde ! Il n'est plus en vie à l'heure qu'il est, pas plus que les autres !

— Descendons sur Frontignan. Nous verrons bien. Ils parlaient quelle langue à cette époque ? Le latin ?

Des haussements d'épaules répondent à Sandra. Personne n'en sait rien. Elles sortent prudemment de la chapelle. Dehors, tout est calme. Il ne reste plus rien laissant présager de l'horreur perpétrée à l'intérieur.

— C'est étrange, dit Régine en fronçant les sourcils. Il n'y a pas de sang à terre.

— Ils ont dû mettre les corps sur les chevaux.

— Oui, mais quand même. Le sang s'arrête à la porte.

— Laissons tomber les traces de sang. Cela ne nous avancera à rien. Ils sont sûrement morts à cette heure.

Le cœur à l'envers le petit groupe de femmes entreprend la descente vers Frontignan. Chacune d'entre elles a laissé à la chapelle une personne chère. Les larmes roulent sur le visage de certaines, tandis que les autres gardent leur souffrance à l'intérieur. Il n'y a plus rien à espérer, seulement arriver à se faire une place dans un monde inconnu, sans famille, sans aucun repère. Au loin, la mer scintille indifférente aux problèmes des humains. On aperçoit de petites embarcations sur les flots, synonymes de vie, d'espoir. Toute une vie à reconstruire, à repenser. Mais à cet instant, la seule chose qui les tient en vie c'est la conviction de retourner un jour chez elles. Sans cette conviction porteuse d'espoir, elles seraient incapables de faire un pas. C'est l'instinct de survie propre à l'homme comme à l'animal et aux plantes. Tout ce qui vit espère ou meurt. Elles sont donc condamnées à espérer. Et comme le dit ce proverbe africain si judicieux « Quand tu ne sais pas où tu vas, souviens-toi d'où tu viens ». Elles viennent avec leurs connaissances, historiques, médicales, scientifiques et laisseront peut-être à leurs futurs descendants des

acquis non négligeables. C'est ce qu'elles se disent, ballottées entre deux certitudes antinomiques : être à tout jamais prisonnières de ce siècle ; ou repartir par un miracle inattendu, pourquoi pas ? Tout est possible, et elles sont prêtes à tout.

2

Abbaye Saint Félix 1362

Marie n'a pas attendu le retour d'Emile et Morgane pour tenter de contrer l'abbé. Ils sont cinq à présent, et, peut-être, leurs forces fusionnées — à condition que pouvoirs ils aient – peuvent au moins le contenir pour quelque temps. Elle sait qu'elle peut compter sur Mélodie, mais les autres lui sont étrangers. Quoique… étrangers n'est pas le mot adéquat. Il n'y a pas de coïncidences. Si ces gens-là sont venus, il y a une raison, c'est qu'ils se sont connus dans le passé. Où ? Quand ? Comment ? Peu importe. Elle le sait et cela va lui revenir. Le principal c'est qu'ils aient un lien indéfectible. Elle a connu tellement de groupes d'âmes fusionnelles dans l'immensité de la voie lactée, qu'elle a un peu de mal à s'y retrouver. Avant de réunir tous les acteurs, ils doivent délivrer le policier du futur. Lui-aussi doit avoir un lien avec le groupe, donc sa présence est essentielle. Elle réfléchit.

— Vous avez une idée ? lui demande Samira.

— Peut-être bien. Plus nous serons nombreux, mieux ça sera. Il faut aller délivrer comment l'appelez-vous déjà ? le policier…

— Eliot Massini ? En quoi peut-il nous être utile ? C'est un espion du directeur de l'université.

— Pas que ça. En fait, ma théorie est que nous nous sommes tous rencontrés dans le temps, et Eliot fait partie du groupe. Nous ne pourrons pas réussir sans lui. De toute façon, même s'il n'a rien à voir avec le groupe, nous n'avons pas le droit de l'abandonner.

— Que proposez-vous ? demande Alex.

— Nous allons faire diversion et Mélodie ira le délivrer.

— J'ai un couteau sur moi, dit Yves Dulieu. C'est bien pratique dans la garrigue. Tiens, Mélodie, prends-le et fais attention il coupe trop bien. Ne te blesse pas.

Puis il rajoute à l'intention de Marie :

— Etes-vous sûre qu'il est bien prudent d'envoyer cette enfant faire le sale boulot ?

— C'est mon père, dit simplement Mélodie.

— Pardon ?

— Oui, le prêtre, c'est mon père. C'est mon âme qui était dans le corps du bébé qu'il a tué.

-Elle est folle ! dit Yves. Comme sa mère ! Madame Libat en tient une bonne couche, croyez-moi. Je l'ai rencontrée…

— Je vous interdis de parler de maman de cette façon ! Maman est malade, pas folle. Répétez ça une seule fois et je vous fiche un coup de pied dans le tibia ou ailleurs !

— Ça suffit vous deux. Mélodie, prends le couteau d'Alex et vas-y. Je te ferai signe quand la voie sera libre.

— Avec votre portable ? ironise Yves.

Personne ne relève la plaisanterie stupide et douteuse. Mélodie prend le couteau et s'éclipse.

— Que fait-on ?

— On va au jardin, répond Marie. On met la pression sur le prêtre. Je vous explique mon idée : les entités peuvent prendre la forme de n'importe quel cauchemar ou hantise des humains. Le père Amaury a la phobie des chats noirs. Il les craint croyant que ce sont des créatures du diable. C'est pour ça qu'il garde un chat chez lui, pour s'attirer les bonnes grâces de Lucifer. Nous allons penser à des chats noirs et rien qu'à ça. Nous verrons ce qu'il va se passer.

Malgré leur peu de foi en ce projet plus ou moins incohérent, Alex, Samira et Yves la suivent. Advienne que pourra. Au point où ils en sont, rien ne peut plus les choquer.

Dans le jardin, la pagaille est à son paroxysme. Des centaines de personnages saccagent les récoltes. Sœur Léone se bat avec des entités aux pieds fourchus qui lui ont arraché son voile. On voit ses longs cheveux gris ramenés en chignon s'échapper peu à peu du filet qui les maintient attachés. Elle a l'air d'une vieille sorcière comme dans les représentations imaginaires des livres de contes. Pauvre mère professe victime de ses péchés ! Arrivent alors les quatre comparses avec une seule idée en tête : des chats, des chats, des chats. Leur détermination est telle que les obsessions des sœurs ne font pas le poids face aux leurs. Des miaulements furieux remplacent les cris.

— Protégez-vous les yeux ! Crie Marie. Ma mère, venez avec moi.

A ce moment, les sœurs découvrent les nouveaux venus et hurlent de plus belle. Dans son antre, le père Amaury entend les hurlements des chats et voit Homère s'enfuir, les poils dressés, écumant de rage. Il doit sortir pour voir

ce qui se passe. Quelle monstruosité a attiré son chat, le diable en personne, dans le jardin ?

— Toi reste ici, dit-il en ricanant à Eliot sanglé des pieds à la tête. Ah, ah ! Pauvre imbécile. Si tu crois que quelqu'un va venir te délivrer, tu te leurres. A l'heure qu'il est, la petite fouineuse doit se battre avec des monstres. Ce n'est pas une fillette de huit ans qui va me berner.

Avachi dans un coin de la pièce, Eliot tente désespérément de défaire ses liens. Le fou qui le tient prisonnier l'a ligaturé avec des sangles de cuir. Impossible de bouger. Sa tête le fait horriblement souffrir. S'il savait au moins où il se trouve ! Il n'en a aucune idée. Cette prison, ce bouge, semble sorti d'une imagination délirante. S'il n'avait pas si mal, il pourrait se croire en train de rêver. A-t-il imaginé la petite fille qui voulait le délivrer ? C'est possible. Son esprit vacille. La douleur le submerge.

— Heps ! Monsieur !

Eliot croit entendre des voix. En tant qu'enquêteur et scientifique, il est bien placé pour savoir que la douleur peut troubler les sens. Il ne répond pas.

Mélodie s'approche. Elle a vu partir le sorcier. Elle ouvre son couteau et Eliot se méprend sur ce geste. Ses yeux terrifiés en disent long sur son état d'esprit.

— N'ayez pas peur, je vais vous délivrer, lui dit Mélodie. Vous connaissez celui qui m'a donné ce couteau. Alex, un historien du futur. Vous vous souvenez de lui ? Vous étiez en train de le suivre quand le sorcier vous a enlevé.

Pour Eliot, la situation devient de plus en plus invraisemblable. Il ne comprend rien aux propos de la petite fille qui s'approche de lui. Amie ou ennemie ? Il ferme les yeux. Mélodie commence à taillader les sangles. Heureusement que le couteau d'Alex est bien aiguisé. Il lui faut un bon quart d'heure pour arriver au bout de ses peines.

— Essayez de vous lever, dit-elle à Eliot.

Elle passe son bras sous ses aisselles mais il lui semble peser des tonnes.

— Mince ! Faites un effort ! Je ne vais pas y arriver seule. Dépêchez-vous, l'autre va revenir.

Eliot finit par réaliser que cette enfant est en train de lui sauver la vie. Il s'agrippe à elle, elle tombe, se relève. Elle pousse vers lui un tabouret avec lequel il peut se hisser sur ses jambes flageolantes.

— Encore un effort, lui dit Mélodie, on y est presque.

Leur énergie conjuguée finit par porter ses fruits. Chancelant mais bien redressé sur ses jambes, Eliot marche.

— Ouais ! On y arrive ! s'écrie Mélodie.

Eliot lui sourit. Une grimace plus qu'un sourire car sa bouche est en sang. Le père Amaury n'y étant pas allé de main morte lui a cassé le nez et ouvert la lèvre inférieure.

— Ça ne lui portera pas chance, déclare naïvement Mélodie.

Eliot sourit encore. S'il le pouvait, il la serrerait dans ses bras. Il ne se pose pas la question de savoir qui elle est, ni où elle le conduit. Le principal, c'est de sortir de cet enfer. Encore quelques pas, et il doit monter les escaliers escarpés qui mènent à l'armoire de la sacristie. Puis, il faut sortir, quitter l'église. Mélodie sait qu'il leur reste peu de temps. Du jardin, on ne peut pas voir l'entrée de l'abbatiale, mais le sorcier va finir par comprendre que tout ceci n'est qu'une diversion. Les miaulements, à l'extérieur, se font plus étouffés. Les quatre amis fatiguent. Ce n'est pas si facile de penser à des chats et uniquement à ça. De temps en temps, leur esprit chancelle. Du plus profond de leur inconscient, des peurs remontent irrémédiablement.

— On court ! crie Mélodie à Eliot.

Il s'écroule une fois, puis se relève. Son sang laisse des empreintes sur les dalles de la cour.

— Vite ! Vite ! répète mélodie affolée.

Ils ont juste le temps de tourner le coin de l'église lorsque le sorcier se rend compte qu'il a été berné.

C'est Alex qui arrive le premier. Epuisée mais fière d'elle, Mélodie lui passe le relais.

— Bonjour Monsieur Massini, dit Alex, vous ne vous doutiez pas qu'un jour une enfant du passé vous sauverait la vie, n'est-ce pas ?

— il va falloir que vous m'expliquiez, marmonne Eliot.

— Plus tard. Il faut d'abord se mettre à l'abri et vous soigner. Vous n'êtes pas beau à voir.

Eliot le considère d'un regard noir chargé de colère mais il dit quand même :

— Merci. Surtout à toi, petite fille.

— Elle s'appelle Mélodie.

-C'est la plus belle musique que j'ai jamais entendue, murmure Eliot pour tout commentaire.

3

Lorsque le père Amaury rentre dans son antre, la colère le rend fou. Il s'en prend d'abord au chat venu se mettre à l'abri.

— Tu n'es pas le diable, toi ! Tu m'as possédé ! D'où viens-tu ? Qui es-tu ? Une créature de Dieu mise sur mon chemin pour contrer mes agissements ? Je serai le roi de la terre, malgré toi, malgré Dieu, malgré tous ces imbéciles venus du passé et du futur ! Vous ne m'aurez pas !

La malheureuse bête ne doit son salut qu'à sa vitesse de disparition dans le trou du mur…

Alors la fureur du sorcier n'a plus de borne. Il ouvre des portes un peu partout au gré de sa névrose destructrice.

4

C'est ainsi que les hommes massacrés dans la chapelle, se retrouvent projetés dans le temps avec l'armée wisigothe, tandis que les femmes cachées sous l'autel, sont séparées de leurs amis.

Au même moment, l'armée des Francs s'engouffre également dans la brèche alors qu'Emile et les autres reprennent le chemin du XIVème siècle.

Sur la Gardiole, la panique n'a plus de limite. Les sœurs converses, déjà bien secouées par l'invasion des entités néfastes, fuient de toutes parts. Certaines s'enferment dans l'église croyant trouver là un refuge sûr auprès de Dieu. Mais c'est compter sans le père Amaury.

— Venez mes sœurs, venez vous réfugier dans la sacristie, c'est le lieu le plus paisible de l'abbaye. Personne ne viendra vous chercher là.

Les nonnes hésitent. Certaines commencent à se poser des questions au sujet du père. Même si elles sont incultes, elles ne sont pas bêtes pour autant. Bien au contraire. Il y a belle lurette que certaines d'entre elles sont au courant de la relation entre sœur Marguerite et lui. Leur bon sens populaire leur tient lieu de science, remplaçant aisément les connaissances livresques.

— Nous préférons rester ici, répond sœur Joséfa. Dieu est là pour nous. S'il vous plaît, mon père, dites-nous la messe. C'est le moment de prier.

— Vieilles femelles stupides ! leur crie Amaury. Votre Dieu, je m'en fous. Je l'abhorre, j'ai fait allégeance au démon.

Ses yeux, rougis par une colère contenue depuis trop longtemps explosant brusquement, ressemblent à deux phares lumineux comme sur les représentations du diable dans les missels. Les sœurs hurlent de terreur.

A l'extérieur, les deux armées se font face. L'armée wisigothe et l'armée franque. Aussi étrange que ça puisse paraître, les Wisigoths sont mieux adaptés à une guerre au corps à corps, avec leurs armures et leurs casques qui, bien entendu, ne leur serviraient à rien devant des guerriers aux armures flamboyantes des débuts du deuxième millénaire. Mais l'armée

franque qui déferle sur la Septimanie au VIIIème siècle n'est pas une armée de métier. Certains guerriers n'ont rien d'autre qu'un bouclier pour se protéger, même si leurs armes sont plus sophistiquées que celles de leurs adversaires, qui, de surcroît, sont souvent à cheval. De l'abbaye jusqu'à Montpellier, des hordes belliqueuses piétinent les jardins, saccagent les vergers, se ruent les unes contre les autres dans un vacarme de ferrailles, de hurlements bestiaux et de hennissement des chevaux affolés. Le fracas de la bataille s'entend jusqu'à Frontignan, Gigean et les villages alentours. Les portes de l'enfer se sont ouvertes et celles de l'église s'écartent, laissant passer le père Amaury dont la silhouette donne l'apparence d'un mage surhumain. Les bras tendus vers le ciel, il appelle toutes les forces du mal à le rejoindre.

5

Avril 1980

Il faisait un temps magnifique ce jeudi-là, Catherine, la mère de Charles et Georges les avait autorisés à prendre leur bicyclette pour profiter des premiers beaux jours après un hiver assez rude. Ils avaient besoin de se « dégourdir les jambes » ainsi qu'elle avait coutume de dire à chaque printemps. Les rues de Gigean n'étaient pas dangereuses. « Vous restez dans le village ». Ils acquiescèrent, comme d'habitude. Charles avait dix ans, son cadet huit. Lucienne leur donna quelques francs pour s'acheter des bonbons à l'épicerie du centre « vous ne les mangerez qu'après le repas ». Charles les mit dans sa poche. Normal, c'était l'aîné. Charles prit deux carambars et du Zan tressé en rond avec un petit bonbon au milieu. Georges préféra deux Chupa-chups, une au coca et l'autre au citron. Charles mit le petit sac en papier dans la poche de son jogging et déclara « on les mangera après le repas ». Georges aurait bien dégusté un des deux sucettes, mais son frère fut intraitable. Il connaissait assez sa mère pour savoir qu'elle n'apprécierait pas toute insubordination de la part de sa progéniture. Ils firent deux fois le tour du village, il n'était que dix heures. Il fallait être revenu à la maison à midi trente, pas une minute de plus car leur père rentrait du travail à douze heures quarante-cinq et ils devaient s'être déjà lavé les mains et avoir mis le couvert à son arrivée. Là-dessus aussi, Lucienne était intraitable. Ce n'était pas parce qu'ils étaient des garçons qu'ils devaient être dispensés des corvées

ménagères. En plus, l'après-midi, ils l'aidaient au jardin. Cela leur faisait encore deux heures et demie de liberté.

— On va faire quoi en attendant ? demanda Georges.

— On va aller voir mon copain Mathieu.

— Ah non ! pas lui ! C'est un con !

— Ne dis pas de gros mots, sinon je le dirai à maman.

— Et moi je lui dirai que tu as embrassé Clotilde dans la cour de récréation.

— Je te l'interdis ! Pauvre puceau !

— Oh !

L'indignation de Georges n'était pas feinte bien qu'il ne sut pas ce que « puceau » voulait dire.

Charles se calma, et de peur que son cadet ne cafte, il proposa :

— On va à l'abbaye ?

— Oh purée ! Si maman le sait…

— On ne le lui dira pas. On a le temps, elle n'en saura rien.

— Chouette, s'émerveilla Georges.

Ils traversèrent la route nationale qui coupait le village en deux, et c'était déjà une interdiction de violée.

Le chemin montait très fort mais leurs petites jambes avaient l'habitude car ils faisaient souvent du vélo avec leur père le dimanche matin. Il leur fallut trois quarts d'heure pour atteindre le sommet de la colline.

— Oh con ! Il doit y avoir des fantômes ici, fit remarquer Georges.

— Ne dis pas de gros mots ! Des fantômes ? Pauvre andouille, ça n'existe pas.

— Je m'en fous, j'ai pas peur.

— T'as pas peur ? Alors, si t'as pas peur, on va se séparer. Tu passes à gauche de l'abbaye moi à droite, puis on se retrouve de l'autre côté. Fais attention, ils ont commencé des fouilles. Ne va pas piétiner des indices.

— Les indices, c'est pour les flics.

— Merde l'intello !

— Tu dis des gros mots !

Charles s'impatienta :

— On y va ou t'as la pétoche ? On ne peut pas traîner ici. Maman va nous tuer si on est en retard.

— T'es qu'un couillon.

Ils se séparèrent sur ces mots, chacun de son côté. Le côté gauche était plus difficile que le côté droit et surplombait la plaine où on apercevait, au loin, Balaruc les Bains. Georges descendit de son vélo pour le pousser en

pestant contre son frère qui lui avait attribué le chemin le plus difficile. Il était plus onze heures et le mauvais temps montait du côté du Ponant. Il était temps de rentrer. Georges pressa le pas, certain de se faire remonter les bretelles par Charles s'ils étaient en retard. Il serait capable de lui piquer des billes pour se payer de l'engueulade maternelle qui lui tombait toujours dessus car il était le plus âgé et censé être le plus raisonnable. Il atteignit l'autre côté de l'abbaye le premier. Fier ! Pour une fois, il coiffait son aîné au poteau. Un quart d'heure passa, puis une demi-heure. Il entendit la demie sonner à la cloche de l'église.

Mettant ses mains en porte-voix, il cria :

— Charles !

Personne ne lui répondit. La colère commença à lui serrer la gorge. « Quel imbécile ! Il va nous faire punir, ce con ! ». Puis un quart d'heure s'ajouta.

— Charles ! Charles ! C'est pas drôle tes blagues !

Georges abandonna son vélo et prit le chemin qu'aurait dû emprunter son frère. Personne. Il alla jusqu'à l'entrée du grand bâtiment austère surplombant l'abîme. De là, on voyait les fouilles commencées depuis dix ans. C'était un travail fastidieux, il fallait sortir les gros blocs effondrés enfouis sous des mètres de terre et de ronces enchevêtrées. Si Charles s'était caché là, ce n'était pas bien malin et surtout dangereux. « Charles ? »

La voix de Georges se chargeait d'angoisse. Presque Midi. Toujours pas de Charles. Ils allaient être en retard pour le repas et sa mère allait leur coller une raclée mémorable. « Charles, Charles ? ». Aucun écho, pas un bruit, pas un cri à part les oiseaux qu'il effrayait. Un bruit dans les buissons le fit sursauter, mais ce n'était qu'une buse dérangée alors qu'elle était occupée à chasser un mulot, lequel en profita pour s'éclipser.

Georges, du haut de ses huit ans, se rendait bien compte que l'absence de son frère n'était pas normale. Et s'il était tombé dans un ravin. Un trou ? Une grotte ? Il y en avait tellement sur les collines ! Y compris « la grotte de l'homme mort » dont la seule évocation de son nom le terrorisait. « Charles ». Sa voix mourut dans un sanglot. Il reprit son vélo et rentra chez lui aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient. Sa mère le vit approcher seul, en larmes, et comprit que quelque chose de grave était arrivé.

— Charles ? demanda-t-elle.

Georges éclata en sanglot et ce fut le début d'une quête personnelle qui dura toute sa vie.

Lire Libre

Édition de Sète jeudi 04 avril 1980

Tout savoir sur les élections présidentielles.
En page intérieure
Nos candidats. Quel avenir pour le pays?

Perdu dans la Gardiole!

Le petit Charles Vallon s'est perdu ce mercredi dans le massif de la Gardiole autour de l'abbaye Saint Félix de Monceau.
Choqué, son petit frère Georges qui l'accompagnait en bicyclette, a été transporté à l'hôpital de Sète où il a été pris en charge par une équipe de psychologues

De nombreuse anfractuosités sur le massif font craindre un accident. Combien de trous non répertoriés jonchent-ils le sol des collines? Autrefois, nos ancêtres vivaient sur dans ce lieu à l'abri des invasions venant de la mer. Dès l'époque du Paléolithique, et lors de la dernière période de glaciation, les hommes ont habité les grottes que ce soit sur les communes de Gigean, Frontignan et Mireval (également à la Paillade, sur la commune de Juvignac), au Nord-Est de Montpellier, autour de Sommières et de Saint-Rauzille-de-Montmel, autour de Montpellier : Grottes de Castries, de Gimel (commune de Grabels), du creux de la Miège (commune de Villeneuve-les-Maguelonne), de Laroque (commune de Saint-Jean-de-Védas).
Dans ce contexte, toutes les possibilités s'offrent aux enquêteurs qui fouillent le massif à la recherche d'une grotte inconnue dans laquelle l'enfant aurait pu tomber...

Création de l'auteure

6

Tandis que la bataille fait rage, Marie a entraîné ses protégés vers un lieu plus sûr bien qu'il n'y ait pas d'endroit vraiment sécurisé dans l'abbaye. Le réfectoire est désert car les nonnes sont pour la plupart à l'église. C'est une pièce austère qui couperait l'envie de manger au plus affamés. De part et d'autre des murs nus, le mobilier est sommaire : deux longues tables en bois brut poli par des générations de bras couverts de vêtements, des bancs aussi peu confortables ; au fond, sur le mur tourné vers l'ouest, un immense crucifix avec un christ qui jette sur l'assemblée un regard morne, presque absent. Il n'y a que sœur Cunégonde et la mère professe Léone avec sa chevelure blanche tombant sur ses épaules. Toutes deux n'ont pas fait leurs vœux mais ont eu une éducation intellectuelle. Déjà, leur premier atout est de savoir lire et écrire, mais pas seulement ça. La mère Léone vient d'une famille de hauts dignitaires dont plusieurs membres sont dans les ordres ou dans la chevalerie. Quant à sœur Cunégonde, elle est la fille cachée d'un Templier repenti passé au travers des bûchers et de la prison. Sa parenté avec le comte de Toulouse n'y est pas étrangère. Lorsque Cunégonde a eu l'âge de se marier, son père, fier de sa progéniture bien qu'elle ne fût pas complètement de sang noble, a préféré la faire rentrer dans les ordres pour la mettre à l'abri. Il avait vingt ans lorsque Jacques de Morlay est monté sur le bûcher maudissant le roi jusqu'à sa septième génération. Tout ceci restait gravé à jamais dans sa mémoire comme si les évènements y avaient été marqués au fer rouge. Il eut peur que sa fille fût l'objet de représailles et le meilleur moyen de la préserver lui parut évident. C'est ainsi que Cunégonde s'est retrouvée là, sans son consentement, et pour des actions déjà anciennes qui ne la concernaient pas. Avec le temps, elle avait fini par comprendre que son père avait raison, et elle est restée chaste pour ne pas donner prise aux ragots d'autant plus que l'inquisition et ses suppôts, toujours prêts à monter un feu de joie pour régler leur compte aux hérétiques, ne se gênaient pas pour faire vérifier l'état de la « fleur » des jeunes novices par des religieuses expérimentées. Elle a été éduquée par une préceptrice qui lui a enseigné tout ce qu'une jeune fille de la Chrétienté doit savoir mais aussi des connaissances qu'elles n'étaient pas censées avoir. Avoir un père templier n'avait pas que des inconvénients, même si personne n'était supposé être au courant que le seigneur Pons était son père.

Tandis que Marie fait rentrer tous les « venus du futur », Léa entend la voix de son père l'appeler comme s'il était tout près d'elle. Choquée, elle crie à Marie de ne pas fermer les portes.

— Mon père est là…

— Tu l'as rêvé.

Au loin, des cris retentissent presque couverts par le fracas de la bataille.

— Léa !

— C'est papa, c'est lui !

— Le mien aussi !

Léa et Laura se précipitent hors du réfectoire, pour voir arriver, sous les arcades du déambulatoire, un petit groupe loqueteux qui leur fait des signes.

— On dirait qu'ils sont blessés, dit Laura.

Effectivement, Calixte est vraiment mal en point. Il a déjà perdu beaucoup de sang, Georges et Cédric le portent. Quant à Alain, sa plaie s'est rouverte. Ils ne peuvent pas courir à moins d'abandonner leurs blessés.

— Papa, papa, par ici !

Le trajet dans ce couloir leur semble plus long à parcourir que la distance Montpellier-Sète en plein été quand les chassés-croisés des vacanciers sont à leur comble.

— On dirait un druide, fait remarquer Albin.

— Pourquoi pas ? On a bien une sorcière, nous.

Cette réflexion les fait rire, détendant un peu l'atmosphère.

— Entrez vite, pour l'amour du ciel ! leur crie Marie. Dépêchez-vous !

Certains soldats se sont aperçu qu'un petit groupe avait pénétré dans l'abbaye. Ils ont reconnu leurs prisonniers et entendent bien les récupérer comme monnaie d'échange. Marie n'a pas le temps de réfléchir à une solution pour les empêcher de venir jusqu'au réfectoire. Une dizaine de guerriers armée de lances se rue dans le couloir.

— Fermez la porte ! Vite !

Pas le temps. La porte est trop lourde. En bois de chêne, elle est capable de résister au temps, de protéger des intempéries ; et lorsque les vents soufflent sur les collines, au moins neuf jours sur dix car ils tourbillonnent venant des quatre points cardinaux, aucun ne rentre. Les compagnons voient luire les armures à la clarté des lampes à huile. Les guerriers se ruent sur eux lorsqu'un coup de feu éclate provoquant une panique totale. Paul a tiré, blessant l'un d'eux au pied. Il ne lui reste que quatre balles, ce n'est pas avec ça qu'ils vont se sortir d'affaire. Mais les soldats hurlent de terreur. Ils pensent être tombés dans un repère de sorciers, ce qui n'est pas tout à fait inexact. Se ruant vers la porte de sortie, ils s'enfuient préférant la lutte extérieure à ce qui se passe dans ce couvent.

— Merci Monsieur, dit la mère Léone. Dieu vous le rendra.

— Ça, je ne sais pas, dit Paul. Si Dieu existe, il ne doit pas être du côté des armes. Mais bon… Je n'ai tué personne… Dieu soit loué !

— Venez vite ! Le druide se meurt.

Calixte a perdu trop de sang. Eliséu, malgré ses pouvoirs, est impuissante et appelle à l'aide.

— Qui peut quelque chose pour lui ? supplie Alain qui s'est pris d'une grande estime pour cet homme. Restez avec nous, druide, nous avons besoin de vous, nous vous renverrons chez vous…

— Merci, mon ami, mais je n'ai pas de chez moi. 1905 ? –150 ? Allons, il faut vous faire une raison. Je suis presque centenaire. Si je rentre avec vous dans votre siècle, je mourrai de toute façon. J'avais neuf ans quand le tocsin a sonné. J'ai vu le début de la guerre… Puis, plus rien. Ma disparition n'a fait l'objet que d'un entrefilet dans « l'Eclair », pas la Une des journaux, il y avait des informations plus importantes. Je ne veux pas savoir ce qui s'est passé après ma disparition. J'ai vécu au IIème siècle avant Jésus Christ. C'est ce souvenir que je veux emporter avec moi.

— Vous pouvez vous soigner, vous ! Vous êtes le Meilleur, j'en suis sûr.

— Un druide ne se soigne pas lui-même, mon ami. Allons, retient tes larmes, tu ne me connais que depuis quelques jours. Vous rentrerez chez vous et vous m'oublierez.

— Rentrer ? Où ? Quand, comment ?

Calixte s'accroche à sa main, plonge les yeux dans ses yeux, puis la pression se calme. Son bras retombe mollement. Les yeux grands ouverts, le sourire aux lèvres, il semble voir des paysages grandioses et des visages connus, car il murmure « que c'est beau » et, au moment du dernier soupir, il prononce le mot « maman ». Alain lui ferme les yeux et ne peut retenir ses larmes. Il vient de perdre un ami, un être cher. Puis, il pense à sa femme, ses enfants, ses parents qu'il ne reverra peut-être jamais et son cœur se serre comme si un étau comprimait sa cage thoracique. C'est là qu'il se rend compte à quel point Calixte était vieux et fatigué. Malgré ses traits détendus par la mort, de profondes rides font des ruisseaux sur son visage qui ressemble à un parchemin froissé.

— Il faut l'enterrer. Quelqu'un connaît-il les rites d'inhumation chez les druides ?

— Oui, répond Luc, mais il faudra attendre que ça se calme dehors, et ce n'est pas près de finir.

— Il va falloir agir, dit Marie. Le père Amaury prend trop de force.

— Il manque quelqu'un dit Morgane. Le frère Alain.

— Qui c'est celui-là ? demande Paul.

— Le frère Alain est arrivé chez nous à l'âge de dix ans, répond mère Léonce. Je me souviens de son arrivée comme si c'était hier. Tout l'émerveillait. Il disait « c'est comme dans un film ». Il racontait des histoires bizarres d'hommes qui étaient arrivés sur la lune, de chevaliers, les chevaliers du Zodiaque… Autant vous dire que le père Amaury était très intéressé par ses élucubrations. Il était déjà perverti, c'est pour ça qu'il tenait tant à savoir qui étaient ces chevaliers avec des pouvoirs aussi extraordinaires.

Cédric éclate de rire, et résume les réflexions que se font aussi ses amis autant amusés que lui.

— Quel couillon votre curé ! les chevaliers du Zodiaque ? c'est un dessin animé qui passait à la télé dans les années quatre-vingt. Tu parles qu'ils avaient des pouvoirs ! J'étais fan à l'époque.

— Moi-aussi, avec mon frère, on avait le nez collé dessus dès la sortie de l'école…

Georges reste bouche bée, comme si soudain, une illumination se faisait dans son cerveau, puis s'écrie :

— Putain ! A quelle époque est-il arrivé votre frère Alain ?

— Une vingtaine d'années, quelque chose comme ça.

— Ah, ça ne peut pas coller alors.

— Coller avec quoi, papa ? demande Léa l'esprit traversé par un doute.

— Non, rien. Il manquerait dix ans.

— Tu penses à ton frère, n'est-ce pas ?

— Pourquoi manquerait-il dix ans ? demande sœur Cunégonde. Le temps n'est pas le même suivant qu'on passe d'une époque à l'autre. Cela dépend du nombre d'années entre la date du départ et celle à laquelle on arrive.

— Pardon ? Comment savez-vous ça, vous ? s'étonne Marie.

— Par mon père et ma préceptrice… enfin, préceptrice… (elle sourit) c'était un homme, très féminin soit dit sans méchanceté de ma part. A cette époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, les hommes qui aimaient des personnes de leur propre sexe étaient excommuniés ou brûlaient sur le bûcher. Alors, il était habillé en femme. Personne ne s'en est jamais rendu compte, surtout pas la famille de mon père ! Quand ils venaient au domaine, elle leur était transparente. Ceci dit, ils ne m'aimaient pas beaucoup non plus et ne se préoccupaient pas plus de moi que ma préceptrice… Il faut croire que mon éducation leur importait peu. L'éducation d'une bâtarde n'a jamais intéressé les seigneurs. Enfin, soit. Moi je m'en suis rendu compte le jour où j'ai eu mes règles. D'habitude, les femmes se comprennent à ce moment très spécial. Mais

elle, elle ne savait pas ce qu'il fallait faire. Ça m'a mis la puce à l'oreille, d'autant plus que j'avais déjà des soupçons. Elle vivait au château et je savais qu'elle rejoignait mon père pendant la nuit. Alors je l'ai espionnée pendant qu'elle se déshabillait, et j'ai vu son sexe. Je sais que mon père aimait les hommes depuis toujours, je n'ai jamais connu ma mère, une roturière morte en couches. C'est mon père qui m'a élevée. Ils n'étaient pas mariés et ma mère ne faisait pas partie de la noblesse. Je n'ai jamais connu mes grands-parents maternels. En fait, si mon père a eu une relation féminine, je crois que c'était pour donner le change. Les Templiers ont été accusés de toutes les ignominies et l'homosexualité était considérée comme un péché mortel. Papa est passé au travers des mailles du filet de l'Inquisition, il ne fallait pas que ça se sache. Ma préceptrice, Victorina – de son vrai prénom Gualhard – personne n'a jamais su qui elle était, ni d'où elle venait. Elle était son double, son alter-ego, son grand amour. Ils m'ont enseigné un savoir disons… pas très catholique si je puis m'exprimer ainsi.

— Votre père ? Qui était votre père sœur Cunégonde ?

Elle hésite. Que risque-t-elle à dire la vérité ? Depuis son entrée au couvent, elle n'a jamais revu son père. Il est mort seul, près de Gualhard, mais sans elle, sa fille, sans aucun membre de sa famille. Elle l'a appris plusieurs mois après son décès. Qu'est devenu Gualhard ? Aucune idée. Peut-être son père lui a-t-il légué le domaine ? Peut-être erre-t-il par les chemins comme un vieux gueux ? Elle souffle, comme pour extraire l'air de ses poumons tant cette idée la fait souffrir, en murmurant :

— Le seigneur Amadèu Pons de Bruyères. Il descend de la lignée des seigneurs du château de Puivert.

Puis elle se tait. Elle a déjà trop parlé.

— Ah ben merde alors ! s'extasie Laurie subjuguée. Vous allez pouvoir me parler de son histoire ! Des Cathares, des Templiers. Pour notre devoir, c'est le pied !

— Imbécile, clame Léa. Tu te préoccupes encore de ça ? Pauvre bécasse ! On n'aura jamais le loisir de le rendre ce devoir.

Morgane ne dit rien. Elle se colle à Emile, le tenant par la main. La veille, ils ont fait l'amour sous les étoiles, loin de l'abbaye. Elle n'oubliera jamais cette nuit, la tendresse d'Emile, sa candeur aussi et la douceur de ses baisers. Entre deux mondes, deux époques, sous la menace des identités démoniaques, c'était plus excitant encore, le plaisir physique et celui de l'interdit réunis pour une explosion de sens. Rien qu'en effleurant son bras, alors que le danger les cerne, elle sent ses seins se durcir et une délicieuse tension dans le bas du ventre. Si son père le savait, que dirait-il ? Retourner

chez elle sonnerait le glas de son amour. Pourtant, elle veut y retourner au XXIème siècle ! Comment vivre dans un monde inconnu, cinq cents ans plus tard ?

Elle ne dit rien mais ses amies comprennent. Léa se tait, leurs regards se croisent. Léa a mal pour elle.

— Arrêtez de vous disputer, dit Paul. Nous rentrerons. Et vous le ferez ce devoir, c'est moi qui vous le dis !

Georges ne lui laisse pas le temps de rajouter quoi que ce soit. Depuis que sœur Cunégonde a parlé de frère Alain, il n'en peut plus. Il veut savoir. A ses amis interloqués il dit :

— Je vais chercher le frère Alain. Il faut que je sache.

— Savoir quoi ? s'énerve Cédric. Tu veux nous mettre tous en danger pour un type que tu ne connais pas ?

— Je le connais.

— Papa ! Tu n'en sais rien.

— Je le sens.

— Mais enfin ! Allez-vous nous expliquer ?

Comme si on lui extirpait un organe vital, Georges gémit et avoue :

— J'ai perdu mon frère dans la garrigue quand j'avais huit ans. Il a disparu comme Mélodie, comme nous tous. On n'a jamais retrouvé son corps.

— Alors, tu penses…

— Je ne pense pas, j'en suis sûr.

— Papa, tu risques d'être déçu.

— Et alors ? Sais-tu ce qu'est l'incertitude ? Jour après jour se poser la question « Où est-il ? Est-il mort ? » ; vous voudriez que je reparte en me disant que j'aurais pu le retrouver et que je n'ai rien fait ? Tu veux que vive avec cette question « était-ce lui » ?

— Où est frère Alain ?

— Dans sa cellule, répond sœur Cunégonde. Il se réfugie souvent chez lui, dans son recoin. C'est sa carapace, comme la maison d'une tortue.

« Plutôt comme un Bernard l'ermite » rectifie Laurie. Mais ça ne fait rire personne.

— J'y vais.

Georges vient de prendre sa décision.

— Je viens avec vous, affirme sœur Cunégonde.

Rien ne pourrait la faire changer d'avis. Frère Alain, c'est son protégé, elle se sent un peu comme sa mère. Ils sont arrivés presque en même temps à l'abbaye. Elle, deux ans avant, et lorsqu'elle a vu cet enfant, il lui a semblé un envoyé du ciel, l'enfant qu'elle n'aurait jamais alors qu'elle avait tant espéré

être mère ! Dire qu'elle s'est occupée de lui est un euphémisme. Quand il faisait trop froid l'hiver, elle lui apportait de quoi se couvrir dans sa cellule, et lorsqu'elle l'entendait pleurer la nuit, elle se levait pour aller dormir parterre près de lui. Elle se privait pour lui, lui gardait son pain lorsque les temps étaient difficiles. Et maintenant, ces gens venus du futur veulent lui enlever son enfant et lui briser le cœur.

Pour rejoindre les cellules, il faut traverser le grand couloir, le déambulatoire, lieu de promenade, de silence et de prière.

Paul propose de leur prêter son arme mais Georges décline l'offre.

— Gardez-la, pour protéger les autres. Tant pis pour moi.

— Papa ! Je viens avec vous.

— Paul, je vous confie ma fille. Vous l'avez déjà protégée, j'ai confiance en vous. Quant à toi, ma chérie, je t'interdis de sortir d'ici. Je vais revenir. Ce sera plus facile sans toi.

— Papa !

— Ne t'inquiète pas dit Paul, il va revenir.

7

Laissant aux bras vigoureux de Paul sa fille qui hurle, Georges ouvre la porte et regarde dehors. Tout est silencieux. Le couloir est libre.

— Vite ma sœur, venez.

Il la prend par la main et la tire hors de l'abri du réfectoire. Puis, ils se mettent à courir. Tout est silencieux comme s'il n'y avait pas âme qui vive dans l'abbaye. Le père Amaury a dû enfermer les sœurs dans l'église, certaines se sont peut-être retranchées chez elles, dans leur cellule. Piètre refuge car les cellules des nonnes ne ferment pas de l'intérieur. Aucune intimité n'est tolérée, il faut que la mère professe puisse rentrer n'importe quand. Ceci est aussi pour prévenir les suicides, certaines sœurs ne supportant pas la promiscuité, les privations, il arrive parfois qu'elles veuillent mettre fin à leurs jours. Le suicide étant un péché mortel, le devoir de la mère professe est, entre autres, de garder l'œil sur les plus fragiles.

— C'est là ! dit Cunégonde. La cellule du frère Alain.

A l'écart de celles des sœurs, sa cellule a fait l'objet de surveillance rapprochée surtout dans sa prime jeunesse, quand « les sens des hommes sont en ébullition » selon les propos de l'évêque. C'est lui qui a demandé cette

surveillance à la mère et au père Amaury. Le père s'en est occupé au début, « surtout pour le torturer » dirait sœur Cunégonde si on le lui demandait. Ensuite, s'étant rendu compte de l'innocence du frère et de son esprit perturbé, il en a conclu qu'il était totalement inoffensif et ne lui ferait pas de concurrence.

Cunégonde frappe à la porte, n'obtient pas de réponse.

— Frère Alain, c'est moi, sœur Cunégonde.

Ils n'ont pas de réponse puis la porte s'entrouvre laissant voir le visage hagard du jeune homme. Trente ans. Vingt ans de plus que sur les collines de la Gardiole, mais ce même regard, ces grands yeux noirs et cette bouche faisant toujours la moue pour s'épanouir telle une fleur lorsqu'il sourit. Georges l'aurait reconnu entre mille. A présent, on pourrait croire que c'est lui, Georges, l'aîné. Alain, ou plutôt Charles le regarde, hébété. « Encore un nouveau » pense-t-il. Depuis quelques temps, son esprit est mis à rude épreuve. Des gens apparaissent, disparaissent, des gens dont il comprend le langage comme s'il l'avait connu toute sa vie. Il a peur. Encore des diableries du père Amaury dont il s'est toujours méfié. Georges reste immobile, scotché à l'entrée de la cellule… Le mot cellule prend tout son sens, comme s'il était en prison. Pour tout mobilier, un lit, ou plutôt une paillasse à même le sol ; pas de fenêtre, le jour rentre par un interstice ressemblant à une meurtrière ; une table avec pour seul objet un missel, un tabouret bancal ; un crucifix sur le mur. Au pied de celui-ci, des traces de genoux laissées par des générations de moines ou de nonnes sont imprimées dans la pierre comme des fossiles. Combien de fois les genoux de son frère sont-ils venus rejoindre ceux des générations passées ? s'interroge Georges saisi d'une telle émotion qu'il doit se retenir pour ne pas pleurer. Combien d'heures, de jours se sont-ils écoulés pendant que lui parcourait la garrigue pour le chercher désespérément ? « Tu parles que je ne risquais pas de le trouver ! ». Avec effroi, il voit courir des cafards sur la couche. Pas une cellule, un bouge ! Une prison moyenâgeuse ! Son frère qui aimait tant la télé, faire du vélo, jouer au foot ! Comment a-t-il fait pour ne pas devenir fou ? Enfermé comme un malfaiteur, avec des cloportes pour seule compagnie, prisonnier d'un temps qui n'existe plus. C'est lui qui va devenir cinglé à se poser toutes ces questions !

— Charles ? demande-t-il des sanglots dans la voix.

Du fond de sa mémoire, frère Alain entend ressurgir ce prénom sans toutefois comprendre pourquoi il trouve un écho dans son esprit.

— C'est moi, c'est Georges, ton petit frère… enfin, ton frère quoi. Georges. Tu te souviens de moi ? Les vélos sur la Gardiole ?

Sur son visage se peint l'incompréhension.

— Nous n'avons pas le temps, dit Cunégonde Il faut retrouver les autres. Frère Alain est le dernier perdu du temps. Si j'ai bien compris les propos de Marie, il faut que vous soyez tous réunis pour combattre le père Amaury. Alors, allons-y. Suis-nous, frère Alain. Le temps presse.

Mais le frère Alain n'a pas envie de quitter l'abri précaire de sa cellule. C'est son refuge, son royaume. Le seul endroit où il est chez lui.

— Non, non, proteste-t-il affolé.

— Charles, je t'en prie, nous avons besoin de toi.

— Je ne m'appelle pas Charles.

— Frère Alain, je t'e prie. Il faut venir. C'est le Christ qui te le demande.

Les supplications de sœur Cunégonde font plus d'effet que celles de Georges. Il consent à se lever et à quitter son nid.

— Où allons-nous ? demande-t-il inquiet.

— Combattre le père Amaury.

— C'est un sorcier ! Un suppôt de Satan !

— Nous le savons, répond tendrement sœur Cunégonde en lui prenant la main.

« On dirait sa mère » pense Georges en se souvenant de la douleur de la sienne à la disparition de son fils aîné. Elle n'avait plus jamais été comme avant. Son rire s'était éteint, comme si on avait enlevé l'ampoule qui éclairait la pièce où elle le gardait, lumineux, pour ses deux fils. Un disparu, l'autre se retrouvait dans l'obscurité où il dut se débattre toute sa vie. Pendant ce temps, une autre femme prenait soin de ce fils perdu. « Alors Charles est mort ! ». C'est une évidence qui lui saute aux yeux. Près de huit cents ans les séparent. Des hurlements de détresse restent prisonniers de sa gorge. Il voudrait crier, brailler, bramer comme une biche aux abois, mais il se tait, serre les poings pris de tremblements irrépressibles. A place de cris ce sont des larmes qui dégoulinent sur son visage. Il est redevenu ce petit garçon de huit ans, ce petit Georges qui perd son frère pour la deuxième fois.

— Courage, mon frère lui dit Cunégonde.

Il la regarde, hagard. « Dire qu'elle n'existe même plus ! Mon frère ! Elle a le culot de l'appeler mon frère, elle qui m'a ravi le mien ! » Il se retient de la gifler. Sœur Cunégonde a l'air de comprendre ce qui se passe dans son esprit. Ce n'est pas une arriérée. Pour qui se prend-il pour la juger ? Il devrait l'embrasser, la remercier, et il ne pense qu'à une chose : lui mettre sa main dans la figure pour lui faire payer les années de souffrance qu'il a passées à hanter les collines. Il se reprend.

— Merci ma sœur, merci pour lui.

Elle lui sourit.

— Dieu seul connaît les raisons de cette folie. Vous n'y pouvez rien, je n'y peux rien, et votre frère non plus.

— Dieu, Dieu… Bof, marmonne Georges. Enfin, chacun croit ce qu'il veut.

Une voix aiguë les interpelle. « Dépêchez-vous ! » leur crie Léa. Elle ferme la porte derrière eux. Terrorisé par ces gens inconnus, le frère Alain lance des regards circulaires affolés. « Qui sont ces gens qui ont envahi le réfectoire » ? Des personnages habillés étrangement qui s'approprient son espace vital.

— Mon oncle ?

Il sursaute et se retrouve face à Léa. Son visage lui rappelle de vieilles images venues du plus profond de son enfance. Pour lui, La madone a ces yeux-là, c'est avec ce regard qu'il l'a toujours vue, c'est en pensant à ce regard qu'il l'a toujours priée. Elle est là, devant lui, si jeune, si frêle, avec ses cheveux qui ressemblent à de la paille et ses immenses yeux noirs. Son cœur explose en mille morceaux.

— Maman ?

— Oh mon Dieu, non ! bafouille Léa déconcertée.

— Il te prend pour mamie Catherine. Il faut dire que tu lui ressembles tellement !

— Catherine, c'est ma grand-mère, dit Léa.

— Maman… répète-t-il hébété.

Peu à peu, encore confusément, frère Alain se souvient de Charles. Enfin, il se rappelle une époque lointaine — mais n'est-ce pas qu'un rêve ? – un temps révolu où il était petit garçon. Il avait tout oublié du moment où il s'était retrouvé dans l'abbaye, sous les yeux des nonnes qui criaient, criaient ! Des bribes de souvenirs refont surface en voyant le visage de Léa. Il avait voulu faire une blague à son frère et s'était caché dans l'église en ruine. Puis, plus rien. Un cauchemar éveillé. La ruine s'était transformée en une église remplie de femmes qui appelèrent au secours en le voyant. Sœur Cunégonde si gentille, des nuits à pleurer dans un cagibi infâme qu'on lui attribua et devint sa chambre. Ses genoux ensanglantés par les génuflexions obligatoires devant un crucifix, son estomac qui criait famine, la peur, ce curé méchant qu'il traitait mentalement de « pédophile ». Mais il ne l'avait jamais touché. C'était sa façon à lui de ne pas perdre la tête : se raconter des histoires. Un curé pédophile qui l'avait enlevé. Et ce pauvre couillon qui lui demandait de lui parler de Golderak comme s'il avait été un humain ! C'était son seul plaisir : berner ce type en lui narrant les épisodes les plus sanglants, rajoutant des batailles qui n'avaient jamais existé dans le dessin animé. Chaque fois, il avait droit à une sucrerie.

Mais il se méfiait de lui comme de la peste. C'était un pervers, il en était certain, ce sont des choses que sentent les enfants. Le soir, sur sa paillasse pourrie où couraient des cafards, il se voyait aux informations racontant son aventure, les copains dans la cour de l'école demandant et redemandant le récit de son kidnapping. Et lui, fier comme Artaban. Il finit par se rendre à l'évidence que personne ne viendrait à sa rescousse. Le visage de la Madone prit les traits de sa mère et peu à peu, l'oubli mit un voile de quiétude sur ses angoisses. Mais il resta toujours un mutilé de la vie, amputé d'une partie de son histoire. Un « benêt » aux yeux de tous.

— Georges ? demande-t-il doucement. C'est toi ?

Un poids de plusieurs tonnes dégringole soudain des épaules de Georges. Des années lourdes de questions, d'attente, d'espoir et de désespoir. Georges portait le monde sur ses épaules comme le géant Atlas. Le poids de la souffrance de sa mère, de son père, de toute la famille, et le sien encore plus accablant. Les interrogations de ses proches. « Où a-t-il disparu ? A quel moment ? Tu n'as vu personne rôder sur les collines ? Tu en es sûr ? Tu ne nous caches rien ? Tu le dirais si tu savais quelque chose, n'est-ce pas ? » Mais que croyaient-ils ? Qu'il avait poussé son frère dans un gouffre ? Son frère aîné pour lequel il avait une admiration sans borne ! Son modèle, ses seuls repères. Tout disparu en une matinée. A huit ans, il était devenu vieux, adulte avant l'âge. Toute sa vie il a traîné une culpabilité innommée, des accusations latentes que personne n'osait formuler. Trente ans viennent de s'effacer, balayés du revers d'une main magique.

— Georges ? répète Charles.

Dans un hoquet Georges répond :

— Oui, c'est moi.

— Que fait-on ici ? Que s'est-il passé ? Tu as l'air… excuse-moi, je… tu…. Enfin, tu vois ce que je veux dire.

— Eh oui, j'ai l'air plus vieux que toi. Tu peux le dire.

— Comment est-ce possible ? Que s'est-il passé ?

— Si seulement je le savais.

— Je vais t'expliquer, lui dit Marie.

La petite Marie. Charles se souvient du moment où elle est arrivée à l'abbaye. Sa mère l'avait abandonnée au bord du chemin et la mère Léone l'avait recueillie. Lorsqu'il lui avait demandé d'où elle venait, elle avait répondu « je ne sais pas, un peu comme toi ». Cela ne lui apprenait pas grand-chose vu qu'il ne savait plus rien de son passé. Mais elle était d'une telle douceur cette petite fille ! Quelqu'un à protéger, sa petite sœur en somme.

Les explications de la jeune sœur n'apportent aucune eau au moulin de la compréhension de Charles. Télétransporteur, à la rigueur… ça ressemble à un dessin animé de science-fiction, ainsi que ces étranges objets, des téléphones minuscules exhibés par sa nièce avec fierté. Mais des trous dans le temps, une réalité ? Difficile à croire. Quoique la science devait avoir fait des progrès depuis 1980… Il n'est pas le seul à refuser l'inconcevable. Alex et Emile ont tenté d'expliquer à Eliot comment il s'est retrouvé là, dans le passé, prisonnier d'un fou furieux. Mais sa capacité de compréhension est bien moins élastique que celle de Charles. Il n'a pas été éduqué à penser à autre chose qu'à ses enquêtes. Ce n'est ni un scientifique, ni un manuel. Ayant interrompu ses études plus tôt que prévu, il a eu de la chance que le directeur de l'université l'ait pris en amitié, d'où sa vénération inconditionnelle pour cet homme qui lui fait faire toutes ses basses besognes. Lui, il est chargé de surveiller les deux jeunes gens et leurs élucubrations autour d'un trou dans le temps le rendent agressif. On se moque de lui. Pas étonnant. Ces deux-là ne sont pas nets. Mais comment expliquer ce qui se passe ici ? Il est bien obligé de les croire ou de faire semblant. Aucun autre choix s'offre à lui. S'enfuir ? Comment ? Pour aller où ? Des fous furieux ont pris possession des lieux, du sang inonde la terre. Dans ses pires cauchemars, il n'a jamais imaginé qu'il puisse exister une horreur pareille ! Quant au juge, prostré dans un coin, il rumine sa hargne. Bien sûr, il ne pourra jamais assigner les deux hommes en justice. Il se voit mal raconter à un jury populaire une histoire aussi rocambolesque. On va lui rire au nez.

Alain Sopmac qui n'a pas pris part aux retrouvailles, surveille l'extérieur avec une angoisse grandissante. La guerre est devenue un carnage et le père Amaury, debout au milieu de tous, invulnérable, incite les hommes à s'entretuer et compte les points comme un arbitre au milieu d'un match, distribuant des cartons rouges à ceux qu'il trouve trop mous. La terre rougit du sang des victimes. Ils ne savent même pas pourquoi ils se battent. Il n'y a aucun chef pour structurer le combat. Ils n'ont qu'une chose en tête : tuer le plus d'adversaires. Pour Amaury, c'est un jeu de massacre comme s'il jouait aux échecs face à lui-même. Un coup j'avance les blancs, un coup j'avance les noirs. L'échec et mat sera quand l'une des deux parties n'aura plus personne, quand le champ de bataille sera vide de vie et pleins de corps déchiquetés. Il tient leur vie entre ses mains. Pendant ce temps, les entités qui affluent dans le trou noir détruisent les plantations en hurlant de plaisir. Leur nombre grandit à la vitesse grand V. Le corps de Calixte repose, allongé sur un banc. On a caché son visage avec un pull-over et c'est lui qui lui a fermé les yeux. L'abbé

Antonin pense pouvoir racheter une âme perdue et la ramener dans le sein de Dieu. Il s'est agenouillé près de Calixte et prie en silence.

— Putain, mais vous allez arrêter de tchatcher ? crie Alain. Vous vous raconterez votre vie plus tard. On va se faire tous massacrer.

Son intervention met fin aux discutions stériles alors que le temps leur est compté.

— Il a raison, dit Luc. Mais je voudrais bien quelques explications. Il me semble que vous oubliez l'essentiel : Comment allons-nous faire ? Vous nous avez réunis, soit. Nous sommes tous là. Mais c'est qui, tous ? Pourquoi nous ? Je n'y comprends rien. Comment voulez-vous que nous nous attaquions à ce type ? Je n'ai pas un tel pouvoir.

Marie sourit.

— Oh si, vous l'avez. La plupart d'entre vous est passeur d'âmes, sauf Eliséu qui est une sorcière aussi puissante que le Père Amaury. Les portes du temps ne doivent être ouvertes sous aucun prétexte. L'union fait la force, vous connaissez ce proverbe. Nous nous sommes tous rencontrés à une époque de notre l'histoire humaine. Tous ensemble, nous avons combattu depuis le début de l'humanité. Tous. Il existe des « groupes », dans l'univers, chargés d'empêcher le chaos. Vous savez tous que la terre a des pôles magnétiques, mais aussi des zones telluriques qui agissent comme des piles électriques, des réceptacles d'énergie vitale. La terre est un être vivant, elle a un cœur, des pulsations, des sentiments, des crises de colère, elle est notre mère à tous. C'est d'elle que nous puisons nos forces. C'est elle qui nous punit. Elle l'a souvent fait par le passé, mais là, la punition risque d'être fatale. Nous l'avons souvent bafouée, nous nous sommes entretués, mais elle ne se laissera pas détruire. C'est la survie de l'humanité tout entière qui est en jeu. Le père croit pouvoir en prendre le contrôle. Il ne le peut pas. Elle se défendra et les hommes paieront le prix fort.

— Des conneries, tout ça ! se met à crier Eliot. Cette femme est folle. Je n'ai jamais rencontré aucun d'entre vous !

— Vous avez raison, répond gentiment Marie. Vous êtes le seul qui ne devrait pas être là.

— Chassez-moi si vous voulez !

— Putain ! ça va durer longtemps ces chamailleries ! Faites-le taire ce con ou c'est moi qui vais le faire.

— Calme-toi, Alain lui dit Luc. Ecoute.

Depuis un moment, Luc regarde Marie avec admiration. Où diable a-t-il rencontré cette femme ? C'est vrai qu'elle lui semble familière. Pourtant, ses traits ne lui disent rien. C'est une sensation, quelque chose qui lui semble

connu émanant de sa personne. Mais quoi ? Il n'arrive pas à cerner cette impression de complicité qu'il ressent depuis qu'il l'a vue. C'est effectivement normal s'il l'a déjà rencontrée. Mais quant à savoir où, c'est une autre paire de manche.

Marie se met à rire. Elle a un rire doux et enfantin, comme si on tapait du bout de l'ongle sur du cristal.

— Dans ton présent, lui dit-elle.

Luc fronce les sourcils et répète bêtement « dans mon présent ? »

— Clémence…

Luc reste scotché. Bouche bée, il la regarde.

— Merde alors ! Clémence ! Ce… c'est impossible !

Ils sont interrompus par Cédric :

— Sauf votre respect, Madame, je voudrais qu'on se bouge. Une autre armée s'est engouffrée dans le passage.

On entend des tirs de mitraillettes. Devant l'abbaye se déroule une guerre sans merci entre ce qu'il reste des armées franques et wisigothiques et une armée moderne venue d'on ne sait où.

— Oh mon Dieu !

Simon qui n'avait pas dit un mot depuis des heures se signe :

— Jésus, fils de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs.

— Allons-y, dit Marie. Mais il faut que je vous dise avant de nous répartir les tâches : si nous réussissons, nous ne nous retrouverons pas. Chacun repartira chez lui. Mais il faut réussir, n'est-ce pas Morgane ?

La jeune fille pleure sans retenue.

— Je t'aime, dit-elle à Emile. Viens avec moi.

Cruel dilemme.

— Je ne peux pas, répond le jeune homme effondré. Tu le sais bien.

— Tu ne m'aimes donc pas ?

— Si, à la folie. Mais je ne peux pas venir dans ton époque. Qui serai-je ? Je ne sais rien de ce qu'il s'y passe et je ne veux pas le savoir. Les guerres, je sais ce que c'est maintenant. Je suis incapable de vivre ça.

Morgane se blottit dans ses bras. Dieu sait si elle le comprend ! Elle respire son parfum, s'emplit les neurones de son être. Sa chaleur, son cœur qui bat trop fort dans sa poitrine, tant d'amour dans ses yeux mouillés qu'il lui donne l'impression d'être sur le point d'exploser.

C'est son père qui vient la détacher des bras de son amant. Paul n'est pas dupe. Sa fille n'est plus vierge à cause de ce jeune homme inconnu et c'est la première fois qu'il la voit comme une femme et non une enfant.

— On y va, ma chérie, courage.

Tandis que chacun d'entre eux a un regard chargé de tendresse pour les personnes avec lesquelles il a vécu une courte et inoubliable intimité, voulant ainsi dire en un instant trop court la douleur de la séparation, les remerciements éternels et tant d'autres sentiments qui se bousculent et restent à jamais secrets au moment des adieux, Marie commence à donner ses instructions :

— Il y a trois points telluriques autour de l'abbaye. Groupez-vous selon votre époque et bonne chance.

Un lourd silence lui répond. Il n'y a rien à dire. Ils se regardent comme s'ils voulaient garder en mémoire le visage de tous les autres. Mais ils savent que l'oubli mettra son lourd manteau sur ces évènements. La vie reprendra son cours comme si de rien n'était. Si… A condition qu'ils réussissent bien entendu. Sinon, ils sont condamnés à vivre en ce temps, loin des leurs, avec le père Amaury comme chef suprême, jusqu'à ce que la terre se venge et anéantisse tous les êtres humains emportant avec eux les animaux, la végétation et tout ce qui vit sur terre jusqu'au plus profond des océans. La terre redeviendra comme au début de sa création, à moins qu'elle n'explose en morceaux de planète morte qui iront rejoindre les milliers comètes comme « Tchourioumov - Guérassimenko » perdues dans l'espace.

Contrairement à leur prévision, leurs adieux n'étaient pas finis.

— Je viens avec vous, sœur Cunégonde, dit Charles.

— Ah non ! Ce n'est pas possible ! Maman t'attend. Que vais-je lui dire ? Charles, tu ne peux pas !

— Tu ne lui diras rien. Laisse-la. Quel âge a-t-elle maintenant ? Soixante-dix ans ? Et papa ? Il est mort ? On ne peut pas revenir en arrière. Comment expliquer mon retour ? Avec dix ans de moins que la normale en plus ? Tu me vois interrogé par les flics pendant des jours et des jours ? Tu me vois chercher du travail, m'inventer un passé ? Non, je reste ici. C'est ici qu'est ma vie.

Leur tourment est aussi violent et douloureux que celui de Morgane et Emile. Des déchirures dans le temps, des déchirures dans les cœurs, voilà ce qu'a provoqué ce malade !

— Nos femmes ? interroge Cédric. Le docteur, l'infirmière, et les autres. Elles sont restées à l'époque de Calixte en –150. Nous ne pouvons pas les abandonner.

— Je suis désolée, dit Marie. Si, il va le falloir. Elles se débrouilleront.

— Elles ne se débrouilleront pas. Et que vont nous demander les flics ? Où sont-elles ? Nous allons finir notre vie en tôle.

— C'est trop tard, déclare Marie. Il faut assumer votre différence.

— Assumer ? Assumer quoi ? Nous ne sommes pas responsables !

Cédric est au bord de la crise de nerfs, les autres anéantis.

— On ne laisse pas tomber maman ! crie Albin.

Un fracas épouvantable ramène le silence. Le toit vient de s'effondrer. Dans le ciel, des bruits d'avions annoncent une guerre sans merci. Le Père Amaury dont la folie est décuplée par l'arrivée des véhicules du ciel crachant le feu hurle son triomphe.

— Je suis le roi du monde !

— Allons-y, c'est trop tard pour les regrets.

Certains se prennent à haïr cette femme qui pourtant veut sauver le monde.

Emile a récupéré son télétransporteur. Ils sont quatre au point nord : Emile, Alex Samira et Eliot ; quatre au sud : Charles, Marie, et les deux sœurs professes ; quatre à l'ouest, Simon, Leugièr, le père Antonin et Eliséu qui peut faire pencher la balance vers le bien ; treize à l'est. Leurs pensées, tournées contre le père, se rejoignent créant une force incommensurable. Amaury voit les avions disparaître du ciel, les hommes armés devenir flous. Des morts se relèvent. Sa rage n'a plus de limite. Il se reprend, appelle à son secours les entités mauvaises et tous les esprits malfaisants peuplant les strates de l'enfer. Mal lui en prend. Ses adversaires ont comme seule arme l'amour de la vie et des êtres. Ils lui envoient des milliers d'âmes généreuses venues du fin fond de la galaxie pour tenter de les contrer. La cruauté du père s'amenuise. Mais le combat des justes n'est pas gagné. Il se défend, tente de mettre un barrage entre les bons sentiments et lui. Sa vile troupe est là, prête à tout pour lui. Elle tente de pervertir les âmes les plus vulnérables, celles qui sont passées du côté du bien depuis peu. Mais d'autres âmes veillent. Les combattants du bien et ceux du mal sont à égalité. La lutte pourrait durer des heures sur une terre où le soleil a chauffé les corps décomposés, un charnier à ciel ouvert. L'odeur de chairs putréfiées mêlées au sang séché est nauséabonde. Amaury se repaît de ce qui pour lui est un nectar. Soudain, au milieu du tumulte, Eliséu se détache de son groupe. Elle s'avance vers Amaury. C'est comme si le temps se mettait en suspens. Le fracas des armes s'est tu. La terre entière attend. Il la voit, la reconnait.

— Te souviens-tu de moi ? lui demande la sorcière. Tu vas payer Amaury, pour tout le mal que tu as fait !

Il ricane, explose de rire, et celui-ci s'amplifie devenant tonnerre, éclair, grêle, et pluie diluvienne. Aux quatre points cardinaux, les humains ne se laissent pas distraire par cet orage soudain et l'obscurité recouvrant le ciel. Cette fois-ci, il ne les transportera pas dans un trou noir du temps. Eliséu est

d'un calme olympien. Elle se contente de le regarder. Ses cheveux flottent dans le vent on dirait des chevaux au galop parcourant les steppes desséchées d'Asie centrale. Empêtrés dans ses mèches brunes, les cavaleries des armées disparaissent. Il ne reste que des fantassins, hébétés, terrorisés qu'elle renvoie chez eux pour d'autres guerres, ou la paix. Sa force est surhumaine et l'aide de ses amis la rend invincible. Petit à petit, les avions se retirent aussi. Amaury est seul avec ses entités maléfiques qui fondent comme la neige au soleil. Eliséu et lui se retrouvent face à face. Derrière eux, on entend une voix d'enfant hurler :

— Assassin ! Tu as tué ma mère ! Tu m'as tué ! Tu as tué le bébé qui est dans la tombe, ton propre fils.

Avec l'intervention de Mélodie, la peur change de camp. Amaury est seul. Il appelle au secours les sœurs, mais aucune ne bouge. Plus rien ni personne ne lui obéit. Il gesticule, vocifère, tend les bras vers le ciel en appelant Satan. A ce moment, comme s'il avait compris son rôle Homère, le chat, traverse la cour, queue en l'air tel un périscope. Amaury prend cela pour une provocation et la fin de sa domination. Même Satan est contre lui. Il l'insulte, insulte Dieu, devient fou. Il s'époumone encore un long moment ne voulant pas rendre les armes.

— Plutôt mourir ! hurle-t-il.

Eliséu n'a pas bougé d'un pouce. Elle fait signe à Marie de la remplacer.

— Je te l'offre, fais-en ce que tu veux.

Amaury est assis sur le sol, l'air perdu. Il sourit à la sœur.

— C'est vous la petite Marie ? Vous n'êtes pas trop mal chez nous mon enfant ?

— Non, mon Père.

— Allons, il est l'heure de la messe.

Déconcertés, les sœurs et frère Alain s'approchent.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, répond Marie. Le Père Amaury veut dire la messe. Et nous avons sœur Marguerite à enterrer.

Dans l'abbatiale, les chants des nones montent tout droit aux cieux. Le Père Amaury lève le calice, remercie Dieu, puis il donne la communion. Son sermon sur la vacuité de la vie a profondément troublé les nonnes. Il n'a jamais aussi bien parlé. Ses yeux ont perdu toute méchanceté. Le père Amaury est devenu un exemple pour tous les croyants à tel point que la mère Léonce pense en référer à l'évêque. Une âme aussi belle devrait être sanctifiée.

Pour Marie, tout ayant été remis à sa place, c'est le moment de disparaître. D'abord, elle a des comptes à rendre à la guilde des gardiens des portes, ensuite si on ne lui donne pas d'autre mission urgente, un peu de répit lui fera le plus grand bien.

Chapitre IX

« Si nombreux que soient les travaux finis, ceux qui restent à faire sont plus nombreux ».
Proverbe africain

1

Vème siècle

Au loin, dans la brume montant de la mer, elles aperçoivent quelques chaumières, genre cabanons ou mas de bord de mer. Evidemment, Frontignan étant habité depuis des temps immémoriaux, il était impossible qu'elles ne trouvent que des étendues vides de toute vie. Quelques maisons en pierre disséminées près des étangs les confortent dans leur idée que le bord de mer est habité. Des maisons de pêcheurs. Au fur et à mesure qu'elles s'avancent, elles aperçoivent des filets tendus sur des branches sèches. Un peu de fumée sort des maisons. Les pêcheurs doivent faire commerce avec la « villa » près de Loupian devenue un centre viticole, puis une résidence privée. Etant donné qu'elles ignorent le siècle dans lequel elles ont « atterri » tout est possible.

— On va attraper le paludisme ou la peste, gémit Régine.

Sa réflexion reste sans réponse. Il est vrai que les étangs étaient réputés insalubres au Moyen-Age, mais si les gens s'y sont installés c'est qu'ils sont habitables. Tous les peuples qui se sont succédés sur cette terre étaient civilisés, ont construit des canaux d'irrigation, des thermes, même les Celtes installés dans le sud de la France bien avant les Romains qui, au cinquième siècle, ayant à peine quitté le territoire sont remplacés par les Wisigoths. Avant eux il y eut les Ibères et d'autres peuplades se mélangeant au fil du temps. Des vignes s'étendent à perte de vue.

— Étonnant ! Nous pourrions nous croire chez nous, dit Annie avec des regrets dans la voix.

— Ils nous ont vues. Nous devons leur faire des signes amicaux.

— Tu parles ! Ils se doutent bien qu'une troupe de femmes ne va pas venir massacrer la population. Ils sont intrigués, voilà tout.

Le temps est calme. Une journée printanière propice aux rencontres.

-On va pouvoir déjeuner sur la terrasse et faire des grillades, dit Sandra sarcastique. Un petit rôti de sanglier ferait mon affaire.

— Avec des patates, rajoute Mylène.

— Des patates ? Il n'y en a pas à cette époque. Finies les patates, les frites avec les moules. Ce sera moules blé.

— Beark !

Elles rient comme pour conjurer l'angoisse qui leur noue le ventre, évitant de penser à leur famille, amis, à ce qu'elles ont laissé derrière elles pour toujours.

— Plus de café, plus de thé, plus de croissants, plus de glaces…

— La ferme, Régine ! Tu ne vas pas nous déclamer la liste de tout ce que nous n'aurons plus ! Merde !

— Où sont les autres en ce moment ?

— Nous n'en savons rien, docteur. Mais nous comptons sur vous et sur Annie pour nous soigner. Hors de question qu'on me « saigne » si je suis malade.

— La saignée était une pratique du bas Moyen-Age et après la Renaissance. Je suis sûre que les médecins de la période où nous nous trouvons sont plus compétents que les médecins de la cour de Louis XIV !

— On dirait que le vent se lève, fait remarquer Claudine. C'est raté pour le barbecue.

De gros nuages noirs se sont tout à coup amoncelés.

— Pourtant il fait beau sur le bord de mer. Hâtons-nous avons que l'orage ne nous surprenne.

-Je crois que nous ferions bien de nous accrocher les unes aux autres dit Sandra. Ce n'est pas ordinaire ce temps. On dirait le même orage qui nous a projetées dans le passé.

— Oh non ! Pas ça ! Où allons-nous encore disparaître ? Ça paraissait sympa ici.

Elles ont à peine le temps de se saisir les mains. La bourrasque de vent qui les emporte ressemble à une tornade montant jusqu'aux cieux et détruisant tout sur son passage.

2

Gigean avril 2015

Il est six heures du matin. Le réveil sonne sur la table de chevet dans la maison des Libat. Georges a juste le temps d'appuyer sur le bouton. Quelque chose lui échappe. Il est dans son lit et la date affichée en fluo sur le réveil affiche « vendredi 10 avril 2015 ». Pourquoi une situation aussi ordinaire lui semble-t-elle si insolite ? Il a mal au crâne et une plaie mal cicatrisée sur son bras a saigné. Les draps sont les témoins de cette anomalie. Il ne se souvient pas s'être blessé. La veille, il a quitté le bureau en parfaite santé, ne s'est pas

blessé, n'a pas été accidenté. A côté de lui, Christiane ronfle doucement. Elle a dû prendre un cachet pour avoir dormi aussi bien. Il ne veut pas la réveiller, il sera toujours bien assez tôt pour elle de se rendre compte qu'il fait jour, un jour qui lui apporte son lot de désespoir incompréhensible. Il essaye de se lever en faisant le moins de bruit possible.

— Tu es réveillé ?

Raté. D'habitude, elle n'entend rien, même pas ses filles partir pour l'école.

— C'est l'heure, mais rendors-toi.

— Il faut que je prépare le déjeuner pour les filles. Je vais leur faire des tartines, il doit rester du Nutella. Il faut que je vérifie le sac de Mélodie. Qui a corrigé ses devoirs hier ?

Pour le coup, Paul manque tomber du lit. Elle se retourne, s'enroule autour de lui.

— Il te reste bien quelques petites minutes pour moi, non ? demande-t-elle d'une voix suave.

Paul ne peut pas répondre. Il reste sans voix. Par quel miracle !!!!!

Christiane n'attend pas son consentement. Elle pose sa chemise de nuit – une nuisette défraîchie que ses filles lui ont offert pour une fête des mères il y a au moins deux ans. Ses seins ronds sont encore jolis à voir malgré sa maigreur. Depuis combien de temps Paul ne les a-t-il pas touchés ? C'est à peine s'il ose poser ses mains sur sa peau. Elle sent la campagne, la garrigue, une odeur qui semble incrustée dans sa peau, à moins que ce soit lui qui ait cette odeur dans le nez. Drôle de sensation. Christiane se couche sur lui, met sa bouche sur sa bouche. Sa langue cherche sa langue et entame un ballet sensuel tandis que ses mains caressent son torse et s'arrêtent sur son sexe en érection. Il ne sait plus où il habite. Le plaisir le prend par surprise, il crie en même temps que sa femme qui retombe sur lui mollement. Elle l'embrasse, lui sourit :

— Je vais faire le café.

Tandis que Christiane enfile une robe de chambre, Paul s'assied sur le lit complètement dérouté. Il se souvient d'avoir fait de drôles de rêves. Avant qu'il ne se réveille, Christiane avait disparu et il était plus malheureux que les pierres.

— Ça alors ! Ça alors ! Mais que se passe-t-il ici ?

Christiane passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et lui dit :

— Tu as une vilaine blessure. Tu aurais pu m'en parler. Va à la pharmacie au moins, elles te feront un pansement. « Je t'aime », rajouta-t-elle en sortant.

Lorsque Mégane et mélodie entrent dans la cuisine, elles ne font aucune réflexion. Paul en est encore plus troublé. Derrière son dos, elles se font un clin d'œil entendu, un sourire se dessine sur leur visage, vite éteint sur celui de Morgane. Emile, elle ne l'a pas rêvé. Il est si loin d'elle à présent ! Pour toujours ! Comme c'est cruel pour une jeune fille de dix-sept ans de savoir que son premier véritable amour ne viendra plus jamais la voir ! Sa douleur est autant physique que morale. Elle se sent vide. Tandis qu'Emile vit sa vie, elle est censée être morte depuis cinq cents ans. Comment pourra-t-elle oublier ?

— Avec le temps, répond Mélodie.

— Tu te souviens ?

— Comme toi. Papa et maman, eux, ont oublié. Tu sais, je les ai entendus faire l'amour tout à l'heure…

Morgane se met à rire et lui met une tape affectueuse sur la tête.

— Dis donc, toi ! Tu n'as pas froid aux yeux ! Arrête d'espionner les parents !

— Cessez de vous disputer, dit Christiane en rentrant dans la cuisine. Mélodie, je t'ai mis une brioche dans ton cartable pour la récré. Je viendrai te chercher ce soir à 16h30. Pas la peine de rester à l'étude.

— Au fait, annonce-t-elle à son mari et à ses filles interloquées :

— Je vais reprendre mes études d'histoire.

— Tu t'es maquillée ! s'exclame Mélodie.

-Oui, et alors ? C'est interdit ? Puis elle rajoute « toi Morgane, tu as le droit de te maquiller mais pas de fumer ! Tu m'entends ? »

— Maman ! Je ne fume pas !

— C'est ça, prends-moi pour une andouille en plus ! Allez, zou ! Tout le monde dehors ! Vous allez être en retard.

3

Chez les Vallon, les Bastide, c'est le train-train habituel bien que Georges soit d'une humeur plus sociable que d'habitude. Les autres jours, sa mine renfrognée met tout le monde mal à l'aise, surtout Léa car sa mère est déjà partie au travail à cette heure-là. Ce matin, il pense à son frère. Pourquoi Charles vient-il le hanter au saut du lit ? Charles… peut-être est-il mort ? Peut-être est-il heureux quelque part ? Les enfants enlevés à leurs parents ne sont pas toujours maltraités. Parfois il s'agit de familles sans enfants qui pètent un plomb. Si Charles se souvenait de son passé, il aurait cherché à les retrouver. Ce n'est pas le cas. Il est temps qu'il en finisse avec cette culpabilité morbide

qui lui colle à la peau depuis trente ans. Il sourit à sa fille qui le regarde bizarrement.

— Tu sais ma chérie, il faudra que je te parle de ton oncle un jour. Ton oncle Charles. Ça me fera du bien d'en parler.

— Quand tu veux papa. Quand tu veux. Je suis disponible.

-Ah ! … Tu diras aussi à Laurie que je vais parler de son père au Conseil Général… pour du boulot.

— Ah. Très bien.

Léa ne rajoute rien. Enfouis au plus profond de l'inconscient de son géniteur les souvenirs des jours passés ! Des jours supposés ne pas avoir existé. Elle a intérêt à faire gaffe cet après-midi et à se tenir « à carreaux » comme dit sa grand-mère.

Sur le chemin du lycée, elle rejoint Laurie, Morgane et Mélodie. Mélodie leur saute au cou.

-Purée, les filles, nous sommes géniales ! dit-elle pleine d'entrain.

— Vous vous souvenez ? demande Léa.

-De tout, oui.

— Et Albin ?

-Albin aussi répond Laurie. Pourquoi, ça t'intéresse ? Ah ! t'es amoureuse de mon frère ! Lui aussi d'ailleurs ! Oh qu'ils sont jolis tous les deux ! ricane-t-elle.

Puis son rire s'étouffe. Elle regarde Morgane dont les yeux pleins de larmes en disent long sur ses sentiments.

— Excuse-moi, dit Laurie bouleversée.

-Ce n'est rien. Il faudra que je m'y fasse.

Puis, elle éclate en sanglots.

4

Collège la Gardiole 10 avril 2015

Seize heures viennent de sonner au clocher de l'église toute proche. La salle vibre des premiers soupçons des vacances de Pâques. Une heure encore et la classe de seconde A du lycée professionnel La Gardiole de Gigean pourra déverser son trop plein d'élèves dans les couloirs pour l'instant silencieux. Ce sera le grand brouhaha des vendredis attendus avec impatience pendant au moins un mois et demi, c'est à dire depuis les vacances précédentes.

Mais Elise Leduc, professeur d'histoire, n'a pas l'intention de se laisser détourner de son devoir. Le bourdonnement de sa classe l'énerve au plus haut point. Trente-deux « chères têtes blondes » comme on disait autrefois, font un brouhaha d'enfer comme si elle n'était pas là, comme si les vacances avaient déjà commencé. Pourtant quelque chose lui semble incongrue. Léa, une petite blondinette aux grands yeux marron comme ceux des mangas japonais est d'une sagesse exemplaire. D'ordinaire, à cette heure-ci, elle fouille dans son cartable à la recherche de son téléphone portable pour envoyer des SMS. Devant les yeux ahuris de Madame Leduc, elle a les bras croisés et écoute avec attention comme si l'histoire de Louis Quatorze l'intéressait au plus haut point. Quant aux deux autres, ses amies Laurie et Morgane, elles ont en permanence le doigt en l'air pour poser des questions très pertinentes. Surtout Laurie qui se fait siffler par les autres élèves qui font le bruit de langue qui lèche. Elise est excédée et leur collerait bien un devoir de vacances mais ce serait pénaliser le trio qui se passionne pour le roi Soleil. Alors elle se calme et fait semblant de ne pas entendre jusqu'à ce que la cloche sonne. Au milieu du brouhaha elle a encore le temps de dire :

— Mesdemoiselles Vallon, Libat et Bastide, vous aurez un 20 sur 20 à l'oral pour le prochain trimestre. Bonnes vacances à tous.

Dehors, les trois amies se retrouvent :

— On l'a échappé belle !

— Tu parles ! Merde alors ! J'ai eu un de ces trouilles !

— Qu'est-ce qu'on fait ce week-end ?

— Moi je propose qu'on aille à l'abbaye lundi, dit Laurie. Je voudrais tant retrouver les autres ! L'archéologue, Alain, autres…

— Ah non ! Ça ne va pas recommencer ! s'affole Léa.

— Pourquoi ça recommencerait ? C'est fini, tout ça. Nous avons gagné.

— Vous croyez qu'ils ont tué le père Amaury ? Et Marie ? Qu'est-elle devenue ?

— Je ne sais pas, dit Morgane, pas plus que je ne connais le sort d'Emile, Alex et Samira, et le flic Eliot.

— Nous ne saurons jamais, conclut Léa. Dommage.

— Dommage ? Dégueulasse, tu veux dire, oui ! Je ne reverrai jamais Emile. C'est injuste.

Une fois encore elle éclate en sanglots.

5

Monceau 2500

Sur la place de Monceau, la vie commence à reprendre son rythme habituel. Les ouvriers chargés du nettoyage sont déjà au travail. Rien n'est venu perturber le calme de la nuit. Pourtant, quelque chose d'insolite attire l'attention d'un jeune ouvrier tout juste embauché. Il aperçoit un oiseau mort sur le sol. Il s'approche. On dirait un oiseau de proie, genre aigle ou buse dont les ailes déchirées pendent lamentablement sur le sol.

— Chef, venez-voir !

Le chef a horreur d'être interpellé de bon matin par un jeunot et s'apprête à lui souffler dans les bronches pour lui apprendre, à ce galapiat, à tenir son rang. Mais ce qu'il voit le laisse sans voix. Il y a bien longtemps que ce genre d'oiseau a disparu, il n'en existe même plus dans les zoos.

— Merde alors ! D'où ça sort ?

— Je ne sais pas chef. Il est mort. On dirait du sang séché sur ses ailes.

— Que personne n'y touche ! Pas même avec les gants.

Après plusieurs heures pendant lesquelles la communauté scientifique tout entière est en effervescence, les informations annoncent aux habitants affolés qu'un oiseau de proie, disparu depuis des siècles, a été retrouvé mort avec une plaie faite par un objet « non contondant » sur la place des Nonnes. Pour les habitants, cela ne veut rien dire. Certains reprennent espoir en se disant que peut-être ces animaux existent encore quelque part et que celui-ci est mort en pleine immigration comme certains oiseaux le faisaient dans le passé. Evidemment, il n'est pas question de leur dire que la plaie a été faite par une balle de fusil, arme qui n'existe plus depuis aussi longtemps que les aigles. La communauté scientifique est en émoi, les habitants ont quelque chose d'intéressant à discuter, évènement rare dans une ville où il ne se passe jamais rien.

Emile est aux premières loges. Etant une sommité en matière d'insolite, on lui demande ce qu'il pense de ce fait incongru. Force est de reconnaître qu'il n'en sait rien. En tout cas, il ne peut pas leur avouer que son télétransporteur a ramené avec eux un oiseau de la garrigue. Il espère surtout qu'il n'est pas porteur de germes dangereux, auquel cas leur petite escapade aura été une énorme gaffe, une « cagade » mot qu'il il a entendu employer par Morgane et qui l'avait fait sourire. Sourire ? Il n'en a plus envie. Jamais il ne reverra Morgane. Il avait l'intention de la rejoindre en catimini, à l'insu de tous,

même de ses amis, mais cet événement met un terme à ses projets amoureux. Trop dangereux. « Laisse Morgane vivre en paix » se dit-il. D'autant plus qu'elle est morte depuis cinq cents ans ! Ce constat lui crève le cœur, mais il faudra bien qu'il s'en remette. Morgane aura été la plus belle aventure de sa vie. Au travail, à présent. Son téléphone se met à sonner c'est Alex. Il ne décroche pas. Des dizaines de regards sont braqués sur lui tandis qu'il tente désespérément de trouver une idée géniale pour expliquer ce mystère. Finis les jeux d'adolescents bien qu'il sache que leur aventure n'était pas un jeu mais une nécessité pour sauver la terre. Plus tard, il verra Alex.

Au fond de la salle, debout, bras croisés sur la poitrine, Eliot l'observe. Se souvient-il ? Emile l'ignore et préfère ne pas se poser la question. Il détruira le télétransporteur sans demander l'avis de ses amis. Point final.

6

Lundi 26 avril 2015

A l'abbaye Saint Félix de Monceau, les membres de l'association pour la défense de la l'abbaye travaillent comme tous les lundis matin. Luc est très fatigué. Il lui semble en pas s'être reposé depuis lustres alors qu'il n'a pas travaillé le lundi précédent à cause du mauvais temps. En plus, la présence de Clémence le met mal à l'aise sans qu'il en connaisse les raisons. Ce matin, le jeune stagiaire Didier Exposito a découvert une tombe à l'écart en pleine garrigue, une tombe minuscule, sûrement celle d'un bébé. Didier est tombé dessus par hasard, grâce à une idée qui le hantait depuis plus d'une semaine. Il n'arrivait pas à mettre un nom sur cette intuition qui faisait rire tout le monde. Et ce matin, voilà qu'ils décident enfin de l'écouter, plus pour se débarrasser de lui, car son idée devient obsessionnelle que par adhésion à ses élucubrations ! Ils sont tombés sur quelque chose qui pourrait ressembler à une tombe en y mettant beaucoup de bonne volonté, car la seule chose rappelant que cet endroit pourrait contenir des restes humains est un petit caillou plat taillé et érigé en stèle funéraire. En tout cas c'est ce qu'on peut conclure avec beaucoup d'imagination. De l'imagination, Didier en a à revendre. Le fait est qu'au bout d'à peine deux heures ils ont mis au jour les restes d'un petit corps humain. Un bébé sans aucun doute possible. La fatigue de Luc s'envole comme par enchantement. Enfin de nouvelles découvertes ! Il est heureux comme un gosse. Les autres membres de l'association sont venus

admirer la trouvaille. Pour eux tous, chaque incident même le plus petit est un évènement à fêter ensemble. Les ossements sont sortis un à un, avec un pinceau ils nettoient les contours, mettent des étiquettes « comme le font les enquêteurs scientifiques de la police ». Luc rit de sa propre réflexion. Quelle idée lui est-elle passée par la tête ? « La police scientifique ! Comme si ces gens-là pouvaient comprendre quoi que ce soit à l'archéologie ! » Près des ossements, un petit bouquet de fleurs met tous les chercheurs en émoi. Il a gardé la fraîcheur des premiers jours lorsqu'une main pleine d'amour l'a mis près de ce petit corps il y a près de sept cents ans. Luc est troublé au-delà de toute logique. Ce n'est pas la première fois qu'il met au jour des corps de bébés, mais celui-ci, abandonné loin de tous les autres, semble porter un mystère bien plus grand que des histoires de nonnes. Ils s'attendent à trouver le fond de la tombe en terre, mais un coup de pieu malencontreux butte sur un caillou plat.

— Ça, c'est étrange ! s'exclame Didier. On dirait qu'il y a une dalle en dessous.

Luc s'apprêtait à lui passer un savon pour avoir donné un coup de pieu inopportun car son professionnalisme aurait dû éviter ce genre d'accident, lorsqu'il se rend compte que la petite tombe cache quelque chose d'encore plus bouleversant.

— Vous auriez pu faire attention dit-il sans conviction. Laissez ce pieu hors de ma vue.

— Je vais nettoyer le fond, dit Clémence, rien ne vaut le doigté d'une femme pour ce genre de travail.

Elle prend une petite balayette et se met à ôter la terre. Cela ne lui demande aucun effort car la couche est mince et il y a bien une dalle.

— Soit il s'agit d'un gros caillou, soit c'est de facture humaine. On dirait que c'est plat.

Le sang de Luc bouillonne mais il n'est pas le seul. Alain Sopmac a pris un jour de congé pour monter à l'abbaye. Pourquoi ? Il est lui-même incapable de le dire. Une intuition peut-être ? Il arrive en pleine effervescence et se laisse emporter par l'ambiance. On dirait des enfants dans une cour de récréation. Ils se tapent les mains comme les jeunes en criant des « wouahou » et des « yé » de jubilation.

« Gardons notre sang-froid » annonce Luc qui est le premier à le perdre…

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— C'était votre idée, Didier, à vous de déblayer le premier. D'abord, Alain puisque tu as ton appareil photo, fais-moi des gros plans de tout ça. La

tombe d'enfant, les ossements, tout. Quant à vous Didier, faites attention, pas de coup pelle malencontreux. Prenez la petite, pas l'autre. Je ne voudrais pas que vous abîmiez la dalle.

Comme si Didier ne connaissait pas son travail !

— A vous l'honneur, chef, annonce-t-il, je ne peux pas vous enlever ce plaisir.

Luc devient rouge jusqu'aux oreilles tant il est évident qu'il en meurt d'envie.

Le silence se fait. On n'entend plus que le raclement de la pelle qui déblaye la terre. La surface de la dalle est bien plus grande que la petite tombe. Luc ne peut pas à lui tout seul déblayer une telle surface.

— Aidez-moi, je veux qu'on trouve avant la nuit. Il faut élargir le champ de fouille.

Ils abandonnent la pelle pour utiliser la petite pioche, la truelle anglaise, la brosse, et le tamis qui livrera des informations plus précises. Il ne faut pas risquer de passer à côté de minuscules objets qui paraissent insignifiants au premier abord et peuvent se révéler primordiaux une fois passés au tamis.

Après plus d'une heure d'efforts conjugués une dalle est mise au jour.

— On dirait le dessus d'un dolmen fait remarquer Alain.

— Punaise ! Alain, ne dit pas de conneries !

— Il a raison dit Clémence.

La dalle, une fois débarrassée de sa couche de terre, apparaît dans toute sa splendeur. Un haut de dolmen, à n'en point douter.

— Et en plus on dirait le haut du dolmen de la Coste ! s'exclame Alain pour enfoncer le clou.

— Merde ! Il a raison !

— Aidez-moi au lieu de parler, dit Luc l'esprit enfiévré. Enfonçons la barre à mine dessous et soulevons tous ensemble.

L'espace d'un instant il lui semble avoir déjà vécu cette scène. Sûrement dans un rêve. Depuis quarante ans qu'il vient à l'abbaye, toutes sortes de rêves hantent ses nuits. Alors, pourquoi pas celui-ci ? Si c'est le cas, c'était un rêve prémonitoire. Petit à petit, la dalle bouge et leurs forces mêlées parviennent à la soulever et à la poser à côté.

— Oh con !

Ça, c'est le cri du cœur d'Alain. Les autres restent muets de saisissement. Ce qu'ils voient, même dans leurs rêves les plus fous ils ne l'auraient pas espéré. Ils sont tous là, les coutumiers des lundis matin, qu'il pleuve, qu'il vente, l'hiver ou l'été, ceux qui travaillent sans relâche dans l'anonymat complet, juste pour le plaisir et la satisfaction du devoir accompli.

Sauver cette abbaye, c'est leur challenge depuis des années, mais là, c'est la récompense de toute une vie de labeur acharné. Sous la dalle, git un corps enveloppé dans un linceul. Alain se met à hurler et s'assoit en pleurant. Comment peut-il leur dire que tout à coup, lui revient le souvenir de leurs aventures comme un voile déchiré par une main furieuse ? Comment peut-il exprimer l'inexprimable ? Luc a l'air d'avoir tout oublié. Pas lui. Depuis une semaine, il se lève avec un goût amer d'actes inachevés, sans comprendre pourquoi il est si malheureux au point que sa femme commence à penser qu'il a sombré dans la dépression, lui l'éternel bout en train, le fou de nature, l'amoureux inconditionnel de la Gardiole qui sait si bien communiquer sa passion même au plus réfractaire, au plus terre à terre, au plus blasé des individus face à la faune, la flore, les grottes et les cailloux du massif ! Il comprend à présent cette détresse qui le terrasse à chaque lever du jour. C'est le corps de Calixte qui git là sous le morceau de dolmen. Les sœurs l'ont-elles dissimulé sous l'enfant pour ne pas attirer l'attention de l'évêque et des visiteurs ? Comment ont-elles pu cacher le site aux yeux du commun des mortels ? Calixte est-il reparti dans son époque en même temps que les armées ? C'est possible après tout. Il a donc été enterré avant le bébé par ses contemporains. Il se souvient du champ de bataille couvert de corps qui s'est vidé d'un seul coup. Les soldats sont retournés chez eux vivants, pourquoi pas Calixte ? Pourquoi n'aurait-il pas fini sa vie normalement comme les autres ? Cela restera à jamais un mystère.

Les autres s'inquiètent.

— Que se passe-t-il Alain ? Tu ne vas pas bien ? Tu as des ennuis chez toi ?

Incapable de répondre, il assiste, désespéré, au dépouillement du corps de son ami.

— On dirait un druide, fait remarquer Didier.

— Penses-tu ! Impossible !

— Pourquoi pas ? Il y a des dolmens partout et même un cromlech près de Frontignan, pourquoi n'y aurait-il pas eu des druides ? D'ailleurs, regardez, il y a du gui près de lui.

Serge est féru en botanique et c'est lui qui est chargé de répertorier les diverses plantes trouvées sur le site. Il est sûr de son fait. C'est du gui.

Alain voudrait que les os restent sous terre, pour toujours, pas qu'ils finissent dans un musée. Mais les autres continuent ce qu'il considère comme un viol de tombe.

— Il a été blessé, fait remarquer Didier. C'est cette blessure qui l'a tué. Une côte brisée a certainement perforé le poumon.

Alain ne veut plus rien entendre. Les larmes qui ruissellent sur son visage mettent les autres très mal à l'aise. Pleurer pour un type inconnu mort depuis des milliers d'années, cela dépasse l'entendement.

Il s'éloigne d'eux pour tenter de juguler sa douleur, une plaie ouverte qui ne se refermera jamais. « Tu parles d'une journée de congé ! »

Impossible de faire des photos. Il comprend pourquoi depuis une semaine il cherche son appareil photo désespérément. Celui-ci est resté en l'an 150 avant Jésus-Christ près du Cromlech.

7

Cécilia, journaliste au « Lire-Libre », est sur les charbons ardents. C'est une spécialiste des sujets archéologiques, et le rédacteur en chef trouvant qu'elle n'avait pas depuis longtemps soulevé « un lièvre » la harcèle en permanence, mais Il va être content ce casse-pieds qui lui cherche des poux à longueur de journée : on vient de trouver une tombe mystérieuse à l'abbaye Saint Félix de Monceau ! Son amie Clémence qui est aussi sa source vient de la prévenir. C'est Cécilia Marchand qui a la primeur de l'information ! Pour quelques heures seulement, ensuite, tous les journaux seront prévenus. Elle a déjà rédigé une bonne partie de son article mais il ne lui faut pas que du sensationnel. C'est une journaliste d'investigation, elle ne fait pas les « chiens écrasés » ce à quoi elle était cantonnée depuis quelques temps. Il faudrait qu'elle aille aux archives du journal car dans les années 70, un de ses anciens confrères avait suivi les premières fouilles. Ce serait judicieux qu'elle fasse un petit rappel historique.

Elle a déjà organisé son article : parler des outils de fouilles, des précautions prises pour ne pas contaminer le site un peu comme la police scientifique en somme. Cette comparaison lui plait. Elle décide de faire le parallèle entre la rigueur archéologique et celle de la police scientifique. Comment se font les autopsies ? De quel équipement technologique bénéficient les archéologues ? Y a-t-il des échanges entre les deux disciplines ? Elle s'informe sur Internet pour trouver un docteur en médecine légale et obtenir un rendez-vous. On lui conseille le docteur Teyssères de la gendarmerie nationale. D'après son contact à la police, c'est la meilleure et la plus sympathique. Cécilia est sûre de ne pas se faire refouler au premier appel. Considérant que toute fouille est destructrice, il faut avant tout faire des relevés pour faire l'inventaire du site vierge de toute intervention. Ce sont les seuls témoignages véritables. Les objets trouvés peuvent être remis dans leur

contexte. Pour cela, l'archéologue a à sa disposition le décamètre, le tachéomètre ou théodolite laser, des noms barbares qui sont tout simplement des instruments de cartographie, un scanner 3D, un appareil photo. Mais la plupart du temps, les archéologues comme Luc à l'abbaye n'ont pas ce style d'appareil. C'est déjà bien assez difficile de trouver des subventions ! Un simple appareil photo fait l'affaire. Cécilia veut en profiter pour mettre le doigt sur les difficultés rencontrées par les archéologues bénévoles. Pas étonnant que des litiges s'ajoutent à n'en plus finir. Les mécènes veulent de la rentabilité, du sensationnel. Tandis qu'elle cogite sur son article, sa messagerie Internet émet un petit son bien caractéristique. « Ça c'est le boss, il ne me fichera pas la paix. » pense-t-elle en colère. Effectivement, c'est bien lui. « Allez prendre des photos à l'abbaye au lieu de rêvasser ». La moutarde lui monte au nez. Depuis quand s'immisce-t-il dans son boulot ? De rage, elle éteint son ordinateur après avoir sauvegardé son début d'article sur une clé puis l'efface du disque dur. « On ne sait jamais » se dit-elle toujours. Quelqu'un de mal intentionné pourrait fouiller dans son ordinateur ! Il faut dire qu'elle est un peu parano, Cécilia depuis que son chef lui a « collé » sa propre nièce comme stagiaire ! Heureusement, aujourd'hui celle-ci a pris un jour de congé, un week-end prolongé. Elle prend son sac et se dirige vers la sortie. Cependant, l'obéissance aux ordres ne faisant pas partie de ses principales qualités, elle change d'avis et se rend aux archives où sont stockés les journaux papiers. Elle préfère le contact du papier, l'odeur légère de moisi qui se dégage de plus de soixante années de stockage de journaux. Elle fait partie des irréductibles soutenant que le papier doit continuer à exister. A cinquante ans, personne ne va lui apprendre son métier ni l'obliger à changer de mode de fonctionnement. Les tablettes, e-pad, et compagnie, ce n'est pas pour elle. Tout juste a-t-elle consenti à utiliser un ordinateur portable, plus par agrément personnel que par obligation. Son « boss » s'arrache le peu de cheveux qu'il lui reste. Il faut dire qu'il a quelques bonnes raisons de s'énerver. Cécilia le fait passer pour un idiot en public chaque fois qu'elle le peut et sans même s'en rendre compte vu qu'elle est d'une naïveté déconcertante pour son âge. Dans le service des archives aux lumières tamisées, le silence est total. Tout a été répertorié sur les archives électroniques du journal, aussi peu de gens viennent faire leurs recherches ici. Pourtant, loin des bureaux bourdonnants, le calme aide à la concentration. Cécilia ne tarde pas à trouver ce qu'elle cherche. Elle range le tout, et s'apprête à remonter au grand jour lorsqu'elle se rend compte que quelqu'un est venu faire des recherches et n'a pas remis en place les journaux. Elle peste et se dirige vers l'année concernée « 1980 ». Un journal est sorti de

sa boîte à archiver « un sarcophage » dans le jargon bureautique. « Lire-libre du 04 avril 1980 ». Elle s'en saisit et pousse un cri.

— Ben merde, alors ! Un journal sur l'abbaye.

Lire Libre

Édition de Sète jeudi 04 avril 1980

Tout savoir sur les élections présidentielles.
En page intérieure
Nos candidats. Quel avenir pour le pays?

Perdu dans la Gardiole!

Le petit Charles Vallon s'est perdu ce mercredi dans le massif de la Gardiole autour de l'abbaye Saint Félix de Monceau.
Choqué, son petit frère Georges qui l'accompagnait en bicyclette, a été transporté à l'hôpital de Sète où il a été pris en charge par une équipe de psychologues

De nombreuse anfractuosités sur le massif font craindre un accident. Combien de trous non répertoriés jonchent-ils le sol des collines? Autrefois, nos ancêtres vivaient sur dans ce lieu à l'abri des invasions venant de la mer. Dès l'époque du Paléolithique, et lors de la dernière période de glaciation, les hommes ont habité les grottes que ce soit sur les communes de Gigean, Frontignan et Mireval (également à la Paillade, sur la commune de Juvignac), au Nord-Est de Montpellier, autour de Sommières et de Saint-Rauzille-de-Montmel, autour de Montpellier : Grottes de Castries, de Gimel (commune de Grabels), du creux de la Miège (commune de Villeneuve-les-Maguelonne), de Laroque (commune de Saint-Jean-de-Védas).
Dans ce contexte, toutes les possibilités s'offrent aux enquêteurs qui fouillent le massif à la recherche d'une grotte inconnue dans laquelle l'enfant aurait pu tomber...

Quelqu'un s'amuserait-il à la doubler ? La colère lui serre la gorge et lui donne des palpitations.

— Ça va saigner ! dit-elle tout haut.

Puis, elle se rend compte que quelque chose bloque le sarcophage. Elle le retire et en ressort deux journaux. Une horrible nausée la prend et sa tête se met à tourner tant et si bien qu'elle doit s'accrocher aux rayonnages pour ne pas tomber.

« Lire-libre du lundi 26 avril 2015 : disparitions tragiques à l'abbaye Saint Félix de Monceau » et « Lire Libre du 27 avril 2015 : enlèvement du juge Pataud ».

— Impossible ! Impossible ! hurle-t-elle.

Puis elle continue à lire :

« Lire Libre du 26 avril 2015 : *Depuis 15 jours, les disparitions se multiplient sur le massif de la Gardiole*

Déjà plus de vingt personnes volatilisées. La psychose se répand comme une traînée de poudre.

Les gendarmes impuissants.

« Lire Libre du 27 avril 2015 *:* ***Quand une enquête tourne au drame !***

Hier fin d'après-midi :

Lors de la reconstitution par le juge Pataud des disparitions sur le massif de la Gardiole, les parents et amis en colère ont séquestré le juge. Les familles ont passé la nuit sur le massif malgré l'avis de tempête de météo France. A neuf heures du soir, le préfet a placé le département en vigilance rouge mais il était déjà trop tard pour contraindre les familles à rentrer chez elles...

« Je suis en train de devenir folle ». Le plus choquant, c'est que ces articles ont été signés par elle. « Impossible, impossible, impossible » se répète-t-elle tandis qu'elle se rue dans le bureau de son chef sans frapper. Le rédacteur en chef s'apprête à lui dire encore une fois sa façon de penser sur son attitude face à la hiérarchie mais la vision des traits de son visage l'en dissuade :

— Vous avez vu le diable ?

Cécilia n'arrive pas à articuler un seul mot. Elle pose les journaux sur le bureau et fait un signe du menton.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Félix Dubois

Puis il s'écrie :

— Oh putain ! C'est quoi, ça ? Un gag ?

Lire Région

Disparitions tragiques
À Saint Félix de Monceau

Lire en page 3 Region

LIRE LIBRE

Sète Lundi 26 avril 2015

Depuis 15 jours, les disparitions se multiplient sur le massif de la Gardiole
Déjà plus de vingt personnes volatilisées. La psychose se répand comme une traînée de poudre.

Les rumeurs vont bon train. Toutes les hypothèses même les plus saugrenues circulent dans l'Hérault depuis la disparitions de quatre adolescentes, d'un père de famille la semaine précédente. Depuis ce week-end, On apprend de nouvelles disparitions, celles de l'archéologue Luc Reitourtet et de son ami Alain Sopmac, deux personnalités bien connues des Frontignanais.

Extra-terrestres, trafic d'enfants, prostitution, grottes inconnues, souterrains. Tout est bon pour alimenter les conversations dans les villages de Frontignan, Gigean, dont les familles sont originaires....

Le massif en état de siège !
La gendarmerie et les pompiers empêchent l'accès au site devenu scène de crime.

Création de l'auteure

Lire Région

Enlèvement du juge Pataud

Lire en page 3 Region

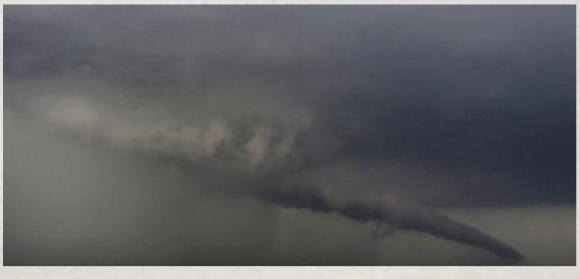
LIRE LIBRE

mardi 27 avril 2015

Quand une enquête tourne au drame

Hier fin d'après-midi :

Lors de la reconstitution par le juge Pataud disparitions sur le massif de la Gardiole, les parents et amis en colère ont séquestré le juge. Les familles ont passé la nuit sur le massif malgré l'avis de tempête de météo France. A neuf heures du soir, le préfet a placé le département en vigilance rouge mais il était déjà trop tard pour contraindre les familles à rentrer chez elles...



« Le massif est devenu un piège incontrôlable en peu de temps » nous confie le commandant de gendarmerie. Les trombes d'eau qui se sont abattues sur la Gardiole sont l'équivalent de deux mois des pluies d'automne ! Les pentes du massif sont devenues des torrents, du jamais vu de mémoire d'homme. Une véritable tornade a été aperçue juste au-dessus du massif de la Gardiole et filmée par plusieurs photographes amateurs.

Lire la suite en page 4

Création de l'auteure

Cécilia s'affale sur la chaise et hoquette :

— Je les ai trouvés aux archives, cachés derrière un sarcophage que quelqu'un a utilisé sans le remettre en place. A l'année 1980. Et sais-tu ce qui s'est passé en avril 1980 ? Une disparition. Tiens, voilà le journal de l'époque. Tu as vu les signatures ? En 1980, je m'en souviens bien. J'étais stagiaire à l'époque. Celui qui a fait l'article est parti à la retraite depuis un bon bout de temps. Indirectement, j'ai participé à cet article car je connaissais la famille et je suis allée avec lui pour les interroger. Et les deux autres sont signés de mon nom ! Mais bordel de merde c'est impossible !

Elle se lève, arpente le bureau en jurant. Félix ne l'avait jamais vu dans cet état. Elle l'inquiète. Son visage rouge écarlate est au bord du « pétage » de plomb. Au coin de ses tempes, les veines sont apparentes.

— Cécilia ! calme-toi !

Elle le regarde, éclate en sanglots.

— Ce n'est pas moi qui ai fait ça, Félix. Je peux te l'assurer.

— Je n'en doute pas une minute. Celui ou celle qui a fait ce coup-là voulait te nuire. J'appelle les gendarmes car soit quelqu'un est rentré par effraction dans l'enceinte du journal, soit un petit rigolo de chez nous s'amuse à faire de mauvaises farces. Je peux t'assurer que ça va lui coûter cher.

Puis il rajoute sereinement :

— Où en es-tu de ton article ?

— J'ai bien bossé, il me reste à aller prendre des photos, mais Clémence m'en a envoyé de très belles. Je peux appeler Luc Reitourtet, je le connais. Il me donnera volontiers des informations.

— Bon, tu fais comme ça. Tu ne quittes pas ton bureau. J'appelle les gendarmes. Mais d'ores et déjà, parle de ta « trouvaille » et fais un démenti en disant que tu n'es en aucun cas responsable de cette mystification grotesque. Tout le monde va s'y mettre. Il est cinq heures de l'après-midi, ce sera juste mais personne ne quittera la rédaction sans que leurs propres articles ne soient finis ! Le journal doit sortir demain matin avec toutes ces infos.

Cécilia a les larmes aux yeux. Comment et dans quelle galère s'est-elle fourrée ? Qui veut la compromettre ?

8

Les gendarmes sont loin de prendre à la légère le coup de fil qu'ils viennent de recevoir. Depuis ce matin, ils sont aussi sujets à une controverse des plus étranges. En arrivant dans son bureau, le commandant Faberguès a trouvé sur son imprimante un PV d'audition de témoin. Le plus étrange c'est

que ce PV est daté du 26 avril à dix-sept heures, soit le jour même, et il n'est que sept heures trente lorsque le papier est découvert. Et encore plus incroyable, d'après la police scientifique c'est un original, pas un faux. La signature du commandant Faberguès n'a pas été contrefaite, c'est bien la sienne. Ensuite, ils ont auditionné le témoin en question un homme soixante-dix ans habitant de Gigean qui criait son innocence et réclamait le soutien d'un avocat. Malheureusement pour lui, le graphologue déclara que sa signature était authentique. Pourquoi celui-ci déclare-il avoir été témoin de l'enlèvement d'un juge ?

— Je n'ai rien déclaré du tout ! Vous êtes de grands malades ! Il n'est que neuf heures du matin, votre papier est daté de ce jour à dix-sept heures. A qui voulez-vous faire avaler ça ?

— Où étiez-vous cette nuit ?

— Cette nuit ? Mais chez moi ! Putain ! Il n'y a pas de planton de service la nuit dans votre baraque ? Vous me prenez pour le Père Noël ? Je serais passé par le trou de la serrure ?

Tandis que le pauvre témoin se faisait harceler dans la salle d'interrogatoire, des voix courroucées hurlaient dans le couloir. La porte s'ouvre vivement laissant passer l'avocat du témoin accompagné du préfet en personne. Une vive discussion s'ensuit, l'avocat propose même de faire faire une prise de sang aux gendarmes pour voir s'ils sont à jeun !

La situation est dans une impasse et menace de tourner au vinaigre, lorsque le coup de fil du directeur en chef du journal fait retomber la pression. Le préfet prend l'appel.

— D'accord, nous venons tout de suite.

En écoutant les explications du préfet, le commandant Faberguès sent son cuir chevelu se gondoler et ses cheveux pourtant coupés très courts se dresser sur sa tête. Ce qu'ils viennent d'apprendre ressemble à un cauchemar. Il n'est pas un trouillard, mais son inconscient lui dit que l'affaire est grave. Il s'agit sûrement d'une supercherie mais exécutée de main de maître. Dans quel but ?

Lorsque la brigade d'intervention investit l'entrée de Lire-Libre, la panique s'empare des personnes présentes. Un groupe d'enfants d'une école primaire de Montpellier venu visiter les locaux du journal s'éparpille dans le hall en hurlant ou en riant. Certains s'imaginent se retrouver dans un film. L'intervention risque de tourner au drame. Les hommes sont sur le qui-vive, la moindre montée d'adrénaline de part et d'autre peut faire tout basculer.

— Baissez vos armes ! crie le préfet. Faites évacuer les groupes scolaires dans le calme.

Rigolo, le préfet ! A-t-il un jour tenté de faire évacuer quarante enfants qui s'imaginent jouer aux gendarmes et aux voleurs ? Evidemment, au bout du compte, il en manque trois. Personne ne sait où ils sont. L'ascenseur qui descend au sous-sol vers les archives et mène à une entrée réservée au personnel technique est bloqué. Ils sont peut-être descendus par les escaliers !

Tandis que le groupe d'intervention et son chef de brigade tentent de faire évacuer le journal avec le moins de dégâts possibles, le commandant et le préfet se rendent au bureau du directeur où ils trouvent également le président du groupe ainsi que des administrateurs ! Tout ce petit monde est arrivé à se rassembler en si peu de temps qu'on peut apprécier l'importance du sujet ! Effondrée sur sa chaise, Cécilia vient de passer les pires moments de son existence. Soumise aux questions tyranniques de ses pairs qui l'ont traitée de minable faussaire et pire encore, elle craque complètement. La voilà au banc des accusés. Et pourtant, elle ne les a pas fabriqués ces journaux-là ! En plus, les gendarmes s'y mettent. Une nuée de journalistes concurrents s'agglutine à la porte comme des moucherons après la pluie. « Des paparazzis » se dit-elle, elle qui prend son temps pour travailler ses sujets ! C'est pour cela qu'elle est journaliste d'investigation dans la presse écrite et se méfie comme de la peste de ses collègues, ceux qui sautent sur l'information comme la misère sur le pauvre monde, ceux qui harcèlent en permanence les victimes de l'actualité brûlante. Jamais elle n'a mis un micro sous le nez d'une victime ou d'une famille en deuil pour obtenir du sensationnel. Jamais ! C'est ce qui va lui arriver quand elle va sortir avec les gendarmes. Le gendarme qui rentre le premier dans le bureau lui sourit gentiment et ça la met mal à l'aise. Elle ne s'attendait pas à un accueil chaleureux. « Que croyez-t-elle après tout ? Qu'il allait lui mettre son pistolet sous le nez et lui passer les menottes ? » Imbécile, se dit-elle. « C'est pour mieux te manger mon enfant ! »

— Madame Marchand ?

Elle était tellement occupée à pleurer sur son sort qu'elle n'a pas écouté un traître mot du gendarme.

— Pardon ? Excusez-moi, je suis perdue.

— Je me mets à votre place… d'ailleurs, j'y suis.

Elle fronce les sourcils, interloquée.

— Oui, moi aussi j'ai trouvé un document ce matin signé de ma main alors que je ne l'ai jamais produit. Il est daté du 26 avril 2015 dix-sept heures trente. Je vous présente Monsieur le préfet qui voudrait vous poser quelques questions.

Edouard Lupin lui tend la main qu'elle prend tel un automate. Elle le regarde hébétée avec des yeux de poisson frit. Il lui sourit et elle fond en larmes.

— Je vous en prie, Madame, nous ne sommes pas ici pour vous accuser de quoi que ce soit. Seulement pour comprendre ce qui se passe. Quelqu'un s'amuse à discréditer la gendarmerie et la presse. Ce n'est pas ordinaire et c'est surtout extrêmement dangereux. Racontez-nous comment vous avez trouvé ces journaux.

Pour l'énième fois, Cécilia fait le récit de sa descente aux archives devenue une descente aux enfers.

— Vous procédez toujours de cette façon pour faire vos recherches ? Vous allez aux archives ? Vous ne préférez pas Internet ?

-Je n'aime pas chercher sur internet. On me le reproche souvent à la rédaction. C'est tellement plus facile de faire « copier-coller » ! Tout le monde le sait ici que je n'aime pas faire mes recherches sur internet. Même les stagiaires. Tout le monde se paie ma tête et aucun ne s'imagine que je m'en rends compte !

Félix rougit, seule Cécilia s'en aperçoit et lui fait grâce d'un pâle sourire. Le préfet continue :

— Donc, cette mascarade est bien dirigée contre vous. Savez-vous pourquoi ?

— Mais non ! s'indigne-t-elle.

— Vous étiez stagiaire ici même en 1980. Donc, vous avez participé à l'enquête sur la disparition du jeune Charles Vallon.

— Oui, avec Monsieur Marchal, il est à la retraite.

— Était. Il est mort cette nuit. Arrêt cardiaque. Nous faisons une autopsie, mais je doute que nous trouvions quoi que ce soit de suspect. Je vais vous faire placer sous surveillance policière. Continuez vos investigations. Avec qui êtes-vous en contact ?

— Je n'ai pas le droit de vous communiquer mes sources.

— Vos sources sont en danger chère madame, en êtes-vous consciente ?

Cécilia hésite :

— Je vais d'abord leur en parler.

— Bon, si vous trouvez quelque chose il va sans dire que vous nous prévenez. Nous ferons pareil de notre côté.

Les gendarmes se retirent. Dans le bureau du directeur l'ambiance est chaude. Cécilia reçoit des félicitations auxquelles elle ne comprend rien, vu qu'elle n'a rien fait. « Cette aventure est excellente pour le journal » propos du

président peu charitables étant donné que la vie de la journaliste est en jeu. « Après tout, elle n'est pas en Irak ! » entend-elle écœurée par tant de sollicitude ! « Eh oui, ils s'en foutent de toi, ma fille, c'est la vie du journal qui leur importe ! »

Après moult serrements de mains, elle réintègre son bureau tandis qu'un gendarme s'assoit devant sa porte lui donnant la chair de poule. Ce garde du corps lui rappelle à quel point sa vie ne tient qu'à un fil entre les mains de malades dont elle ignore le but ultime.

9

Clémence n'a plus de nouvelle de Cécilia depuis que celle-ci lui a annoncé sa trouvaille. Elle est inquiète. Cette histoire de journal apparu comme par enchantement n'est pas de bon augure. Elle voudrait bien que Luc se souvienne de leur aventure dans les trous noirs, mais rien, aucun souvenir, rien de rien. Elle a tenté de lui tendre quelques perches mais seul Alain les a attrapées au passage. Donc, il se souvient. Il se souvient aussi qu'elle est Marie vu qu'elle l'a dit en sa présence. C'est avec lui qu'elle doit composer.

Elle s'approche de lui pendant qu'il photographie l'abbaye sous tous ses angles pour son prochain livre avec son vieil appareil photo.

— Alain, c'est Marie.

. Il devient livide. Si elle s'adresse à lui de cette façon, c'est qu'un malheur est arrivé. Il le sait, s'en souvient, pas la peine de venir lui parler. Ils avaient décidé de ne pas communiquer entre eux s'ils gardaient la mémoire de ces péripéties ce qui ne devait pas être le cas pour tous. La preuve : Luc a tout oublié, lui. L'interdiction de communiquer venait de Marie elle-même, alors pourquoi briser le pacte ?

Son téléphone se met à sonner et elle s'en saisit laissant Alain macérer dans son angoisse.

— …

— Oui, je te dirai tout. Promis. En danger ? Pourquoi ? C'est le gendarme qui l'a dit… Ah, bon. Ok.

Elle raccroche et s'adressa à Alain :

— Tu as compris ? Il se passe des choses terribles. Quelqu'un s'amuse à laisser des traces de ce qui fut. Il ne devrait pas y en avoir. Le temps a été remis à sa juste place. Toute preuve matérielle a été détruite. La guilde des gardiens des portes a validé notre intervention. Il ne peut pas rester de témoignages écrits et pourtant c'est le cas. Il est possible que quelqu'un ait rouvert une porte du temps.

— Tu crois que le Père Amaury n'a pas été vaincu ?

— Complètement sûre qu'il l'a été. C'était peut-être plus grave que nous ne l'avons imaginé. Il a pu être manipulé à son insu par quelqu'un de plus fort que lui et ce « quelqu'un », plus dangereux, a attendu son heure pour agir.

— Il ne se passe rien pourtant, répond-il pour se rassurer. Pas de disparitions, rien. On a retrouvé Calixte ici, c'est normal puisqu'il est mort ici, n'est-ce pas ? On psychote complètement.

— Tu as peut-être raison, mais ce n'est pas si simple. Nous pouvons avoir fait des boulettes comme laisser traîner des journaux qui devraient avoir disparu, et un procès-verbal de gendarmerie. Ce n'est pas la fin du monde. Il faudra faire attention la prochaine fois. Nous avons manqué de prudence. Mais comme nous avons agi dans l'urgence nous aurions pu faire pire.

Alain fait une grimace.

— S'il y a une prochaine fois. Je n'y tiens pas. En attendant, cette histoire de journaux va faire parler d'elle.

Clémence éclate de rire :

— Ça occupera les journalistes.

— Attends, j'ai quelque chose qui me hante à propos de Calixte. Lorsqu'il a crié ses incantations pour soigner Christiane, il l'a fait en langue basque. J'en suis certain. J'ai des amis à Biarritz, je reconnais cette langue sans problème. Tu sais que la langue basque ne correspond à aucune autre langue connue encore vivante ou morte. On ne sait pas d'où elle vient. Calixte nous a parlé d'une civilisation disparue. Et si le basque avait été la leur ?

Clémence va lui répondre mais, sur ces entrefaites, Luc les rejoint.

— Qu'est-ce qui vous fait marrer tous les deux ? On dirait que vous vous amusez bien.

— C'est ce mec, dit Clémence en montrant Alain, il est plein de conneries !

— Ce n'est pas une nouveauté. Au lieu d'amuser la galerie, mon vieux, tu ferais mieux de venir nous aider. Nous avons sorti le corps du trou.

Il rajoute :

— Tache de ne pas pleurer comme tout à l'heure. Tu parles d'un archéologue !

10

La UNE des journaux du matin change un peu de l'ordinaire. Pour le commun des mortels, les nouvelles font un peu oublier les guerres au Moyen-Orient qui s'éternisent, l'ONU qui s'enlise dans des tractations vaines pour faire

signer des traités de paix à des pays belligérants qui ne souhaitent que se battre.

« La presse et la gendarmerie victimes d'un énorme gag ? »

Des faux, pas si faux que ça !

C'est un peu comme si un vent de folie se mettait à souffler. Le premier ministre en personne s'est déplacé à Montpellier pour une conférence de presse rassemblant des journalistes venus de beaucoup de pays étrangers. Un gag pareil, en France ! Ils vont avoir de quoi se moquer de la presse et la gendarmerie française pour plusieurs jours.

Sète mardi 27 avril 2015 1,00 €

La presse et la gendarmerie victimes d'un énorme gag?

Lire Libre

Tout savoir sur les élections présidentielles.
En page intérieure
Nos candidats. Quel avenir pour le pays?

Perdu dans la Gardiole!

Le petit Charles Vallon s'est perdu ce mercredi dans le massif de la Gardiole autour de l'abbaye Saint Félix de Monceau.
Choqué, son petit frère Georges qui l'accompagnait en bicyclette, a été transporté à l'hôpital de Sète où il a été pris en charge par une équipe de psychologues

De nombreuse anfractuosités sur le massif font craindre un accident. Combien de trous non répertoriés jonchent-ils le sol des collines? Autrefois, nos ancêtres vivaient sur dans ce lieu à l'abri des invasions venant de la mer. Dès l'époque du Paléolithique, et lors de la dernière période de glaciation, les hommes ont habité les grottes que ce soit sur les communes de Gigean, Frontignan et Mireval également à la Paillade, sur la commune de Juvignac, au Nord-Est de Montpellier, autour de Sommières et de Saint-Nazaire-de-Montmel, autour de Montpellier : Grottes de Castries, de Grézi (commune de Gabian), du creux de la Mège (commune de Villeneuve-les-Maguelonne), de Lanque (commune de Saint-Jean-de-Védas).
Dans ce contexte, toutes les possibilités s'offrent aux enquêteurs qui fouillent le massif à la recherche d'une grotte inconnue dans laquelle l'enfant aurait pu tomber...

Lire Région

Disparitions tragiques
A Saint Félix de Monceau

LIRE LIBRE

Depuis 15 jours, les disparitions se multiplient sur le massif de la Gardiole
Déjà plus de vingt personnes volatilisées. La psychose se répand comme une traînée de poudre.

Les rumeurs vont bon train. Toutes les hypothèses même les plus saugrenues circulent dans l'départ depuis la disparitions de quatre adolescentes, d'un père de famille la semaine précédente. Depuis ce week-end, On apprend de nouvelles disparitions, celles de l'archéologue Luc Rastourtet et de son ami Alain Sopmec, deux personnalités bien connues des Frontignanais.

Extra-terrestres, trafic d'enfants, prostitution, grottes inconnues, souterrains. Tout est bon pour alimenter les conversations dans les villages de Frontignan, Gigean, dont les familles sont originaires...

Le massif en état de siège !
La gendarmerie et les pompiers empêchent l'accès au site devenu scène de crime.

Lire Région

Enlèvement du juge Pataud

LIRE LIBRE

Quand une enquête tourne au drame

Hier fin d'après-midi :

Lors de la reconstitution par le juge Pataud disparitions sur le massif de la Gardiole, les parents et amis en colère ont séquestré le juge. Les familles ont passé la nuit sur le massif malgré l'avis de tempête de météo France. A neuf heures du soir, le préfet a placé le département en vigilance rouge mais il était déjà trop tard pour contraindre les familles à rentrer chez elles...

« Le massif est devenu un piège incontrôlable en peu de temps » nous confie le commandant de gendarmerie. Les trombes d'eau qui se sont abattues sur la Gardiole sont l'équivalent de deux mois des pluies d'automne ! Les pentes du massif sont devenues des torrents, du jamais vu de mémoire d'homme. Une véritable tornade a été aperçue juste au-dessus du massif de la Gardiole et filmée par plusieurs photographes amateurs.
Lire la suite en page 4

Des faux pas si faux que ça !
Des signatures authentifiées par plusieurs graphologues

GENDARMERIE NATIONALE

Incroyable mais vrai ! Lundi matin sept heures trente en arrivant à son bureau le commandant de gendarmerie Patrick Faberguès a trouvé sur son imprimante un procès verbal dont la date et l'heure a de quoi rendre fou le plus censé des défenseurs de la loi. Le procès verbal était daté du jour même à 17h30. La signature du commandant ainsi que celle du témoin entendu dans le cadre d'une enquête - laquelle n'a jamais eu lieu et sur des évènements qui n'ont jamais existé - ont été authentifiées. Après vérification de l'ordinateur du gendarme par la police des polices, il a été établi que le texte du procès verbal a bien été écrit à 17h30. « Impossible de falsifier une date sur l'ordinateur » nous dit un informaticien de haut niveau, « à moins d'être un crac digne des plus grands, ce qui n'est pas le cas du commandant qui n'a jamais eu de formation en informatique et l'utilise uniquement pour son travail ».
Ceci pourrait n'être qu'une blague isolée si le matin même aux archives du journal Cécilia Marchand journaliste d'investigation n'avait pas trouvé deux exemplaires du journal datés du lundi 26 et du mardi 27 avril 2015 ! Le sujet de la Une de chacun de ces journaux est en relation avec le procès verbal de gendarmerie. Ces deux « faux » ont été authentifiés !

La gendarmerie se perd en conjectures, la direction du journal refuse tout commentaire mais nous savons de source sûre que Cécilia Marchand a été mise sous surveillance policière pour raison de sécurité.

« Tout sera mis en place pour faire la lumière sur cette affaire stupide qui ridiculise notre pays ! » tonne le ministre sur la place de la Comédie noire de monde. Il en profite pour fustiger « ceux qui veulent déstabiliser le gouvernement » et s'en prend à l'opposition qui, pour une fois, n'a rien à voir

dans l'affaire. Celle-ci répond vivement et traite le gouvernement « d'incapable notoire ».

Pendant plusieurs jours, ces évènements prennent toute la place dans la presse écrite, les journaux télévisés et Internet. Puis, l'affaire se calme remplacée par la guéguerre des partis politiques jusqu'à ce qu'on oublie les raisons qui l'ont engendrée. Peu à peu, de loin en loin, on a quelques informations éparses et sans grand intérêt. « La gendarmerie poursuit son enquête ». « Cécilia Marchand, déjà d'une santé fragile et épuisée par ces incidents, prend sa retraite anticipée ».

Sur le massif de la Gardiole, les archéologues vont de surprise en surprise et font des découvertes passionnantes. Puis, soudain, sans que quiconque ait été prévenu, le site est classé « Secret Défense », l'armée prend possession des lieux. Des fils de fer barbelés entourent ce qui était patrimoine universel. Les archéologues ainsi que les mécènes qui ont investi beaucoup d'argent dans les fouilles protestent et demandent des comptes au tribunal administratif des armées. S'en suit un procès qui va durer des mois, voire des années. Comme pour le plateau du Larzac quarante ans plus tôt, des comités de soutien se créent, des marches s'organisent. L'UNESCO s'en mêle mais le gouvernement français sommé de s'expliquer fait la sourde oreille. Bruxelles hausse le ton.

Le conflit s'enlise. L'abbaye dort sur ses ruines.

Le dernier tirage de Lire-Libre titre :

« Une ZAD s'installe sur le massif. Venus de partout, sans qu'aucun mouvement ne les ait sollicités, des jeunes viennent défendre un coin de France mystérieux que l'état veut faire disparaitre. Ils parlent de recréer des jardins moyenâgeux et l'archéologue Luc Retourtet veut s'installer avec eux. Les gendarmes n'osent pas intervenir. Pour l'instant, la préfecture de l'Hérault a pour consignes de ne rien faire. C'est le statu quo. »

Qui se souvient des portes du temps parmi ceux qui ont œuvré pour leur sauvegarde ? Morgane, Léa, Laurie, Albin, Mélodie, Alain et Marie alias Clémence ? Qui d'autre ? Des êtres diaboliques œuvrent dans l'ombre. La bataille du bien et du mal est loin d'être terminée. Le père Amaury n'était qu'un pion parmi d'autres bien plus maléfiques.

Pour le moment, la terre continue normalement sa course autour du soleil, hors de danger. Mais Il se pourrait bien qu'un jour ou l'autre les gardiens du temps appellent les gardiens des portes pour repartir affronter l'Inconcevable.

SOURCES

Ressources archéologiques du Languedoc
André Cablat

Les armées des royaumes germaniques d'Occident
http://www.theatrum-belli.com/

:

Le journal du conseil régional du Languedoc-Roussillon :
Nos racines en Septimanie

Les Celtes
.Source occitania.fr / société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers / Louis Ernesto

Le versant sud de la Montagne Noire entre Antiquité et le Moyen Âge : première approche.

Annick Despratx
Marie-Elise Gardel
Catherine Jeanjean

Traçage du chemin pédestre entre Frontignan et l'abbaye
Les principaux sites de la Gardiole
Alain Campos

Du même auteur

Policiers :
Le sang de la miséricorde
Sous les pavés la plage est rouge
Panique sur les quais
L'Ombre des prédateurs
Quel qu'en soit le prix
Femmes hors contrôle

Thriller humour
Les pieds dans le plat

Nouvelles
Les caprices du vent (humour noir)

En nos sombres jardins éditions Spinelle

Aventure

Le preta de l'île singulière
Le preta de l'île singulière tome 1 : les noces sacrilèges
Le preta de l'île singulière tome 2 : la dernière danse
L'été de la Dame en blanc
Un mur de trop t1 le pouvoir des mots t2 Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin

Pour enfants :
L'île à l'envers
Le voyage fantastique du chroniqueur du roi
Le fantôme de la tour rouge

Poésie
Des Peaux aiment
Témoignage :
Comme un parfum de soufre

Réédition 2020
ISBN 9798617606845
http://www.livrenvol.com